



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





842

P2

~~2-6-2-7~~

member's Segments. Restor.

HISTOIRE

DU 41292

THEATRE FRANÇOIS;

DEPUIS SON ORIGINE

jusqu'à présent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÈBRES
Poètes Dramatiques, un Catalogue exact
de leurs Pièces, & des Notes Historiques
& Critiques.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez { P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire,
rue Saint Jacques, au Livre d'or.
ET
SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de
Beauvais, vis-à-vis le Collège.

M D C C X L V.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY,

RECEIVED

THE SECRETARY OF THE
NAVY

10

THE SECRETARY OF THE
NAVY

THE SECRETARY OF THE
NAVY

THE SECRETARY OF THE
NAVY

PRÉFACE.

DANS le troisieme Volume de cette Histoire, nous avons donné l'origine du Théâtre François & ses premiers progrès. Ce quatriéme fera voir ce Théâtre sous une forme plus raisonnable. Il ouvre en 1601. par la vie de Hardy, le Poëte Dramatique le plus fécond qui ait jamais paru, puisque ses Pièces excèdent le nombre de sept cens. Heureusement il n'en reste que quarante & une : & c'en est assez pour rendre à cet Auteur la justice qui lui est dûe.

Hardy, guidé par son seul génie, donna à ses Pièces une forme plus théatrale que n'avoient celles qui les avoient précédé.

Tome IV.

ā

ij **PRÉFACE.**

cédées. Il scût couper les Actes assez également, dialoguer les Scenes, & quelquefois conduire passablement un sujet.

En voilà beaucoup pour un homme qui surement n'a pas eu le tems d'étudier le talent qu'il professoit. Aussi les autres parties du Dramatique ont-elles été absolument oubliées par ce Poëte : nul choix dans les sujets, aucunes bienfaisances dans les caracteres de ses personnages, & toute sa versification rude, basse, & remplie d'inutilités : mais encore une fois, parmi ces énormes défauts, on trouve dans les Pièces de Hardy, une marche de Théâtre assez régulière, & ce seul mérite doit lui faire trouver une place parmi les hommes illustres qui l'ont suivi dans la même carrière.

Pendant un assez longtems, les nombreuses productions de Hardy dans la Tragedie & dans

P R E F A C E. iij

la Pastorale , n'exciterent aucune émulation chez les Poëtes Dramatiques. Ces derniers, bien loin de chercher à surpasser Hardy , ou du moins à l'imiter , ne produisirent que des Ouvrages dignes du siècle précédent.

Enfin en 1617. Théophile fit paroître sa Tragédie de *Pyrame & Thisbé*. Cette Pièce eut une réussite marquée (a). On en trouva le plan bien conduit, les caractères soutenus, & la versification admirable. Cet éloge ne paroît pas trop fort en comparant la Tragédie de Théophile avec celles de Hardy: ce dernier perdit par ce seul Ouvrage une par-

(a) « Dans ma jeunesse on admiroit
« Théophile , malgré ses irrégularités , & ses négligences , qui échappoient au peu de délicatesse des Courtisans de ce tems-là.
« Je l'ai vu décrié de-

puis par tous les
« Versificateurs , sans aucun égard à sa belle imagination , & aux graces heureuses de son génie ». *Oeuvres de B. Evremond. Tome II in-4^e pag. 341.*

iv *P R E' F A C E.*

tie de la réputation qu'il s'étoit acquise dans le genre tragique.

L'année suivante 1618. fut marquée d'une époque aussi fâcheuse pour Hardy. On joua *les Bergeries* de M. le Marquis de Racan; & cette Pastorale, qui fut universellement applaudie, anéantit en quelque sorte celles de l'ancien Poëte. Ce Poëme, qui conserve encore aujourd'hui une grande partie de sa première réputation, a un mérite particulier, qui est celui de la versification. Non-seulement cette Pièce est supérieure à toutes celles de son tems, par son aisance, & la noble simplicité de ses pensées, mais encore, par la correction & l'élégance de son langage, de sorte qu'en lisant *les Bergeries* de M. de Racan, on croiroit que cet Auteur auroit composé son Ouvrage vers le milieu du dix-septième siècle.

P R E F A C E. v

La Pastorale de M. de Racan, fit naître quantité de Pièces dans le même genre. Le Roman d'Astrée de M. d'Urfé fournit aux Poètes de ce tems un grand nombre de sujets : mais ni ces sujets tirés de l'Astrée, ni le modele des *Bergeries*, ne produisirent aucun Ouvrage digne d'attention. Insensiblement on abandonna les Pastorales ; & ceux qui depuis ont voulu les remettre au Théâtre, n'ont pris qu'une peine inutile. Mais revenons aux Auteurs Tragiques.

Successivement à Théophile, on vit paroître Mayret, Gombauld, Rotrou, Pichou, Scudery, & enfin Pierre Corneille, & Du Ryer. Ces Auteurs, par leurs productions, mirent en moins de dix ans le Théâtre François en réputation. On commença à parler des regles du Poëme Dramatique. Mayret en fit usage dans sa *Silvanire*, &

vj P. R E' F A C E.

dans sa Tragédie de *Sophonisbe*. Mais il étoit réservé au seul Corneille de joindre à ces mêmes regles la majesté de la Tragédie, la noblesse des caracteres, & la force de la versification. C'est ce qu'on verra dans le cinquième Volume de cette Histoire, celui-ci finissant avec l'année 1632.

Dans le tems que la Tragédie & la Pastorale commençoient à jeter quelque éclat; la Comédie languissoit dans une grande obscurité. Des Ouvrages d'un bas Comique, & peu mesurés sur les termes, en un mot, des Farces presque toujours licentieuses, tenoient la place de l'instruction, & du vrai Comique. Ce désordre subsista près de quarante ans, & ce ne fut que lorsque la Comédie du *Menteur* de Pierre Corneille parut, qu'on commença à mettre plus de mœurs & de bien.

P R E' F A C E. vij

féance dans les Pièces Comiques : cependant, comme M.^{Vie de Pierre Corneille, Oeuvres de M. de Fontenelle, Tome III. Edition de 1742.} de Fontenelle l'a très-judicieusement dit, la véritable époque de la Comédie, ne se peut marquer, que lorsque Moliere fit paroître les siennes.

Ce n'est pas que de tems en tems quelques Auteurs ne fissent paroître des Comédies ; mais ces Pièces en général approchent trop de la Farce, ou n'ont que le titre de Comédie : l'intrigue, les personnages, le dialogue, rien n'y ressent le genre comique : telles sont, dans ce dernier cas, la plupart de celles de Rotrou, de Du Ryer, de Desmarest, &c.

Les Pièces dont les Extraits & les jugemens composent ce Volume, sont encore bien faibles. Cependant la plus grande partie de ces mêmes Pièces ont eu des succès marqués. Deux principales causes concoururent

viii *PREFACE.*

à cette réussite. Le goût naturel de la Nation pour le spectacle Dramatique , & les talens des Acteurs qui représentoient ces Pièces.

Le jeu de ces Acteurs , quoiqu'un peu forcé , soutenu d'une déclamation ampoullée , mais pleine d'art , donnoit de l'éclat à des Pièces médiocres. Cette espece de prestige alloit même jusqu'à faire trouver beaux, des vers remplis d'images basses , & de jeux de mots.

Quoique nous ayons rapporté beaucoup de ces Vers dans ce Volume , un exemple présent donnera plus de force à ce que nous venons de dire. Cet exemple est tiré de la Tragi-Comédie de Mayret, intitulée *Chriséide & Arimand*.

Arimand , représenté par Mondory , arrive seul sur le Théâtre. Séparé depuis longtems de Chriséide , il apperçoit le logis

P R E' F A C E. ix

de cette Belle , & il apostrophe
ainsi cette maison.

Voici le Paradis , où loge ma Déesse :
Vrayment , petit logis , vante-toy dé-
formais

D'avoir plus de beauté que tu n'en eus
jamais.

Fait de terre & de bois , & tout couvert
de chaume ,

Tu vaux mieux qu'un Palais , tu vaux
mieux qu'un Royaume.

Et sans te point flatter , tu vaux mieux
que les Cieux ;

Puisque dans ton enclos , tu loges les
beaux yeux.

Les Cieux n'ont qu'un Soleil , qui fait
qu'on les adore ,

Mais toy , tu en as deux , & plus puis-
sans encore.

Plus ces Vers paroîtront ridi-
cules au Lecteur , plus il doit
croire qu'ils faisoient un effet
tout contraire sur l'esprit des
Spectateurs de ce tems , par la

PRE'FACE.

ne Livres rares, & de ceux qu'on appelle de fantaisie, nous a aussi communiqué très-poliment beaucoup d'ouvrages sur le Théâtre. M. Moussinot est en réputation parmi les Curieux, qui par son moyen ont enrichi leurs Cabinets de beaucoup de Pièces choisies en tous genres. Il est plus que jamais en état de continuer ses soins obligeans, par d'amples collections qu'il a faites de ces mêmes Livres, & qu'il augmente tous les jours.

HISTOIRE

HISTOIRE

D U

THEATRE FRANÇOIS

DEPUIS SON ORIGINE
jusqu'à présent.

LES CHASTES
ET LOYALES AMOURS.
DE THÉAGÈNE
ET CLARICLÉE,

1601.

Par ALEXANDRE HARDY.



Ous ne pouvions commen-
cer plus. heureusement ce
Siècle favorable au Théâtre,
que par les Ouvrages d'un
Poète, qui a tant contribué à son ag-
grandissement.

Tome IV.

A

1601.

HARDY.

ALEXANDRE HARDY, Parisien, naquit avec un talent tout-à-fait décidé pour le genre Dramatique. Il commença à se faire connoître sous le règne d'Henri IV. vers l'an 1594. ou 1595. à ce qu'on peut conjecturer par les termes de la Préface du second Tome de ses Tragédies, qu'il fit paroître en 1625. & où après avoir défini, à sa façon, les règles du Poëme Dramatique, il ajoute: « Voilà selon ce que mon » foible jugement a reconnu depuis » trente ans, pour les secrets de l'Art. »

On dit qu'il suivit une troupe errante de Comédiens. (a) Ce qui est sûr, c'est que ceux qui s'établirent à Paris vers la fin du seizième siècle, & qui formerent le dessein d'y donner leur Spectacle régulièrement trois fois la semaine, jugerent qu'ils ne pouvoient l'exécuter, qu'en s'associant un Poëte qui fut en état de leur donner fréquemment des Pièces nouvelles. Hardy osa l'entreprendre, & secondé par son génie, & ses lectures, il soutint presque seul la Scene

(a) Hardy, suivoit une troupe de Comédiens, qu'il fournissoit de Pièces. Quand il en falloit une, elle étoit prête au bout de huit jours, & le

fertile Hardy suffisoit à tous les besoins de son Théâtre. M. Fontenelle, Tome III. de l'édition de ses Oeuvres, (1743.) page 78.

du Théâtre François.

Françoise , une longue suite d'années.

Pour connoître l'étendue des services que ce Poëte a rendu au Public, il faut se transporter au tems où il a travaillé, & se rappeler l'état où le Théâtre étoit alors.

Les Comédiens , comme on l'a vû ci-devant , troublés par les Confreres de la Passion , ne purent obtenir d'établissement solide dans cette Capitale, que vers 1600. Pour soutenir cet établissement , ils avoient besoin de Pièces; mais les Poëmes Dramatiques de ce tems étoient si foibles, qu'il arrivoit très-souvent, qu'en une même semaine on en voyoit la premiere & la derniere représentation. Celles que Hardy composoit à la hâte, n'étoient, à la vérité, gueres plus supportables, mais il avoit le talent d'y suppléer par la fécondité de sa veine, & de fournir ainsi toujours le Spectacle de nouveautés. C'est par-là que cet infatigable Auteur, leur étoit absolument nécessaire , & qu'on peut dire , avec Scudery, (1) Scudery, Comédie des Comédiens.
" qu'à lui seul appartient la gloire
" d'avoir le premier relevé le Théâtre
" François, tombé depuis tant d'années, (2) Sarrasin, Discours sur l'Amour tyrannique de Scudery.
& que, " véritablement il a tiré la Tragédie du milieu des rues , & des échaffauts des carrefours. " (2)

1601.

On ignore absolument les faits de la vie de Hardy. On pourroit présumer qu'il avoit quelque teinture des Lettres, par la lecture de ses Ouvrages. Il étoit fort pauvre, & fut obligé pour avoir de quoi vivre, & faire subsister sa famille, de contracter une société avec les Comédiens, & il s'engagea de leur fournir autant de Pièces qu'ils en auroient besoin. Il remplit ses engagements jusqu'à sa mort. On en ignore la date. Nous conjecturons qu'elle peut être arrivée vers l'année 1630. car en 1628. il étoit encore vivant, & fit paroître le dernier Tome de ses Tragédies; & il n'étoit plus en 1632. puisqu'on trouve un plaidoyé composé cette année pour sa Veuve, au sujet du procès qu'elle avoit intenté contre les Comédiens, pour raison de cette Société, dont on vient de parler.

Toutes foibles que sont les Pièces de Hardy, elles ont eu un certain succès dans la nouveauté, & même ont été reprises depuis sa mort. Elles étoient encore au Théâtre en 1635. (a) Sorel

(a) La preuve s'en trouve dans la Comédie des Comédiens de Scuderi, où il fait demander par Blandimare

à ses camarades. *Quelles Pièces avez-vous? Toutes celles de feu Hardy, répond Bellefleur.*

va nous rendre compte de la cause de leur décadence , & du mépris dans lequel elles sont enfin tombées.

1601.

« Lorsque le divertissement de la
» Comédie commença de plaire ex-
» traordinairement , on souhaita que
» pour le rendre plus agréable , les Co-
» médiens eussent de belles Pièces à
» représenter. Il s'étoit passé un long-
» tems qu'ils n'avoient eu autre Poète
» que le vieux Hardy , qui , à ce que
» l'on dit , avoit fait cinq ou six cens
» Pièces : mais depuis que Théophile
» eut fait jouer sa *Thisbé* , & Mairet sa
» *Silvie* , M. de Racan ses *Bergeries* , &
» M. de Gombaud son *Amarante* , le
» Théâtre fut plus célèbre , & plusieurs
» s'efforcèrent d'y donner un nouvel
» entretien. Les Poètes ne firent plus
» de difficulté de laisser mettre leur
» nom aux affiches des Comédiens :
» car auparavant on n'y en avoit ja-
» mais vû aucun : on y mettoit seule-
» ment , que leur Auteur leur donnoit
» une Comédie d'un tel nom. »

Sorel , pag.
185. de sa
Bibliothèque
Françoise.

Après avoir rapporté ce que l'on sçait de Hardy , passons à l'examen de ses talens. Aucun ancien , ou moderne n'a tant travaillé pour le Théâtre. Scudery lui attribue huit cens Pièces :

1601.

Guerret ,
Guerre des
Auteurs, pag.
161. & 162.

d'autres ne lui en accordent¹ que fix-
cens. C'est aussi à ce nombre que Har-
dy veut bien se restreindre. A la véri-
té, une si prodigieuse quantité pourra
surprendre, mais on convient générale-
ment que Hardy avoit un talent inouï
pour la versification. « Il avoit, » dit
Guerret, « une trop grande facilité à
» faire des vers. » L'on sçait, » ajou-
te-t-il, « que bien souvent deux mille
» vers ne lui coutoient que vingt-qua-
» tre heures. En trois jours il faisoit
» une Comédie, les Comédiens l'ap-
» prenoient, & le public la voyoit. Il
» ne faisoit point languir, comme l'on
» fait maintenant; & la différence que
» je trouve entre nos Poètes modernes
» & lui; c'est qu'on représentoit d'a-
» bord ses Pièces sans les promettre, &
» que l'on promet quelquefois les leurs
» sans les jouer. »

Théophile fait ainsi parler Hardy.

Coutumier de courre une plaine
Qui s'étend part-tout l'Univers,
J'entens à composer des vers
Quatre milliers tout d'une haleine. (a)

(a) Théophile dit encore dans un autre endroit.
Hardy, dont le plus grand Volume,
N'a jamais sçu tarir la plume,
Pousse un torrent de tant de vers,
Qu'on diroit que l'eau d'Hippocrène
Ne tient tous ses vaisseaux ouverts
Que lorsqu'il y remplit sa veine.

Ces preuves peuvent suffire pour établir un fait aussi certain. Il n'est pas si facile de justifier notre Auteur sur la foiblesse de ses Ouvrages. Nous ne nous arrêterons point à examiner l'absurde apologie que Claveret en a voulu entreprendre, non plus que la critique mal entendue de l'Abbé d'Aubignac, (a) pour rapporter le sentiment de M. de Fontenelle. Voici ses propres mots.

(a) Claveret termine ainsi sa lettre Apologétique à P. Corneille. « Et pour conclusion, disons, sans faire tort aux derniers venus, qu'un seul Hardy entendoit mieux que tous les autres les dispositions du Théâtre. Si les Pièces qu'il a produites, & dont il nous reste tant de Volumes, avoient dû être ajustées sur le quadran de vingt-quatre heures, il n'a jamais eu si mauvaise oreille qu'il n'eût bien ouï sonner l'horloge du tems passé. Je le suivois volontiers au Théâtre, il en sçavoit mieux les erreurs que personne, & de quelque inélégance qu'on reprenne ses Poèmes, j'approuve fort son raisonne-

ment. En un mot, j'aime son génie, & non pas ses vers, & quoiqu'on en dise, je ne puis souffrir que de foibles potirons m'empêchent de voir une si grande lumière. » Y eut-il jamais entêtement plus ridicule, & plus extravagant. Écoutons présentement la Critique de l'Abbé d'Aubignac, qui n'est gueres plus sensée, puisqu'elle porte à faux. « Au siècle de Ronsard, dit-il, le Théâtre commença à se mettre en sa première vigueur. Jodelle & Garnier, qui s'en rendirent les premiers restaurateurs, observerent assez raisonnablement cette règle du tems. Mais aussitôt le dérèglement se remit sur le Théâtre.

Pratique du Théâtre de l'Abbé d'Aubignac, édition d'Hollande, page 105.

1601.

Oeuvres de
M. de Fontenelle, édition
de 1743. Tome III. pa-
ges 72, 73 &
75.

« A Garnier , succéda Alexandre
» Hardy , Parisien , l'Auteur le plus
» fécond qui ait jamais travaillé en
» France pour le Théâtre. Dès
» qu'on lit Hardy , sa fécondité cesse

» par l'ignorance des
» Poëtes , qui tiroient
» vanité de faire beau-
» coup de Pièces , & qui
» peut-être en avoient
» besoin. Hardy fut celui
» qui fournit le plus a-
» bondamment à nos Co-
» médiens de quoi diver-
» tir le peuple , & ce fut
» lui , sans doute , qui
» tout d'un coup arrêta
» le progrès du Théâtre,
» donnant le mauvais
» exemple des desordres
» que nous y avons vûs
» regner en notre tems.
» Car il me souvient d'a-
» voir remarqué des
» Poëmes si déréglés ,
» qu'au premier Acte ,
» une Princesse étoit ma-
» riée : Au second nais-
» soit le Héros son fils.
» Au troisième , ce jeune
» Prince paroissoit dans
» un âge fort avancé. Au
» quatrième , il faisoit
» l'amour , & des con-
» quêtes. Au Cinquié-
» me , il épousoit une
» Princesse , qui vrai-
» semblablement n'étoit
» née que depuis l'ou-
» verture de la Pièce , &

» sans qu'on n'en eût oûi
» parler. Ces Ouvrages
» monstrueux ne pou-
» voient pas être qua-
» lifiés du nom de nos
» Tragédies , puisqu'ils
» traitoient un sujet di-
» gne du Poëme Epique,
» selon le nombre des
» incidens , & pour leur
» étendue. On ne pour-
» roit aussi les nom-
» mer Poëmes Epiques ,
» puisque le Poëte n'y par-
» loit point : de sorte que
» n'étant dans aucune
» règle, ils ne pouvoient
» pas en avoir le nom. »

Les Analyses que nous
avons donné des Pièces
qui parurent avant celles
de Hardy, démontrent la
fausseté de cette suite de
raisonnemens de l'Abbé
d'Aubignac , qui attri-
bué à ce Poëte la cause
du dérèglement du Théa-
tre , introduite avant
lui , & laquelle on ne
peut lui reprocher , que
de s'y être conformé. On
voit par-là combien ce
Critique étoit peu ins-
truit de la matiere qu'il
a voulu traiter.

» d'être merveilleuse. Les vers ne lui
» ont pas beaucoup coûté , ni la dis-
» position de ses Pièces non plus. Tous
» sujets lui sont bons ; la mort d'Achille,
» & celle d'une Bourgeoise que son
» mari surprend en flagrant délit , tout
» cela est également Tragédie chez
» Hardy. Nul scrupule sur les mœurs ,
» ni sur les bienséances. Tantôt on
» trouve une Courtisane au lit , qui par
» ses discours soutient assez bien son
» caractère ; tantôt l'Héroïne est vio-
» lée ; tantôt une femme mariée donne
» des rendez-vous à son galant. Les
» premières caresses se font sur le Théa-
» tre , & ce qui se passe entre deux
» Amans , on n'en fait perdre aux Spec-
» tateurs que le moins qu'il se peut.....
» Les personnages de Hardy se baissent
» volontiers sur le Théâtre ; & pourvû
» que deux Amans ne soient point
» brouillés , vous les voyez sauter au
» col l'un de l'autre. »

Après un jugement aussi précis , &
aussi sévère , il semble qu'il n'est plus
permis de vouloir entreprendre d'en-
trer dans un détail qui peut tendre à
la justification de Hardy. Cependant
comme ce Poète s'est acquis de la ré-
putation dans son tems , qu'il a eu ses

1601.

partisans , qui l'ont aussi reconnu pour leur Maître , & qu'effectivement le Théâtre François lui a une singuliere obligation , la nôtre nous engage à approfondir un peu plus la chose , & à joindre ici ce qu'en ont dit différens Auteurs , ce qu'il a avancé lui-même , & enfin ce qui peut servir à l'excuser , s'il n'est pas possible de le justifier.

Un des plus grands défauts qu'on remarque dans ses Ouvrages , & dans lequel il est tombé si grossièrement , qu'il paroît ne s'en être fait aucun scrupule , est l'inobservation des trois unités. « Il étoit venu dans un siècle , dit

Guerret ,
Guerre des
Auteurs , p.
265.

» Guerret , où l'on ne se piquoit pas
» beaucoup d'entendre la Poétique
» d'Aristote. On ne trouvoit point à
» dire qu'un même personnage vieillit
» de quarante ans en vingt-quatre heu-
» res , que sa barbe , & ses cheveux
» blanchissent dans l'intervale de deux
» Actes. Il pouvoit entre deux soleils
» passer de Rome à Paris , & c'étoit
» faire une Comédie , que de mettre
» une vie de Plutarque en vers. » (a)

Sarrazin ,
Discours sur
l'Amour ty-
rannique de
Scudery.

(a) Sarrazin , partisan de Hardy , en lui rendant justice , ne peut le sauver de ce défaut monstrueux.

« Hardy , qui véritable-
» ment a tiré la Tragé-
» die du milieu des rues ,
» & des échaffauts des

Hardy n'a donc en ceci que suivi l'exemple des ses prédécesseurs , & de ses contemporains. Il n'avoit pas un génie assez fort pour réformer ce mauvais

» Carrefours , parmi ce
 » grand nombre de dé-
 » fauts que l'ignorance
 » du siècle rendoit sup-
 » portable, n'aimoit rien
 » tant que celui-ci. Il
 » ne pouvoit tenir la
 » scene en un même lieu.
 » Il changeoit de ré-
 » gion , & passoit les
 » mers sans scrupule : &
 » l'on demuroit sou-
 » vent surpris de voir
 » qu'un personnage ,
 » qui venoit de parler
 » dans Naples, se trans-
 » portât à Cracovie ,
 » pendant que les autres
 » Acteurs avoient récité
 » quelques vers , ou que
 » les violons avoient
 » joué quelque chose.
 » Mais quoique presque
 » tous ses poëmes soient
 » sujets à ce manque-
 » ment , il n'y en a pas
 » un où il soit si remar-
 » quable que dans celui
 » qu'il intitule, *La Bi-*
 » *gamie*. Il ne s'est ja-
 » mais vu une si longue
 » pérégrination que cel-
 » le que cet Ouvrage
 » contient. L'Auteur s'y
 » est servi aussi hardi-
 » ment du Pégase , que
 » l'Arioste de l'Hippo-

» griphe. Et le Comte
 » de Gleichen du Poëte
 » François , ne fait pas
 » moins de chemin que
 » l'Astolphe du Poëte
 » Italien.

» Ce défaut de Hardy
 » ne mourut pas avec
 » lui , non plus que la
 » réputation de ses Ou-
 » vrages. Ceux qui lui
 » succéderent, conserve-
 » rent longtems cette
 » scene ambulatoire.
 » Leurs Lyres , aussi bien
 » que celles d'Orphée &
 » d'Amphion , eurent le
 » privilège de bâtir des
 » Villes , & de faire sui-
 » vre des rochers & des
 » forêts , & leur Théa-
 » tre fut comme ces car-
 » tes de Géographie ,
 » qui dans leur petites-
 » se, représentent néan-
 » moins toute l'étendue
 » de la terre. Mainte-
 » nant , quoique cette
 » licence ne soit plus
 » supportable , & que
 » cette hérésie n'ait plus
 » de fauteurs , il en est
 » pourtant demeuré
 » quelques restes &
 » nos Poëtes n'ont pas
 » été assez diligens à
 » s'en prendre garde

1601.

usage , qui d'ailleurs lui étoit fort commode , puisqu'il lui évitoit les frais de la disposition de ces Pièces , qui lui auroient plus coûté que la versification.

Au surplus , la gloire que cet Auteur pouvoit légitimement s'attribuer , tant par ses talens , que par les services qu'il a rendus au Théâtre , ne l'a pas aveuglé au point de s'imaginer que ses Pièces n'eussent pas des défauts essentiels. Ses Préfaces font foi du contraire. Il est vrai que , partie par usage , partie par des raisons particulières , renfermé seulement dans certaines règles aisées , il n'a pas envisagé ces défauts du même œil qu'on peut les appercevoir aujourd'hui ; mais cependant , à travers son amour propre , on voit qu'il tâche , autant qu'il lui est possible , de les excuser , & de les rejeter sur sa malheureuse situation , qui , si l'on a égard à la quantité , & au peu de tems qu'il y employoit , ne devoit

» exactement. Leur scène
 » ne est bien en une seule
 » le Ville , mais non pas
 » en un seul lieu. On ne
 » sçait si les Acteurs par-
 » lent dans les maisons,
 » ou dans les rues ; & le

» Théâtre est comme
 » une salle du commun ,
 » qui n'est affectée à per-
 » sonne , & où chacun
 » pourrant peut faire ce
 » que bon lui semble.»

pas certainement lui permettre de relire une seule fois ses Ouvrages. « Condamner un livre à son ouverture, (c'est Hardy qui parle,) est montrer plus de passion que de jugement..... non pas Lecteur, que je te vueille nier ici beaucoup de deffectuosités pardonnables à une jeunesse impétueuse, qui ne tâchoit en ce tems-là, qu'à se sauver à la nage des griffes de celle qui le plus souvent dévore les meilleurs esprits..... Nos Champions rimeurs, trouvent étrange, qu'en des Poèmes si laborieux, & de si longue étendue, il se trouve quelques rimes licentieuses, ou forcées : mais lorsque ces vénérables Censeurs auront pû mettre au jour cinq cens Poèmes de ce genre, je crois qu'on y trouvera bien autrement à reprendre ; non que la qualité ne soit icy préférable à la quantité, & que je fasse gloire du nombre, qui me déplaît : au contraire, & à ma volonté, que telle abondance se pût restreindre dans les bornes de la perfection. »

Il s'explique encore plus clairement sur sa misère, dans l'Epître à M. Payen des Landes, Conseiller au Parlement. « Encore, dit-il,

1601.

Hardy, Préface du premier Volume de ses Tragédies.

Hardy, Avertissement du Tome III.

1601.

» que les premiers fruits n'atteignent
» pas cette perfection de bonté que
» leur apporte le tems. supplée à
» ce que d'ailleurs étoit défectueux :
» ainsi cette inimitable Histoire d'Hé-
» liodore , à laquelle j'ay fait prendre
» le cothurne François , éclos pendant
» les bouillons d'une jeunesse , s'ose
» jeter en l'asile de votre protection ,
» comme seul , qui dans la France ,
» avez reçu ma Muse à bras ouverts en
» son affection , vû de bon œil ce peu
» de fleur qu'elle a pû produire.
» Or , ne doutai-je point qu'assez de
» Momes , plus louches d'envie , que
» subtils de jugement , ne donnent icy
» force coups de dents ; mais en cela
» me suffit la consolation d'avoir pour
» compagnons les meilleurs Poètes de
» notre France , à qui les rimeurs d'au-
» jourd'hui font encore la guerre dans
» le tombeau. Mon ambition ne fut ,
» & ne sera jamais si lâche , que de
» leur vouloir complaire , ni mon cou-
» rage si bas que de les craindre. Et
» quant au Théâtre François , chacun
» sçait s'il m'est redevable ou non. Une
» présomptueuse vanité ne m'emporte
» pas aussi à dire , qu'entre cinq cens
» Poëmes Dramatiques , tout marche

» d'un pas égal : le cours de la vie
» humaine y contredit ; joint que ma
» fortune se peut apparier l'emblème
» d'Alciat , où les fers de la pauvreté
» empêchent l'esprit de voler dans les
» Cieux. Il me suffit assez que parmi
» ce nombre incroyable , le bien em-
» porte le mal , & que cette telle quel-
» le vigueur de génie , après trente
» ans ne reçoive aucune diminution ,
» prêt , plus que jamais de prêter le
» collet à ceux qui en douteront. »

Alciat, em-
blème, 120.

Quoique ces discours de Hardy soient
parlémés de rodomontades , on pour-
roit cependant les lui passer : c'est un
Auteur qui s'excuse , & qui , enflé de
ses succès , & de sa réputation , cher-
che à faire valoir son propre Ouvrage ;
mais il devoit s'en tenir-là , & ne pas
ajouter « Ceux de ma profession qui
» commencent à faire sortir leur nom
» en public par quelque foible ouvrage,
» semblent donner eux-mêmes le coup
» mortel à leur réputation..... Consi-
» dere au surplus , que ce ne sont pas
» icy Stances , Sonnets , ou Elégies
» qui desirent des antithèses , des poin-
» tes , & des mots affectés à la Courti-
» sanne , mais des Tragédies , peinture
» laborieuse , pleine de raccourcissemens ,

1601.

» & capables d'épuiser les esprits
 » les plus féconds. J'ose au demeu-
 » rant , avec une rodomontade Fran-
 » çoise , & pleine d'effets , te dire ,
 » que deux cens Poèmes Dramatiques
 » sont écoulés de ma plume depuis
 » ceux-cy , de meilleure trempe , con-
 » tre l'injure des tems (a).

Hardy , Avis
 du II. Tome
 de ses Tragé-
 dies.

(a) Nous venons de
 voir de quelle façon Har-
 dy a justifié ses Ouvra-
 ges , dont il s'est cru en-
 suite en droit de faire l'é-
 loge : Voici comme il at-
 taque les nouveaux Au-
 teurs qui s'éleverent de
 son tems. « Ceux » dit-
 il « qui ne virent seule-
 » ment la couverture des
 » bons livres , qui sous
 » ombres de quelques
 » lieux communs pris
 » ou appris en Cour , se
 » présument avoir la
 » pierre Philosophale de
 » la Poésie , & que quel-
 » ques rimes plates en-
 » trelassées de pointes
 » affinées dans l'alembic
 » de leurs froides concep-
 » tions , feront autant
 » de miracles que de
 » Vers , en chauffant le
 » Corburne : d'autres
 » aussi que l'on pourroit
 » nommer excrement du
 » Barreau , s'imaginent
 » de mauvais Avocats
 » pouvoir devenir de

» bons Poètes en moins
 » de tems que les cham-
 » pignons ne croissent ,
 » & se laissent tellement
 » emporter à la vanité
 » de leur sens , & des
 » louanges que leur don-
 » ne la langue charlata-
 » ne de quelque écervelé
 » d'Histrien , que de-là
 » ces misérables corbeaux
 » profanent l'honneur
 » du Théâtre de leur vi-
 » lain croassement....&
 » pour montrer combien
 » ces mauvais archers ti-
 » rent loin du but , je
 » dirai que le sujet de tel
 » Poème faisant comme
 » l'ame de ce corps , doit
 » fuir des extravagances
 » fabuleuses , qui ne di-
 » sent rien , & détrui-
 » sent plutôt qu'elles
 » n'édifient les bonnes
 » mœurs ; Que le vrai
 » style tragique ne s'ac-
 » corde nullement avec
 » un langage trivial ,
 » avec ces délicatesses ef-
 » féminées , qui pour

Tout ce que nous venons de rapporter ne tend point à excuser les défauts de Hardy, mais à montrer que son génie, & ses talens étoient infiniment supérieurs à ses Ouvrages. Quoique courant la même carrière, Scudery s'avoue son disciple, & ajoute à sa mémoire, « il faut avouer, à la gloire » de cet Auteur, qu'il avoit un puissant » génie & une veine prodigieusement » abondante, (comme huit cens Poë- » mes de sa façon en font foy) & cer- » tes, à lui seul appartient la gloire d'a- » voir le premier relevé le Théâtre » François tombé depuis tant d'années. » Il est plein de facilité, & de doctrine;

» charouiller quelques
» oreilles courrissanes
» mécontentent tous les
» Experts de ce métier....
» la grace des interlocu-
» tions, l'insensible dou-
» ceur des digressions,
» le naïf des comparai-
» sons, avec une égale
» bienséance observée &
» adoptée aux discours
» des personnages, un
» grave mélange de bel-
» les Sentences, qui son-
» nent en la bouche de
» l'Acteur, & raisonnent
» jusqu'en l'ame du Spec-
» tateur : Voilà, selon ce
» que mon foible juge-

» ment a reconnu depuis
» trente ans pour les se-
» crets de l'Art, inter-
» dits à ces petits avor-
» tons aveuglés de la
» trop bonne opinion
» de leur suffisance ima-
» ginaire, & s'ils t'ob-
» jectent que mes Ecrits
» franchissent souvent
» les bornes de ces beaux
» préceptes ; la vue, au-
» pis aller, fera foi
» qu'entre six cens Poë-
» mes & plus de ce gen-
» re, aucun ne s'égare
» tant du bon chemin
» que le plus poli des
» leurs, &c. »

1601.

» & quoiqu'en veuillent dire ses en-
» vieux, il est certain que c'étoit un
» grand homme : & s'il eût aussi-bien
» travaillé par divertissement que par
» nécessité, ses ouvrages auroient sans
» doute été inimitables : mais il avoit
» trop de part à la pauvreté de ceux de
» sa profession : & c'est ce que produit
» l'ignorance de notre siècle, & le mé-
» pris de la vertu. » En substituant le
mot de *passables* à celui d'*inimitables*,
l'éloge de Scudery est assez exact, &
nous convenons que Hardy l'a mérité.
Ajoutez à cela que les Auteurs Drama-
tiques lui ont aussi obligation, en ce
que le premier il a introduit l'usage de
recevoir de l'argent de ses Pièces, usa-
ge inconnu avant lui, & que les Poètes
ses Successeurs ont observé assez régu-
lièrement.

En examinant sans prévention les
Ouvrages de Hardy, on s'appercevra
aisément que ses Plans sont sans choix,
& sans beaucoup de discernement,
que sa versification est des plus foible,
& des plus basse, & qu'il a aussi mal
observé les regles des mœurs, & des
bienséances, que celles de la Poësie
Dramatique; mais avec tous ces dé-
fauts, il faut convenir qu'il avoit ap-

porté en naissant des talens marqués , que sa triste situation , & sa trop malheureuse facilité à faire des Vers , ne lui ont presque pas permis de mettre en usage. On ne peut aussi lui refuser d'avoir assez bien entendu son Théâtre, & que s'il a été forcé de prendre à la hâte tous les sujets qui se trouvoient sous sa main , au moins a-t-il tâché de les présenter sur la Scene avec un art qui lui étoit naturel , & qui avoit été ignoré par la plûpart des Poètes qui l'ont précédé. Nous le répétons encore , il suffit pour Hardy d'avoir soutenu les commencemens d'un Théâtre à Paris , sous une forme nouvelle , & accoutumé le Public à un spectacle journalier , qui aujourd'hui est devenu absolument nécessaire , & dont on ne peut plus se passer.

Terminons l'Article de ce Poète par le Catalogue de ses Pièces , qui ne sera pas aussi ample que leur nombre infini le supposeroit ; attendu qu'on ne peut avoir connoissance que de celles qu'il a fait imprimer lui-même , après les avoir retouchées. Nous y joignons , sans les garantir , & par conjecture seulement , les dates sous lesquelles nous les avons placées dans cet Ordre Chronologique.

1601.

LES AMOURS DE THÉAGÈNE ET
CARICLÉE, en huit Poèmes Dra-
matiques, ou de Théâtre consé-
cutifs. 1601.

DIDON SE SACRIFIANT, Tragédie.
1603.

SCEDASE OU L'HOSPITALITÉ VIO-
LÉE, Tragédie. 1604.

PANTHÉE, Tragédie. 1604.

MÉLÉAGRE, Tragédie. 1604.

PROCRIS OU LA JALOUSIE INFOR-
TUNÉE, Tragi-Comédie. 1605.

ALCESTE OU LA FIDÉLITÉ, Tragi-
Comédie, 1606.

ARIANE RAVIE, Tragi-Comédie.
1606.

ALPHÉE OU LA JUSTICE D'AMOUR,
Pastorale. 1606.

LA MORT D'ACHILLE, Tragédie.
1607.

CORIOLAN, Tragédie. 1607.

CORNÉLIE, Tragi-Comédie. 1609.

ARSACOME OU L'AMITIÉ DES SCY-
THES, Tragi-Comédie. 1609.

MARIAMNE, Tragédie. 1610.

ALCÉE OU L'INFIDÉLITÉ, Pastorale.
1610.

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE
PAR PLUTON, Poème Drama-
tique 1611.

LA FORCE DU SANG, Tragi-Comédie. 1612. 1601.

LA GIGANTOMACHIE ou le COMBAT
DES DIEUX AVEC LES GÉANTS,
Poème Dramatique. 1612.

FÉLISMENE, Tragi-Comédie. 1613.

DORISE, Tragi-Comédie. 1613.

CORINE ou LE SILENCE, Pastorale.
1614.

TIMOCLÉE ou LA JUSTE VENGEANCE.
Tragédie. 1615.

ELMIRE ou L'HEUREUSE BIGAMIE,
Tragi-Comédie. 1615.

LA BELLE EGYPTIENNE, Tragi-
Comédie. 1615.

LUCRECE ou L'ADULTERE PUNI,
Tragédie. 1616.

ALCMÉON, Tragédie. 1618.

L'AMOUR VICTORIEUX ou VANGÉ,
Pastorale. 1618.

LA MORT DE DAIRE, (a) Tragédie.
1619.

(a) Cette Piece & les suivantes, qui forment le quatrième Tome des Oeuvres de Hardy, devroient précéder *Timo- clée* & les autres du Tome V. Si l'Auteur n'avoit eu le soin d'avertir qu'elles sont postérieures, en as- surant « qu'on ne doit

» trouver estrange si, à
» l'exemple d'un Pere
» qui semble naturelle-
» ment obligé de quel-
» que préférence d'affec-
» tion vers les enfans qui
» lui ressemblent le plus,
» il donne un droit de
» primogéniture, con-
» tre l'ordre, à ce que

1601.

LA MORT D'ALEXANDRE, Tragédie. 1621.

ARISTOCLÉE OU LE MARIAGE INFORTUNÉ, Tragi-Comédie. 1621.

FRÉGONDE OU LE CHASTE AMOUR, Tragi-Comédie. 1621.

GÉSIPPE OU LES DEUX AMIS, Tragi-Comédie. 1622.

PHRAARTE OU LE TRIOMPHE DES VRAIS AMANS, Tragi-Comédie. 1623.

LE TRIOMPHE D'AMOUR, Pastorale. 1623.

Ces quarante & un Poëme se trouvent imprimés en six Volumes in-8°, & comprennent tous les Ouvrages connus de Hardy. L'Auteur des Recherches des Théâtres a voulu grossir ce Catalogue de douze Titres de Pieces; mais il se trompe en y comprenant *Pandoste* en deux Journées, que l'on sçait être de Pujet de la Serre, & d'ailleurs son renseignement est si vague, & si peu exact, qu'on seroit tenté de croire qu'il n'a jamais consulté l'original, dont il auroit dû tirer plus d'avantage.

» trie ne volume » ajoutant « qu'il consiste en » l'élite de Poëmes soi-

» gneusement élaboré » rez. »



LES CHASTES

ET

1601.

LOYALES AMOURS
DE THÉAGENE
ET CARICLE'E,

Réduites du Grec de l'Histoire d'Héliodore,
en huit Poèmes Dramatiques, ou de
Théâtre consécutifs,

PREMIERE JOURNÉE.

Après ce que nous venons de dire de Hardy, on s'attend bien que dans ce premier Ouvrage, il n'a fait que mettre en action & en Vers le Roman d'Héliodore. Effectivement chaque Livre de l'original Grec a fourni le sujet d'une Journée au Poëte François. La premiere comprend la naissance des Amours de Théagene & de Cariclée, l'enlèvement volontaire de cet-

1601.

te belle , par les conseils du sage Calasire , & le naufrage de ces trois personnes sur le rivage d'une Isle déserte , qui sert de retraite à des Corsaires. Trachin leur Chef devient subitement amoureux de Cariclée , & s'apprête à l'épouser le lendemain. Pour détourner ce malheur , Calasire ne trouve point d'autre expédient , que d'exciter la jalousie de Pélore Lieutenant de Trachin , qui devient bientôt son Rival. La troupe des Pirates , partagée sous les deux Chefs , livre sur le Théâtre un combat sanglant ; qui ne finit que par la mort des uns & des autres.

THÉAGENE *à part.*

O Combat délectable ! ô heureuse allé-
geance !

Neutre , dans la mêlée , il faut en diligence
Te jeter Théagene , & ne point désister
Tant qu'un de ces brigands du choc puisse
rester....

Mais que vois-je ? Bons dieux ! ma prudente
guerrière

Lancer dards dessus dards , & leur presse en
derrière.

Son exemple me rend invincible du tout :
Une ardeur de combattre en ma poitrine.
bont.

CALASIRE

Attendant le succès de leur rage mutine ,
Le mieux sera pour moy de gagner la coline.

T R A C H I N.

Je suis mort , mes amis , & vous laissez à ven-
ger

Vostre chef, qu'en vos bras on vient de sac-
cager.

Après la mort de Trachin , Théa-
gene , qui jusques-là étoit demeuré
neutre , voyant qu'il ne reste plus que
Pélore , le perce d'un coup d'épée. Pé-
lore tombe en s'écriant :

Recevez , Dieux d'Enfers , une ombre diffä-
mée ,

Je meurs , je perds d'un coup & vie & re-
nommée.

SECONDE JOURNÉE.

T Héagene & Cariclée échapés de
ce péril , retombent entre les
mains d'une seconde troupe de Corfai-
res. Une troisième , commandée par
Thiamis , met celle-ci en fuite , sans
changer la situation de nos deux
Amans ; puisque ce Capitaine , épris de

1601.

la beauté de Cariclée , veut employer la violence. Tandis que Gnémon , serviteur de Thiamis , chargé de guérir les blessures de Théagène , lui fait un long récit de ses aventures , pour le désennuyer ; l'adroite Cariclée éloigne les empressements du Corsaire sous un prétexte assez frivole , mais qui sert à gagner du tems , pendant lequel il tombe au pouvoir de ses ennemis. La douceur & la complaisance de Thiamis , ont d'autant plus lieu de surprendre , que les Vers suivans , font connoître qu'il n'est pas si scrupuleux envers ses Dieux.

T H I A M I S.

Ce que j'ay projeté d'un autre sacrifice ;

O Dieux ! ne tend afin que je vous aïollisse :

Je ne suis plus flatté de cet espoir pipeur ;

Vous invoquent ceux-là que consume la
peur :

Qui refusent , couards , un sépulcre hono-
rable ,

Qu'impuissans vous tenez en erreur misé-
rable.

Vous , comme les mortels , esclave du
Destin ;

Du Destin qui conduit (inique & incertain)

Les affaires du monde , & sa haine n'attise
Que contre la Vertu , qui pourtant le mé-
prise.

1601.

Pendant que l'homme habite en ce terrestre
lieu ,
Il se sert , il se sert à luy-mesme de Dieu ;
Sa fortune dépend de luy bonne ou mau-
vaïse.

TROISIÈME JOURNÉE.

Cette Journée comprend la suite
des aventures de Gnémon & de
Thermutis , & celles de Cariclée & de
Théagene , jusqu'à leur séparation par
les gens d'Orondate , & l'arrivée de
Calasire chez le bon-homme Nausiclé.
La Scene la plus singuliere est la se-
conde du troisième Acte , où Théagene
se croyant dans une parfaite tranqui-
lité , sollicite vivement Cariclée de ré-
pondre à ses empressements.

THÉAGENE.

Si je suis importun , tu n'es pas moins cruelle ,
De me nier le fruit d'une amour mutuelle ,
D'entretenir ma faim , te plaire en mon tour-
ment ;

Et je ne veux de toy qu'un oui seulement.

B ij

1601.

Que ce mot , ma Déesse , échappe à ton oracle :

Tu vois que nos plaisirs n'ont icy point d'obstacle ,

Tu vois la solitude à nostre heur conspirer ,
Tu me vois , au refus , sur le point d'expirer ,

Dresse cet œil honteux , & me regarde en face ,

Me regarde en pitié , & me signe ma grace.

C A R I C L É E .

Je rougis de ta honte , & te deust contenter
La preuve de ma foy , sans plus outre attendre.

Quelle faveur veux-tu que l'espoir ne te donne ?

Mais quelle prétens-tu que l'honneur ne m'ordonne ?

Je mourray mille morts avant que consentir
A une volupté serve du repentir.

T H É A G E N E .

Craindre le repentir ? Hé pourquoi donc ,
mauvaise ,

M'effis-tu pour Espoux ? Que deviendra ma
braise ?

C A R I C L É E .

Ta contraindre coupable , & ta témérité
Ont la peine & le blâme ensemble mérité.

T H É A G E N E.

1601.

Ostroye au mesme prix ma derniere demande.

C A R I C L É E.

Voilà que m'a valu l'indulgence trop grande
De t'avoir introduit à telle privauté,
Tournant en tyrannie une principauté :
D'humble, plein de respect, de modeste
silence,

Tu es l'effronterie, & la mesme insolence.
Gratuite, je t'ay le baiser accordé ;
Ores insatiable, en plaisirs débordé,
Tu brigues, Ixion, une faveur suprême.
Prends garde à ton devoir, & ne fais pas de
mesme.

T H É A G E N E.

Le desir d'un mary ne consiste en froideur:
Jene suis de ses droits que simple demandeur,
Je ne veux que jouir du commun privilege :
Non, comme le Thessale, user de sacrilege.

.

Que tout ce vain respect, & ce scrupule ar-
riere,
Passez au dernier point du vray contente-
ment,

Sans lequel on n'aima jamais parfaitement,

1601.

Mais comment me croirai-je, après un tel forfait ,

En grace retourné ? Montrez-le par effet ,
Si peu qu'il vous plaira , donnez-m'en d'assurance ,

Trop coupable autrement je n'ay plus d'espérance.

C A R I C L E' E.

Quelle assurance encor ?

T H E' A G E N E.

Seulement un baiser.

C A R I C L E' E. *souriant.*

Voilà', comme tu sçais, enjolleur, m'abuser.
Et d'un crime commis extorquer le salaire.

T H E' A G E N E.

O baiser violent , à mon repos contraire !
Tu livres ma pensée à un cruel assault ;
Las ! & pour l'avenir le courage me faut.

prenant le bras de Clariclée.

Allons , ma chere vie , & me prêtez la main ,
Pour vous diminuer le travail du chemin.

QUATRIÈME JOURNÉE.

T Hiamis que nous avons vu prisonnier d'une troupe de Pirates , vient ici à leur tête sous les murs de

Memphis, recouvrer par la force la dignité Pontificale, que Ptosire son frere a usurpé. Arsace, femme du Satrape Orondate, & Amante rebutée de Thiamis, commande alors dans Memphis, en l'absence de son mary, accepte la proposition d'un combat singulier entre les deux freres. Ptosire cherche inutilement des raisons pour s'en exempter, le Chœur des Memphiens l'y contraint par les reproches les plus vifs.

1601.

CHOEUR DES MEMPHIENS.

Osez-vous un propos si lâche proférer ?

Thiamis attendant se pourmene en la lice,
La Princesse du Chef commande qu'on finisse

De plus d'attente lasse : allez , avancez donc,
Et vous montrez vaillant, si vous le futes onc.

Ptosire se présente en tremblant , &
fuit lâchement à l'approche de Thiamis.

A R S A C E.

O Couïard , ô couïard , ô lâche qui s'enfuit ,
Tel qu'un lièvre peureux , quand le feuillage
bruit.

Repoussez , citoyens , rejetez-le en lice :
Qu'avec luy tout discord du tout s'ensevelisse.

B y

1601.

Calasire arrive , & se faisant reconnoître pour le Grand-Prêtre , pere des deux Combattans , il les fait embrasser , & reprend la Souveraine dignité qui fait le sujet de leur querelle. Cette reconnaissance est suivie de celle de Théagene & de Cariclée , séparés depuis longtems. Comme cette dernière est travestie sous les haillons d'une pauvre mendicante, son Amant, trompé par les apparences , la repousse avec mépris.

THÉAGENE.

O Dieux ! quelle impudence ! & que veut cette infame ?

CARICLÉE.

O cruel ! ô mauvais ! ô farouche ! D'où vient

THÉAGENE , *lui donnant un soufflet.*

Importune , ôte-toy, voilà qui t'appartient.

CARICLÉE.

Tels coups ne blessent point qui comme moi t'adore :

D'en recevoir autant me voilà prête encoire ;
Pourvû qu'il te fouvienne , & retombe au
cerveau

Ce nom de Pitichias , & celui de flambeau !

THÉAGENE.

Sacrez moins révèrez , que je donnai pour
gage

A la Divinité qui me tient en servage !

Je hénisse d'effroy , vous ayant révélé
Ou de ma Cariclée , ou d'un Démon de l'air.
Las ! aurois-je commis ce sacrilège énorme ,
D'un habit me trompant la deshonneste for-
me ?

Oùi , je suis convaincu , ma Déesse , mon
cœur ,
Pardonne moy la coulpe , appaise ta ran-
cœur :

De mille & mille coups vange ma félonnie ,

CARICLÉE , l'embrassant.

Non , non , du repentir elle est assez
punie.

ARFACE , voyant Cariclée.

La Louve , l'effrontée ! Ah ! je crève de
deuil.

Ces deux reconnoissances , & les ré-
flexions d'Arface sur la passion qu'elle
conçoit subitement pour Théagène ,
& dont elle vient de donner des mar-
ques , terminent le cinquième Acte de
cette Journée. Au reste, dans cette mul-
titude de vers de Hardy, nous en avons
cherché les plus passables, qui , quoique
mal tournés , renferment des pensées ,
& peuvent faire juger que ce Poète au-
roit peut-être travaillé plus raisonna-
blement , s'il avoit moins entrepris.

1601. La misere se suit , comme l'onde suit
l'onde ;

La premiere roulée entraîne une seconde.

Les suivans sont placés dans la bouche de Thiamis , qui exhortant sa troupe à le bien seconder , ajoute ,

Ne vous y trompez pas , il n'y a différence
Entre les Rois & nous , qu'un titre d'apparence :

Que leur force s'étend plus grande , en plus
de lieux ,

Et qu'ils se font d'un peuple adorer comme
Dieux.

Quiconque est vertueux par-dessus un vulgaire ,

Mérite , commandant , le rende tributaire ;

Ainsi les animaux du Lyon commandez ,

Ainsi du grand soleil les astres sont guidez.

CINQUIÈME JOURNÉE.

A Près s'être démis de la grande Prêtrise entre les mains de Thiamis son fils , aîné , le bon Calafire termine sa vie. D'un autre côté , l'amoureuse Arsace prie sa confidente de l'aider de ses conseils.

A R S A C E.

1601.

O ma seconde mere , en ton divin secours,
Tu retrames le fil de mes mourables jours.

Cybele , c'est ainsi que se nomme la
Confidente , vient offrir à nos deux
amans une retraite sûre chez la Prin-
cesse : ils ne l'acceptent que par crain-
te. D'abord Cybele introduit Théage-
ne , en l'avertissant d'obéir aveuglément
aux ordres de sa Maîtresse.

A R S A C E , à *Théagene*.

Cybele t'aura dit à peu près mon dessein ;
Que tu as fait , cruel , un fourneau de mon
sein ,

De mes yeux un égout qui distille sans cesse.

Au lieu d'être attendri , Théagene se
retranche dans le respect , ce qui force
Arsace à redoubler ses instances.

A R S A C E.

Que seroit , sans l'amour , notre mortelle
vie ?

T H É A G E N E.

A son heur , sans l'amour les Dieux auroient
envie.

A R S A C E.

Les Dieux ne sont heureux qu'à son occa-
sion.

Désespérée de ses refus , Arsace ba-

1601.

lance longtems si elle doit employer la douceur, ou la violence. Enfin elle ordonne qu'on la laisse seule avec cet ingrat, qu'elle veut traiter avec la dernière rigueur; Cybele n'est pas la dupe de cet emportement, & dit en sortant, dans un *à parte*.

Je crains que ce courroux bientôt ne s'amolisse,

Et qu'un embrassement soit son pire supplice.

Arsace ne pouvant rien gagner sur le cœur de Théagène, prend la résolution d'humilier sa fierté: elle s'en repent dans le moment.

CYBELE.

Quoique délibérez, il faut user de force.

ARSACE.

Cybele, je ne puis, tant la grace m'amorce,

Voire je me repens de l'avoir déprimé,
L'avoir sous la rigueur d'un office opprimé;
J'ay honte qu'échançon il me serve à la table.

CYBELE.

Le service du lit seroit plus délectable?

ARSACE, *soupirant*.

Ha! de ce souvenir tu reblesmes mon cœur.



SIXIEME JOURNÉE.

L'Ombre de Calasire, vient en songe reprocher au Grand Sacrificateur Thiamis le peu de soin qu'il a de nos deux Amans, dont l'un est dans une obscure prison, & l'autre prêt à perdre la vie. Effectivement, par l'effet d'un heureux échange, Cybele avale le poison qu'elle vouloit faire prendre à Cariclée, qu'Arface fait arrêter comme coupable de ce meurtre, & ordonne qu'on la brule vive, malgré ses regrets & ses larmes.

A R S A C E.

Commandez aux Bourreaux de me la dé-
pêcher.

Je ne sçaurois l'ouïr d'avantage prêcher.

Le peuple soulevé par Thiamis, qui arrive tout à propos, sauve l'innocente Cariclée de sa fureur.

A R S A C E.

O vengeance totuë !

O détestable amour, à mon bonheur fatal !

O naufrage hideux de mon espoir total !

O Arface ! des Dieux & des hommes trahie !

O Arface ! des Dieux & des hommes haïe !

O astres inhumains ! ô astres envieux.

1601.

Elle rentre pleine de désespoir : Euphrate , Confident d'Orondate , en craint quelque sinistre événement ; son inquiétude redouble au bruit qu'il entend dans la chambre voisine ; il s'approche , & regarde par le trou de la serrure.

EUPHRATE.

Hélas ! hélas ! d'où vient un si grand bruit ?
il faut

Qu'elle ait rié son corps précipité d'en haut.

A la fente de l'huis voyons que ce peut estre.

Au meurtre ! son beau col elle estraint d'un
chevestre !

Au secours , au secours, mes amis, accourez,
La Princesse qui meurt par ses mains secou-
rez.

O malheur ! ô malheur ! aucun ne s'ache-
mine.

SEPTIEME JOURNÉE.

MAlgré l'habileté d'Orondate , Satrape de Perse , Hydaspes , Roy d'Ethiopie se rend maître de Philée , mais il ne peut comprendre comment ce Général a pû se soustraire à sa vengeance , & par quel endroit il s'est sauvé.

HYDASPE.

1601.

Comment s'est fait cela ?

CHŒUR DES PHILÉENS.

Comme un dessein secret
Que cache en l'estomach un ennemi discret.

HYDASPE.

S'entend , à peu de suite ?

CHŒUR DES PHILÉENS.

Avec toute l'armée.

HYDASPE.

Ainsi donc mes efforts sont réduits en fumée.

Peu de tems après on vient avertir le Roy, qu'Orondate & sa suite, sont en sa puissance. Le reste de la Journée se passe en pleurs & en gémissemens. Théagene & Cariclée prisonniers d'Hydaspe, destinés, comme étrangers, à servir de victime au sacrifice qui doit être offert pour la précédente victoire, ne sont occupés que de cette triste cérémonie. De son côté, Persine, Reine d'Ethiopie, ignorant que sa fille est si proche, se ressouvient avec douleur qu'elle l'a fait autrefois exposer par le bon homme Sisimethre, & qu'elle n'en a jamais eu de nouvelles. Enfin Hydaspe, environné de ses Conseillers, accuse la fortune, qui au milieu de ses prospérités, le laisse sans successeur.

1601.

CONSEILLER.

Il ne s'en est point vû , & ne s'en verra point.

Que la félicité bienheure de tout point.

Les Dieux ne veulent pas , espoinçonner d'envie ,

Que nous les égalions en nostre frêle vie :

Ou plustost ils le font , pour réserver ces fruits

Aux hommes vertueux en leur nombre réduits.

HUITIÈME JOURNÉE.

NOus passerons légèrement sur cette Journée , qui acheve & fait la conclusion du Roman d'Héliodore , Ouvrage assez connu.

Lorsque Cariclée , prête à être sacrifiée , se découvre pour fille du Roy & de la Reine d'Ethiopie , cette dernière , émue par les sentimens de la nature , & celui d'être soupçonnée d'adultère , tombe évanouie.

HYDASPE.

Que veut dire , mamie , une telle foiblesse ?
D'où procede ce mal ? Quelle douleur vous blesse ?

En syncope tombée ! Elle n'a plus de pous.
Apportez de l'eau fraîche , & la secourez
tous.

1601.

Le Roy est forcé de se rendre aux témoignages de Sisimethre , & aux signes que la Reine reconnoît sur Cariclée , mais il ne sçauroit revenir de son étonnement.

H Y D A S P E.

Jupiter ! c'est l'anneau , je le reconnois
bien ,
Dont j'épousai Persine , oùi , c'est luy. . . je
le tien.

Ma femme, regardez une enseigne plus rare.
Mais toujours sa couleur ma créance sépare :
Enormes de noirceur , comme aurions nous
produit

Ce monstre de beauté ? Ce dissemblable
fruit ?

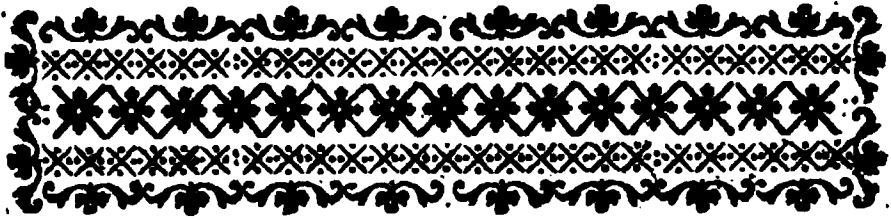
Ce n'est pas assez pour Cariclée ,
elle veut sauver son Amant , & fait
pour cela les plus vives instances , at-
testant pour témoin de sa flamme pure
& innocente ,

Son Nourricier Cariclée , homme exempt
de reproche ,

CHŒUR D'ETHIOPIENS pleurans.

Sa priere fendroït l'estomach d'une roche.

Le Roy ne se rend qu'à l'arrivée des Ambassadeurs de Thessalie , qui viennent au nom de tout l'État, rendre hommage à Théagene , leur légitime Souverain , qu'ils cherchent depuis longtems ; & la Pièce finit par son mariage avec Cariclée.



SOPHONISBE,

TRAGÉDIE

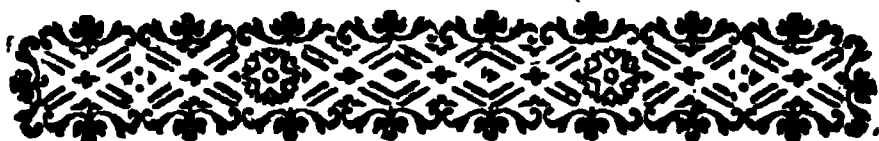
DE NICOLAS DE MONTREUX.

CE sujet que l'Auteur avoue avoir tiré du Libyque d'Appian Alexandrin, & de la vie de Scipion l'Africain par Plutarque, est si connu, qu'il nous paroît inutile d'en donner un Extrait. On se contentera des quatre vers suivans, qui sont peut-être les plus passables de ce Poëme. C'est Scipion qui apprenant la courageuse mort de Sophonisbe, s'écrie

J'approuve cette mort en assurance unique,
Et envie l'honneur de la parjure Afrique

D'avoir jadis nourri un esprit si hautain ,
Qui méritoit de naître , & de mourir Ro-
main.

1601.

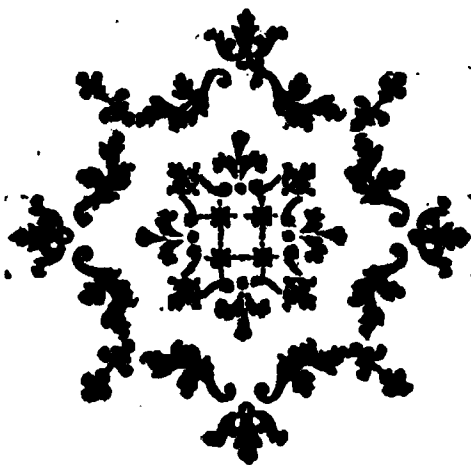


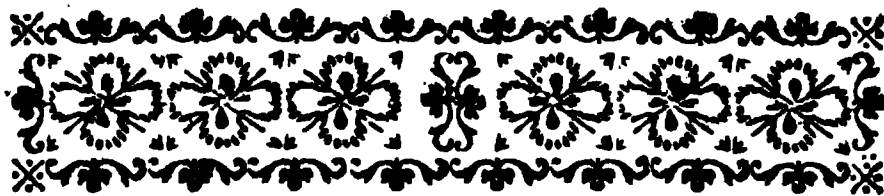
A C H A B :

TRAGÉDIE

DE ROLAND MARCE'.

NOus avouons que nous ne con-
noissons cette Pièce, & son Au-
teur que par les Catalogues ; ainsi nous
ne pouvons assurer si elle a été repré-
sentée.





1602.

LA CHASTETÉ

REPENTIE,

PASTORELLE

En cinq Actes & en vers Alexandrins,

Par LA VALLETTE.

Elle se trouve parmi les Oeuvres de ce Poète, (a) dont la vie nous est inconnue.

Au premier Acte, l'Amour fait un pompeux étalage de son pouvoir. Diane

(a) Voici le Catalogue de ses Oeuvres, renfermées dans un petit in-12. & qu'il a dédiées au fameux Marquis de Rosny, favori d'Henry IV.

LES AMOURS.

LE FAUX HONNEUR DES DAMES.

L'AMOUR MERCENAIRE ET RAIPONIER.

LES DIVERSES POÉSIES.

LES CARTELS.

LES DEVISES.

LES BALLETS, ET LES VERS CHANTÉS EN MASQUE.

LES ÉPITAPHES.

LES POÉSIES CHRETIENNES.

LA CHASTETÉ REPENTIE, *Pastorelle*.

L'AMOUR LOGÉ TROP HAUT, &c.

remplit le second des éloges du sien. Merlymphe s'entretient au troisiéme avec sa Bergere Amarante , des plaisirs qu'on goûte en aimant. Au quatriéme, le Berger Myrtil & l'indifférente Cloris , chantent les douceurs des loix de Diane. La Déesse vient les confirmer dans leur résolution , tandis que le couple amoureux va achever sa conversation sous un myrrhe. Enfin , au cinquiéme Acte , Diane & l'Amour , suivis des Bergers qu'on vient de nommer , viennent se disputer à qui doit demeurer la préférence. L'Amour emporte l'avantage : Myrtil & Cloris se rangent sous ses loix : & Diane abandonnée de ses sujets, est forcée de suivre son vainqueur , qui lui conseille de ne plus dissimuler.

D I A N E.

Car on me pensera toujours Vierge aussi
bien

Comme si je l'étois , quand on n'en sçaura
rien.

Imitez cet exemple , dit l'Amour en
s'adressant aux Spectateurs.

Faites de vostre honneur , comme elle fait
du sien ,

Qui toujours est entier, mais qu'on en sçache
rien.

1602.

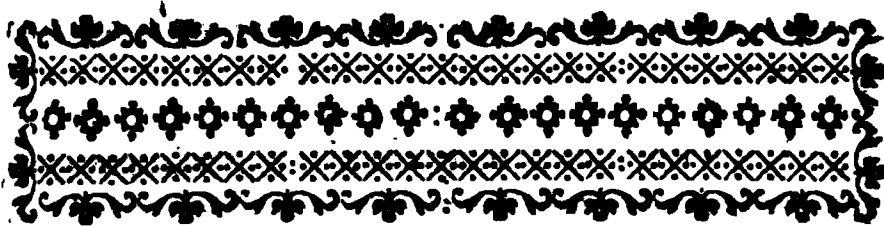
Et par elle apprenez que les plus fines Da-
mes

De pareilles douceurs entretiennent leurs
ames

Dedans leurs cabinets , & que bien sottes
sont

Les filles aujourd'hui , qui comme elles ne
sont.

Si l'on en juge par les titres des Poësies
de la Valletrye , on pourra présumer
qu'il étoit connu , & qu'il a été em-
ployé pour la composition des vers de
quelques Ballets , ou Mascarades du
tems. Il avoit quelque talent , mais il
n'entendoit point le Théâtre , & ses
vers sont trop souvent parsemés de
grossières équivoques.



A M A N ,

1602.

O U

L A V A N I T É ,

T R A G É D I E

D'ANTOINE DE MONCHRÉTIEN.

SAns vouloir entrer dans le détail d'un sujet qui a été présenté plus d'une fois sur la Scene Françoisé , il suffira de dire que l'Auteur a donné ici une histoire complète de ce Favory d'Assuérus , & qu'il a suivi assez exactement la narration de l'Ecriture Sainte. On se doute bien que les règles de la Tragédie n'y sont pas fort exactement observées : mais qu'importe? Monchrétien n'a jamais songé à réformer les abus de son siècle. Cette Pièce n'est pas meilleure que les précédentes : voici quelques vers qui serviront à prouver que la versification en est aussi foible.

Tome IV.

C

1602.

Au premier Acte , Aman vante son pouvoir sans bornes.

En effet , je suis Roy : le titre je n'en porte,
Mais baste , c'est tout un , si le Roy nommer
se peut ,
Qui fait tout ce qu'il dit , & dit tout ce qu'il
veut.

Malgré toute ma grandeur , ajoute-
t'il ,

Un Juif , race maudite ,
Cent & cent fois le jour , m'outrage & me
dépîte.



1603.

D I D O N

S E S A C R I F I A N T ,

T R A G E D I E

D'ALEXANDRE HARDY.

L'Auteur qui joint un argument à
toutes ses Pièces , n'a pas cru né-
cessaire d'en mettre un à celle-cy.
« Quiconque , dit-il , ignore ce sujet ,
» pourra le puiser dans le quatrième
» Livre de l'Enéide. » C'est aussi ce que

nous conseillons au Lecteur, nous contentans de rapporter les reproches que Didon fait à Enée, & dont il ne trouvera pas le modèle dans Virgile.

1603.

Trompeur, à quel but donc aspira ton
dessein,
De ma pudicité perpétrant le larcin,
Au creux de cette roche à mon malheur fun-
nesté ?
Roche ; où te l'exposa la vengeance céleste ;
Me cuidois-tu sujette à la lubricité ?



HECTOR,

TRAGÉDIE

D'ANTOINE de MONCHRE'TIEN.

V Oici la cinquième Pièce de cet Auteur, qu'il fit imprimer l'année suivante 1604. avec les précédentes Tragédies, retouchées de la façon : il dédia cette nouvelle édition au Prince de Condé, à qui il vouloit faire sa cour.
« Je les ay remaniées, dit-il, dans son
» Epître, Pièce à Pièce, & leur ai don-
» né comme une nouvelle forme, à l'i-

1603.

„ imitation du Peintre , lequel voulant
 „ tirer au vif la figure d'un Prince , en
 „ ébauche grossièrement les traits qui
 „ le font desjà reconnoître , mais après
 „ avoir adjousté les couleurs , & con-
 „ duit son Ouvrage jusques à perfec-
 „ tion , ce semble estre une autre cho-
 „ se , & néanmoins c'est la mesme
 „ chose. Le cœur me dit qu'elles vous
 „ seront agréables , en contemplation
 „ d'Hector que je fais marcher à leur
 „ tête. „

Il est vrai qu'Hector paroît travaillé
 avec plus de soin , & que l'Auteur a
 tâché d'annoblir de tout son possible le
 Héros de sa Tragédie , mais il s'en faut
 beaucoup qu'elle mérite les louanges

Ce Brinon est le même Poë-
 te Dramati-
 que dont on
 parlera ci-
 dessous.

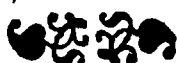
excessives que Brinon lui donne dans
 les stances que voici :

Si je ne sçavois bien que l'Ouvrier de Na-
 ture

Donne une ame de vie à chaque Créature ,
 Et cette ame pour estre en un corps seu-
 lement :

Je voudrois embrasser l'erreur de Pythagore ,
 Et croire qu'après nous nos ames von-
 encore

Dedans des corps nouveaux vivre nouvelle-
 ment.



Monchrestien ne vivroit que de l'ame ad-
mirable

1603.

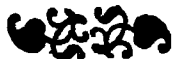
Du Tragique Garnier , tant leur esprit sem-
blable

Se fait voir en leurs vers également parfait.

Tout ce que je remarque entr'eux de diffé-
rence ,

C'est que l'age passé cede au nostre en
science ,

Car , pour dire le vray , Monchrestien a
mieux fait.



Sur un Théâtre neuf, haussé de cinq étages,

Il élève sa gloire au deshonneur des âges,

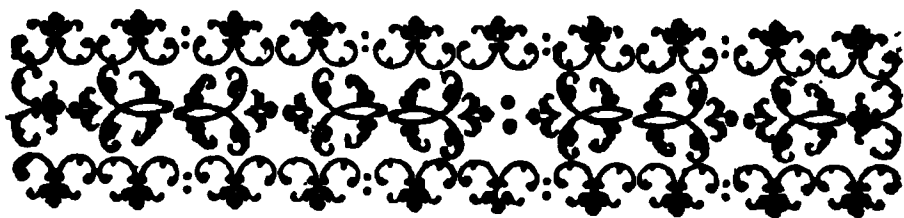
Qui ne pûrent jamais un tel homme porter.

Il nous a mis les vers au point de leur bien-
estre ,

Et la Scene si haut , que l'on ne peut con-
noître

S'elle descend du Ciel , ou s'elle y veut
monter.





1603.

BERGERIE,

En cinq Actes & en Prose.

Par ANTOINE de MONCHRÉTIEN.

SI ce titre est vague, & trop général, on conviendra, en lisant l'Extrait suivant, qu'il n'est pas aisé d'intituler un Poëme, dont le sujet des plus embrouillez, & qui n'a aucun but, si ce n'est, que la mode du tems exigeant des Auteurs de terminer leurs Volumes par une Pastorale; Monchrétien a voulu s'y conformer: mais n'ayant pas le talent de l'invention, & ne voulant rien devoir à celle des autres, il a cru s'acquitter de son obligation, en cousant à la suite les uns des autres, des Dialogues de Bergers, qui ne sçavent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils prétendent. Cette Critique général de la Pastorale de Monchrétien, peut convenir à toutes les autres de ses Contemporains, qui ont presque les mêmes défauts.

L'analyse suivant mettra au fait de celle-ci, dont Cupidon fait le Prologue, & déclare qu'il va montrer les effets de sa puissance infinie.

1603.

ACTE PREMIER.

FOrtunian, amoureux de l'insensible Dorine, vient soupirer dans un endroit écarté : il est surpris par Philistille, vieille Bergere, qui l'a aimé inutilement & qui pour se venger le raille sur sa nouvelle passion, & ensuite lui offre de bonne foi ses services, & son pouvoir magique. À peine ont-ils quitté la scène, que Blondin & Grinand, amoureux de Célestine & de Lucrine, se font une confidence réciproque. Alerin & Formino paroissent après : le premier feint d'aimer Dorine, & dans un *à parte* dit qu'il va chercher Landrine. Dans la quatrième scène, Alerine, Amante de Mirthonis n'en reçoit que des duretés.

A L E R T I N E, *s'en allant.*

Adieu dont, ingrat Berger.

M I R T H O N I S.

Adieu, sottie Nymphé.

Civ

1603.

& Blondin épousent Lucrine & Célestine ; Aglaſte donne la main à Cornilian , & enfin Mirthonis ſe réconcilie avec ſa fidelle Alertine.



1604.

SCÉDASE

O U

L'HOSPITALITÉ VIOLÉE,

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

DEux jeunes hommes de Sparte , ſous le nom ſacré de l'Hôſpitalité , ſont reçûs dans la maiſon de Scédàſe , pauvre habitant de Leuctres , deviennent amoureux de ſes deux filles , les violent , & les égorgent enſuite , pour ne laiſſer aucun témoin de leur crime. Scédàſe à ſon retour découvre le malheur & le meurtre de ſes filles , & meurt de douleur. Voilà en peu de mots le ſujet de cette Tragédie , tiré

de Plutarque , vie de Pélopidas , & à la fin de ses Histoires Amoureuses. « Ou-
 » tre que ce n'est pas une nécessité , »
 dit M. Corneille , *Discours sur la Tra-*
gédie , « de ne mettre que les infortu-
 » nes des Rois sur le Théâtre , celles des
 » autres hommes y trouveroient place ,
 » s'il leur en arrivoit d'assez illustres ,
 » & d'assez extraordinaires pour la mé-
 » riter ; & que l'Histoire prit assez soin
 » d'eux pour nous les apprendre. Scé-
 » dase n'étoit qu'un payfan de Leuctres ,
 » & je ne tiendrois pas la sienne indi-
 » gne d'y paroître , si la pureté de no-
 » tre scene pouvoit souffrir qu'on y
 » parlât du violement effectif de ses
 » deux filles. » Non seulement Hardy
 est tombé dans ce deffaut , mais il fait
 enlever de force les deux filles de Scé-
 dase , & l'on entend dans la coulisse ,
 les cris qu'elles font pendant qu'on leur
 fait violence. Le Lecteur est averti
 que Hardy n'étoit pas fort difficile sur
 le choix des sujets , & encore moins sur
 la maniere de les traiter.





1604.

PANTHÉE,

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

Panthée, prisonnière de Cyrus, est mise sous la garde d'Arafpe, qui abusant de cette confiance, ose découvrir sa passion. La Princesse est si satisfaite de la manière dont Cyrus punit cette insolence, qu'elle engage Abradate son époux dans les intérêts de ce Roy : au service duquel il perd la vie. Cette histoire tirée de Xénophon est très-connue, sur-tout sur la scène Française. Hardy a suivi exactement son Auteur : il suffit d'ajouter quelques morceaux de sa versification.

Au troisième Acte, Scene seconde, Abradate s'informe avec une curiosité un peu trop jalouse, de quelle façon Panthée a été traité par le Vainqueur.

A B R A D A T E.

Comment t'es-tu portée en ta captivité ?

P A N T H É E.

Comme une tendre fleur que Phœbus a quitté,

Comme un poisson privé de sa demeure humide ,

Comme un esprit errant au port Achéron-tide.

A B R A D A T E.

Un Vainqueur de ce grade , en l'avril de
ses ans ,

Près de toy ne sentir les aiguillons cuisans ,
Qui rebellent la chair de nostre obéissance ?
Cela me sentiroit son siècle d'innocence.

P A N T H E' E.

Sente ce qu'il voudra , je n'ay reçu de luy
Que toute courtoisie en ce lugubre ennuy.
Non content de vouloir sa volupté restreindre ,
Mais de qui mon honneur avoit bien plus à
craindre.

A B R A D A T E.

Qu'il n'a point de propos tâché de t'ébranler ?

P A N T H E' E.

Onc je ne l'entendis que chastement parler.

A B R A D A T E.

Ni des flatteurs commis la ruse m.

P A N T H E' E.

Contr'eux pour ce sujet il a pris ma querelle.

Dans la premiere scene du quatriéme Acte, Panthée raconte à sa confi-

1604.

dente un songe qui lui annonce le malheur qu'elle va éprouver.

Quasi jusques au point que l'aube retournée

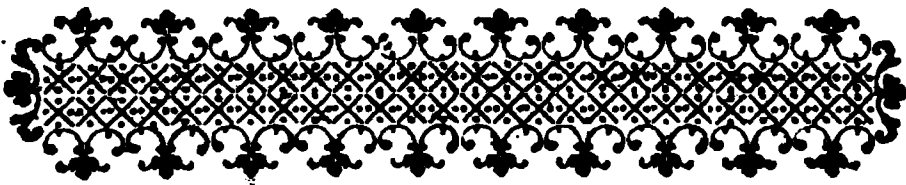
Laisse de son Thiton la couche infortunée ,
Que l'oiseau vigilant nous annonce le jour ,
Que Morphée chez nous fait un nouveau
séjour ,

Et qu'il ouvre la porte aux songes prophétiques ,

Aux songes prédisans les malheurs domestiques :

Lors une grêle voix , telle que des esprits ,
Sa clameur en ces mots à peu près a compris.
Saoule toy de plaisir , defastreuse Panthée ,
Tandis que tu en as la moisson souhaitée ;
Carresse ton espoux pour la dernière fois :
Vainqueur , la brave mort couronne ses exploits ,

Tu ne le reverras qu'aux plaines elisées ,
Où se réuniront vos ames divisées ,
Les Vierges de l'Erebe ont décrété la mort ,
Il faut que les mortels fléchissent à leur sort.
Prend ton dernier adieu , represse lui la lèvre.
A ces mots éveillée en une ardente fièvre ,
Peureuse , j'obéis à son commandement ,
De mes pleurs arrosant Adrabate dormant.



LUCELLE,

1604.

TRAGI-COMÉDIE

MISE EN VERS FRANÇOIS

Par JACQUES DU HAMEL,

NOus avons rendu compte ci-dessus d'une Comédie de ce nom , de la composition de Louis Le Jars. La Pièce que voici , quoiqu'intulée Tragi-Comédie , est cependant la même mise en vers , avec quelques légers changemens. Comme l'intrigue en est assez amusante , on ne sera pas fâché d'en trouver un extrait plus circonstancié.

ACTE PREMIER.

LE Baron de Saint Amour , devenu amoureux de Lucelle , fille de Carpony , riche Banquier de Lyon , emploie l'entremise de Belle-Acceüil , espèce d'intrigant , (la suite fera voir que

1604.

ce personnage est inutile.) Carpony content d'une brillante fortune, & de se voir pere d'une fille d'un mérite accompli, ordonne à Philippin de faire venir son Facteur. Ascagne (c'est ainsi que ce Facteur se nomme) joue à peu près le rôle du Valere dans l'Avare : comme lui, déguisé sous un faux nom, il feint d'entrer dans les vues intéressées de son Maître, pour gagner sa confiance, & en même-tems faire sa cour à la fille.

A C T E II.

Quoique très-persuadé de la sagesse de Lucelle, l'avare Carpony voyant qu'il ne peut se dispenser de songer à la pourvoir, lui déclare enfin ses intentions avec bien de la peine.

CARPONY, *à part.*

O Déesse nopciere, excuse mon regret.

à Lucelle.

Mais la fortune aussi vous offre un Saint-
Amour

Baron de qualité & Prince de mérite.

Lucelle répond froidement à son

pere , qu'elle est plus contente de demeurer auprès de lui, & qu'elle ne veut point se marier. A peine Carpony a-t'il quitté la scene , que Marguerite vient annoncer l'arrivée d'Ascagne , & sort dès qu'il est entré.

1604.

M A R G U E R I T E.

Adieu , pauvre Lucelle ,
A vous petit Muguet , je la laisse pucelle , &c.

La conversation des deux Amans est très-tendre : quoiqu'Ascagne y paroisse un peu trop novice , mais il promet d'épouser , & accepte avec plaisir un rendez-vous pour le lendemain matin. De son côté, l'amoureux Baron se plaint à Bonadventure des cruautés de sa belle.

B O N A D V E N T U R E.

Mon Maître , il nous faudroit du canon
pour l'avoir ;
Son cœur est un rocher , qui roulant par la
voye

Est icy descendu des hauts monts de Savoye.

Le Valet ajoute qu'il fera son possible , & qu'il n'en désespere pas. Le hazard lui fait rencontrer Philippin ; ces deux Valets s'embrassent , & se reconnoissent pour ancien camarades : Bonadventure parle en confidence de la

1604.

passion du Baron , & ajoute que c'est un homme généreux , qui récompensera bien les services qu'on lui rendra : Laisse-moi faire , dit Philippin :

Quand Phœbus aura fait demain son demitour ,

Qu'il s'en aille à Saint Jean , il verra son Amour

Qui deviendra Commerce.

A C T E III.

Lucelle déclare net à Saint Amour, qu'il doit cesser des poursuites infructueuses. En la quittant , ce Baron trouve Belle-Acceuil , qui lui propose un tour de promenade , pour dissiper son chagrin. Pendant ce tems-là , l'impatientie fille se plaint à Marguerite de la négligence d'Ascagne : il arrive un moment après , mais malgré ses précautions , & l'obscurité de la nuit , il est apperçû de Philippin.

PHILIPPIN , à part.

Que présage cecy ? qu'Ascagne sans chandelle

Va de nuit & de jour à la chambre à Lucelle :

Ne craint-il point marchant sans clarté, ne
sçais ou ,

1604

Comme un aveugle-né, trébucher en un
trou.

Lucelle témoigne quelque surprise
à l'arrivée d'Ascagne : cet Amant la
rassure, & lui proteste que son dessein
est de l'épouser ; ce qu'il promet auten-
tiquement, & sort après être conve-
nu de l'heure de se revoir. Philippin
qui a entendu toute leur conversation
court chercher Carpony, & trouvant
en chemin le Baron, qui vient avec
un Luth pour divertir sa Maîtresse, il
lui fait part de ce qu'il vient d'enten-
dre. Saint-Amour sort en jurant qu'il
se vengera de son Rival.

A C T E IV.

CArpony n'est pas moins irrité con-
tre sa fille, & encore plus contre
Ascagne.

CARPONY à Philippin.

Çà, çà, mon couteau ? morbleu nous les
aurons ,

1604.

C'est fait d'eux : autrefois , ès-guerres d'Italie

Au jeune Rodomont j'ay bien osté la vie.
Et si durant ce tems il y en eut eu trois
Qui m'eussent secondé, nostre bon Roy
François ,
N'eut gagé l'Espagnol de la rançon des
Gaules.

Ne faisons point de bruit dit Philippin.
Ascagne cependant se glisse dans
la chambre de Lucelle.

LUCELLE à Ascagne.

Ascagne , approchez-vous , mettez-vous dans
les draps :

Le serain n'est pas bon pour un homme en
chemise,

Elle veut ensuite se deffendre de ses
carresses.

ASCAGNE.

Voulez-vous tout quitter ?

LUCELLE.

Non , non , j'ay bon courage :
Mais tandis de rechef , je t'adjure d'un point,
Sois loyal & discret.

ASCAGNE.

Ne vous souciez point.

A ce mot Philippin enfonce la por-

te, surprend Ascagne, & avertit Carpony, qui l'envoie aussitôt prendre du sublimé chez un Apotiquaire. Philippin revient, & présente à Ascagne le poison & un pistolet, dont il lui laisse le choix.

1604.

A S C A G N E.

Voilà de mon service un salaire farouche.

Avalez-en la moitié, répond Philippin, qui reste exprès pour le voir expirer. Ce jeune homme déplore son sort, ajoutant qu'il est Prince Polonois, & fils du Palatin de Posnanie. Loin d'être touché de ce discours, le malin Valet le raille encore sur sa noblesse : On dira, ajoute-t-il,

P H I L I P P I N.

Il mourut en contant,
En contant il mourut; bref finissant sa vie,
Je me représentois le triste Jérémie.

A peine Ascagne a perdu connoissance, que le barbare Banquier fait porter son corps à Lucelle, avec le reste du poison, qu'elle prend d'autant plus volontiers, qu'elle veut aller rejoindre son Amant. Le Baron entre, & trouvant Marguerite en pleurs, lui demande où est Ascagne? Je n'en sçais rien, répond la désolée servante.

1604.

S A I N T - A M O U R.

Ne me le celez point, ma belle, je vous
prie,

Aussi-bien est-il mort, où je perdrai la vie.

M A R G U E R I T E.

Las ! quel bruit langager vous a jà adverty ?

S A I N T - A M O U R,

Quoy ! Ascagne est-il mort ?

M A R G U E R I T E.

Ouy.

S A I N T - A M O U R.

Et j'estoy party

A dessein de venir chastier sa cautele.

A C T E V.

B Australd envoyé par le Palatin de Posnanie, pere d'Ascagne, vient annoncer à ce jeune Seigneur que ses affaires sont accommodées, & qu'il peut, quittant son faux nom, revenir en sureté au Pais de sa naissance. Il apprend du Baron son accident, & après avoir vomé mille imprécations contre l'auteur de cette cruauté, il va chercher la justice. Carpony intimidé par ses menaces, ordonne à Philippin de seller son cheval, & prêt à s'enfuir il est arrêté par Claude l'Apotiquaire,

qui vient assurer que le prétendu poison , n'est qu'une potion somnifere : il en donne ensuite la preuve , en faisant revenir ces deux Amans. Baustrald à son retour fait difficulté de croire cet heureux changement , jusqu'à ce qu'il l'entende certifier de la propre bouche d'Ascagne , qui prie Lucelle de vouloir bien l'accompagner en Pologne ; Ouidà , répond cette fille , en faisant une profonde révérence.

L U C E L L E.

Je vous assisteray pour honorer tousiours
La Dame qui sera digne de vos amours.

Le Prince réitere la parole qu'il lui
a donné de l'épouser , & de n'aimer
jamais qu'elle.

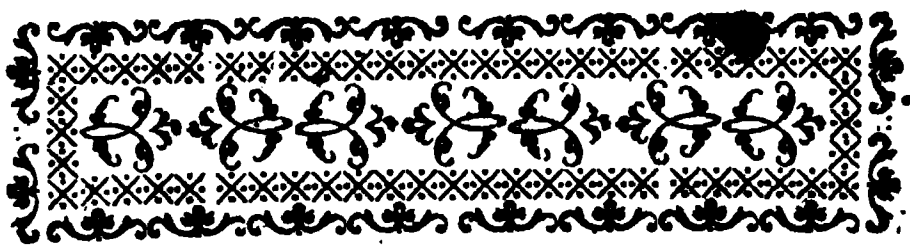
L U C E L L E aux Spectateurs.

Belles dont la beauté n'est point si profitable,
Si vous aviez autant, vous diriez le sembla-
ble.

Apprenez comme moy d'aimer un estranger ,
Puisque le plus grand heur est au plus grand
danger.

Si je n'eusse perdu ce titre de pucelle ,
Je n'aurois d'autre nom , que le nom de Lu-
celle.

Mais heureuse perdant cette virginité ,
De vierge je parviens à la Principauté.



MÉLÉAGRE :

1604.

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

MÉléagre ouvre la Scene & déplore le sort des Rois, qui doivent incessamment veiller à la sûreté, & la tranquillité de leurs Sujets; les Héros de la Grèce viennent lui offrir leurs secours, pour exterminer le monstrueux Sanglier qui désole le País. Atalante, Princesse d'Arcadie, vient en augmenter le nombre, & reçoit des complimens, la plupart ironiques. Un Messager vient rendre compte du succès de la chasse; Méléagre ordonne qu'on porte à la Princesse la hure de l'animal: cette préférence marquée offense les oncles du Roy, & les porte à des desseins violens.

PLÉXIPPE.

L'affection du Roy qui ne vit plus qu'en elle.
Sans doute épouserait, à l'heure sa querelle.

TOXÉE.

T O X E' E.

L'affection du Roy ne ranimera pas
Une ombre féminine envoyée au trépas.

P L E X I P P E.

Le supplice en cela excéderoit l'offense,
A l'endroit d'une Vierge, ains d'une pure en-
fance.

T O X E' E.

L'Aspic, ne la Vipere éteins ne font pas peult.
Et sa vie autrement nous est une vapeur.

P L E X I P P E.

L'injure ne provient que de qui la guer-
donne.
Elle n'a point failly prenant ce qu'on luy
donne.

T O X E' E.

Mais ce traître animal une fois irrité,
Ne se r'appaife plus?

P L E X I P P E.

Tu dis la vérité :

Toutesfois n'éprouvons que tard la violence.

Dans cette intention ils abordent
Atalante ; & voyans que les discours
sont inutiles, ils ont recours à la force,
& lui arrachent des mains la fameuse
hure qui cause leur jalousie.

Tom IV.

D

1604.

P L E X I P P E.

Malgré toy nous l'aurons, & lache soudain
prise.

A T A L A N T E.

Au secours, citoyens, on me force surprise.

C H Œ U R D E F I L L E S.

Accourez vite, amis, des voleurs inhumains
Dessus qui vous liberent osent mettre les
mains.

T O X E' E tenant la hure, & bravant
Atalante.

Implore désormais qui tu voudras, paillardes,
Et renonce à la part du présent qu'on te
garde.

A T A L A N T E *au Chœur des Filles.*

Cela suffit, allons comme pleines d'effroy
De ce pas nous jetter ensemble aux pieds du
Roy.

Sur ces plaintes, Méléagre mande
les deux Princes, & leur ôte la vie sur
le Théâtre : lorsqu'il leur a donné le
dernier coup, Atalante s'avise de vou-
loir l'empêcher.

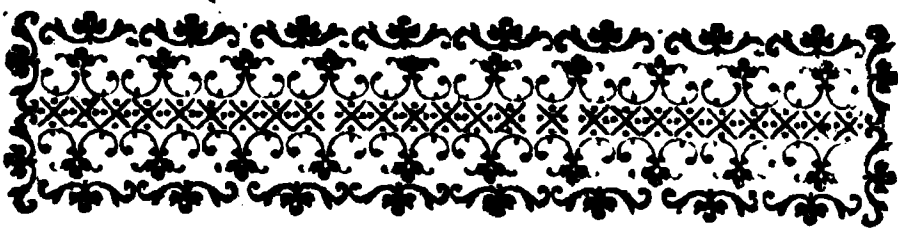
A T A L A N T E.

Hé ! Sire, refrenez..... (*à part.*) la colere
l'emporte,
Et pour le retenir je ne suis assez forte.

Althée apprend avec un chagrin ex-

trême ce qui vient d'arriver , & malgré les conseils de sa Nourrice , elle prend la résolution de faire périr Méléagre. Idmon vient ensuite pour faire le récit de la mort de ce Prince , mais la furieuse Althée , par une adresse du Poëte , l'interrompt , & évite ainsi l'ennuy d'un récit.

1604.



LA RODOMONTADE ,

1605.

TRAGÉDIE

DE CHARLES BAUTER,

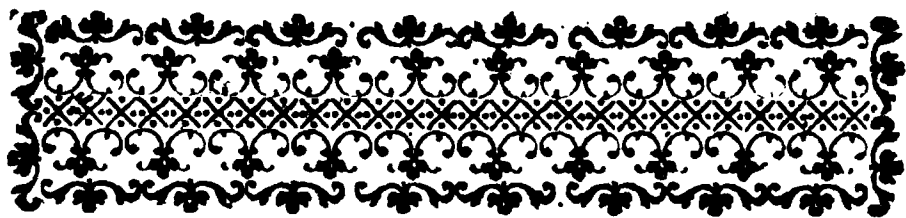
Cachée sous le faux nom de Meliglosse.

L'Auteur qui avoit envie de prendre un nom supposé , n'en pouvoit choisir un qui convienne plus mal à sa versification , qui est fort au-dessous de la médiocre. L'Analyse suivant fera juger du Plan & de la conduite de son Poëme.

Au premier Acte le Duc Aymon , autorisé par l'Empereur Charles , veut marier Bradamante à Léon Prince de

1605.

Grece. Roland, Marphise, & Olivier représentent inutilement que cette Princesse est promise à Roger, qui l'aime, & en est aimé. Les oppositions de Renaud n'ont pas plus d'effet. Le Duc perdant patience, menace de prendre un bâton pour ranger à son devoir ce fils insolent. Enfin, après bien des contestations, & des discours peu séants dans la bouche des uns & des autres, arrivent Roger & le Prince de Grece. Ce dernier finit la dispute, & proteste hautement qu'il cede Bradamante à son Rival. L'Empereur & le Duc Aymon y donnent leur consentement. On célèbre au second Acte ce mariage par un magnifique Tournois : Rodomont s'y présente pour combattre Roger, & perd la vie. Le reste de la Piece se passe aux Enfers. L'Ombre de Rodomont répand une terreur universelle dans le sombre Empire. Caron craint de le recevoir dans sa Barque. La seule Ombre de Mandricard ose lui faire tête. Leur duel finit par la chute des deux Ombres dans le fleuve Lethé, dont la Vertu rend la tranquillité à celle de Rodomont.



LA MORT
DE ROGER,
TRAGÉDIE

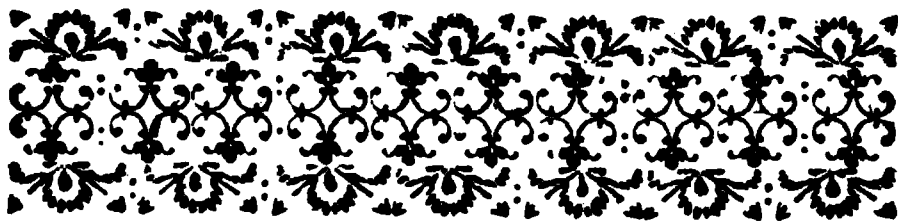
1605.

IMITATION DE LOUIS ARIOSTE,
Par CHARLES BAUTER,
sous le nom de Méligrasse.

Nous ne nous arrêterons pas à cette Piece, qui n'est qu'une grossiere Traduction de l'Arioste, & ne présente rien digne de l'attention du Lecteur. Elle est cependant différente d'une autre du même nom, postérieure à celle-cy de plusieurs années. Ces deux Tragédies parurent imprimées en 1605. avec quelques Poësies intitulées les Amours de Catherine, où Bauter célèbre une certaine fille de Bayeux appelée Catherine Scelles, qui étoit sa Maîtresse, & dont il vante la voix charmante, & les talens

1605.

pour le Luth. Charles Bauter étoit
Parisien : c'est tout ce qu'on sçait
de lui.



L'ESCOSSOISE :

O U

LE DÉSASTRE :

TRAGÉDIE

D'ANTOINE DE MONCHRE'TIEN.

C Et événement a été présenté plus
d'une fois sur le Théâtre Fran-
çois : Monchrétien est le premier qui
ait osé le faire, peu d'années après
qu'il est arrivé. Comme il dédia sa
pièce à Jacques I. Roy de la Grande
Bretagne, propre fils de Marie Stuard
l'Héroïne de sa Tragédie, il a voulu
la placer à la tête de ses Ouvrages,
quoiqu'elle soit la dernière de sa com-
position. En conservant le fond de
l'Histoire, & passablement le carac-

tere de cette malheureuse Reine d'Es-
cosse, il a rejeté, autant qu'il a pu,
l'odieuse résolution d'Elisabeth sur les
conseils pernicious de ses favoris, &
de l'Assemblée des Etats, qui, si l'on
en croit l'Auteur, ont fait violence à la
Reine d'Angleterre, naturellement
portée à la clémence. Davillon, Gen-
tilhomme de Marie Stuart, vient lui
annoncer son fatal Arrêt. L'infortunée
Reine remplit le quatrième Acte de
ses plaintes. Au cinquieme un Messa-
ger raconte sa mort Héroïque. Le
Chœur des Demoiselles veut la pleurer,
mais le Messager leur dit de changer
ces cris funebres, en des chants de
louanges, qui terminent la Tragédie.

1605.



1605.

PROCRIS

OU

LA JALOUSIE INFORTUNÉE,

TRAGI-COMÉDIE,

D'ALEXANDRE HARDY.

LE sujet de cette Pièce est assez funeste au principal personnage pour mériter le nom de Tragédie, si ce n'est qu'on veuille dire, que pour justifier son titre, l'Auteur s'est cru obligé de le traiter de la façon que voicy.

Le premier Acte est un Dialogue entre l'Aurore & Céphale. Ce dernier ne se rend qu'avec bien de la peine aux vifs empressements de la Déesse : Elle ne peut le gagner qu'en lui donnant des soupçons de la fidélité de Procris, & Céphale ne s'engage qu'au cas qu'on lui en donne des preuves certaines.

Acte II. Scene I. le vieux Tithon

abandonné de sa volage épouse, forme ces tristes plaintes.

1605.

T I T H O N.

Après avoir séché la fleur de nos Printems,
Mal propres à fournir leurs lascifs passetems,
Voilà comme ce sexe au Ciel, & en la terre,
Son venin contre nous indifférent desserre :
Il court insatiable après la nouveauté
Depuis que la vigueur nous manque & la
beauté.

Encore mon malheur est d'autant plus ex-
trême
Que je ne puis mourir, toujours en estat
même.

Il faudroit cependant songer à re-
médier à votre mal, lui dit Britanne
son Confident.

T I T H O N.

Pourvoir à ce scandale ? hélas ! de quelle
sorte
Veu qu'à grand peine un pied devant l'autre
je porte.

P R I T A N N E.

La patience donc vous serve de bouclier :
Un incurable mal voyez à pallier.

T I T H O N.

Pourquoy ?

D v

1605.

P R I T A N N E.

Les cornes sont jointes à l'hyménée,
Et croît de puanteur la bourse retournée.

T I T H O N.

Ce désespoir me tue.

P R I T A N N E.

Allez-y de douceur.

On ne sçait plus dans la suite ce que devient Tithon, qui paroît s'en tenir au parti de la douceur. Céphale vient après, travesti en Marchand, tenter la belle Procris, & la remplit de confusion en se découvrant.

L'Aurore revient au troisiéme Acte accompagnée de Céphale dont elle témoigne être très-satisfaite.

L' A U R O R E.

Contente de l'essay, je te donne le pris
Des meilleurs champions que couronne
Cypris,

L'heureuse élection faite de son service
Qui ne sent rien de lourd, rien d'un simple
novice,

Augmente à l'infini mon aise & mon amour.

Au quatriéme Acte, Polidame vient avertir Procris des intrigues de Céphale & de l'Aurore.

PROCRIS.

1605.

O désespoir horrible ! ô rage insupportable !
Que tu les as de près contemplant à loisir ?

POLIDAME.

Plus près, & plus long-tems que je n'avois
desir.

PROCRIS.

Qu'ils s'embrassoient ? &c.

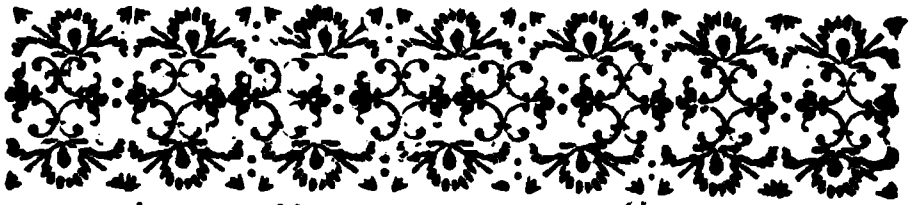
Procris trop certaine de son malheur,
veut, au cinquième Acte, surprendre
son infidelle. Céphale appercevant
quelque chose dans le buisson, tire
une fleche, & perce la malheureuse
Procris, qui expire entre ses bras.
L'Aurore arrive pour consoler cet
Amant au désespoir.

L'AURORE.

Quel remède à cela ? C'est un coup d'aven-
sure.

Ne t'afflige point, continue-t-elle.
Va ce corps enfermer d'un sépulcre honorable,
En quoy dorénavant tu luy es profitable.





1606.

ALCESTE

OU

LA FIDÉLITÉ

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

ACte premier, Junon vient ordonner à Eurysthée de forcer Hercule à descendre aux Enfers, & d'en amener le terrible Cerbere. Admete atteint d'une maladie mortelle, ouvre le II. Acte. Euripyle vient dire que l'oracle d'Apollon a déclaré que le Roy recouvreroit la santé, si quelqu'un de sa parenté vouloit se dévouer à sa place. Le Pere & la Mere d'Admete allèguent d'assez pitoyables raisons pour se deffendre des prieres d'Euripyle : sur leur refus, Alceste prend son parti, & ne cache point qu'elle veut sauver la vie de son époux, aux dépens de la sienne.

Hercule prêt d'entreprendre le voyage des Enfers , vient prendre congé d'Admete , & le remercier de ses honnêtetés. Le Roy lui fait part de son affliction. Hercule le prie d'avoir bon courage , ajoutant qu'il est obligé par des raisons particulières de visiter la nouvelle demeure d'Alceste , & qu'il compte la ramener au jour.

1606.

La Scène du quatrième Acte est aux Enfers. On vient annoncer à Pluton , qu'Hercule a brisé les portes de son Empire , rompu les fers de Thésée : qu'il tient Cerbere enchaîné , & demande avec instance l'Ombre d'Alceste. Pluton étonné , s'empporte d'abord , & veut châtier cette insolence , mais ne voulant rien faire à l'étourdie , il demande le conseil de Radamante , & de ses autres Ministres , qui sont tous d'avis d'appaiser au plus vite le fils de Jupiter , & d'étouffer cette querelle , dont les suites pourroient avoir de très-fâcheuses conséquences. Pluton est charmé au fond de son cœur de trouver tout le Conseil dans cette intention , mais pour conserver sa majesté , il ajoute ces réflexions.

P L U T O N.

Chetif ! trouve à ta honte un barathre plus bas ;

1606.

N'accepte désormais que le titre d'esclave,
Puisqu'un entrepreneur te commande, te
brave.

Te prescrit une paix selon sa volonté.

Du moins, si je l'avois teste à teste affronté,
Que le sort m'excusant des armes journalières,

Il faut du Vainqueur supporter les coleres :
Mais aussi de se prendre à un qu'on sçait plus
fort,

A un désespéré, qui fait peur à la mort,
Que l'Univers redoute, & sous qui le ciel
tremble,

C'est estre téméraire, & malheureux ensemble.

Donc appliquons au mal consulté l'appareil,
Celuy pêche le moins qui pêche par conseil.
Vous Auteurs en aurez la première infamie,
Et contre le poison d'une langue ennemie,
Opposez de rempart, j'attesteray toujours,
Qu'en courage abondant, je manquay de secours.

Hercule, & Thésée qui fait ici beaucoup de rodomontades, emmènent toujours Cerbere, & la belle Alceste, qu'ils présentent à son époux au cinquième Acte. Admète surpris n'ose croire qu'Alceste soit rendue à la vie.

jusqu'à ce qu'elle même lui confirme
cette vérité par ses discours empressés. 1606.

H E R C U L E.

Allez du temps perdu récompenser la perte ,
Vous jeter amoureux dedans la lice ouverte
Des humides baisers des douceurs de Cypris,
Tandis j'acheveray le voyage entrepris.

La Tragédie finit par un défi amoureux que la tendre Alceste fait à son Epoux , ajoutant ce petit reproche.

Que je l'embrasseray de l'amitié forcée
Quoique de toy premier je deusse estre embrassée



 1606.

D I N A

O U

LE RAVISSEMENT,

PREMIERE TRAG'EDIE

S A C R E'E

DE PIERRE DE NANCEL.

Cette Tragédie & les deux suivantes du même Auteur, ont été imprimées sous le titre de *Théâtre sacré* : Nous n'osons assurer qu'elles aient paruës sur ceux de Paris ; ce qui pourroit le faire présumer, c'est qu'elles sont dédiées au Roy Henry IV. Elles avoient été composées pour le fameux Amphithéâtre de Doué, dont nous avons parlé au II. Volume de cette Histoire, & il se peut que les Comédiens de Paris les aient adoptées. Quoique Nancel veuille nous assurer que ces Tragédies ne sont pas le coup d'essai de sa verve Poétique, & qu'il étoit

déjà connu, on ignore cependant aussi parfaitement les autres ouvrages qu'il peut avoir composé, que l'Histoire de sa vie. Il est juste de faire précéder l'Extrait de ses Pièces, par l'Apologie qu'il en fait dans une Epitre au Lecteur *favorable*. Son discours paroît naïf, & rempli de vérité. Au reste, que peut-on penser du mérite des Pièces composées à la hâte, & par un Poëte qui n'entendoit point du tout le Théâtre, puisque les meilleures du tems étoient à peine supportables ?

1606.

« Je suis tellement embrouillé avec
» les Muses » (c'est Nancel qui parle)
» depuis quatre ans entiers, que je
» comptois n'écrire jamais, lorsqu'il
» plût, je ne sçis par quelle esmotion,
» à Messieurs de Doué en Anjou, de
» faire élection de moy pour relever
» leur Amphithéâtre, & me bouche-
» rent toutes les avenues & toutes les
» issues de refus : & fus contraint, par
» toutes les douces violences du devoir
» & de la bienséance, de me laisser
» aller, & de me laisser vaincre. Qui
» fut cause, que cette envie surve-
» nant, à la naturelle promptitude que
» Dieu a donné à ma plume, je fran-
» chis fort facilement chacune des Tra-

1606.

» gédies , en si peu de tems , qu'il n'est
 » pas quasi vraisemblable , bien qu'il
 » soit véritable. La plus longue , & la
 » plus forte n'ayant point passé dix &
 » sept jours, & sans grand effort d'esprit.
 » J'en appelle leur science , & ma conf-
 » cience ; & je dirai que les sujets sont
 » merveilleusement maigres , & plats
 » dans le fonds de l'Histoire , & qu'il a
 » falu que je me sois roidi , & relevé à
 » l'encontre , pour les rehausser par les
 » ombrages , & par les jours des Episo-
 » des , & pour enrichir par l'artifice ce
 » que la matiere me nioit d'elle-même. »

Jacob ouvre le premier Acte de la
 Tragédie de Dina , par une priere qu'il
 fait à Dieu , pour être préservé d'in-
 sulte dans une terre étrangere. Dina
 s'entretient au second avec sa confi-
 dente Hébé qui lui conseille de se di-
 vertir , & d'aller voir les fêtes qu'on
 prépare dans la Ville. Sichem survient
 accompagné d'Eros (a) : au premier

(a) Hébé, Déesse de
 la jeunesse , est la confi-
 dente de Dina. L'Auteur
 feint qu'Eros , qui est
 l'Amour , occupe un pa-
 reil emploi auprès de Si-
 chem : la morale de ces
 personnages se com-
 prend aisément. Voici

un essai de l'Artifice du
 Poëte & des ombrages
 & jours d'Episodes , dont
 il s'est servi pour enri-
 chir la matiere qu'il
 avoit à traiter , & qui
 lui sembloit maigre &
 plate.

instant il est épris des charmes de la belle Dina , & sans user de détour, lui déclare qu'il la veut faire Reine, en lui donnant la main.

1606.

D I N A.

Mais mon Dieu, que dira Jacob de ma sorise ?

S I C H E M.

Je feray bien la paix, par tant qu'il vous suffise ,

Reposez-vous sur moy, nous le contenterons.

Au troisiéme Acte, Dina paroît très-honteuse de la foiblesse qu'elle a eu pour Sicheim : Hémor, pere de ce jeune Prince, n'est point content de cette étourderie : cependant le Chœur des Noces chante toujours l'Epitalame ; Jacob instruit Lia, dans l'Acte suivant, du malheur arrivé à Dina : cette Mere offensée ne respire que la vengeance ; Siméon & Lévi la remplissent au cinquiéme Acte, par le massacre des Sichimites.





1606.

J O S U É

O U

LE SAC DE JÉRICHÔ,

DEUXIEME TRAGEDIE

S A C R E'E

DE PIERRE DE NANCEL.

LE sujet de cette Piece est tiré du Livre de Josué, & contient la prise miraculeuse de Jéricho, précédée des moyens dont ce Général s'est servi pour y parvenir : le cinquième Acte comprend la punition d'Achan, qui s'étoit rendu coupable, en dérochant secrètement une partie du butin.





D É B O R A ,

1606.

O U

LA DÉLIVRANCE.

TROISIEME TRAGEDIE

S A C R E' É

DE PIERRE DE NANCEL.

L'Auteur ayant employé des *Ombres* pour enrichir ce sujet, nous nous croyons obligés d'entrer dans un plus grand détail. Jabin, Roy de Chanaan, & Débora, Chef des Israélites, s'apprêtent de part & d'autre à une bataille décisive. La dernière donne le commandement de l'Armée du Peuple de Dieu à Barac, qui ne l'accepte qu'avec peine.

D E B O R A .

Ne vous chaille , Barac , Dieu bataille pour nous.

B A R A C *secouant la tête.*

Voire chacun pour soy , dit-on , & Dieu pour tous.

1606.

D E' B O R A *le regardant fixement.*

C'est un faire le faut, ce n'est point rail-
lerie.

Sifara, Général des troupes de Jabin,
vient au troisieme Acte prendre les or-
dres de ce Roy. Débora donne ensuite
les siens à Barac, & lui indique les
Tribus qui doivent servir.

D E' B O R A.

Zabulon, Nephtalim, ce sont les deux li-
gnées ;

B A R A C.

Ce sont les deux aussi que vous m'avez dési-
gnées.

D E' B O R A.

Dieu luy-mesme, non moy, ce triage a
voulu.

Haber s'entretient ensuite avec sa
femme Jahel de l'événement du com-
bat qui se prépare : Dans le fond de
son ame il fait des vœux pour les Cha-
nanéens. Eh quoy ! dit-il,
Et Débore & Barac, & quelques morfondus
Battront à leur plaisir ces Peuples esperdus ?

J A H E L.

Pour Dieu, Haber, tout beau, ne tournez
en risée

De la force de Dieu la gloire plus prisée.

Les deux Armées se présentent en bataille au quatrieme Acte ; Sisara harangue ses soldats , tandis que Débora exhorte les Israélites.

1606.

« Pause : icy la bataille se donne » (a).

Les Israélites victorieux rendent graces à Dieu par des Cantiques de louanges. Sisara vient au dernier Acte se réfugier chez Jahel , qui conformément à l'Écriture Sainte , lui enfonce un clou dans la tête , pendant son sommeil. Elle court aussitôt annoncer à Débora que le Chef des ennemis est en son pouvoir ? Allons vite l'assommer dit le brave Barac. Je vous ai évité cette peine , répond Jahel.

J A H E L.

Il a passé le bac.

B A R A C *s'écriant*

Ha femme plus que femme , outrepassé des femmes.

Scene dernière , Dromo rend compte à Jabin de la déroute de son armée & de la mort du Général.

(a) Quoique cette façon de parler convienne mieux aux anciens Mythes , cependant on

trouvera des exemples de bataille donnée sur le Théâtre dans Hardy & ses contemporains.

1606.

Qu'on me donne une échelle afin qu'aux
cieux je monte ,
Et que tous ces fors Dieux , dont je ne fais
nul compte ,
J'arrache de leur trosne , espantez , effrayez
Qu'à plaisir je les foule & pieds & poings
liez.

Ce Roy termine ses fureurs par un
coup de poignard.

D R O M O voulant le retenir.

Sire , que faites-vous ? Hélas ! le grand scan-
dale ,

De voir ainsi finir la Majesté Royale.

Il a taillé sa mort avec sa propre main ,

Ne pouvant supporter son désastre inhu-
main.

ARIADNE



ARIADNE RAVIE, 1606.

TRAGI-COMÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

LA défaite du Minotaure & l'enlèvement des deux filles de Minos, sont des événemens que l'on suppose arrivés avant l'ouverture de la Scene. Cet accident renouvelle la douleur du Roy de Crete, & lui rappelle la funeste mort de son fils Androgée.

M. I N O S.

Privé du seul appuy de l'âge qui me presse ,
Je sens de jour en jour s'accroître ma tristesse :
Sa présence qui fait ores plus de besoin ,
R'enflamme mes douleurs , & m'aggrave de
soin.

Hélas ! pour décider si profonde matiere ,
Il faut estre Monarque , & avoir esté Pere .

La Scene est transportée au second Acte , dans l'Isle de Naxos ; Thésée , amoureux de la jeune Phédre , ne sçait par quel moyen lui faire connoître sa passion , & se débarrasser de celle de

Tome IV.

E

1606.

son aînée. Phalare son confident lui conseille d'étouffer ces remords importuns.

T H E' S E' E.

Ton sage avis m'emplit d'espérance , & de cœur.

N'estoit que je redoute un féminin rancœur,
A Phedre tu pourrois mon Mercure fidelle ,
Dépeindre les tourmens que je souffre pour elle.

Phalare a beau représenter que tant de timidité ne sied point à un si grand Héros.

T H E' S E' E.

O quelle différence il y a de combattre
L'ennemy présenté teste à teste en champ clos,
A l'extrême réduit , ou chatouillé de l'os ,
Et suppliant ouvrir une amoureuse plainte.
Car d'employer , selon , l'outrageuse contrainte ,

Vouloir de prime abord ravir sa chasteté ,
(Préservez-moy , bons Dieux , de telle lâcheté)

C'est moy , c'est moy qui fais de ces crimes justice.

De ceux que j'ay puni je me rendrois complice.

Conformément aux ordres de Thésée , Phalare tache à persuader Phedre d'oublier Hippolyte , qui lui est promis , & de s'attacher au Roy. Vous ne recevrez aucune satisfaction de ce jeune Prince , lui dit-il , dont l'humeur est trop bizarre.

1606.

P H E' D R E.

Pourvu que la concorde en nostre couche habite ,

De tous autres plaisirs , quant à moy je le quitte.

P H A L A R E.

La concorde ne peut en un lit habiter.....

P H E' D R E.

C'est assez , je ne veux plus outre m'enquerir.

P H A L A R E.

Pourquoy ? ce que Nature enseigne d'elle-même ,

N'en parler librement est une erreur extrême,
On sçait à quelle fin le mariage est fait.

D'ailleurs , ajoute-t-il ,

Ainsy luy de sa mere Amazone il retient,
Dans l'horreur des deserts d'ordinaire se
tient :

S'offence de l'odeur des bonnes compagnies ;
A ses conceptions de la chasse finies ,

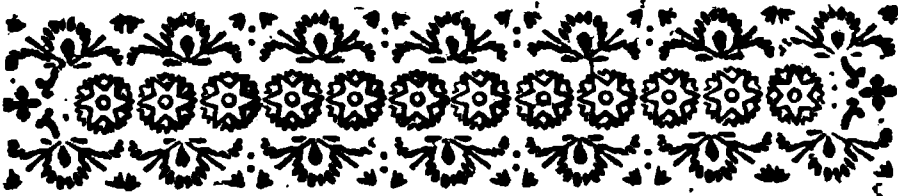
E ij

1606.

Nul entretien de grace , incivil , mal appris ,
Bref , qui sert au commun de fable , & de
mépris.

Phedre consent enfin à suivre Thésée qui s'embarque aussitôt , sans s'inquiéter du sort de la triste Ariadne. Cette Princesse s'éveille au quatrième Acte , agitée par un songe effrayant. Elle appelle en vain Thésée qu'elle croit auprès d'elle , & après l'avoir longtems cherché , ne doutant plus de son malheur , elle se répand en pleurs & en invectives contre son infidelle. L'Ombre d'Androgée ouvre le cinquième , & fait des reproches à Ariadne sur sa foiblesse : mais pour la consoler , il lui annonce l'arrivée de Bacchus. Ce Dieu suivi de Pan & de Silène vient par ses caresses , dissiper le chagrin de cette Amante : ses deux Confidens le secondent & croient la faire rire avec leurs fades plaisanteries.





1606.

A L P H É E

O U

LA JUSTICE D'AMOUR,

P A S T O R A L E

De l'invention d'Alexandre Hardy.

Cette Pastorale, ainsi que toutes celles d'Hardy, est en vers de dix syllables. On verra par l'argument suivant si l'Auteur a dû tirer beaucoup d'honneur de cette invention.

« Ifandre, vieil Berger, autant re-
» nommé entre les Arcades pour ses
» richesses & prudhommie, que pour
» l'incomparable beauté d'Alphée son
» unique, ayant sçu de l'oracle, que le
» mariage de sa fille susciteroit de
» grands troubles à sa maison, afin
» d'obvier aux accidens, se résolut de
» ne la point marier : & de fait, la
» tenant recluse chez soy, il ne luy

E iij

1606.

„ permet la hantise, de personne.
 „ Toutesfois l'ayant, selon la coutume;
 „ menée aux Palilies, elle perdit son
 „ pere en la presse, & fortuitement
 „ rencontrée par Daphnis, jeune Ber-
 „ ger des plus accomplis, il la recon-
 „ duit au logis, & par le chemin con-
 „ tracte un commencement d'amitié
 „ avec cette belle Nymphé. Le Pere
 „ au lieu de luy sçavoir gré de telle
 „ courtoisie, la prend en très-mauvaise
 „ part : & tient sa fille plus captive
 „ que jamais. Cependant Corine Ma-
 „ gicienne de moyen âge, passionnée
 „ outre mesure de l'amour de Daphnis,
 „ après plusieurs refus, découvrir ses
 „ nouvelles amours avec Alphée, les
 „ revele au Pere, & réduit ce couple
 „ d'Amans au désespoir de toute jouis-
 „ sance. Un Satyre d'ailleurs aime Co-
 „ rine & lui sert de passetems, moqué,
 „ & bafoué à tout propos. Ce même
 „ Satyre est aimé d'une Dryade, qu'il
 „ méprise; & par un mélange agréable
 „ en sa contrariété, la Dryade aimée
 „ du bel Eurial, n'en fait compte, de
 „ sorte que l'extrémité de ses rigueurs,
 „ fait sortir ce jeune Berger de son
 „ bon sens. Mélanie qui en est ido-
 „ lâtre perd toute patience de le voir

» en tel état , sans y pouvoir apporter
 » de remede. Or Daphnis après cela ,
 » courant du désespoir à la vengeance ,
 » aborde Corine , la menace de l'étran-
 » gler , si elle ne se dément de son im-
 » posture devant Isandre : Elle , irritée
 » en faveur de ses charmes , le méta-
 » morphose en rocher , & Isandre avec
 » sa fille , accourant au spectacle , sont
 » aussi transformez l'un en arbre , l'au-
 » tre en fontaine (a). Le désastre de
 » ces trois personnes convie la Com-
 » mune des Pasteurs Arcades contre la
 » Magicienne , & sous la conduite
 » d'Eurial , tout un Peuple vient pour
 » contraindre Corine à leur rendre la
 » premiere forme. Elle implore le se-
 » cours tant du Satyre , que de ses Dé-
 » mons : il se fait là-dessus une furieuse
 » mefflée , en laquelle Amour rendant
 » sa Dèité visible , accoïse leurs dé-
 » bats , ôte le charme , & fait trois
 » mariages de Daphnis avec sa chere
 » Alphée , d'Eurial avec Mélanie , &
 » du vieil Isandre avec Corine. »

Nous donnerons pour essay de la
 versification un fragment de la der-

(a) Isandre en ar- | gimens s'exécutent sur
 bre , & Alphée en fon- | le Théâtre.
 taine , ces trois chan-

niere Scene, où Cupidon rétablit Isandre, & les deux Amans dans leur premiere forme.

C O R I N È à Cupidon.

Premier des Dieux, qui nous fis ouverture
De ce meflange où gisoit la Nature,
Clément pardonne à l'erreur du passé,
A tes feux pris dans un fujet glacé,
Qui m'ont rendue & jalouse & cruelle
Vers leur amour chaftement mutuelle.
Pardonne, hélas ! puisque tout mon fçavoir
De réfifter contre toy n'a pouvoir.
Guéri le mal furieux qui m'emporte,
Ou de l'Enfer m'ouvre la noire porte :
Borne ma vie, ou le tourment amer
Qu'ce Pasteur me donne pour l'aimer.

C U P I D O N.

Va tu obtiens ta priere équitale,
Reçue au lit d'un mary plus fortale,
Du vieil Ifandre encore vigoureux,
Tel mariage en mon aufpice heureux.
Or toy, Daphnis, poffede ton Alphée,
Toute rancœur vers Corine étouffée ;
Pour Eurial, à fon bon fens remis,
L'inepte amour d'une Dryade obmis,
Je veux qu'il foit conjoint à Mélanie,
Que leurs défirs facent une harmonie ;

Bref, qu'à l'envie chacun de vous content,
Epreuve un Dieu l'alliance traitant.

1606.

S A T Y R E.

Qu'ordonnes-tu sur le cruel martyre
De ton plus humble & plus dévot Satyre?

C U P I D O N.

Que les Bergers t'assommeront de coups,
Si ta folie allume leur courroux.



LA MORT D'ACHILLE,

1607.

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

ON peut avoir remarqué qu'il étoit assez d'usage à nos anciens Auteurs Dramatiques d'ouvrir leurs Pièces par une Ombre, qui venoit en faire l'argument. Celle de Patrocle est ici chargée de cet employ. Ses avis, non plus que les conseils de Nestor, ne peuvent empêcher Achille d'envoyer faire la demande de Polyxene. Sa proposition est agitée avec beaucoup de chaleur & de confusion au Conseil de Priam, qui las d'entendre

E v

1607.

répéter toujours la même chose, leve
ainsi le siège.

PRIAM.

Conclusion, qu'il faut l'appâster, l'allecher,
Et puis d'un saut mortel le faire trébucher.

On ménage au troisième Acte l'entrevue d'Achille & de Polyxene : La Princesse a bien de la peine à s'y résoudre : enfin, après une longue & ennuyeuse conversation, Achille quitte Polyxene, ajoutant :

ACHILLE.

Adieu Geoliere à qui j'ay mon ame soumise,
Traite la doucement.

PARIS.

Apollon te regarde

D'un œil béni toujours, & te tiens en sa
garde.

POLYXENE à part.

Ha ! monstre, que ta vue exécrationnelle me nuit
Que n'erres-tu déjà dans l'éternelle nuit.

Le quatrième Acte commence par l'arrivée de Priam & de ses fils, préparés pour recevoir Achille, & l'assassiner.

DEIPHOBOS.

Venez le petit pas, vous n'aurez à l'Autel
Qu'au Taureau préparé donner le coup
mortel.

A peine Achille est-il entré, que Paris & son frere se jettent sur lui, & prennent la fuite, après l'avoir percé de coups. Ajax survient aux cris du Prince Grec, qui a encore assez de force pour raconter la noire trahison de ses Ennemis.

1607.

A C H I L L E.

Paris le desloyal, le faussaire, l'infame,
Qui m'asse par le front, a le reste de femme;
Dépourvu, désarmé, me surprend, me saisit,
Aidé de son germain, les coups mortels
choisit.

Les Troyens veulent au cinquieme
Acte, enlever le corps d'Achille, Ajax
les repousse jusques sous leurs tentes.
La derniere Scene contient l'Assemblée des Grecs, qui font l'éloge funebre du deffunt, & promettent de venger la mort.





C O R I O L A N,

1607.

T R A G E D I E**D'ALEXANDRE HARDY.**

ON présume bien qu'Hardy n'a pas manqué de faire entrer dans son Poëme une Histoire complete de Coriolan , depuis son bannissement de Rome , jusqu'à sa mort. Nous ne nous arrêterons qu'à ce dernier événement , pour montrer de quelle façon l'Auteur l'a rendu. C'est Amphidie , Général des Volsques , qui interroge Coriolan.

A M F I D I E.

N'as-tu (sollicité de prieres de femmes)
A nostre armée enjoint une retraite infame.

C O R I O L A N.

Las ! je ne sçache aucun de vous qui n'eût
fléchi ,

Et par la pitié de son devoir gauchi.

A M F I D I E.

Vous voyez qu'il confesse à plein sa perfidie.

L E C H Œ U R.

Le traître n'a que trop notre teste étourdie

D'inutiles discours , trop mérité la mort ,
Que nous luy donnerons sur le champ d'un
accord.

1607.

C O R I O L A N .

Au secours , mes amis , à l'aide , à l'ho-
micide.

C H Œ U R .

Trebuche , desloyal , au fleuve Achéron-
tide :

Va trahir de Pluton les manes , si tu peux.



POLYXENE,

TRAGÉDIE

DE CLAUDE BILLARD,
Seigneur de Courgenay.

CLAUDE BILLARD, Seigneur de BILLARD DE COUR-
GENAY. Courgenay, étoit Bourbonnois ;
l'Epître Dédicatoire de sa Tragédie de
Saül, nous apprend qu'il avoit été élevé
dans la maison de Madame la Duchesse
de Retz, mere de l'Evêque de Paris : on
ne sçait par quel hazard , avec si peu
de talent, il s'est avisé de vouloir écrire
en vers, & de composer des Tragé-
dies : il dédia le Recueil des sept pre-

1607.

mieres au Roy Henri IV. en 1610. (a)
 La mort de ce grand Prince , arrivée
 malheureusement cette même année ,
 lui parut un événement propre à lui en
 fournir une huitième : il l'exécuta prom-
 ptement , & la présenta à la Reine Ma-
 rie de Médicis , sa veuve ; qui , à ce que
 dit l'Auteur , l'avoit honoré de ses
 beaux yeux , & lui avoit ordonné de
 le mettre en lumière. Ce qu'il ne pût
 faire qu'après avoir achevé son Poë-
 me de l'Eglise triomphante. (b) « Ce
 » tems » continue l'Auteur , avec un
 air de modestie , « & mon voyage ,
 » m'en ont diverti plus longtems que
 » je ne devois : puisque ni les lauriers
 » très - florissans , ni les déplorables
 » Cyprès du plus grand & victorieux
 » Monarque de l'Univers , ne devoient
 » être chantés d'une Muse moins rele-

(a) Voici les titres de
 ses Pièces.

POLYXENE , *Tragédie*,
 1607.

GUASTON DE FOIX ,
Tragédie , 1607.

ME'ROUE'E , *Tragé-*
die , 1607.

PANTHE'E , *Tragédie*,
 1608.

SAILL , *Tragédie*, 1608.

ALBOIN , *Tragédie* ,
 1609.

GENEVRE , *Tragédie* ;
 1609.

HENRY LE GRAND ,
Tragédie , 1610.

(b) Ce Poëme étoit de
 treize mille vers. Heu-
 reusement pour le pu-
 blic , il n'a jamais été
 imprimé.

» vée que la mienne , qui peut parler
» des armes , comme les ayant portées ,
» & des Roys plus valeureux , pour
» avoir l'Ame Royale. » Courgenay
auroit mieux fait de s'en tenir à ces
belles & rares qualités , sans se mêler de
faire des Pièces si détestables , qu'il est
presque impossible d'en soutenir la lec-
ture. On en jugera par les quatre vers
suivans , pris du quatriéme Aëte de sa
Polyxène. C'est Ulyssé qui fait ces ré-
flexions.

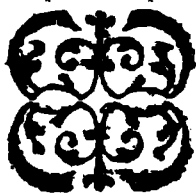
1607.

Serai-je donc toujours le ministre exéc-
crable

De ce qui flotte au camp de plus abomi-
nable ,

Hé ! n'est-ce pas assez , mais plus qu'assez ,
hélas !

Vangé le liët foulé de ce fat Ménélas.





1607.

GUASTON DE FOIX,

TRAGÉDIE

*De CLAUDE BILLARD ;
Seigneur de Courgenay.*



MÉROUÉE,

TRAGÉDIE

Du même Auteur.

CEs deux Pièces ne méritent aucun extrait. La fameuse bataille de Ravenne , & la mort du brave Gaston de Foix , Duc de Némours qui y commandoit les Troupes Françoises , font le sujet de la première. L'autre contient l'Histoire de Mérouée , fils de Chilpéric II. Roy de France , & mari de Brunehaut , qui fut assassiné par les menées de Frédégonde sa belle-mère.



A M O N .

1608.

E T

T H A M A R ,

T R A G E D I E

*DE NICOLAS CHRÉTIEN,
Sieur des Croix.*

Cette Pièce ne demande aucun
extrait, ni pour le sujet, ni pour
la conduite. Thamar, après avoir été
violée, s'écrie.

T H A M A R .

Hélas ! vangez-moy donc , Cieux , terre ,
vous esprits ,
Elémens , jours , & mois , las ! écoutez mes
cris.



1608.



A L B O I N

O U

LA VENGEANCE, (a)

T R A G E D I E

DE NICOLAS CHRÉTIEN,
Sieur des Croix.

Rosemonde, forcée d'épouser Almachide, le meurtrier, & l'usurpateur du trône de son mari, l'empoisonne dans la coupe nuptiale.

ACTE V.
 Scene dernière.

ALMACHIDE, *après avoir bû le vin empoisonné.*

Ce vin-là n'est pas bon.

R O S E M O N D E.

C'est donc que votre goût
 Volontiers est changé.

(a) Le sujet de ce Poëme est tiré de Paul Diacre, Histoire des Lom-

bards, Livre second, Chapitre 28.

A L M A C H I D E.

1608.

Hé! comme cela bout
Dans mon foible estomac?

R O S E M O N D E.

Cela n'est pas étrange :
C'est le mal qui sitôt pour votre bien se
change.

A L M A C H I D E.

Hélas! c'est du poison!

R O S E M O N D E.

Que dites-vous? Bons Dieux!

A L M A C H I D E.

Je suis empoisonné.

R O S E M O N D E.

Vous êtes furieux :
Croyez-vous bien cela?

A L M A C H I D E.

Si tu ne bois le reste
Je le croy.

R O S E M O N D E.

Je n'ay soif.

A L M A C H I D E.

O dangereuse peste?
Vous le boirez soudain.

R O S E M O N D E.

J'ay bû vous l'apportant,
Et ma soif est éteinte.

ALMACHIDE.

Il faut boire pourtant :

Çà , çà , méchante louve , ouvre ta bouche
infame :

« Malheureux est celui qui se fie à la
» femme »

Bois donc tout promptement , ou cet acier
tranchant

Envoyra ton esprit chez Pluton trébu-
chant :

Cloaque de tout vice , il faut mourir , ou
boire.

R O S E M O N D E , à part.

Las me faut-il descendre en la caverne noire ?

Faut-il courir moy-même à clos yeux au
trépas ?

ALMACHIDE.

Voilà pour te punir de tes sales ébats.

Si je meurs promptement , la vengeance est
soudaine ,

Car ta mort est autant que la mienne pro-
chaine ,

Ayant bû plus que moy de ce mortel poison.

On remarquera en passant , que
le Poëte fait parler ses personnages
comme des Payens. Outre les deux Tra-
gédies dont on vient de parler , Nicolas
Chrétien en a composé deux autres ,

dont la première extrêmement longue & ennuyeuse à l'exès, est intitulée : **LES PORTUGAIS INFORTUNÉS.** Elle est tirée du seizième Livre de l'Histoire des Indes du R. P. Massée , Jésuite. On peut voir un abrégé de cette pitoyable aventure dans les Méditations Historiques de Camérarius , Tome II. Livre III. Chap. 17. & le Trésor d'Histoires admirables de Simon Goulard , au mot *Naufrage.*

1608.

La dernière Pièce du Recueil de Chrétien a pour titre le **RAVISSEMENT DE CÉFALE**, représentée à Florence aux noces Royales. Elle est remplie de musique , & de changemens de décorations , & n'a , par ces raisons , aucun rapport à notre Histoire. Elle fut faite pour le mariage d'Henri IV. & de Marie de Médicis , l'Auteur la dédia à Louis XIII. alors Dauphin. Nous parlerons de sa **GRANDE PASTORALE** , qui n'a paru qu'en 1613.





1608.

PANTHÉE

O U

L'AMOUR CONJUGAL,

TRAGÉDIE

*DE GUERIN de la DOROUVIERE,
Avocat d'Angers , & ensuite au
Parlement de Paris.*

Cette Tragédie est précédée d'une Préface , où l'Auteur blâme la fureur de certains Poëtes qui veulent entreprendre des Ouvrages au-dessus de leurs forces, principalement des Tragédies, fureur qu'il compare à la folie des Abdéritains, qui depuis qu'ils avoient vû représenter l'Andromaque d'Euripide , ne cessoient d'en répéter des lambeaux. « Les uns , » continuë le Sieur Guerin de la Dorouviere , parlant toujours des Poëtes Tragiques de son tems , « d'un » style sec & languissant , bâtissent sans » art , & sans liaison : les autres affect-

» tés & enflés , se laissent emporter
» comme des torrens parmi les ruines :
» les autres enfin , pour n'avoir sacri-
» fié aux Graces , n'ont produit qu'une
» herbe stérile , ou que des fruits sau-
» vages. » Voilà sans doute un homme
qui sent les défauts des Ouvrages de
son siècle , mais c'est le Philosophe qui
vit mal avec ses principes : l'enflûre ,
le faux brillant , les épithètes inutiles ,
les raisonnemens à porte de vûe , les
détails les plus bas , & les moins en
place , tout est du ressort de sa pièce.
Deux ou trois endroits en feront ju-
ger , car nous croyons superflu de
donner un extrait de cette Tragédie ,
dont le sujet est connu de tout le
monde.

Un Messager vient apprendre à
Panthée la mort d'Abradate son mari ,
& finit son récit par ces vers.

. Abradate s'avance

« Et son large estomac s'en enflait le courage.

Il va fendant les uns , les autres renversant ,

« Il détranche , il déchire , il va tuant , blef-
fant.

Enfin luy & les siens furent versez par terre.

« Lors jouant de son reste avec son cimenterre ,

« Debout , puis à genoux , déchiré , détranché ,

« De piques , & de dards , tombe en pièces haché ;

1608.

Voilà la fin , Madame , autant pour luy heureuse ,

Et pleine de lauriers , que pour vous malheureuse.

PANTHÉE.

O Ténare ! ô Erebe ! exécration !

O Styx abominable ! ô rage de Pluton !

O filles de la Nuit ! ô bords Achéronides !

O Larves ! ô Damnez ! ô Parques homicides !

O tout ce que jamais l'Enfer a eu d'horreur ?

De foyers , de pleurs , de coups , de fieux ,
de fureur !

Que ne fuis-je abimée au centre de la terre ?

O Ciel ! écrase moy de ton bruyant tonnerre.

O mer ! pour appaifer & finir mon efmoï ,

Noye moy dans mes pleurs , & mes pleurs
avec moy.

Panthée fe lamente beaucoup fur le corps d'Abradate qu'on a eu foïn de lui apporter. Arrive Cyrus qui tâche à confoler cette malheureufe Princesse , & entr'autres raifons , lui dit ,

Puisqu'est déjà le cours de fes ans révolu ,
Il faut louer les Dieux qui l'ont ainfi voulu.

Enfuite il égaye fon compliment par l'image des jeux funébres dont il veut honorer fon tombeau.

Nuds ,

Nuds , nous irons autour , mesurant la
cadance ,

1608.

Et priant son esprit d'assister à la danse.

Cyrus sort , & Panthée n'est pas
plûtôt seule avec sa Nourrice , qu'elle
communique à cette dernière le des-
sein qu'elle a de se tuer. Elle dit adieu
à toutes les Créatures , à chacune en
particulier , & finit ainsi.

O ! poignard , mon remede , & mon plus
grand souhait !

O mort ! ô douce mort ! ô agréable pointe ,
Par toy à mon mary , je vais être rejointe.

N O U R R I C E .

. Accourez , accourez ,
Elle est morte , au secours. trop tard
vous demeurez ,

Elle a perdu ses lys , & sa couleur de rose ,
D'un vif surgeon de sang son corps froid
elle arrose.

Cyrus revient , & déplore le sort
d'Abradate & de Panthée ; ensuite
pour appaiser & charmer leurs manes ,
il se propose de faire élever un tom-
beau magnifique : il en fait la des-
cription : le marbre noir , le jaspe
verd , l'Hyacinthe , l'Acanthe , & tout
ce qu'il y a de plus précieux n'y est pas

1608.

épargné. Il ne manque à ce superbe monument , qu'une épitaphe digne de ces illustres époux ; Cyrus n'a point recours aux Poëtes pour cet Ouvrage , Il en compose une sur le champ. La voici.

Cy gissent deux Amans , dont l'un pour
l'autre est mort ;

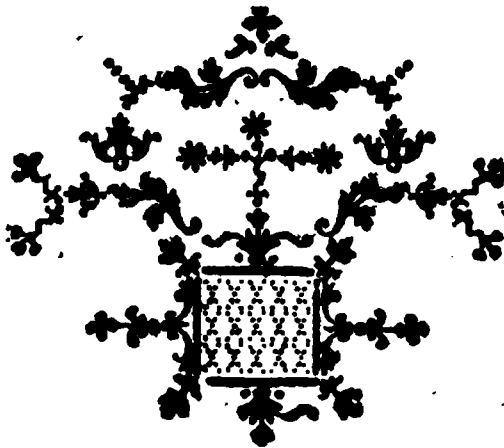
Par la mort séparez , & rejoints par la mort.

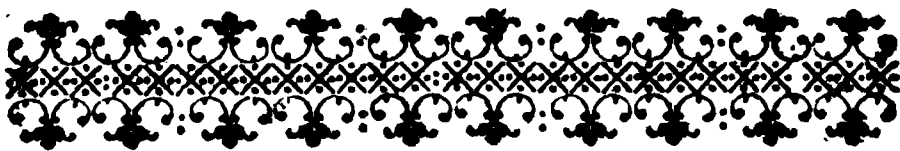
Deux ! non : car divisez par un mortel en-
combre ,

Rejoints par le trépas , ils ne l'ont pu
souffrir :

Mort , non , car leur vertu ne doit jamais
mourir ,

Non plus que l'unité ne peut souffrir de
nombre.





PANTHÉE,

1608.

TRAGÉDIE

DE CLAUDE BILLARD
de Courgenay.



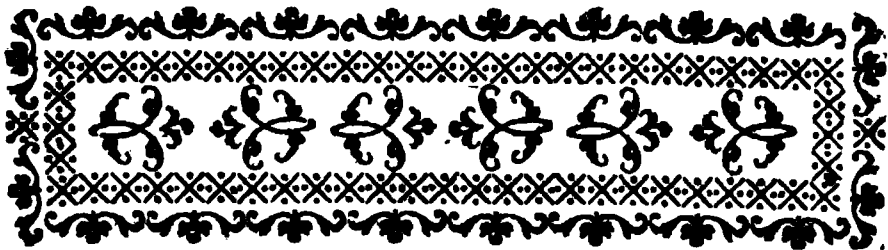
SAÛL

TRAGÉDIE

Du même Auteur.

Panthée en la quatrième Tragédie de
ce nom que nous insérons dans cette
Histoire : & la plus foible de toutes.
A l'égard de Saül, ce que nous avons
déjà dit de l'Auteur en général, nous
dispense d'entrer dans aucun détail.





 1609.

L'ETHIOPIQUE
 O U
 LES CHASTES AMOURS
 DE THÉAGENE
 ET DE CARICLÉE,
 TRAGI-COMÉDIE

*Par OCTAVE-CÉSAR GENETAY,
 Sieur de la Gilleberdiere.*

CE Poëme contient la conclusion
 du Roman de Théagene & Ca-
 riclée : la Pièce finit par les vers sui-
 vants.

HYDASPE, *Roy d'Ethiopie.*

Soleil, Lune, Bacchus, & vous tous im-
 mortels,

Dont j'allois empourprer d'humain sang les
 Autels ;

Puisque vous ordonnez le Prince Théagene
 De ma fille l'époux, je veux qu'elle soit sienne ;

Je ne vous contredit ; car toujours nous devons

1609.

Suivre vos volontés , lorsque nous les savons.

Donc qu'à solemniser ces noces on s'apprête ,
Et qu'en tous passe-tems on redouble la fête.

Vous voyez , mon neveu (1) , comme c'est
le destin ,

(1) Parlant
à Mœrebe.

Qui luy-même conduit ce mariage à fin :
Vous y conformerez ainsi qu'est mon attente ,
Et vous aurez au lieu Rodope ma parente.
Son noir teint est pour vous plus que le blanc
meilleur.

Le Noir ne cede point à la blanche couleur.

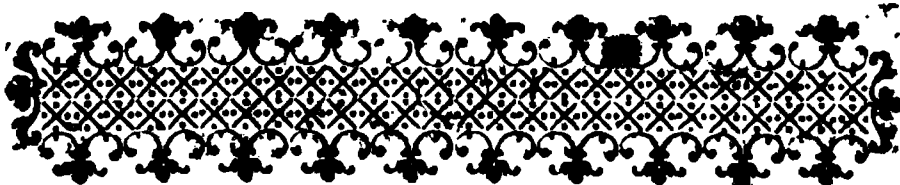


¹
CORNÉLIE,
TRAGI-COMEDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

LE sujet est tiré des Nouvelles de Cervantes.

Cornélie est aimée d'Alphonse d'Est ,
Duc de Ferrare, & après plusieurs avan-
tures qui séparent ces deux Amans, en-
fin le Duc retrouve Cornélie dans un
Hermitage , où il l'épouse en présence
du frere de cette belle.



1609.

ARSACOME,

OU

L'AMITIÉ
DES SCYTHES,

TRAGI-COMÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

« C Ette Histoire ou vraye , ou vrai-
 » semblable prise du Toxaris de
 » Lucien , porte qu' Arsacome , Amba-
 » sadeur des Scythes , & commis à re-
 » cevoir l'hommage que leur prêtoit le
 » Roy du Bosphore , lors nommé Leu-
 » canor , se rencontre d'aventure au
 » tems que ce Roy , selon la coutume
 » du païs , donnoit sa fille à celui qui
 » se trouvoit le plus avantagé des biens
 » de la fortune. Arsacome en même-
 » tems devient passionnément épris des
 » beautés de Masée , fille unique de ce
 » Roy , & n'oppose à ses concurrens

» que la richesse de deux amis qu'il
» possédoit. Ce que le Pere avare
» tourne en mépris, & moquerie,
» l'adjugeant à Adimache, Prince des
» Malliens. Le Scythe autant indigné
» de l'affront, que certain de la bien-
» veillance de sa belle Maîtresse, arme
» au retour les Scythes contre les Bos-
» phorans, employe l'extraordinaire
» supplication qui se faisoit sur le cuir
» de bœuf, comme la plus pressante,
» & religieuse à l'endroit des amis,
» chez la nation : & ayant exposé à
» ses deux amis l'injure faite à leur ré-
» putation, bon gré malgré accepte le
» secours qu'ils luy offrent, se char-
» géans, l'un d'apporter la tête du
» Roy, l'autre de le rendre jouissant
» de ses amours. Tel dessein dangereux
» outre mesure, leur apporte néan-
» moins plus de gloire que de difficul-
» té, leur réussissant selon les communs
» vœux. C'est le sommaire de ce beau
» sujet, qui s'accommode des mieux à
» la Scene François, ainsi que la lec-
» ture en fera foy. »

Nous laissons au Public la liberté de
juger si une pièce qui renferme exacte-
ment tous ces faits, peut être propre
au Théâtre, & combien un tel choix

1609.

doit faire honneur à la connoissance
que Hardy en devoit avoir.

Acte Troisième , Scene Seconde ,
l'impatiente Masée soupire amoureuse-
ment après l'arrivée de son cher Ar-
sacome.

M A S É E , *seule.*

Beau soleil des vertus que constante j'a-
dore ,

Moy que les astres fiers de nostre aise jaloux,
N'ont encor pû résoudre à prendre un autre
espoux.

Témoin ce vœu loyal supposé , qui te garde
Ma virginité pure , & qui seule te regarde ;

Qui proche d'expirer , conjure ta valeur ,
Impuissante , réduite à l'extrême malheur.

Tienne , quoiqu'un Rival , & un Pere me
brasse ,

Je te conserveray cette pudique place.

Hâte-toy, mon soucy, de la prendre premier.



A L B O I N ,

TRAGÉDIE

DE CLAUDE BILLARD
de Courgenay.

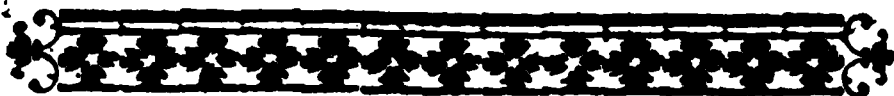


1609.

**GENÈVRE,
TRAGI-COMÉDIE**

Du même Auteur.

C'Est moins pour entrer dans le détail des Pièces de Billard de Courgenay, qui ne le méritent nullement, que pour les placer dans cet ordre Chronologique. Le sujet de la Tragédie est le même que Nicolas Chrétien avoit traité sous un pareil titre, & dont on a déjà vû l'Extrait. La Tragi-Comédie de Genève est tirée du Roland le Furieux de l'Arioste.



HENRY LE GRAND,

1610.

TRAGÉDIE

DE CLAUDE BILLARD
de Courgenay.

Nous aurions traité cette Pièce avec le même mépris que les au-

F v.

1610.

tres de cet Auteur, si en la parcourant,
le second Acte ne nous eût présenté un
endroit assez singulier. C'est Monsieur
le Dauphin, depuis Roi de France,
sous le nom de Louis XIII. qui dit :

Je ne suis jamais las

De courir tout un jour : mais si je prends un
livre

La tête me fait mal, & m'entête, & m'en-
nyvre,

La migraine me tient; N'en sçais-je pas assez
Pour l'ainé d'un grand Roy? Tous ces Rois
trépassiez

Il y a si longtems, ne sçavoient rien que
lire,

Parler fort bon François, & faire bien le
Sire.

Qu'en désire-t'on plus? On m'a dit bien sou-
vent

Que jamais philosophe, ou quelqu'homme
sçavant

N'eut beaucoup de valeur : Un sçavant se défie
Il craint mettre au hazard cette philosophie,
Et livres, & sçavoir, ces charmes les plus doux
Des Muses, qui ne sont à l'épreuve des coups,
Comme l'est un bon casque, une forte cui-
rasse

Et sur-tout un grand cœur, comme je l'ay
de race.



THÉOCRIS.

1610.

PASTORALE

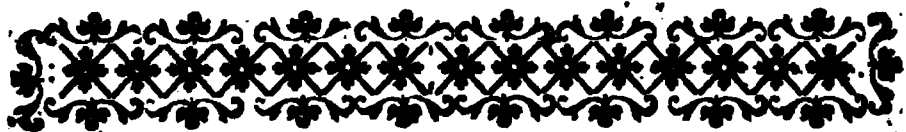
DE PIERRE TROTTEREL,
Sieur d'Aves.

PIERRE TROTTEREL, Sieur d'Aves, étoit un Poëte Dramatique qui se fit connoître par plusieurs Ouvrages, sur la fin du Regne d'Henri IV. & au commencement de celui de Louis XIII. Il fit paroître en 1610. la Pastorale en question, & que nous ne connoissons que par le titre. En 1612. il donna sa Comédie des CORRIVAUX, SAINTE AGNÈS, Tragédie en 1615. GILETTE, Comédie en 1619. & la Tragi-Comédie de PASITHÉE en 1624. On voit par-là que ce Poëte a tenté tous les genres Dramatiques, quoique le Comique fut celui où il réussit le mieux. On lui attribue encore *La Vie & Conversion de Guillaume, Duc d'Aquitaine*, Pièce en vers disposée par Actes pour être représentée; & quatre Pastorales, dont la première est intitulée

TROTTE-
REL, SIEUR
D'AVES.

1610.

ARISTENE. La seconde , LA DRYADE AMOUREUSE : La troisième , l'AMOUR TRIOMPHANT , & la dernière , LE RAVISSEMENT DE FLORISE. Ces Pièces , à l'exception de la dernière , n'ont jamais été imprimées , & vraisemblablement n'ont point parues au Théâtre , non plus que la *Vie du Duc d'Aquitaine*. •



MARIAMNE,

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

Toute foible qu'est cette Pièce , elle n'a pas été inutile à Tristan. Voici comme Hardy peint les fureurs où se porte Hérode , après qu'on lui a fait le récit de la mort de Mariamne.

HÉRODE.

Hélas ! tu n'as que trop mes cruautés
dépeintes ,

Que trop ouvert la bonde à mes pleurs , à
mes plaintes ,

Trop en mon ame mis de vautours , de
bourreaux.

O terre ! engloutis moy dans tes caves b oyaux

Ouvre le plus profond de tes gouffres
abysses ,

1610.

Et plonges-y ce corps chargé de tant de
crimes.

Mariamne défaite ! ô Astres inclémens !

O Ciel ! injuste Ciel ! perfides élémens !

Et ne pouviez-vous pas résister à ma haine ?

Et ne deviez-vous pas me répandre sa peine ?

Mariamne défaite ? Ah ! je ne le crois pas ,

L'Univers tout en deuil pleurerait son trépas.

Phœbus à qui ses yeux fournissoient de lu-
mière ,

Dormiroit pour jamais sous l'onde mari-
nière.



ALCÉE

O U

L'INFIDÉLITÉ,

PASTORALE

D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

“C’ertain pauvre homme , le nom
duquel étoit Phédime , vivant du

» hazard de sa pêche ordinaire , trouve
» fortuitement sur la vase un petit-
» Enfant au berceau , que le déluge
» survenu en Elide y avoit apporté , le
» nourrit avec sa fille unique , recon-
» nue pour la plus belle de toutes les
» Nymphes d'Arcadie , qui par succes-
» sion de tems , contracte une vertueu-
» se & inséparable amitié avec ce sien
» domestique : joint que le bonhomme
» de pere , voyant sa fille négligée , à
» cause d'une extrême pauvreté , l'a-
» voit promise en mariage au jeune
» Damocle , ainsi que récompense de
» sa longue & fidelle servitude. Mais
» comme la fille déjà mariable, ce beau
» pair n'attendoit de jour à autre que
» la moisson de ses travaux amoureux ,
» advient que le plus riche , & accom-
» pli des Pasteurs Arcades , nommé
» Dorilas , la demande , & l'obtient du
» Pere , maîtrisé d'une ambitieuse ava-
» rice. Ce vieillard donc à ce dessein ,
» voyant qu'aucunes prieres, ne menaces
» ne peuvent faire démordre un servi-
» teur de ses justes prétentions, sur quel-
» que légère offense supposée , le congé-
» die. Damocle furieux de désespoir ,
» court au premier précipice , en inten-
» tion de s'ôter & l'amour & la vie.

» Chose effectuée, si Cupidon lui rendant
» ses oracles, par un écho, puis person-
» nellement visible, ne l'eut mis en es-
» pérance, & renvoyé vers la miséra-
» ble Alcée, proche de mourir de re-
» gret de son absence. Le Pere frau-
» duleux le reçoit à bras ouverts, pro-
» mettant derechef que sa fille revenue
» en convalescence lui est acquise. Da-
» mocle découvrant la feinte, à la sug-
» gestion d'Alcée, ils se résolvent à une
» fuite clandestine du logis paternel.
» Le Vieillard soupçonneux les attra-
» pe sur le fait; & après avoir mis
» Damocle en justice, le fait condam-
» ner en pleine assemblée à un bannis-
» sement perpétuel. Le pere de Damo-
» cle, qui cherchoit son fils par tout
» le monde, survient là-dessus, se fait
» reconnoître pour l'un des plus ri-
» ches, & renommez Citoyens d'E-
» lide, libere son fils, & lui obtient,
» sans difficulté sa Maîtresse à femme.
» Quant à Dorilas son ancien mépris
» envers la belle, & chaste Cydippe,
» se convertissant en repentir, un dou-
» ble mariage ferme ce sujet boccager,
» conduit à sa perfection. »

Voici un morceau de tendresse ;
tiré de la seconde Scène du Quatrié-

1610. me Acte , entre Alcée & Damocle.

ALCÉE.

Tu me luis donc , soleil de ma lumière ?

DAMOCLE.

Le Ciel réjouit notre amitié première.

ALCÉE.

O mon bonheur !

DAMOCLE.

O ma gloire !

ALCÉE.

O mon bien !

DAMOCLE.

Dans peu de jours je vous dirai le mien.



PHALANTE.

TRAGÉDIE

Par un Auteur Anonyme.

Représentée à l'Hôtel de Bourgogne
vers 1610.

NOus ne connoissons cette Pièce
que par un Prologue (a) , que

(a) Ce Prologue est intitulé , *Pour la Tragédie de Phalante*. Nous soupçonnons que cette

Pièce est un pur sujet d'invention. L'Histoire nous a conservé le nom d'un Phalante , descendant

Des Lauriers (Bruscombille) prononça le jour de sa premiere représentation. Voici ses termes.

1610.

« C'est ici où la tourmente rompt, &
» les cordages , & le mats : desenfle
» les joues des vents , & l'amour avec
» son inconstance & fermeté diverse-
» ment considéré , ne menace que de
» tempête , & de bourrasque ; & où
» Philoxene rompt la chaîne qui l'atta-
» choit à l'amitié de son cher *Phalante*,
» mais plutôt de son fidèle Oreste : &
» bref, où l'on voit un Prince qui met
» l'affection en arriere, pour rechercher,
» au péril de sa vie , un contentement
» particulier. La Tragédie vous en don-
» nera une si ample intelligence , que
» vous en tiendrez le récit pour su-
» perflu. Donnez-vous , s'il vous plaît ,
» un peu de silence , & vous nous obli-
» gerez à bien faire. »

Ce Prologue nous conduit naturel-
lement à parler de son Auteur , qui fut
en même-tems un Comédien assez cé-
lébre de l'Hôtel de Bourgogne.

DES LAURIERS , & non *du Laurier*,

DES LAU-
RIERS , ou
BRUSCAM-
BILLE.

d'Hercule , qui s'étant
mis à la tête des Exilés
de Sparte , passa en Ita-
lie , & s'établit à Taren-

te. Strabon , Liv. VI.
Pausanias , Chapitre X.
de ses Phociques.

1610.

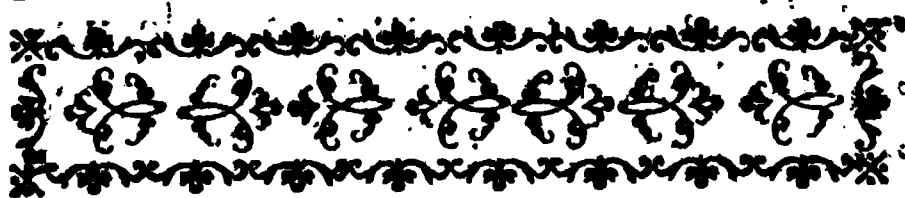
comme certains Catalogues le nomment, étoit Champenois. En se faisant Comédien, il changea de nom, & prit celui de BRUSCAMBILLE, qu'il conserva toute sa vie. Il paroît par ses Oeuvres, qu'il fit imprimer de son vivant, (a) qu'il débuta avec JEAN FARINE, Opérateur de ce tems : ensuite il passa dans une Troupe de Comédiens, avec laquelle il joua à Toulouse, & enfin il entra dans celle de l'Hôtel de Bourgogne, où nous conjecturons qu'il a joué au moins jusqu'en l'année

(a) Voici le titre du premier Ouvrage que Des Lauriers fit imprimer, & qui semble l'avoir été vers 1612. *Les Fantaisies de Bruscambille, contenant plusieurs discours, Paradoxes, Harangues, & Prologues Facécieux*, in-12. pag. 309 A la suite de cet Ouvrage, on en trouve un second intitulé, *Les Plaisans Paradoxes de Bruscambille, & autres Discours Comiques, le tout tiré de l'esкарcelle de son imagination*, pag. 92. En 1615. Des Lauriers publia un nouveau Livre sous le titre suivant. *Les Nouvelles & plaisantes imaginations de Brus-*

fantaisies à Monsieur le Prince, par le S. D. L. Champ. à Bergerac, chez Marin la Babilie, in-12. 1615. L'Auteur dit dans son Epître » J'ai pris » la hardiesse de vous » consacrer ces prémices » de mes labours (j'entens ceux-ci, à cause » que les autres qui ont » ci-devant couru sous » mon nom) ont été pour » la plupart soustraits, » tronquez, & mutilés. » Des Lauriers. » Les Ouvrages de ce Comédien sont remplis de termes bas, & peu mesurés sur les bienséances : mais, à travers ces défauts, de l'esprit, & de l'imagination.

1634. (a) Nous allons rapporter des Extraits de différens Prologues de Des Lauriers, qui servent d'époques à la vie de cet Auteur, & qui par le même moyen fournissent des anecdotes pour le Théâtre de ce tems.

1610.



PARADOXE

O U

PROLOGUE,

En faveur du Galimathias.

„..... **M**ais de peur de vous at-
„ tiédier, je suis d'avis de
„ m'en aller derriere, faire en sorte que
„ Jean Farine vous apporte tous les
„ ingrédiens, & une Farce qui vous fas-
„ se tellement rire, que vous en puissiez
„ tous pisser en vos chausses. „

(a) Cette conjecture est fondée sur la date d'une Pastorale intitulée *Melisse, ou les Princes reconnus*, qui parut au Théâtre vers la fin de

1633. A la tête de laquelle est un Prologue de la façon de Bruscamille (Des Lauriers) en faveur du Rien, qui est passable.

1610.



PROLOGUE

En faveur du Crachat.

« J' Ai encore en mon escarcelle une
 » Iliade d'autres raisons, que je pro-
 » duirois en faveur du Crachat, si je
 » n'entendois murmurer Jean Farine,
 » qui brûle d'impatience de vous appor-
 » ter un plat de son métier. »



PROLOGUE

Pour les Ecoliers de Toulouse.

B Ruscambille commence par une
 apostrophe qu'il adresse à lui-même. » Quel breuvage Stygieux a biffé
 » la souvenance de ceux-là, avec
 » lesquels tu as filé le plus délicat de tes
 » ans.... Messieurs, qui sous la qualité
 » d'Ecoliers, cachez tout ce que l'esprit
 » peut concevoir de sublime, & à
 » vous convier de prendre en satisfac-
 » tion de tant de debtes, desquelles je
 » vous suis obéré, l'offre de ce Prolo-
 » gue.... le vent en poupe, & la marée

» à gré, m'encouragent de poursuivre ;
» mais le trépignement de nos Acteurs,
» bien que desvouez à votre service, me
» conseille de prendre l'ombre, sous le
» grand arbre de votre faveur, & ne
» leur point dérober leur partie de vo-
» tre attention, laquelle, & leur désir
» de bien faire, & l'excellence de ce
» qu'ils veulent représenter méritent,
» &c. »

1610.



PROLOGUE

Contre les Censeurs.

BRuscambille après avoir dépeint
d'une façon assez comique, la figure
de plusieurs Censeurs de la Troupe,
continue ainsi. « L'un demande quelle
» heure est-il ? Commenceront-ils bien-
» tôt ? A votre avis que représentent-ils.
» aujourd'hui ? Font-ils bien ? Quelles.
» gens sont-ce ? Combien sont-ils ? Sur
» ces questions de haut goût, un de la
» Troupe, Docteur en taille douce....
» ayant craché à quartier, d'un accent
» pointu, & fait quelques grimaces al-
» ternatives, il montra bien qu'il vou-
» loit juger de notre eau dans un co-

1610. „ quemard de cuir bouilli... Voulez-
„ vous que je vous die, Messieurs, ma
„ foy ils ne font rien qui vaille. Il me
„ souvient (disoit ce magasin de fori-
„ ses) d'un singe qui étoit en notre Vil-
„ lage , mais c'étoit bien autre chose ,
„ & si on ne prenoit que deux liards.
„ Quoi , disoit-il , en grossissant sa
„ voix, ceux qui le menaient, empor-
„ terent plus de quatre francs , tous
„ frais faits , sans comprendre la bon-
„ ne grace du peuple. Un autre plus
„ spirituel , & grave en ses discours ,
„ soutenoit à plate couture , qu'en no-
„ tre Académie il y avoit d'assez jolis
„ garçons... quant à moy , je trouve
„ qu'un tel fait assez bien , mais il est
„ impropre , & dédaigneux ; celui-cy
„ ressemble à un Valet de Careau , &
„ est tout d'une venue , comme la jam-
„ be d'un chien : cet autre ne manque
„ non plus de taille, que de façon, mais
„ les fautes lui sont familières : cet au-
„ tre-cy ne se devoit montrer qu'au
„ Royaume des Aveugles ; celui-ci est
„ si rébarbatif , qu'il faudroit une
„ hotée de pistoles pour le faire rire :
„ cet autre est si froid , qu'il faudroit un
„ boisseau de Cantharides pour l'échauf-
„ fer. Bref , la perfection même s'y

» trouveroit pincée sans rire..... Au 1610.
» reste , notre Farce ne sera nullement
» Tragique , & est, à mon avis , com-
» plotée sur quelque joli sujet : les per-
» sonnages d'icelle sont habillez des
» pieds , des mains , & diront choses
» qui approcheront de la matiere qui y
» sera traitée. Nicodème , qui en est le
» chef , n'en daigneroit changer d'ha-
» bit , craignant seulement d'être hauf-
» sé à la taille. »

Passons présentement aux Prologues
que Des Lauriers débita sur le Théâtre
de l'Hôtel de Bourgogne.



*COMPLIMENT DE RENTRÉE
APRÈS PASQUES.*

B Ruscambille , après beaucoup de
louanges adressées aux Spectateurs,
finit par ce qui suit. « Il me suffira
» donc de dire que votre favorable ac-
» cueil , courtoise & humaine dou-
» ceur , renouvelle ce jourd'huy , en
» l'honneur de votre assistance : Vous
» sommant à cette premiere course ,
» de joindre tous les efforts de notre
» puissance , pour vous témoigner le
» desir que nous avons de contenter

1610. » votre vertueuse curiosité , laquelle
 » recevra , s'il lui plaît de bonne part ,
 » les prémices de nos labeurs , à cette
 » premiere ouverture. »



PROLOGUE,

En faveur de la Comédie.

« **P** Our ne laisser notre Théâtre
 » vuide de Prologue, je plai-
 » deray la cause des Comédiens,
 » Reste la derniere Objection de nos
 » Destructeurs, qui disent qu'encore
 » de deux maux essifant le moindre ,
 » nos représentations Tragiques & Co-
 » miques , sembleroient tolérables ,
 » mais qu'une *Farce* garnie de mots
 » de gueule gâte tout ; & que d'une
 » pluye contagieuse , elle pourrit nos
 » plus belles fleurs. Ah ! vrayment
 » pour ce regard je passe condamna-
 » tion : mais à qui en est la faute ? A
 » une folle superstition populaire, qui
 » croit que le reste ne vaudroit rien
 » sans elle , & que l'on n'auroit pas de
 » plaisir pour la moitié de son argent.
 » Dès-à-présent nous y renonçons , &
 » protestons

» protestons de l'ensevelir dans une per-
» pétuelle oubliance , si vous le voulez :
» elle ne nous sert que d'un faix insup-
» portable à notre renommée , encore
» que je puisse dire avec vérité , que la
» plus chaste Comédie Italienne , soit
» cent fois plus dépravée de paroles &
» d'actions qu'aucunes d'icelles , & que
» notre Patrie nous soit beaucoup plus
» marâtre qu'aux Etrangers , par ce
» sinistre jugement. »

1610.



PROLOGUE,

Pour une Pastorale.

A Près avoir parlé du pouvoir de
l'Amour, Bruscombille termine
son discours , en disant , « C'est assez
» discourir sur ce sujet , tout ce qui
» reste servira pour vous prier d'écou-
» ter nos Bergers avec votre patience
» accoutumée , en récompense (outre
» qu'ils vous feront voir qu'élevez
» grossièrement , & saisis d'amour , ils
» ont Cupidon au cœur , Minerve en
» la tête , & Pithon sur la langue) vous
» les obligerez à un service perpétuel. »

Tome IV.

G



1610.

P R O L O G U E,

de l'Impatience.

„..... JE vous dis donc (*Spectatores im-*
 „ *patientissimi*) que vous avez
 „ tort, mais grand tort, de venir de-
 „ puis vos maisons jusques icy, pour y
 „ montrer l'impatience accoutumée ;
 „ c'est-à-dire, pour n'être à peine en-
 „ trés, que dès la porte vous criez à
 „ gorge dépaquetée, commencez,
 „ commencez. Nous avons bien eu la
 „ patience de vous attendre de pied-
 „ ferme, & de recevoir votre argent à
 „ la porte, d'aussi bon cœur, pour le
 „ moins, que vous l'avez présenté. De
 „ vous préparer un beau Théâtre, une
 „ belle Piece qui sort de la forge, &
 „ est encore toute chaude : mais vous,
 „ plus impatiens que la même impa-
 „ tience, ne nous donnerez pas le loisir
 „ de commencer. A-t'on commencé,
 „ c'est pis qu'auparavant : l'un touffe,
 „ l'autre crache, l'autre pette, l'autre
 „ rit, l'autre gratte son cul : il n'est pas
 „ jusqu'à Messieurs les Pages, & les
 „ Laquais, qui n'y veulent mettre le

„ nez ; tantôt faisant intervenir des
„ gourmandes reciproquées, maintes-
„ fois à faire pleuvoir des pierres sur
„ ceux qui n'en peuvent mais
„ Il est question de donner un coup
„ de bec en passant à certains péripa-
„ tétiques, qui se pourmeinent pen-
„ dant que l'on représente : chose au-
„ si ridicule que de chanter au lit ,
„ ou de fumer à table. Toutes choses
„ ont leur tems , toute action se doit
„ conformer à ce pourquoy on l'en-
„ treprend. Le lit pour dormir, la ta-
„ ble pour boire, l'Hôtel de Bourgogne
„ pour ouïr & voir, assis, ou debout....
„ Si vous avez envie de vous pourme-
„ ner, il y a tant de lieux pour ce fai-
„ re..... Vous répondrez, peut-être,
„ que le jeu ne vous plaît pas ; c'est-là
„ où je vous attendois ; Pourquoi y
„ veniez-vous donc ? Que n'atten-
„ diez-vous jusqu'à *Amen*, pour en
„ dire votre ratelée ? Ma foy, si tous
„ les Anes mangeoient du chardon, je
„ ne voudrois pas fournir la Compa-
„ gnie pour cent écus. Vous vous plai-
„ gnez le plus souvent de trop aise :
„ Qu'ainsi ne soit, si l'on vous donne
„ quelque excellente Pastorale, où
„ Môme ne trouveroit que redite, ce-

1610.

„luy-ci la trouve trop longue, son
„voisin trop courte : Eh quoy, dit un
„autre, en allongeant le col, comme
„une grue d'antiquité, n'y devroient-
„ils pas mêler un intermede de feintes ?
„Mais comment appelez-vous lors-
„qu'un Pan, une Diane, un Cupidon
„s'inserent dextrement au Sujet ?
„Quant aux feintes, je vous entens
„venir, vous, avec des sabots chauf-
„sez ; c'est qu'il faudroit faire voler
„quatre diables en l'air, vous infecter
„d'une puante fumée de foudre, &
„faire plus de bruit que tous les Armu-
„riers de la Heaumerie. Voilà vray-
„ment bien débiter ; notre Théâtre
„sacré aux Muses, qui habitent les
„montagnes, pour se reculer du bruit,
„deviendrait un banc de Charlatan.
„Hélas ! Messieurs, c'est votre che-
„min, mais non pas le plus court. S'il
„nous arrive quelquefois de faire un
„tintamare de fusées, ce n'est que
„pour nous accommoder à votre hu-
„meur Je vous en dirois davanta-
„ge, mais je ne sçais plus que deux
„mots de Grec, *Anechou quai Ape-*
„*chou*, c'est-à-dire, qu'il faut désor-
„mais devenir patients, ne vous dé-
„gouter de bonne viande, nous assis-

„ter de bien en mieux : & cependant
„je me recroquebille à l'impatience de
„vos Seigneuries. „

1610.



LE RAVISSEMENT
DE PROSERPINE
PAR PLUTON.

1611.

TRAGI-COMÉDIE
D'ALEXANDRE HARDY.

CE Titre annonce tout le sujet de
la Piece , qui finit par une assém-
blée générale des Dieux dans l'Olympe.
Cérès redemande sa fille , & se plaint
amerement de son Ravisseur, Jupiter
décide que Proserpine passera six mois
avec sa Mere , & six mois avec Pluton.

C E R È S.

Père des Immortels, leur arbitre suprême,
Ores ma volonté n'est que la tienne même.
L'ennuy médiocré il faut le tolérer,
Ains à ton bon plaisir le nôtre mesurer.

P L U T O N.

Jamais une équité ne me trouve rebelle,
Protestant d'observer l'ordonnance éternelle.

G ii]

PROSERPINE.

1611.

La chose réussie au plus près de mes vœux,
Accomplir de ma part immuable je veux.

VENUS.

Mon ame d'allégresse en tréflante comblée.

MOMÈ.

Aussi ne pouvois-tu de la fête troublée
Espérer que des coups : Jupiter au surplus
A ce qu'au réglemeut il ne manque rien plus,
Ordonne que le jour Cérès aura sa fille,
Pluton par chaque nuit.

JUPITER.

La rencontre est gentille.
Mais avant que partir, en faveur de l'époux,
Au Banquet préparé je vous invite tous.



1611.

LE FIDELLE

SEPTIÈME COMÉDIE

En cinq Actes & en Prose.

DE PIERRE DE LA RIVÈRE.

Nous avons dit, dans la vie de ce
Poète, qu'il fit paroître en 1611.
trois nouvelles Comédies de la façon ;

& en même tems en annonça trois autres, qui n'ont cependant jamais vu le jour. La première de ces nouvelles Pièces, intitulée *Le Fidelle*, est précédée d'un Prologue aussi en Prose (a), où il rend compte du sujet, & de l'occasion qui y a donné lieu. « Cette
 « cause » dit-il « a meu un certain per-
 « sonnage à composer cette Comédie,
 « intitulée *Le fidelle*, parce qu'un sien
 « ami ayant par sa mauvaise fortune
 « été induit à aimer une qui sous l'ap-
 «arence d'un beau corps tenoit caché
 « un esprit, peut-être sorti d'enfer.....

1611.

(a) Les Prologues des Comédies étoient assez ordinairement prononcés par un Acteur qui affectoit cet employ, & qui le plus souvent les composoit lui-même, & à l'impromptu. Tels sont les Prologues de *Bruscambille* dont nous avons parlé: & dans la suite ceux de *Turlupin*, *Gros-Guillaume*, &c. ces Acteurs paroissoient avec l'habillement de leur caractère. Mais lorsqu'ils n'en avoient point de particulier, ils en prenoient un grotesque, & propre à inspirer la bonne humeur. Nous ne rapporterons pour preuve

de ce fait qu'un passage du cinquième Acte de la Comédie des *Ecoliers* du même *La Rivey*, où introduisant le bonhomme *Gobert*, en équipage de nuit, le *Valer Luquin* dit, en s'adressant aux Spectateurs: « Ha, en
 « voicy un autre, avec
 « son bonnet de nuit,
 « & sa vieille robe four-
 « rée. Faites votre comp-
 « re qu'il sort du lit, ou
 « bien que c'est quelque
 « je ne sçay qui, lequel
 « déguisé en ces somp-
 « tueux accoustremens,
 « veut faire l'argument
 « de quelque nouvelle
 « Comédie. »

1611.

» Cette bonne Créature se donna en
» proye à Fortuné qui non-seule-
» ment l'avoit en horreur , mais sem-
» bloit estre ennemy né des femmes.
» De cette tant cruelle Victoire (car
» tel estoit son nom) advint que le
» pauvre & misérable Fidèle ému de
» rage , communiqua le tout à Cor-
» nille son mary ; puis fit tant que son
» mary luy pardonna , & cela luy sem-
» blant peu , pardonna encore à Fortu-
» né qui l'avoit tant offensé , & refusa
» l'amitié de Virginie noble Dame ,
» laquelle par le moyen de Méduse en-
» chanteresse , fut déçue par iceluy
» Fortuné , puis après avoir appaisé le
» Pere , l'accorda à luy , & se l'osta
» à soy-mesme. » L'Extrait suivant
rendra ce Discours plus intelligible , &
fera voir si Fidelle est aussi généreux
dans la Pièce que dans le Prologue.

Victoire , femme du vieillard Cor-
nille espee d'imbécille , voyant que ses
caresses & ses empressements ne peu-
vent rien sur le cœur de Fortuné , a
recours à une Sorciere. Méduse (c'est
ainsi qu'elle se nomme) la mene , pour
la contenter dans un Cimetiere , où
elle prétend évoquer les Manes. Le
pédant Josse qui se trouve par hazard

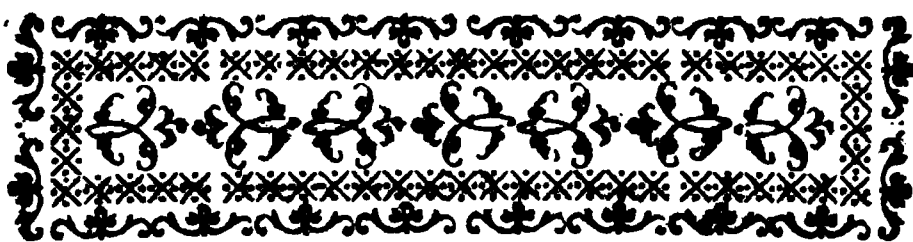
dans le même lieu , se leve précipitamment , & cause une frayeur mortelle à ces deux femmes : Elles fuyent très-épouvantées , & laissent leur opération imparfaite. Fidelle , Amant rebuté de Victoire , apprend cette aventure de Josse , & poussé par un mouvement jaloux , il va aussitôt en avertir Cornille. Ce mary offensé , prend la vigoureuse résolution de se défaire de de cette infidelle épouse. Méduse ayant échouée dans sa tentative pour Victoire , quitte le caractère de Magicienne , & en qualité de bonne amie , introduit Fortuné , sous le nom de Fidelle , chez une fort aimable Demoiselle appelée Virginie. Cependant Narcisse , valet de Fidelle , travesti en gueux , trompe Blaisine , servante de Victoire , & prêtant ensuite le même habit à Josse , ce pédant se rend auprès de cette Fille , qui croyant voir Narcisse , le reçoit à bras ouverts , & prend la fuite avec lui. Le Guet les arrête , & veut les conduire en prison. Mais dans le tems que toutes choses semblent désespérées , Fidelle , comme une Divinité d'Opéra , vient établir le bon ordre : & sensible aux pleurs de Victoire , il se raccommode avec elle , & la

1611.

réconcilie sans peine avec son mari ; à qui il fait accroire que cette femme est très-virtueuse. Il engage le Pere de Virginie à donner son consentement au mariage de sa fille avec Fortuné , consentement qu'il ne peut refuser après son aventure. Et enfin , pour ne point laisser de mecontent , on donne Blaisine à Narcisse , & tout le monde fort satisfait.

Cette Piece , & les deux suivantes sont fort au-dessous des premières de l'Auteur. L'intrigue de celle-ci , est très-mal concertée , la plupart des Acteurs sont presque inutiles. Victoire est une femme détestable : Fidelle , le Héros de la Piece , quoiqu'en dise l'Auteur , n'est pas un honnête homme. Fortuné , & Virginie sont trop simples. Il est aisé de définir le personnage de Méduse , & du bonhomme Cornille. A l'égard du Pédant , de la Soubrette , & du Valet , on peut croire que le Poète ne les a employés que par habitude.





LA CONSTANCE ,

1611.

HUITIÈME COMÉDIE

En cinq Actes , & en Prose.

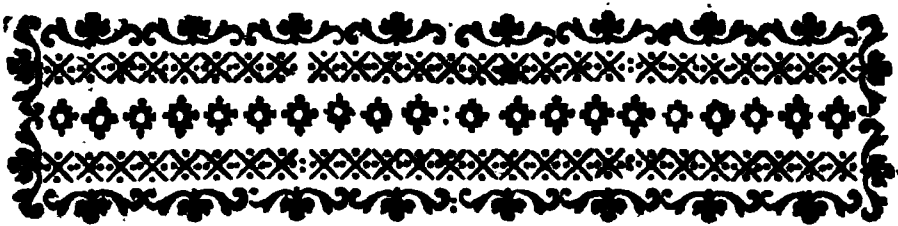
DE PIERRE DE LA RIVÈRE.

LA Fable de cette Comédie est encore moins vraisemblable , & plus mal conduite que la précédente. Constance, amoureuse d'un certain Antoine absent depuis dix ans, a été obligé d'épouser Leonard, mais elle trouve le secret d'accorder les bonnes manières, qu'elle doit à son mary, avec la passion délicate, qu'elle conserve toujours pour cet Amant ; sans que Léonard puisse y donner la moindre atteinte, ni qu'il ait lieu de se plaindre. Cet Epoux las néanmoins de porter ce nom, sans l'être d'effet, & touché de la mélancolie de Constance, se donne beaucoup de mouvemens pour chercher cet Antoine, qu'on dit n'être plus vivant. Aurelien, fondé sur de fortes présomp-

1611.

tions assure même sa mort à Spinette, sœur de ce même Antoine. L'exposition de tout ceci, les réflexions, & les recherches qu'on fait en conséquence, occupent une bonne partie de la Piece, qui, à proprement parler, n'est qu'un tissu de Scenes fort longues, & ennuyeuses, entrecoupées par celles d'un Pédant, plus inutile encore que celui de la Comédie dont nous venons de parler. Le dénouement répond au reste de l'Ouvrage. Léonard dont on n'avoit aucune nouvelle, reparoit : & un Espagnol qui soupiroit avec beaucoup de respect, & de politesse pour Constance, se trouve être cet Antoine tant désiré, à qui Léonard cede sa femme avec plaisir, & prend Spinette en échange : & Aurélien épouse Marguerite, fille de cette dernière.





LES TROMPERIES,

1611.

NEUVIEME ET DERNIERE

C O M E' D I E

En cinq Actes, & en Prose,

DE PIERRE DE LA RIVIERE.

L Es Guerres Civiles de France excitées par les Calvinistes, ayant causé beaucoup de désordres, Fortunat & Genièvre, enfans d'Anselme riche Marchand d'Orléans, alors prisonnier des Huguenots, prennent la résolution de servir jusqu'à ce que leurs affaires soient arrangées. Fortunat entre chez la Courtisane Dorothee, & Genièvre, sous un habit d'homme, & le nom de Robert, se met au service de Severin, pere de Constant & de Susanne. Le malheur poursuit encore Genièvre dans cette retraite; car Constant, pour qui elle se sent de l'inclination, se trouve attachée à la Courtisane, & Susanne qui la prend pour un garçon, en

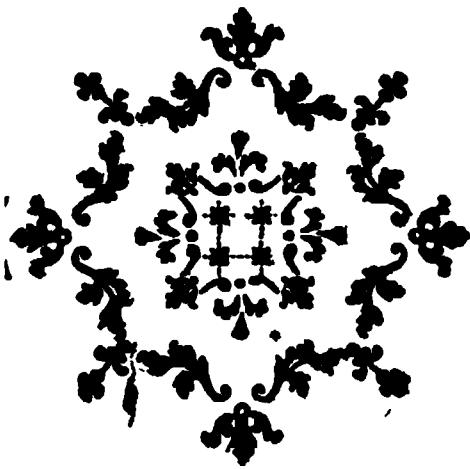
1611.

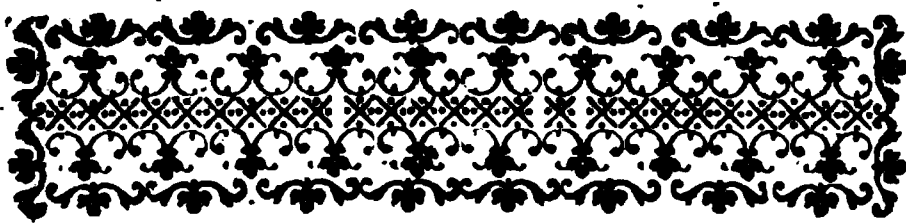
devient éperduement amoureuse. L'amitié fraternelle l'engage cependant à profiter de la passion de cette dernière, pour faire trouver l'amoureux Fortunat à sa place, à un rendez-vous nocturne ; la pauvre Susanne n'en sort pas sans porter des marques évidentes de sa foiblesse. Voilà l'état des choses à l'ouverture de la Scene. Constant, congédié rigoureusement par Gillette, Mere de Dorothée, cherche vingt écus pour appaiser cette vieille avare, & ordonne à Robert de lui rendre ce service. Cette commission est d'autant plus désagréable, que la triste Genièvre travestie sous le nom de Valer, n'ose déclarer ses sentimens pour Constant, & se trouve dans la dure nécessité de le racommoder avec sa rivale. Mais elle est faite pour les emplois mortifians, & elle s'en acquitte de bonne foy. D'un autre côté, Dorothée emprunte des hardes d'un Médecin qui lui fait l'amour, & charge Fortunat de les mettre en gage, & de trouver les vingt écus que Gillette exige de Constant, afin de faciliter le retour de ce favori. La Courtisane tire aussi ce qu'elle peut en argent & en nipes d'un Capitan le plus lâche qui soit sous le Ciel qui lui

rend de fréquentes visites. Tout ceci ne se fait pas sans les avis de la bonne Gillette, femme expérimentée. L'accouchement de Suzanne change la face des choses, & conduit à la catastrophe. Severin en paroît au désespoir, la fille trompée par les apparences, confesse ingénument que Robert est le Pere de l'Enfant; Robert nie le fait, & avouant son sexe, trouve une excuse insurmontable, mais comme il n'ose accuser le véritable Auteur, Severin demeure dans la même incertitude. Les pleurs & les plaintes que fait Genièvre à cette occasion, découvrent son amour pour Constant. Il en est attendri, promet d'y répondre, & de renoncer pour toujours à Dorothée. L'arrivée d'Anselme acheve de mettre ces Amans au comble de leur joye; Severin à qui on ne fait plus mystere des tromperies précédentes, & qu'on instruit de la naissance & du bien des enfans d'Anselme, consent à leur union avec Suzanne & Constant. Ce dernier perdu sans retour pour la Courtisane, elle redouble ses caresses au vieux Médecin: mais un accident rompt leurs mesures. Adrien, Valet de ce Docteur,

1611.

voulant reconnoître les faveurs secretes de sa Maîtresse, lui fait confidence des intrigues de son mary avec Dorothée, & lui donne le moyen d'entendre leur conversation, & le mépris qu'ils ont pour elle. La femme perdant alors toute patience, sort de l'endroit où elle étoit cachée, & non contente de maltraiter de paroles la Courtisane, elle chasse précipitamment le Médecin, se promettant d'imiter sa conduite irréguliere. Dorothée privée de ces deux Amans, prend la résolution de renouer avec le Capitan. Cette Piece est la plus passable des trois dernieres de la Rivy.





TRAGÉDIE

1611.

DE JEANNE

D'ARQUES,

Dite la Pucelle d'Orléans, native d'Épernay près Vaucouleurs en Lorraine.

Par un Auteur Anonyme.

Sans pouvoir assurer précisément si cette Tragédie appartient à notre Histoire, nous la croyons beaucoup plus ancienne, que l'année de son impression, sous laquelle nous l'avons placée. Il y a apparence qu'elle a été représentée sur un Théâtre public, on peut le conjecturer par les passages ci-dessous; le premier termine le Prologue.

Or chassez de vos cœurs tout ennuyeux
soucey :

Imitez Harpocrate, & sous une présence
Ornez nostre eschaffaut d'un Pharien silence.

1611.

A la fin du Cinquième Acte, on exécute la Pucelle : L'auteur a bien voulu épargner cette action aux yeux des Spectateurs : elle se passe derrière le Théâtre. Les filles de France la plaignent, & finissent ainsi son éloge.

Milles doctes esprits après feront voler
Vostre nom , vos vertus par le vuide de
l'air ,
Sur la terre fertile , & en vostre faveur
Ouvriront quelque ouvrage en l'honneur
de vostre

Qu'ils monstrent après , pour heureuse
conquête

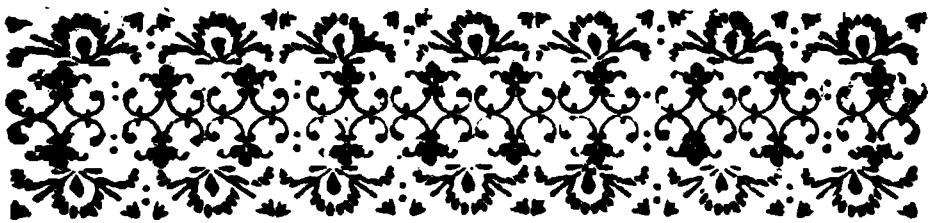
Sur un Théâtre , au peuple , à un saint jour
de feste.

Un Gentilhomme Anglois , est forcé
de convenir qu'elle étoit digne d'un
meilleur sort , & ajoute :

Vienne ce qu'il pourra , nous dirons tou-
tesfois

Que la France a vaincu par charmes les
Anglois.





LES CORRIVAUX, 1612.
COMÉDIE FACÉTIEUSE

En cinq Actes, & en vers,

Par PIERRE TROTTERED,
Sieur d'Aves.

Cette Comédie que l'Auteur dit
être de son invention, est précédée
d'un Prologue, où l'Acteur qui le
prononce avoue que

Les vers ne sont faits que pour rire,
Et non pas pour aux mœurs autrement vous
instruire.

Gaillard & Brillant, jeunes Enfants
de familles, sont amoureux de Clorette.
Brillant, plus heureux que son Rival,
obtient le cœur de sa maîtresse, qui lui
donne la nuit un rendez-vous dans sa
chambre. Comme cette chambre n'est
séparée de celle du père de Clorette,
que par une cloison; celui-ci entend
une partie de ce qui se passe entre sa
fille & Brillant: il se lève, surprend les
deux Amans, & force Brillant d'épouser

1612.

sur le champ Clorette. J'oublie à dire que le valet de Brillant, sous les habits de son Maître, partage sa bonne fortune avec Clorette.

Molive, mere de Clorette, interroge cette dernière sur les moyens que Brillant a employés pour s'introduire dans sa chambre.

C L O R E T T E.

Que je puisse bruler comme bois dans le feu,

Où le grand Lucifer dans son enfer m'emporte,

Si par sort le méchant n'a fait ouvrir ma porte :

Et puis, à pas comptez, est finement venu
Près de moy se coucher, étant dépouillé nu,
Et si je ne m'en suis nullement apperçue.

Voyez s'il ne m'a pas étrangement déçue ?

M O L I V E.

Eh ! que ne venois-tu bien vite m'appeller,
Afin de le chasser, & le faire en aller ?

C L O R E T T E.

Ma bonne & douce mere, hélas ! je n'avois garde.

M O L I V E.

Eh ! qui t'en empêchoit, dis-moy, grosse mouffarde ?

Las ! ma mere , c'étoit que trop fort je
dormois ;

Et crois certainement , que sans la haute
voix

De mon pere , je fusse à tout jamais gâtée :
Je pense qu'il m'avoit en se couchant frottée
Les tempes & les yeux de froid jus de pavor ,
Car je n'entendis pas tant seulement un mot.

M O L I V E.

Si tu dis vérité , le cas est bien étrange, &c.



LA FORCE DU SANG, 1612.

TRAGI-COME'DIE

D'ALEXANDRE HARDY.

LE sujet de cette Pièce est pris d'une
nouvelle de Cervantes qui porte
le même titre : c'est dans cette Pièce où
Hardy s'est donné carrière sur les ré-
gles , sur-tout celle de la durée de l'ac-
tion , y est totalement oubliée. Au pre-
mier Acte , Léocadie qui est l'Héroïne
du Poëme , est enlevée par Dom Al-
phonse , qui la viole. Au commence-

1612.

ment du second elle est renvoyée , & deux Scènes après , elle sent des symptômes certains de grossesse. Le troisième Acte ouvre par son accouchement , & la naissance d'un fils , qui à la fin de ce même Acte , est un Enfant de huit à dix ans. Le quatrième & le cinquième Acte servent à la reconnoissance de l'enfant , & au mariage de Léocadie avec Dom Alphonse , son Ravisseur.



1612.

LA GIGANTOMACHIE

O U

LE COMBAT DES DIEUX AVEC LES GÉANS,

Poëme Dramatique, de l'invention

D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

CE sujet , partie imité de Claudian , partie de l'invention de l'Auteur, ne représente que la révolte de la Terre & des Géans ses fils ,

» contre Jupiter , qui les châtie selon
» leurs démerites , & en remporte une 1612.
» glorieuse victoire, à l'aide d'Hercule,
» qui pour ce bon service est reçu au
» nombre des Dieux , réconcilié avec
» Junon , & fait son gendre , épousant
» Hébé, Déesse qui préside à la jeunesse,
» &c. »

Voici le plan des Actes de ce Poëme.
Le premier ouvre par un monologue
de la Terre , qui , pour se venger de Jupiter
qui a détrôné Titan , appelle ses
fils , qui sont Briarée , Typhoée , Alcyonée ,
Encelade , Porphyriion , &c.
& les excite à se rendre maître du Ciel.
Les Géans embrassent avec joie la proposition ,
& dans le conseil qu'ils tiennent à ce sujet ,
ils forment la résolution d'entasser Ossa sur Pélion ,
pour pouvoir monter au Ciel.

Le second Acte se passe dans l'Olympe.
Jupiter , averti du dessein des Géans ,
dispose les Dieux à se défendre contre leurs efforts ,
& il envoie chercher Hercule , comme le plus ferme
soutien de son Empire.

Le troisième Acte est à Lemnos , dans
la forge de Vulcain. Mercure y vient
pour ordonner à ce Dieu de préparer
de nouveaux foudres pour Jupiter , ainsi

1612. que Pallas & Mars pour y faire refour-
bir leurs armes.

Le quatrième est rempli par le combat des Géans & des Dieux : les premiers sont frappés de la foudre, ou des flèches d'Hercule, & trébuchent dans les Enfers : la Terre déplore leur perte, & s'en va désespérée. Le cinquième est le triomphe de Jupiter, de la victoire qu'il vient de remporter : le mariage d'Hercule avec Hébé, & un grand repas, où Momus débite force quolibets.

On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici de quelle façon Hardy a rendu le Combat des Dieux & des Géans.

ACTE IV.

C O M B A T.

SCENE II.

ALCIONÉE, *transpercée d'un coup de flèche par Hercule.*

Courage, saisissons la première avenue
A travers de ces feux éclatez de la nuit...
O désastre ! une flèche en trahison m'atteint !
Me trébuche du Ciel, & sa lampe m'éteint.

JUNON, *pressée par Porphyriion.*

Jupiter au secours ! un sacrilège infame
S'adresse violent à l'honneur de ta femme.

PORPHYRIION.

Ta vaine résistance augmente mon ardeur.

J U P I T E R , à Hercule.

Tire mon fils ! O coup adextre , & de
grand heur !

Le nôtre achevera de le réduire en cendre ,
Il va , ce ravisseur , dedans l'orque descendre.

L A T E R R E.

Poursuivez , courageux , l'espouvante les
tient

A un léger effort la victoire appartient.

Mes fils , plutôt mourir , que rebrousser
arriere ,

Que venus au milieu n'affranchir la carrière ,
Que ne vaincre du tout. O trop inique sort !
Briarée bronchant , mon principal support !
Las ! hélas ! désormais ce dessein fait nau-
frage.

B R I A R É E , atteint du foudre.

Ma mere , appaise moy la douleur d'une
rage

Que ce feu déloyal m'allume dans les os ,
Ou en ton large sein me trouve du repos :
Me coupe ces cent bras inutiles aux armes :
Ah ! qui pensoit avoir à combattre des
charmes ?

Tome IV.

H

1612.

A L C I O N É E , aussi atteint.

Secours , verse , maratre , un fleuve sur ce
corps ,

Qui brule misérable & dedans , & dehors.

Maratre , d'envoyer ta race magnanime

A la Parque certaine , infernale victime.

Couvre , Terre , ma honte , ou finis le tour-
ment

De l'invincible feu qui me ronge gourmand.

LA TERRE.

O suprême désastre ! hélas ! mon Enclade
Tombé , dernier surpris , de la même em-
buscade !

Mimante l'a suivi , & nul des miens la
haut

N'ose plus que de loin continuer l'assaut :

Ne pense intimidé , sinon de sa retraite ;

Bref mon œil ne voit rien qu'une entière
défaite.

Les chefs occis , que doit le surplus espérer ?

Commence pauvre mere à te désespérer :

Arrache à pleine main ta perruque che-
nuë , &c.





L'EMBRION, 1612.

ROMAIN,

TRAGÉDIE

PAR LE SIEUR BERNIER,
de la Brousse.

FRANÇOIS BERNIER, Sieur LA BROUSSE.
de LA BROUSSE, étoit de SE.
Poitou. Sans avoir beaucoup de talens
pour le Dramatique, il s'attacha à ce
genre de Poësie, & composa la Tragé-
die qui fait le sujet de cet article, vers
l'année 1612. LES HEUREUSES INFOR-
TUNES, Tragi-Comédie, imprimée
en 1618. avec la précédente; & deux
BERGERIES, en 1619. Nous n'osons
assurer que les deux premières Pièces
ayent paru à Paris, mais nous som-
mes très-certains que les Bergeries n'y
ont jamais été représentées, & que
l'Auteur même n'a pas dû s'y attendre.
Si l'on en veut croire Colletet, La
Brousse étoit homme d'esprit, & il ne
lui manquoit qu'un certain air de Cour,
qu'il n'avoit pû acquérir au fonds de

1612.

sa Province, d'où il n'étoit jamais sorti. Colletet avoit ses raisons pour parler ainsi, & se sentoit intéressé à faire valoir un Poëte à peu près de sa force. Le Lecteur va juger par l'Extrait suivant, si le défaut d'usage de la Cour, est le seul qu'on puisse reprocher à la Brouffe.

Quoique cette Tragédie n'ait été imprimée qu'en 1618. nous la plaçons cependant vers 1612. attendu que l'Auteur dans son Epître dit que :
 « Cette Pièce a été retenuë par plusieurs
 » années, & rendue comme inconnuë
 » aux hommes. » Le sujet du Poëme est la naissance de Romulus & de Rémus ; leurs premiers exploits, & le rétablissement de leur Grand-Pere sur le trône, dont il avoit été expulsé par Amulius.

Voici comment Amulius parle à sa niece la Vestale Silvia Rhéa, qui a donné la naissance aux jumeaux Romulus & Rémus.

A M U L I U S.

..... Venez louve eshontée.

Voyez-vous la meschante ? ô quelle est effrontée !

Comme elle hausse les yeux, & marche arrogament.

S I L V I E.

Je chemine en Princesse, & toy trop méchamment

Tu veux fouler ma gloire , estimant qu'im-
pudique

1612.

J'ay du pressant amour exercé la pratique.

Grosse ay-je esté vraiment , mais d'un foet
qui n'a pû

Altérer mon honneur , ou les Dieux m'ont
décu

N'es-tu point satisfait du meurtre de ta race?

A M U L I U S.

Ne crains-tu point la mort , pour user de
menace?

S I L V I E.

J'en suis toute assurée , & j'en bénis le jour.

A M U L I U S.

Mais premier , conte moy de ton gentil
amour.

Qui fut ce beau mignon , qui violant ta
couche ,

Au sang du grand Procas donna telle escar-
mouche?





1613.

LES AMANTES

O U

LA GRANDE

PASTORELLE,

Enrichie de plusieurs belles & rares
Inventions, & relevée d'Intermedes
Héroïques, à l'honneur des François,

Par *NICOLAS CHRÉTIEN*,
Sieur des Croix.

La Pastorale
est en vers de
dix syllabes,
& les inter-
medes en A-
lexandrins.

LA Pièce est en cinq Actes, chacun
terminé par un Intermede, le tout
précédé d'un Prologue, où l'Amour
annonce les principaux événemens de
la Pastorale, que l'Auteur a voulu trai-
ter dans un goût bizarre, en joignant
aux personnages de Bergers & de Sa-
tyres, un Magicien, un Capitan, &
un Valet gourmand & balourd : ce qui
fait un assemblage de Pastoral & de
Comique, qui n'est ni l'un ni l'autre.

Eurialle, amoureux de Floris, ne
peut rien gagner sur le cœur de cette

Bergere , prévenue pour l'ingrat Arif-
ton, qui ne pense qu'à Cloride, amante
fans espérance de ce même Eurialle. Le
Berger Delfis , rival de ce dernier ,
n'est pas plus heureux. Il préfere ce-
pendant les rigueurs de Floris , aux car-
resses de Filine , & de la jeune Elicie ,
qui lui sacrifie fans peine l'hommage
de l'enchanteur Ismen. Le Capitan
Briarée , & un Satyre dont nous par-
lerons plus bas , grossissent encore le
nombre de ces Amans , & briguent les
faveurs de Cloride : chacun d'eux, agis-
sant suivant l'intérêt de son cœur, tente
des moyens pour parvenir à son but.
Le Magicien met son art en usage , &
évoque les puissances infernales.

I S M E N.

Sus Bélial , Sathan , & Mildéfaut ,
Torchebinet , Saucierain & Grihaut ,
Francipoulain , Noridor , & Craincelle
Asmodéus , & toute la sequelle.

Venez ici troupe , je vous conjure
Par l'Eternel , & de ne faire injure
A nul mortel , sus accourez trétons.

Par le nom trine en ses propriétés ,
Par son essence , & par ses dignitez ,

H v

1613.

Par son bras fort , qui de son haut Empire
Vous renversa , où mainte ame soupire.

Par sa parole éternelle en crédit ,

Qui a tout fait aussitôt qu'il l'a dit :

Je vous commande , ô troupe infortunée

De m'assister cette heureuse journée.

Les Démons arrivent à son commandement ; & lui promettent leurs services.

D É M O N S.

Nous le ferons , n'en sois plus en soucy.

I S M E N.

Retournez donc au Royaume noircy.

Sur ces entrefaites , Eurialle rencontre le Satyre amoureux de Cloride , qui lui fait présent d'une herbe qui a la vertu de lui faire prendre aux yeux de Floris , la figure d'Ariston qu'elle aime. Eurialle par reconnoissance enseigne au Satyre le lieu où Cloride est endormie. Prête à être violentée , cette belle s'éveille , & appelle du secours.

C L O R I D E.

A l'aide , ô Dieux ! ce Satyre effronté ,
Bouquin infect , mes amis , à la force ,

Ce chevropied traitreusement me force ;

Secours ; Bergers... je n'en puis plus.. hélas !

Briarée arriva à tems , & met en fuite le

Satyre. Il dit ensuite à Frontolin son Va-
let, d'aller saluer sa Maîtresse de sa part. 1613.

BRIARÉE.

Sus, marche donc devant.
Et fais pour moy quelque discours sçavant.

FRONTOLIN.

Ne faut-il pas faire la révérence ?

BRIARÉE.

Ouy, d'une brave & superbe assurance.

FRONTOLIN.

Après cela ?

BRIARÉE.

Après ?... Dire bon jour.

FRONTOLIN.

Çà, je vais donc bien commencer l'amour,
Madame ! hau !

BRIARÉE.

Hau ! Frontolin, retourne.

FRONTOLIN.

Que Diable à vous ? vostre fureur détourne
Maints beaux discours que j'avois à propos,
Dont je n'en sçay à cette heure trois mots.

BRIARÉE.

Retiens à faire une majesté belle.

FRONTOLIN, à Cloride.

Ce Capitain, Briarée nommé,
M'a dit qu'il est grandement estimé,
Pour bien jôier ; batteur, fendeur d'oreilles,
Tueur, buveur, & raconteur de seilles,

1613.

De vostre amour il est fort en esmoy ;
Et vous voudroit faire un enfant , je croy ;
Si vous l'avez de l'endurer envie..

Cloride écoute avec la même indifférence les complimens ridicules du Valer , & les fanfaronades du Maître. Briarée piqué de ce procédé , va trouver Ismen , qui lui apprend certains mots , qui ont la force de contraindre la plus rebelle , à suivre la personne qui les prononce. Eurialle trouvant une occasion favorable , se sert avec succès de l'herbe indiquée par le Satyre ; Floris trompée par le charme , lui jure un amour éternel ; la présence d'Ariston défile les yeux de la Bergere , elle rougit de son erreur , & sort toute interdite. Pendant ce tems-là , le brave Briarée enleve Filine & Elice , & les conduit au Magicien. Le Berger Delfis qui survient très-à-propos les garantit de ce péril ; Ismen , & le Capitain s'esquivent en diligence , chacun de son côté. Eurialle vient ensuite faire retentir la Scene de ses regrets & de son désespoir , ne cherchant qu'à terminer une ennuyeuse vie. Enfin , ne sachant plus que faire , il se couvre de la peau d'un Ours fraîchement étorché , & en cet

Équipage, se retire tristement dans un coin. Cloride entre; dès que le Capitain l'apperçoit, il prononce les paroles magiques, qui operent non seulement sur la Bergere, mais encore sur le faux Ours. Briarée oubliant alors sa Maîtresse, ne songe qu'à éviter l'approche de ce dernier, mais ne pouvant fuir, son épée se trouve embarrassée de façon, que le pauvre Eurialle en reçoit une blessure considérable. Titire arrivant, représente à Briarée qu'il doit cesser de poursuivre Cloride, puisqu'elle est sa sœur. Il conclut tout de suite le mariage de cette fille avec Ariston, & celui de Briarée & de Filine. Ces Amans se retirent avec leurs Bergeres, sans s'embarasser du danger d'Eurialle. Floris arrive, & le reconnoît malgré ce pitoyable travestissement. Cet Amant timide lui dit adieu d'une façon si touchante, que la Bergere en est attendrie.

FLORIS, pleurant.

O chastes vers, chastelement prononcez!

Elle va trouver Ismen, pour rendre la santé à Eurialle, qu'elle épouse. Le Satyre dont nous avons déjà parlé, ne pouvant plus songer à Cloride, tourne

1613.

ses vues d'un autre côté , & trouvant la Bergere Elice à son gré , fait ses efforts pour l'emmener : Delfis la sauve de cet Amant brutal ; mais désespéré lui-même du mariage de Floris, il prend le parti , pour finir ses jours , de se couvrir de la peau d'un bouc , & de se faire présenter pour victime au sacrifice. Elice cachée derriere un buisson , entend cette triste résolution , & pour la prévenir , endosse elle-même la dépouille d'un semblable animal ; pour finir en peu de mots , ces deux boucs feints , prêts à être offerts , se parlent , se reconnoissent , & la pièce finit par leur mariage.

Disons un mot des Intermedes qui coupent les cinq Actes de la Pastorale , & comprennent chacun un sujet différent.

La bataille de Tolbiac , suivie de la conversion de Clovis , forme le premier. Ce Roi annonce la naissance , & les vertus de Louis XIII. fils & successeur d'Henri le Grand.

Le second contient la prise de Compostelle par Charlemagne , accompagné de Roland , d'Olivier , & d'Ogier le Danois. Les murs de cette Ville , tombent devant ce Monarque , qui détruit

les Idoles adorées par les Sarrazins.

1613.

La prise de Jérusalem par les Chrétiens, sous la conduite de Godefroy de Bouillon, fait le sujet du troisième. Ce pieux Prince, se confiant plus sur les bontés du Seigneur, qu'en la force des armes; lui demande la victoire pour son peuple, comme il l'a accordé autrefois aux Hébreux sur Sennachérib.

C'étoient des Sarrazins, Sarrazins sont ceux-cy.

Ils combattoient vos gens, nous le sommes aussi.

Les victoires de Saint Louis contre Saladin (a), remplissent le Quatrième. Ce Roy se propose pour modele à Louis XIII. à qui l'Auteur a dédié son Ouvrage; nous croyons aussi qu'il a été représenté devant Sa Majesté, & la Reine sa Mere, alors Régente.

Enfin, l'Histoire de la Pucelle d'Orléans, a fourni au Poëte son cinquième & dernier Intermede.

(a) Des Mahométans qui adorent des Idoles, des Sarrazins au service de Sennachérib; & les victoires de saint Louis sur Saladin, mort plus de cinquante ans avant le voyage de ce Roy dans la Terre Sain-

te. Voici des faits nouveaux, & qu'on cherchera vainement ailleurs que dans notre Auteur. Ajoutez l'Enchanter de la Pastorale, qui paroît Chrétien, tandis que tous les autres personnages sont Idolâtres.

1613.

FÉLISMENE.

TRAGI-COMÉDIE.

D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

« Dom Félix , jeune Cavalier issu
» de l'une des plus nobles & ri-
» ches familles de Toléde , contracte
» une amitié mutuelle , & clandestine
» avec Félistmene , autant accomplie en
» vertus , que rare en beauté , mais
» inégale à ce Gentilhomme quant
» aux biens de fortune. Le Pere de
» Dom Félix soudetment averti de
» leurs amours , envoie son fils à la
» Cour de l'Empereur , pour lui pro-
» curer pendant l'absence un parti
» plus avantageux , & digne de lui.
» Dom Félix à ce départ console sa
» Maîtresse , en l'espoir d'un prompt
» retour , qui consommeroît leur
» mariage ; mais arrivé à la Cour ,
» Coëlie , parente de l'Empereur , &
» belle en perfection , lui fait oublier
» sa première Maîtresse , qui le va

» trouver déguisé en homme ; sur un
» légitime soupçon de son inconstance,
» s'introduit sans être connue à son
» service , & s'emploie , quoiqu'à con-
» tre-cœur , pour lui faciliter les bon-
» nes graces de Cœlie , qui en devient
» amoureuse , & au refus de celle que
» la conformité du Sexe rendoit in-
» capable de la contenter , entre en
» telle rage de désespoir , qu'elle meurt
» subitement. Là-dessus , un Seigneur
» Allemand , Corival de Dom Félix ,
» & son mortel ennemi , lui impute la
» mort de cette jeune Princesse , par
» quelque poison : le court comme ce-
» lui que l'épouvante avoit mis en
» fuite , & le rattraint au propre lieu où
» Félismene , à l'heure hors de son
» service ; & devenue Bergere , lui
» prête son secours contre ses ennemis ,
» desquels à l'aide de cette Amazone ,
» il emporte la victoire , ce qui occa-
» sionne leur reconnoissance , & en-
» suite un heureux mariage. Ce sujet
» tiré de la Diane de Montemajor , sur
» le Théâtre François , ne doit rien
» aux plus excellens. »



1613.

DORISE,

TRAGI-COMEDIE

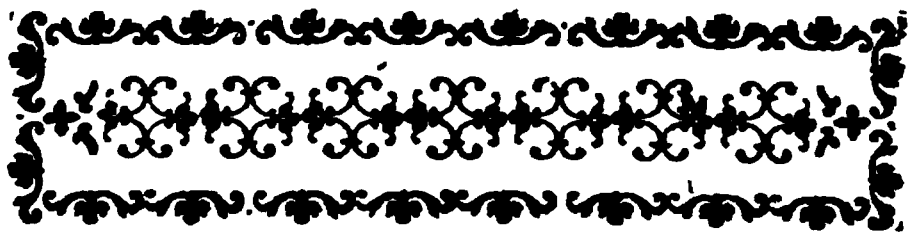
D'ALEXANDRE HARDY.

Le sujet de
cette Pièce est
tiré d'un Li-
vre intitulé :
Histoire des
Amans vola-
ges de ce tems.
par du Roffet.

S Almacis, d'une illustre & riche famille, est destiné par son pere à épouser Sidere, jeune Demoiselle, qui joint à une grande beauté, une noblesse distinguée, & des biens considérables : mais Salmacis aime, & est aimé de la belle Dorise, égale à son Amant pour la naissance, mais non pour les biens : de sorte que le Pere de Salmacis, averti de la passion de son fils, juge à propos de l'envoyer voyager, dans l'espérance que l'éloignement rallentira sa passion. Salmacis forcé d'obéir à l'ordre paternel, confie sa Maîtresse à Nicanor, son ami & son cousin, & promet un prompt retour. Nicanor qui aime secrètement Dorise, profite de l'absence de Salmacis, pour faire connoître sa passion : & aidé de Sidere, qui se prête à la supercherie de ce dépositaire infidèle, il fait croire, sur de

faux rapports , à Dorise que Salmacis l'a oubliée , & elle se rend aux soins de Nicanor. Salmacis revient, & veut parler à Dorise, qui l'accable de reproches , & ne veut point entendre sa justification. Salmacis désespéré de l'inconstance de Dorise , se retire dans un hermitage , & prend l'habit d'Hermitte. Sidere avertie de cette aventure , consulte une Magicienne , qui lui promet de guérir Salmacis de sa passion : en effet , elle suit Sidere à l'Hermitage de Salmacis , lui ôte un charme qui l'attachoit à Dorise , & l'effet de cette guérison , est le consentement de Salmacis d'épouser Sidere , & de voir sans chagrin , Nicanor uni avec Dorise. Nous ne rapportons aucuns morceaux de versification de cette Pièce , attendu qu'elle n'a rien de singulier.





1614.

L'EPHÉSIENNE, TRAGI-COMÉDIE

DE PIERRE BRINON.

C'Est ici l'Histoire de la Matrone d'Ephèse, présentée très-passablement, & pour la première fois, sur la Scene Françoisé.

Astasie, jeune Veuve, ne peut se consoler de la mort d'un époux qu'elle vient de perdre en la fleur de ses ans; malgré les remontrances de Sarxe sa Sœur, & de Cosme sa cousine, elle prend la résolution de s'enfermer dans le tombeau de ce cher mari, & d'y passer le reste de sa vie.

A S T A S I E.

L'Ombre de mon mary par tout me viendra
suivre,

Je le verray le jour, je le verray la nuit,

Il sera sur ma table, il sera dans mon lit,

Et d'objets importuns affligeant ma mémoire,

M'ostera le repos, le manger, & le boire.

Au second Acte, Frontin, Général de la Flotte des Ephésiens, vient annoncer au Gouverneur Calepe, la défaite des Voleurs, dont il amene le chef : il ajoute qu'il s'est engagé à lui sauver la vie. Calepe refuse de souscrire à cette promesse, & ordonne qu'on pend ce chef des Brigands, pour donner un exemple. Pendant qu'on l'exécute, le Chœur amuse les Spectateurs par ses réflexions.

1614.

Le troisième Acte commence par les plaintes de Frontin, au sujet d'un nouvel affront de la part du Gouverneur, qui l'oblige à garder pendant trois jours le corps du chef des Voleurs, dont il lui a déjà refusé la grace.

FRONTIN, seul.

Après avoir servi d'un cœur infatigable
Mon Prince, & mon pais, le salaire honorable

Qu'on me fait recevoir pour tant de temps
perdu,

C'est d'être gardien d'un Pyrate pendu :

C'est de coucher trois nuits aux pieds d'une
potence !

Voilà de mes labeurs la belle récompense !

Et puis, suivez la Cour, faites service aux
Grands,

Donnez à leur plaisir vostre force, & vos ans,

1614.

Embrassez leurs desseins avec un zele extrême ,

Méprisez vos amis , méprisez-vous vous-même ,

Courrez mille hazards , pour leur ambition :
A la premiere humeur , la moindre impression
Qu'ils prendront contre vous, vous voilà hors
de grace ,

Et cela seulement tous vos bienfaits efface.

Bienheureux celui-là , qui loin du bruit des
gens ,

Sans connoître au besoin , ni Palais , ni
Sergens ,

Ni Princes , ni Seigneurs, d'une tranquille
vie ,

Le bien de ses parens ménage sans envie, &c.

Occupé de ces pensées, une lumiere qu'il apperçoit dans le tombeau , lui fait tourner la vûe de ce côté. Il entre & voit Astasie en pleurs. Après qu'il s'est informé poliment du sujet de sa tristesse, il tâche à la consoler, & fort ensuite, de peur qu'un plus long séjour ne l'importune. Teleme , femme de chambre d'Astasie , lui fait remarquer la bonne mine de ce Guerrier , qui revient au quatrième Acte faire une déclaration d'amour à la jeune Veuve. Pour mieux réussir , il interresse Tele-

du Théâtre François. 191

me, en lui faisant espérer le plus beau soldat qui soit sous les ordres. *Astasie* 1614.
se rend aux empressements de Frontin,
& accepte sa main. Frontin voulant
user de ses avantages, sans perdre de
tems, s'avance pour embrasser la belle
affligée, qui le repousse foiblement.

A S T A S I E.

Hélas ! quel appetit trouvez-vous à cela ?
Pauvre & défigurée ainsi que me voilà ?
Plus propre aux Chirurgiens, pour une
anatomie,
Qu'à un homme amoureux, pour estre son
amic.

T E L E M E.

Frontin fournira donc au devoir de tous
deux,
Et d'un Anatomiste, & d'un homme amou-
reux.
Il sondera fort bien les secrets de nature :
Et réduisant en un, l'usage, & le sçavoir,
Exerçant deux mestiers, ne fera qu'un de-
voir.

A S T A S I E.

Vous me percez le cœur, doux soucy de
ma vie ;
Le mal que vous souffrez, & non pas mon
envie,
Fait que je condescens à vostre passion.

F R O N T I N.

Prenons donc cet endroit pour l'exécution.

1614.

Au cinquième Acte, Frontin sortant du tombeau, reconnoît avec douleur, que les Pirates ont enlevé, en son absence, le corps de leur Maître. Astasie accourt à ses cris, & pour réparer ce malheur, lui propose un moyen.

A S T A S I E.

Frontin, embrassez-moy, je sçay bien un
remède,
Par lequel vous pourrez, amendant ce mal-
heur,
Du sévère Calepe éviter la fureur.
Tirons de ce sépulchre, en toute diligence,
Le mort que j'ai pleuré, pour mettre à la po-
rence,
Où pendoit celui-là que l'on vous a osté.
Car puisque mon destin veut cette extrémité,
Que de deux corps aimez je perde l'un ou
l'autre,
Celuy de mon mary j'a deffunt, ou le vostre
Pour ne perdre le vif, que le Ciel m'a rendu,
Je bailleray le mort, qui m'est déjà perdu.
Ce seroit trop manquer d'amour & de coura-
ge,
Si pour me conserver un si précieux gage,
Un homme si vaillant, si parfait, & si beau,
Je n'osois hazarder un reste de tombeau:
Un corps déjà puant d'infecte pourriture,
Incapable à jamais des devoirs de nature.

Frontin

du Théâtre François. 193

Frontin trouve l'expédient admirable ; les deux femmes aident à l'exécuter en diligence , & c'est ainsi que finit la Pièce.

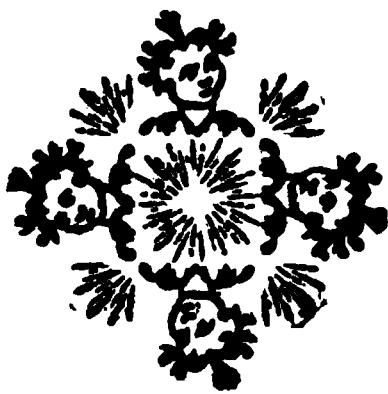
1614.

Œ D I P E ,

TRAGÉDIE

De Nicolas de Sainte-Marthe.

L'Auteur du Catalogue intitulé, *Recherches sur les Théâtres de France* , rapporte le titre de cette Pièce sans rien ajouter de plus , ce qui montre qu'il ne l'a pas plus connue que nous.



Tome IV.



1614.

C O R I N E
O U
L' E S I L E N C E ,
P A S T O R A L E

D' A L E X A N D R E H A R D Y.

Argument de l'Auteur.

„ C Orine & Mélite , jeunes Berge-
 „ res , égales en beauté , devien-
 „ nent amoureuses de Caliste , Pasteur,
 „ autant accompli d'ailleurs , que nou-
 „ veau en matiere d'amour , qui , par
 „ diverses ruses , tâche à se défaire de
 „ leurs importunités. Mais comme il
 „ se voit réduit à l'élection de l'une des
 „ deux pour sa moitié , & ne s'en pou-
 „ vant plus dédire , il promet la préfé-
 „ rence à celle des Nymphes , qui s'abf-
 „ tiendra plus longtems de parler. Elles
 „ acceptent la paction , & se rendent
 „ muettes par ce moyen. Cependant
 „ le Berger Arcas qui ne cédoit en

» perfection rustique à aucun autre ,
» après plusieurs refus de l'ingrate
» Mélite , qu'il idolatroit , en fait de-
» mande au pere , qui la lui accorde
» sur le champ. Mais on la trouve
» sans parole , ainsi que sa Corrivale.
» Les deux Vieillards consultent sur
» ce prodigieux accident , le sçavoir
» de Mérope vieille Magicienne , qui
» en réfère la cause au charme donné
» par Caliste ; seul capable d'y remé-
» dier. On va pour le saisir au corps :
» lui préoccupé de crainte , se met en
» fuite à travers les champs , où Cu-
» pidon assisté de sa mere , après quel-
» que léger châtiment , le ramène , &
» tous les différens des Pasteurs compo-
» sez , le marie avec Corine , ainsi
» qu'Arcas avec sa Mélite. D'autres
» gentils incidens bigarent ce beau su-
» jet , qui se trouvent à la lecture. »

1614.

On se contentera d'ajouter à cet argument la fin de la troisième Scene du troisième Acte.

SATYRE, MÉLITE, *Bergere,*
ARCAS, *Berger.*

SATYRE, *arrétant Mélite.*

Belle Bergere ?

M É L I T E.

O Dieux !

I ij

1614.

S A T Y R E.

N'ais point de peur.

A R C A S , *caché.*

Comme adoucit son appeau le pipeur ?

M É L I T E.

Retire-toy monstre infect de luxure,
Si tu ne veux que je te défigure.

A R C A S , *caché.*

Crainte de pis , allons la secourir.

S A T Y R E.

Un baiser pris , je consens de mourir.

M É L I T E.

Je baiserois plutôt la Parque blême.

S A T Y R E.

J'appliqueray la rigueur à l'extrême.

M É L I T E.

A l'aide , au meurtre , on me force , au vo-
leur.

S A T Y R E.

Me résister t'apporte du malheur.

A R C A S , *paroissant.*

Demeure , infame , arrête ou je te tue.

S A T Y R E.

Au moins , entens mes raisons.....

A R C A S.

Quitte-là.

S A T Y R E.

Bien , je le veux.

A R C A S.

1614.

Ouy , forcé.

S A T Y R E.

La voilà.

A R C A S.

Tu laisseras tes cornes sur la place ?

S A T Y R E.

Ecoute un peu.

A R C A S.

Mon oreille en est lasse.

S A T Y R E.

Hélas ! mercy, je me rends , que veux-tu ?

A R C A S.

Qu'il te souvienne avoir été battu.

S A T Y R E.

Au meurtre , on m'assassine.

Rompu de bras, de tête , de poitrine :

Secours , ô Pan , secours , je n'en puis plus.

M É L I T E.

Une autrefois ne t'empêche à ta glus.

A R C A S , à *Mélite*.

Laissons-le aller ?

S A T Y R E.

Hé ! je vous en supplie.

M É L I T E.

Non , non , premier ma vengeance accomplie.

1614.

A R C A S , au Satyre.

Va , sauvé-toy , ne nous promets-tu pas ? ...

S A T Y R E , s'enfuyant.

Ouy , retrouvé , donne-moy le trépas.

On peut conjecturer à peu près le tems que cette Pastorale a été représentée , par la Préface que l'Auteur a mise au-devant , lorsqu'il la fit imprimer en 1625. & où il dit , que « quin- » zé jours de passetems l'ont mise sur » pieds , il y a plus de douze ans. »

E D I P E ,

T R A G E D I E

D E J E A N P R E V O S T .

Cette Pièce , & les trois suivantes du même , furent données à l'impression à la fin de l'année 1613. elles avoient été déjà représentées en Province ; mais il est certain que les Théâtres de Paris n'ont pû les adopter , au plutôt , que vers le tems où nous les avons placées. Jean Prevost étoit né au Dorat , Ville de la Basse-Marche , & suivit toute sa vie la profession d'Avo-

du Théâtre François. 199

cat. Le sujet de sa Tragédie est trop vulgaire , pour avoir besoin de détail. C'est infortuné Roy de Thebes se creve les yeux à la fin du cinquième Acte , & dit , en se bannissant volontairement de ses Etats.

1614.

Sus Citoyens donnez
Un prompt allégement à vos abandonnez :
Leur guérison est proche , humanant cet air
tranquille ,
Car j'entraîne après moi les dangers de la
Ville :
Forcenantes douleurs, pestes, fièvres , trépas,
Horreurs de mort soudaine , accompagnez
mes pas :
Maigreurs , ennuy , chagrin , regret , mal-
heur , & peine ,
Quittez tous avec moy la Ville Ogygienne.

T U R N E ,
T R A G E ' D I E
D E J E A N P R E V O S T .

H E R C U L E .
T R A G E ' D I E

Du même.

Nous nous en tiendrons au simple
titre de ces deux Pièces, qui n'of-

frement rien de singulier, ni pour le plan, ni pour la Poësie. La premiere est tirée de l'Enéide, & l'autre contient la mort d'Hercule.

CLOTILDE,

TRAGÉDIE

DE JEAN PREVOST.

CE sujet est plus inconnu que les précédens. L'Héroïne est à la vérité cette même Clotilde, Reine de France, femme de Clovis, mais ce n'est ni son mariage, ni aucun autre événement rapporté dans l'Histoire, c'est un fait particulier, que l'Auteur a voulu faire connoître; nous ne croyons pouvoir mieux faire, que d'employer ici l'argument qu'il a mis à la tête.

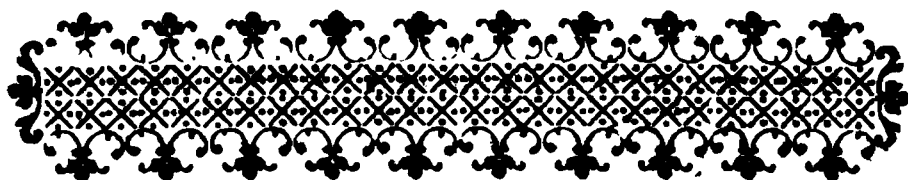
« Après la défaite d'Alaric, Roy des
» Visigots, que Clovis vainquit dans
» les plaines de Civaux en Poictou, le
» Vainqueur s'apprêtant à la poursuite
» d'Almaric, qui recueillit le reste de
» l'armée de son Pere, s'arrêta en un
» chasteau nommé Pavium, dont les

» mazes & fondement se montrent
» encore auprès du lieu , où est de pré-
» sent située la Ville de saint Léonard
» de Noblac , qui a donné le sujet de
» cette Pièce , où la commodité des
» Forêts lui donna le plaisir de la chas-
» se. Il advint que la Reine enceinte ,
» & proche de son accouchement , s'y
» blessa de telle façon , qu'on désespé-
» roit d'elle & de son fruit , dont Clo-
» vis fort extrêmement déplaisant ,
» quand le bienheureux saint Léonard,
» issu du sang de France, qui, pour fuir
» le monde, s'étoit retiré dans ce dé-
» sert , la sauva par sa priere, après s'être
» délivrée d'un fils. Quelques alliez
» du Saint, tirez au bruit de ces mira-
» cles , viennent du Mans le recher-
» cher , & le font reconnoître à Clo-
» vis , qui ravi d'un merveilleux con-
» tentement , pour la convalescence de
» sa femme , & la naissance de son fils ,
» en démeine joye avec toute sa Cour :
» & après s'être mis en peine de lui
» dissuader la vie solitaire , qu'il ne
» veut échanger , ni recevoir aucune
» charge , il lui donna autant de terre ,
» libre de tous impots , qu'il en pour-
» roit environner en une nuit. La pla-
» ce dont il fit le tour est bornée de

1614. „ Croix , au-dedans desquelles les habi-
„ tans jouissent de cette franchise , qui
„ donne foy à la vérité de l'Histoire
„ extraite de la Légende , & des articles
„ de la Ville. „

La singularité du sujet , & non le mérite de la Pièce , nous a engagé dans ce détail. L'Auteur lui-même en reconnoît la foiblesse ; voici comment il s'en explique dans l'Epître dédicatoire.

„ J'ay tâché par mon artifice d'embellir
„ le sujet , qui représenté nuëment , ne
„ contenteroit pas ces curieux , lesquels
„ m'excuseront peut - être , quand ils
„ sçauront que c'est un œuvre de com-
„ mande , où ceux du mestier croyent
„ bien qu'on n'y peut égaler ce qui n'est
„ de nostre mouvement , ce qui n'est en
„ tout que de suivre son humeur ; car
„ je l'entrepris , & le dressai à la solli-
„ citation du Sieur Chalart , Bourgeois
„ de Saint Léonard , plus capable d'y
„ mettre la main que moi , j'en eus
„ voulu prendre la peine , en faveur de
„ ses Concitoyens , qui désireux de
„ conserver leurs privilèges , en ont
„ voulu perpétuer la mémoire par mes
„ écrits , s'ils ont pouvoir de parvenir
„ à la postérité. „



TIMOCLEE,

1615.

O U

LA JUSTE VENGEANCE,

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

„ **A** Lexandre , après avoir pris une
„ courageuse résolution d'établir
„ son empire en la Grece , à vive force
„ d'armes , & faire paroître à ses enne-
„ mis , que le peu d'âge ne le rendoit
„ incapable d'estre ce qu'il fut depuis ,
„ assiege Thebes , n'agueres révoltée
„ de son obéissance , l'emporte d'assaut,
„ & par une piteuse désolation, la rend
„ exemplaire à quiconque voudroit se-
„ couer le même joug. Or en la prise
„ de cette Ville , certain Capitaine
„ Thracien force Timoclée, Dame ver-
„ tueuse ; & des plus illustres familles
„ de Thébes. Elle , sous ombre d'ami-
„ tié, persuade au Barbare, qu'elle desire

1615. » le rendre possesseur du trésor qu'elle
 » tenoit caché dans un puits , & com-
 » me l'avarice le porte aisément à y
 » descendre , Timoclée l'étouffe là de-
 » dans , pour venger le rapt de son hon-
 » neur. Surprise toutesfois , & décou-
 » verte par les soldats du deffunt , ils la
 » menent au Roy , pour lui demander
 » justice de la mort de leur Capitaine ;
 » mais ce brave Prince, informé du fait,
 » en admirant la généreuse réponse de
 » Timoclée , après mille louanges , lui
 » redonne sa liberté , & la remet en
 » tous ses biens. »

A la la suite de cette idée générale
 de la Pièce , joignons la principale
 Scene

ACTE IV. SCENE V.

TIMOCLÉE, HIPPARQUE,
Capitaine Thracien.

T I M O C L É E.

Mercy, brave guerrier, ne souille ta valeur
 En celle qu'à tes pieds prosterne le malheur ;
 Ne la profane point vers un sexe sans armes,
 Hormis celles qu'aux yeux luy fournissent les
 larmes.

H I P P A R Q U E.

Ta divine beauté t'exempte du trépas ,
 Mais pour le reste , abus, il faut passer le pas.

T I M O C L E' E.

1615.

Plustost que d'affouvir telle brutale envie,
Me conservant l'honneur, arrache moi la
vie.

H I P P A R Q U E.

Ma cruauté se borne en tes embrassemens ;
Et où trouverois-tu des vainqueurs plus clé-
mens ?

T I M O C L E' E.

Ma qualité répugne à semblable infamie.

H I P P A R Q U E.

Ta qualité s'honore à me servir d'amie.

T I M O C L E' E.

Les Thébains te diront ma noble extrac-
tion ,
Du tout incompatible à si lâche action.

H I P P A R Q U E.

Mon honneur là-dessus consulte mon épée,
Qui d'un sang féminin ne veut estre trem-
pée.

T I M O C L E' E.

Il y a moins de crime à me priver du jour,
Qu'en l'exécrable effet d'un violent amour.

H I P P A R Q U E.

Mon amour ne se plaît que dans la vio-
lence :
Et tu feras bien mieux de passer sous silen-
ce.

1615.

TIMOCLE'E.

Quoi ? le rapt inhumain de ma pudicité ?

HIPPARQUE.

C'est un destin commun à toute la Cité.

TIMOCLE'E.

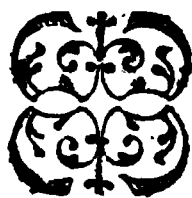
Non pas à moi , qui suis constamment résoluë
De me voir démembrer , pour mourir impolluë.

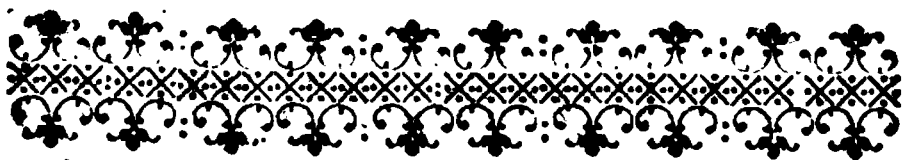
HIPPARQUE.

Ces frivoles raisons , ces dédains rigoureux,
Ne font que r'enflammer un désir amoureux :
sus , sus , prête la main , résoluë à me suivre.

TIMOCLE'E.

Premier que celà soit, je cesserai de vivre...
A la force, au secours , au meurtre, ce voleur
Sans craindre un coup de foudre , égorge
mon honneur.





ELMIRE,

1615.

O U

L'HEUREUSE BIGAMIE,

TRAGI-COMÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

« **L**E Seigneur de Gleichen , grand
» Seigneur Allemand , ayant été
» pris prisonnier de guerre , en certai-
» ne rencontre des Sarrazins avec les
» Chrétiens , pour lors à la conquête
» de la Terre-Sainte , & mis au service
» du Sultan , gagne tellement , par l'at-
» trait de ses mérites , le courage d'El-
» mire , jeune Princesse d'excellente
» beauté , fille de ce Mahométan , qu'a-
» près plusieurs contestations , & réci-
» proques assurances d'amitié , elle dé-
» livre ce prisonnier , qui captivoit ses
» affections , de la prison paternelle :
» de sorte que rendus à Rome , Sa Sain-
» teté dispense le Comte de l'épouser ,
» bien qu'il eut une première femme

1615.

» au païs : Où de retour en sa mai-
 » son , la Comtesse , & la Princesse ,
 » en très - affectueuse amitié , parta-
 » geant de prudence merveilleuse leur
 » affection , & révérence conjugale
 » envers le Comte. Ce sont les propres
 » termes de Camérarius , en ses Médi-
 » tations Historiques , (*Tome Second* ,
 » *Liv. II. Chap. 14.*) Qui pour assû-
 » rance de cette Histoire , ajoute que
 » l'on voit encore aujourd'hui à Er-
 » ford , Ville fameuse d'Allemagne ,
 » un Sépulcre , où les figures de relief
 » du Comte , & de ses deux femmes ,
 » survivent l'injure des ans , pour en
 » faire une preuve indubitable à la
 » postérité. »

Cette Tragi-Comédie , que l'Auteur
 a traité à sa maniere ordinaire , c'est-
 à-dire , en suivant exactement sa nar-
 ration , est ainsi terminée.

LE COMTE DE GLEICHEN.

L'Eglise qui leur a mes faveurs départies ,
 Donne un dernier arrest entre les deux par-
 ties ;

Et la discrétion remarquable aux discours ,

Met ce procès vuide du nombre des plus
 courts.

Chacune également possèdera mon ame :

Et pour ce qui regarde une amoureuse
flame ,

Leur ordre alternatif règle ce différend ,

Sentence , que le cœur définitive rend ;

Qu'elles accepteront , de cela je m'assure ,

Comme qui passera chez elles sans blessure.

LE COMTE DE SALM ,

Pere de la Comtesse de Gleichen.

Reste dorénavant , sous mesme jour ré-
duites ,

Qu'aux nocturnes combats , du même chef
conduites ,

On leur fasse jurer une fidélité ,

Qui ne reçoive point de partialité.

Qui bannisse du cœur , & de la fantaisie ,

Cette rage , en un mot , qu'on nomme ja-
lousie.

LA BELLE ÉGIPTIENNE,

TRAGI-COME'DIE

D'ALEXANDRE HARDY.

Cette Pièce n'est autre chose que
la nouvelle de Cervantes , mise
en cinq Actes & en vers.



1615.

SAINTE AGNÈS,

TRAGÉDIE

DE PIERRE TROTTEREL,
Sieur d'Aves.

Sainte Agnès, jeune personne d'une rare beauté, est insensible aux sentimens d'amour qu'a pour elle Martian, fils de Simphronie, Gouverneur de Rome. Ce dernier apprenant qu'Agnès est Chrétienne, & de plus voulant la punir des mépris qu'elle a fait essuyer à son fils, la condamne à être conduite dans une maison de débauche. Le Trompette chargé de cette commission, rencontre deux Paillards.

LE I. PAILLARD.

O Dieux ! que vois-je là ? Quelle est cette merveille ?

LE II. PAILLARD.

Mes sens sont tous ravis, je suis tout transporté.

Oncques je n'avois vû de si grande beauté.

LE I. PAILLARD.

Dieux ! je suis en extase : ô Dieux ! que je
suis aise

De voir si beau visage ! Il faut que je le baise.

SAINTE AGNE'S.

Retire-toy , vilain , ne me viens point
toucher

De tes profanes mains.

LE I. PAILLARD.

Vous avez beau cacher.

Votre bouche , & vos yeux , si , si vous
baïserai-je.

SAINTE AGNE'S.

Laisse-moy , laisse-moy , profane , sacrilège :
Je suis vouée à Dieu.

LE II. PAILLARD.

C'est donc au Dieu d'amour.

SAINTE AGNE'S.

C'est à celui qui fit ce terrestre séjour.

LE I. PAILLARD , *au Trompette.*

Trompette , mon amy , que nous veut-elle
dire ?

TRÔMPÈTE.

Ecoutez ; en deux mots , je m'en vais vous
instruire

De toute son affaire : Elle est de cette gent ,
Qui sert à Jesus-Christ d'un esprit diligent ;
Et pour n'avoir voulu rendre à nos Dieux
hommage ,

Je la mene au..... vendre son pucelage.

Les Paillards disent qu'ils ne man-
queront pas de s'y trouver.

« Le Trompette jouë une fanfare ,
» & puis frappé à la porte. »

T R O M P E T T E .

. Tenez , sottè canaille ,
Cette jeune beauté , que je vous livre &
baille ;

Dans peu de tems d'icy , vous verrez un
Paillard

Qui viendra pour jouir de son corps si gail-
lard.

M. à *Sainte Agnès*.

Entrez , Mignonne , entrez , dans ce lieu de
délices.

S A I N T E A G N È ' S .

Helas ! plustost, hélas ! au cloaque des vices.

M.

Nous vous allons mener dedans un cabinet
Lequel est fort gentil , bien agréable & net :
Il est fort bien meublé de lit , & de cou-
chette.

Sainte Agnès se met en priere , &
demande à Dieu la grace de conserver
sa pudicité : un Ange vient , & lui pro-
met que personne n'y pourra attenter.
En effet , les deux Paillards sont aveu-
glés : Martian tombe mort ; Symphro-
nie , qui apprend le malheur de son

filz , vient tout furieux en faire des reproches à Sainte Agnès ; cette dernière invoque la puissance Divine , & ressuscite Martian , qui confesse la Foy Chrétienne. Sainte Agnès est livrée au Prevôt Aspar , & ce Tyran après l'avoir beaucoup fait souffrir , lui fait trancher la tête.

1615.

LUCRECE,

1616.

O U

L'ADULTÈRE PUNI.

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

Comme on pourroit être trompé par le titre de cette Tragédie , il est nécessaire de faire connoître, qu'elle est la Lucrece, qui en fait le sujet, bien différente de la Romaine , dont tout le monde sçait l'histoire. Servons-nous de l'argument de l'Auteur.

« Télémaque, jeune Seigneur Espagnol, renommé tant par l'extraction ,
» que par le courage , épouse Lucrece
» l'une des plus belles , & accomplies

1616.

» Damoiselle de ce tems , que le bon
 » traitement du mary n'empêche de
 » courir au change, s'amourachant d'un
 » Gentilhomme voisin , nommé Myr-
 » rhene , ce que la jalousie de certaine
 » Eriphile, Courtisane qu'il entretenoit,
 » découvre à Télémaque , aussi défi-
 » reux de la nouveauté , que sa femme
 » impudique. De sorte que luy , sous
 » ombre de faire un voyage aux
 » champs , surprend ce couple adultere
 » ensemble , & le tue. Mais ne pensant
 » à rien moins , est après tué de l'un des
 » intimes de Myrrhene , qui l'accom-
 » pagnoit d'ordinaire en ce voyage
 » amoureux. »

Voici l'endroit où Télémaque sur-
 prend les deux coupables , & les punit
 d'un seul coup.

TE'L E' M A Q U E *à part.*

O cieux ! ô cieux ! la louve à son col se pen-
 dant ,

Et de lascifs appas provoque l'impudent ,

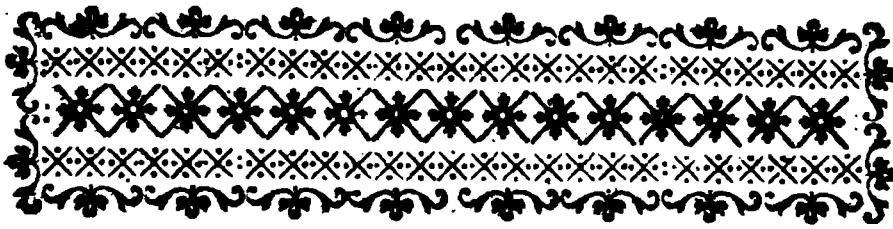
Luy chatouille le sein , luy baisote la bou-
 che ,

D'un clin de teste au lit l'appelle à l'escar-
 mouche.

sortant sur eux.

Ma patience échape , exécration P.....

Tu mourras à ce coup ; tu mourras de ma
 main.



LA COMÉDIE
DES PROVERBES,
PIÈCE COMIQUE
D'ADRIEN DE MONTLUC,
Comte de Cramail.

1616.

En Prose, trois Actes, & un Prologue.

ADRIEN DE MONTLUC, Prince de Chabanois, Comte de Carmain, ou de CRAMAIL, un des beaux esprits de la Cour de Louis XIII. étoit né l'an 1568. de Fabien de Montluc, fils du fameux Maréchal Blaise de Montluc. Il passe constamment pour l'Auteur de la Comédie dont nous parlons. On lui attribue aussi *les Jeux de l'Inconnu*, Ouvrage dont le Cardinal de Richelieu s'étoit fort moqué, & avec raison, car c'est un rissu perpétuel de quolibets, & de turlupinades, & vraisemblablement, le surplus de ceux qui n'avoient pû entrer dans sa Comédie, dont on pourroit porter un pareil jugement, quoi-

1616.

qu'elle ne soit pas sans mérite. Mais c'étoit le goût, & le génie du Comte de Cramail, un peu trop porté vers la Farce, & le bas comique. Les bornes que nous nous sommes prescrites, empêchent d'entrer plus avant dans les détails de sa vie, qui n'appartiennent point à notre Théâtre. Il mourut le 22 Janvier 1646. âgé de 78 ans, & ne laissa qu'une fille unique, Jeanno de Montluc, qui fut mariée à Charles d'Escoubleau Sourdis, Marquis d'Al-luye, & deux fils naturels, l'un de *Françoise de Riouperous*, nommé Marc-Antoine, & l'autre d'*Anne Guet-te*, appelé Jean-Jacques, qui furent légitimés en May 1632.

La Piece qui fait le sujet de cet Article, est sans contredit la plus comique & la plus facétieuse du tems, & a dû avoir un succès prodigieux. L'intrigue en est très-simple, l'Auteur n'en demandoit pas davantage, les Scenes plaisantes, & le plan soutenu jusqu'à la fin : puisqu'en effet l'ouvrage d'un bout à l'autre n'est qu'une suite, & un enchaînement de quolibets, de façons de parler proverbiales, & de prétendus bons mots, usités encore aujourd'huy parmi le bas peuple. Cette idée est
heureuse

heureuse pour composer une Farce : car on ne peut lui donner un autre titre : mais c'est le badinage d'un homme d'esprit , qui , emporté par un goût singulier , a voulu entrer dans des détails au-dessous de lui , & employer à cet amusement quelques heures d'une oisive jeunesse. Malgré la réussite , & le nombre d'impressions , cette Comédie est assez ignorée ; ce qui reste d'anciens Exemplaires , est entre les mains de certains curieux , & les nouvelles Editions , ne semblent destinées que pour la Populace , trop accoutumée à ce genre de discours , pour y goûter un certain plaisir , & en même tems , peu à portée d'en discerner l'art , & l'arrangement. L'Extrait que nous en donnons la fera mieux connoître.

1616.

Le Docteur Thesaurus ouvre la Scène par un Prologue entrelardé de passages latins , & vient captiver la bienveillance des Spectateurs (a) qu'il

(a) L'usage des Prologues a été introduit sur le Théâtre François à l'imitation des Anciens ; on les employoit comme des Argumens , afin de mettre les Spectateurs au fait. Dans la suite ces Prologues ne servirent

qu'à amuser le peuple en attendant que la Pièce commençât , & empêcher qu'il ne s'impatientât , ce qui n'arrivoit que trop ordinairement avant qu'on eût songé à remédier aux désordres qui y sont sur-

1616.

quitte , après avoir ajouté « Je vous
 » dirai en deux mots , à coupe-cul ,
 » pour m'expliquer plus clairement ,
 » c'est que nous vous prions instam-
 » ment de donner un silence , en ré-
 » compense , & contr'échange de quoy ,
 » troc pour troc , à petits frais , sans
 » bourse délier , je vais querir mes
 » compagnons , qui diront , & feront
 » comme Robin fit à la danse , du
 » mieux qu'ils pourront ; Qui dit ce
 » qu'il sçait , & donne ce qu'il a , n'est
 » pas tenu à davantage. Si vous ne le
 » voulez pas croire , charbonnez-le , &
 » pour conclusion donc , je vous dis que
 » l'expérience est maîtresse de toutes
 » les sciences , & *experto crede Roberto* :
 » Mais comme il n'y a si bonne com-
 » pagnie qu'enfin ne se sépare , Adieu ,
 » sans adieu , amour sans regret , *Vale-*
 » *te , valete , atque iterum valete.*

ACTE PREMIER.

L Idias , Gentilhomme plus noble
 que riche , aime & est aimé de
 Florinde , fille du Docteur Thesaurus ,

venus depuis , & qui ont | faire. On peut voir à ce
 occasionné les reglemens | sujet les Prologues de
 qu'on a été obligé de | des Lauriers.

vieillard avaricieux , qui préfere un certain Capitan appelé Fierabras. Pour vaincre cet obstacle , Lidias ne trouve pas de plus sûr moyen , que d'enlever sa Belle de son consentement , l'em-mener quelques mois à la campagne , & profiter de ce tems-là pour faire sa paix avec le Pere. C'est en cet état que la Piece commence. Cet Amant suivi d'Alaigre son valet , & de quelques assistans , vient se présenter la nuit à la porte de Florinde ; qui descend avec Philippin, valet du Docteur ; pour donner le change , Alaigre feignant de fraper ce dernier , perce une vessie pleine de sang.

1616

PHILIPPIN.

« Au meurtre , au secours , on m'assassine
comme dans un bois. »

FLORINDE.

« Aux voleurs , à l'aide , secourez-moy.
on m'enleve comme un corps saint. »

Marin , Bertrand , & Clabaut vof-
frs du Docteur , accourent au bruit ,
mais ils rentrent bien vite , & ne jugent
pas à propos de se mêler dans la que-
relle.

BERTRAND.

« Pour trop gratter , il en cuit aux ongles ;
Qui garde sa femme & sa maison a assez

1616.

» d'affaires ; mais cependant on s'étrangle ,
 » il est tard Jacquet , retirons-nous tretous
 » ensemble , chacun chez soy. Bon jour ,
 » bon soir , c'est pour deux fois , l'on crie
 » demain des coterets à Paris. »

Thesaurus revenant fort fatigué de
 S. Denis , frappe à sa porte , & réveille
 sa femme Macée. Un Voisin entre , &
 raconte l'enlèvement de Florinde.

THE SAURUS.

« Helas ! mon voisin , j'ay perdu la plus
 » belle rose de mon chapeau ; la fortune m'a
 » bien tourné le dos , moy qui avois feu &
 » lieu , pignon sur rue , & une fille belle
 » comme le jour , que nous gardions à un
 » homme , qui ne se mouche pas du pied ,
 » &c. »

MACEE à Bertrand.

« Vous êtes aussi un vaillant champion ,
 » je ne m'en étonne pas : vous êtes un grand
 » abbatteur de quilles , c'est dommage que
 » la caillotte vous tient. Voilà ce que c'est
 » d'avoir de bons voisins , j'en sommes bien
 » atournez , ils font les bons valets quand
 » on n'en a plus que faire. Mais à qui ven-
 » dez-vous vos coquilles ? à ceux qui vien-
 » nent de Saint Michel ? »

BERTRAND.

« Voilà ce que c'est , faites du bien à un
 » vilain , il vous crachera au poing ; peignez-
 » le , il vous oindra ; greffez-luy ses bottes ,
 » il dira qu'on les brule. »

MACE'E.

1616.

« Vous en avez tout plein , mais c'est com-
« me les Suisses portent la hallebarde , par
« dessus l'épaule. Au besoin on connoît les
« amis : bien , c'est 'la devise de Monsei-
« gneur de Guise , chacun à son tour. »

THESAUROS.

« Ma femme il falloit que vous fus-
« siez bien endormie , pour ne point enten-
« dre le sabat de ces maudites gens-là : il y a
« là du micmac , on avoit mis sans doute de
« la poudre à grimper sous le nez , ou bien
« vous aviez du coton dans les oreilles ; mais
« patience passe science , il ne faut point tant
« chier des yeux. »

MACE'E *pleurant.*

« Marchand qui perd ne peut rire , qui
« perd son bien perd son sang , qui perd son
« bien & son sang , perd doublement. &c. »

THESAUROS.

« Mais , mon voisin , ne vous défiez-vous
« point qui m'auroit joué ce tour-là. »

BERTRAND.

« Je ressemble à chien-lit , je m'en doute,
« Ce pourroit bien être quelqu'amoureux
« transi , qui vous auroit fait cette échau-
« fourée. »

MACE'E.

« Je ne sçaurois m'imaginer qui nous a
« fait cette écorne. Si Lidias étoit en cette
« Ville , je croirois bien que ce ~~ser~~ ^{fut} lui qui
« auroit mangé le lard.

1646

ALIZON; *servant de Thesaurus.*

« Helas ! le pauvre garçon , il n'y songea
 » non plus qu'à sa premiere chemise. Il est
 » bien loin , s'il court toujours.

Thesaurus rentre chez lui , en protestant qu'il va se pourvoir en justice. Lidias , Florinde & les deux Valets viennent ensuite s'entretenir familièrement de ce qu'ils ont à faire. Tais-toy , dit Alaigre à Philippin.

A L A I G R E.

« Tu fais des comparaisons bien saugrenues , & tu les enfile comme crottes de
 » chevres ; il te faudroit un petit bout de
 » chandelle pour t'éclairer à trouver ce que
 » tu veux dire , où il n'y a ni bon envers ,
 » ni bon endroit. Il vaut mieux se taire que
 » de mal parler : tu es bienheureux d'être
 » fait , on n'en fait plus de si sot.

L I D I A S.

« La paille entre deux , sus , la paix à la
 » maison. Je n'aime point le bruit si je ne
 » le fais , je veux que vous cessiez vos rîot-
 » tes , & que vous soyez comme les deux
 » doigts de la main.... que vous vous em-
 » brassiez comme freres , que vous vous ac-
 » cordiez comme deux larrons en foire , &
 » que vous soyez camarades comme co-
 » chons revenons à notre premiere chan-
 » son , que disoit-on de moy en mon ab-
 » sence ? »

« Il est vray que votre absence faisoit
» parler de vous tout au trayers des choux....
» Bref on ne songeoit plus qu'à rire, & me
» donner à ce grand franc Taupin de Capi-
» taine, qui me suivoit par-tout comme un
» Barbet. &c. »

A L A I G R E.

« C'est un bon falot, le morceau lui pas-
» sera bien loin des côtes. »

F L O R I N D E.

« Pour moy, je ne sçais, comme mon Pere
» est si coëffé de cet avaleur de charettes fer-
» rées : quelques-uns disent qu'il est assez
» avenant, mais pour moy, je le trouve plus
» sot qu'un panier percé, plus effronté qu'un
» Page de Cour, plus fantasque qu'une mule,
» méchant comme un âne rouge, au reste
» plus poltron qu'une poule, & menteur
» comme un arracheur de dents. »

L I D I A S.

« Vous dites-là bien des vers à sa louange. »

F L O R I N D E.

« Pour la mine, il l'a telle quelle, & sur-
» tout il est délicat & blond comme un pru-
» neau relavé; & la bourse, il ne l'a pas
» trop bien ferrée : de ce côté-là il est sec
» comme Rebec, & plus plat qu'une punaise. »

ALAIGRE parlant aux Violons (a).

« Soufflez Ménétriers, l'Epousée vient. »

(a) Voici la plus ancienne preuve de l'usage in-
roduit au Théâtre, que l'Orchestre remplisse les
Entr'Actes.

1616.

A C T E II.

Fierabras revient de ses expéditions, en intention d'épouser Florinde , lorsque le Docteur lui fait part de son désastre. A cette nouvelle le Capitan entre en fureur , & veut tout exterminer.

T H E S A U R U S .

« Il faut aller doucement en besogne ,
 » croyez-moy , & dites qu'une bête vous l'a
 » dit. »

F I E R A B R A S .

« Votre conseil n'est pas mauvais , il y en
 » a de pires, il vaut mieux les laisser venir se
 » prendre au trébuchet..... je leur veux ten-
 » dre des filets..... je les traiteray comme en-
 » fans de bonne maison , je les épousteray ,
 » & étrilleray sur le ventre , & partout , &
 » en attendant je vous prie de dormir à la
 » Françoisse , & moy je veilleray à l'Espa-
 » gnolle. »

A L I Z O N .

« Vous dites d'or , & si vous n'avez pas le
 » bec jaune. Allez de-là , & moy deçà , &
 » nous verrons qui en aura. »

Florinde , Lidias & Philippin vien-
 nent ensuite attendre des nouvelles
 d'Alaigre , qu'ils ont envoyé à la dé-
 couverte. Ce Valet arrive enfin , &

fait un long récit des rodomontades ,
& de la poltronnerie de Fierabras :
ajoutant qu'au surplus il n'y a rien à
craindre , & qu'il est tems de manger
un morceau. Ce repas fait à l'impromptu , se passe assez comiquement.

1616.

L I D I A S.

« Ma chere Florinde, vous êtes icy traitée
» à la farouche , mais imaginez-vous que
» vous êtes à la guerre. »

F L O R I N D E.

« Une pomme mangée avec contentement,
» vaut mieux qu'une perdrix dans le tour-
» ment. »

L I D I A S.

« Il ne fut jamais si bon tems que quand
» le feu Roy Guillemot vivoit , on mettoit le
» pot sur la table , & on ne servoit point au
» buffet..... à Florinde. Quand vous n'auriez
» point d'appétit , ces garçons-là vous en
» peuvent donner , en les regardant , mais
» goûtez un peu de cela. »

F L O R I N D E.

« Les premiers morceaux nuisent aux der-
» niers. »

A L A I G R E.

« Ma foy cela m'est venu comme un os
» dans la gueule d'un chien ; mais tu ressem-
» ble aux Procureurs, tu veux relever man-
» gerie. Courage , courage , si tu meurs à
» table , je veux mourir à tes pieds , buvons
» en tire larigot. »

1616.

P H I L I P P I N.

« Il vaut autant se dépouiller icy qu'en la
 » taverne morgoi, me voilà plein comme
 » un œuf, & je croyois jamais ne me souler,
 » mais j'ay les yeux plus grands que la pance. »

A L A I G R E.

« Pour moy j'ay bû, *tanquam sponsus*.
 » J'en ay jusqu'au goulet. Que sert-il de
 » boire si on ne s'en sent. Philippin, nous
 » voilà en bon état, nous avons bien bû; &
 » bien mangé, pendu soit qui l'a gagné. »

L I D I A S.

« Je suis d'avis que nous nous reposions
 » icy à l'ombre, de peur des mouches. »

P H I L I P P I N.

« J'ay fait comme les bons chevaux, je
 » me suis échauffé en mangeant. »

F L O R I N D E.

« Je commence à avoir de la poudre aux
 » yeux, le petit bon-homme me prend. »

L I D I A S.

« La chaleur nous convie de mettre casa-
 » quin bas. »

F L O R I N D E.

« Nous voilà deshâillés le mieux du mon-
 » de, jouons un peu à la cligne-musette. »

A L A I G R E.

« Tête bleu, que voilà un joli chapeau de
 » cocu, je n'aurois non plus pitié d'elle,
 » qu'un Avocat d'un écu. »

A peine sont-ils endormis, que deux 1616.
Bohémiens , & deux Bohémiennes ,
ſçavoir le Coëfre , une Vieille , une
Fille & le Cagou , viennent pour ſe
dérober aux pourſuites du Prevôt &
de ſes Archers , & ſaiſſent l'occaſion
qui s'offre de troquer leurs habits con-
tre ceux qu'ils voyent étendus à terre.

LA FILLE.

« Saint Migorce ! nous ſommes nées coëf-
« fées , il ne faut plus que des allouettes nous
« tombent au bec ; Aga , aga , ma mie , voi-
« cy du monde ſous ces arbres , qui jouent à
« la ronfle , qui ont quitté leurs volans ,
« avec des habits , de peur d'avoir chaud ,
« il les faut attrimer , & dire grand mercy
« juſqu'au rendre , qui ſera la ſemaine aux
« trois Jeudis , trois jours après jamais. »

LA VIEILLE.

« Il faut que je laiſſe ma tête , & que je
« me ſerve de cecy , ſans prendre ma me-
« ſure. »

LA FILLE.

« J'ay fait , que ferai-je ? »

LE COËFRE.

« Il ne faut pas icy ſe mirer dans ſes plu-
« mes il faut trouſſer ſes quilles , & ſes
« trotains , de peur d'être pris du Galiot ;
« laissons nos volans , & le reſte de nos ha-
« bits à ces pauvres diables , à qui on don-
« nera la ſauce , ſi on les trouve avec la
« robe du char. »

1616.

Philippin & Alaigre s'éveillent avant
leurs Maîtres.

PHILIPPIN.

« Alaigre, debout, les Vaches sont aux
» champs. »

ALAIGRE.

« Je t'enjolle, peigne de bouy : laisse re-
» poser mon humanité ; si tu m'importune
» davantage, tu me déroberas un soufflet. »

PHILIPPIN.

« Je crois qu'on nous a fait grippecheville.
» Monsieur, Monsieur, levez-vous, aux vo-
» leurs, on nous coupe la gorge, aux vo-
» leurs, aux voleurs, on nous a dévalisé. »

LIDIAS *s'éveillant en sursaut.*

« Qu'est-ce ? qu'est-ce ? »

PHILIPPIN.

« Ha ! nous sommes volez depuis les pieds
» jusqu'à la tête. »

LIDIAS.

« Tu te moque de la barbouillée. »

ALAIGRE.

« Sans raillerie, nous sommes pris pour
» dupes, il y a de l'ordure au bout du bâ-
» ton, on nous a jetté le chat aux jambes,
» & voicy les habits de quelques Bohémiens
» qui ont fait la picorée, en prenant les
» nôtres pour se sauver, ils se sont couverts
» d'un sac mouillé. »

Ce n'est pas tout, il faut éviter d'é-

tre pris pour ceux dont ils sont contraints de porter l'habillement : l'industrieux Alaigre trouve un expédient, & engage la compagnie à se servir de ce travestissement pour tromper le bon homme Thésaurus, & le faire consentir au mariage de sa fille.

1616.

A C T E III.

NOs quatre Bohémiens par hazard, ouvrent le troisiéme Acte, en prenant des mesures pour bien jouer leurs rôles.

A L A I G R E à Philippin.

« Diras-tu bien ce que j'ay mis dans la
» cruche ? Sçais-tu bien river le bis, ou rous-
» cailler bigorne ? »

P H I L I P P I N.

« Morgoine, je sçais entraver sur le gourd,
» il ne m'en faut que montrer, j'en dirois
» à cette heure autant qu'il en pourroit ve-
» nir. Allons vite, il me tarde que j'en dé-
» vide une migouflée à ce malotru de Capi-
» taine, qui sera toujours Flouquiere, &
» pis c'est tout : il faut commencer à tourner
» la vergne : les pieds me vermeillent que je
» n'y sois tout chaussé, & tout vêtu. »

A L A I G R E.

« Il faut embier le pelé juste la tarque. »
Fierabras tout hors d'haleine, vient

1616.

dire à Thesaurus, que malgré ses perquisitions, il n'a pu avoir aucunes nouvelles des fugitifs : mais qu'il a songé à un moyen sûr, qui est de consulter des Bohémiens : on fait entrer les quatre en question. On les méconnoît si bien, sous cette nouvelle figure, que le Docteur même s'adresse à Florinde, pour la prier de lui dire la bonne aventure.

F L O R I N D E.

« Il vous est arrivé plusieurs choses, & il
 » vous en arrivera plusieurs autres. Vous avez
 » perdu votre fille la Perronelle, que les
 » Gendarmes ont enlevée. C'étoit un bon
 » enfant.

A L A I G R E *à part.*

« Morbleu, qu'elle fait bien la chatte
 » mite.

T H E S A U R U S.

« Tarare pompon, vous êtes des devins
 » de Montmartre, vous devinez les fêtes
 » quand elles sont venues : mais poussez vo-
 » tre cheval.

F L O R I N D E.

« Vous recouvrierez votre fille, si elle n'est
 » perdue. Sçachez qu'elle est saine & entière
 » par la valeur d'un bon Gentilhomme qui la
 » dépatrouillée des mains de certains goui-
 » nes, qui lui vouloient ravir son hon-
 » neur : ce bon Gentilhomme l'a si bien
 » plantée, qu'elle reviendra bientôt.

ALAIGRE à part.

« Voilà le goût de la noix ce plantement- 1616.
là. »

FLORINDE.

« Elle l'aime ne soyez dorénavant
si cruel qu'un tigre Faites ce que je
vous dis , & vous aurez profit & honneur.

MACÉE pleurant.

« Foin de l'honneur , ma fille en est gâtée :
si jamais je la tiens , elle ne m'échappera
pas. Hélas ! mon pauvre enfant , ton ab-
sence me donnera la mort au cœur.

THÉSAURUS.

« Je vous assure , que dès qu'elle sera
venue , je ferai tuer le veau gras.

Fierabras , curieux d'apprendre sa
bonne fortune , interroge Philippin,
qui a endossé les habits de la vieille
Bohémienne ; comme il ne paroît pas
fort satisfait des pronostications qu'on
lui annonce , il passe de l'autre côté,
& devenu tout-à-coup amoureux de
Florinde , qu'il trouve avoir beaucoup
de ressemblance , avec la fille de Thé-
saurus , il lui déclare ses sentimens. La
Belle le reçoit assez mal , (a) mais elle

(a) FIERABRAS. | pas si jaloux qu'un gueux
Il faut que j'en dise un | de sa besace.
mot à cette Brunette | LIDIAS.
Messieurs , n'en foyez | Vous ne tenez rien, mon

n'ose pas , non plus que Lidias , le rebuter plus ouvertement , de peur de

camarade, vous êtes bien loin de votre compte : ce n'est pas chaussure à votre pied.

ALAIGRE.

Seigneur Capitaine , vous pouvez bien manger votre potage à l'huile , il n'y a point de chair pour vous.

FIERABRAS.

Je ne lui dirai que deux mots, & puis la fin.

ALAIGRE à Lidias.

Il vaut mieux les laisser faire que de gâter tout.

LIDIAS à Alaigre.

Faisons bonne mine , & mauvais jeu , s'il branle , je le tiè.

FIERABRAS.

La belle fille vous ressemblez toute crachée à une beauté qui m'a donné dans la vue.

FLORINDE.

Monsieur... je n'eus jamais tache de beauté.

FIERABRAS.

Vos mépris vous servent de louanges , mais mon petit cœur , une fille sans un ami , est un printemps sans roses.

FLORINDE.

Votre cœur est dans le ventre d'un veau, je suis une sainte qui ne vous guérira jamais de rien ,

adressez ailleurs vos offrandes.

FIERABRAS.

Je te prie , baise-moi à la pincette.

FLORINDE.

Voyez-vous ? qu'il est gentil ! on ne baise plus en ce tens-cy. Je croy que vous êtes fils de Boulanger , vous aimez la bafure. Vous n'avez pas lavé votre bouche ; & puis , vous savez bien , que baiser qui au cœur ne touche , ne fait rien qu'affadir la bouche.

FIERABRAS.

Eh ! quoy ! tu m'es gracieuse comme une poignée d'ortie ; mais dis-moi , qu'as-tu caché-là ?

FLORINDE.

Je m'étonne comme vous êtes si gras , que vous avez tant d'affaires ; laissez-cela , ce n'est que du foin , sont des bêtes qui s'y amusent.

ALAIGRE.

Et que diable êtes vous folle de vous faire tenir à quatre ?

PHILIPPIN.

Vous troublez toute la fête.

FLORINDE.

Je croy que vous êtes

Tout découvrir. Le Capitan ne s'en tient pas-là , il veut donner une sérénade à sa Maîtresse , & accompagné de quelques Musiciens , il fait chanter des couplets sous les fenêtres , en voici un.

1616.

C'est pour vous , belle Egyptienne ,
Qu'il quitte sa flamme ancienne ,
Qui cause son tourment.
Ne lui faites point d'imposture ,
Il croit que sa bonne aventure
Est d'être votre Amant.

un boucher , vous aimez à tâter la chair ; & là , là , vous n'en achèterez pas : laissez-moy seulement , votre amie n'est pas noire ; vous êtes un gentil perroquet.

FIERABRAS.

Ha ! ventre ! tu es plus farouche que n'est la biche aux bois aime-moy désormais , & me traite en amy . . . je te rendray plus éclatante que la pierre en l'or. Tu ne me réponds rien ? qui ne dit mot , consent ?

FLORINDE.

A sorte demande , il ne faut point de réponse.

FIERABRAS.

Ha ventre ! si est-ce que je t'auray , mauvaise : souviens toy que je te mettray à la raison.

FLORINDE.

Adieu panier , vendanges sont faites.

ALAIGRE.

Baisez-moi au cul , la paix est faite , & tirez vos chausses , Seigneur Croquand.

FIERABRAS.

Allons , gueux , de lostière , bandez vos voiles , & vuidez d'ici , autrement je vous estropierai.

ALAIGRE.

Maraut , si je m'étois mis en colere un demi-quart d'heure , je mettrois tes oreilles à la compote.

FIERABRAS.

Ha ! ventre , coquin !

ALAIGRE.

Allons , en garde , à vaillant homme courte épée : prend la botte glissée.

1616.

Le Prevost & ses Archers troublent cette fête par leur arrivée imprévue : Fierabras se sauve : le Prevôt entre dans la maison , & trouve Lidias qui lui raconte son aventure. Ils vont tous ensemble chez le Docteur Thesaurus , qui charmé de retrouver sa fille , & un gendre d'importance , qui est frere du Prevost , consent à tout ce qu'on souhaite.

THÉSAAURUS à Florinde.

« Est-ce vous , mon enfant ? . . . & d'où
 » venez-vous ? n'avez-vous point de lan-
 » gue ? ho ! là , là , ne pleurez point tant ,
 » vous l'aurez : mais dites-moi un peu , qui
 » vous avoit si bien troussée en malle.

FLORINDE pleurant.

« Mon Pere , je ne sçais , mais sans le se-
 » cours de ce Gentilhomme , vous n'auriez
 » plus de fille.

MACÉE.

« Hélas ! ma pauvre fille , je suis plus
 » heureuse de t'avoir découverte , que si
 » j'avois trouvé la pierre philosophale ; le
 » cœur me saute dans le ventre , je m'épa-
 » nouis la rate ; ç'à que je t'embrasse à mon
 » gogo.

Les Domestiques prennent part à la joie commune , & tout le monde rentre dans la maison du Docteur.

ALAIGRE.

« Et là , Alison , remue-toy , tu n'as rien

« de rompu : veux-tu un ferviteur. Voilà
« le galant , n'en veux-tu pas ? tu ne l'au-
« ras pas : un mary , sans un ami , ce n'est
« rien faire qu'à démi.

1616.

A L I S O N.

« Hélas ! que nenni ; vous seriez deux
« loups contre une brebris.

A L A I G R E.

« La pucelle à Jean Guerin.....

P H I L I P P I N.

« Aga , Alifon , l'envie ne mourra jamais,
« mais les envieux mourront : en dépit
« d'eux , que je t'accolle.

A L I S O N.

« Tredame tu n'es point dégoûté , l'eau
« ne te vient-elle point à la bouche ? aye
« patience , que soyons mariez , il faut que
« Messire Jean y passe , & puis tu y passeras
« tout ton saoul. Je vois bien que tu es bien
« amoureux , car tu es bien chatouilleux.

P H I L I P P I N.

« Morgoine , tu es belle à la chandelle
« mais le jour gâte tout. Allons à la nôce
« nous en sommes bien ferrez pour notre
« argent : c'est pour nos maîtres & pour nous
« qu'on fait la fête. *Finis coronat taupus* ,
« comme dit le Docteur , la fin couronne
« les taupes. Tirez le rideau , la farce est
« jouée ; si vous ne la trouvez bonne , fai-
« tes-y une sauce , ou faites rôtir , ou bouil-
« lir , & traîner par les cendres , & si vous
« n'êtes contents , couchez-vous auprès , les
« Valets de la fête vous remercieront. Bonsoir

1616. » mon pere , & ma mere , & la Compagnie. »

Il est tems de parler de quelques Acteurs de l'Hôtel de Bourgogne , qui commencerent à se faire distinguer par leurs talens singuliers.

LA FLEUR
ou **GROS GUILLAUME.**
Sauval

ROBERT GUERIN, dit **LA FLEUR**, (a) avoit été longtems Boulanger, avant que d'entrer à l'Hôtel de Bourgogne, il y devint un célèbre farceur, sous le nom de **GROS GUILLAUME**, « en changeant de condition , il ne changea point de caractère , ni de mœurs : ce fut toujours un bon yvrogne , une ame basse & rampante. Son entretien étoit grossier , & pour être de belle humeur , il falloit qu'il se fut enyvré avec son compere le Sautier.

« Il avoit le ventre extrêmement gros ; cette incômodité étoit ce qui servoit le plus à rendre sa figure plaisante. Sur le Théâtre il étoit garroté de deux Ceintures , l'une au-dessous du nombril , & l'autre près des mammelles : ce qui faisoit un effet si bizarre, qu'on l'eut pris pour

(a) C'est le nom qu'il avoit adopté pour les Comédies.

» un tonneau , dont les ceintures ne
» ressembloient pas mal aux cerceaux. 1616.

» Il ne portoit point de masque ; mais
» il se couvroit le visage de farine ,
» qu'il ménageoit si adroitement, qu'en
» remuant un peu les lèvres , il blan-
» chissoit tout d'un coup ceux à qui il
» parloit. (a)

« Il étoit tourmenté habituellement
» de la pierre , & souvent sur le point
» d'entrer au Théâtre , il en ressentoit
» des atteintes si vives , qu'il en pleu-
» roit de douleur. Cependant il se fai-
» soit violence , il jouoit son rôle mal-
» gré la force du mal , & la conte-
» nance triste, les yeux baignez de lar-
» mes , il réjouissoit autant que s'il eût
» en le corps & l'esprit tranquilles.
» Avec une si douloureuse incommo-

(a) Gros Guillaume ,
suivant les estampes du
tems , avoit la tête cou-
verte d'une calle , ou
barrette ronde, avec une
mentonniere de peau de
mouton , une culotte
rayée , de gros souliers
gris , nquez d'une touffe
de laine. Il étoit enve-
loppé d'un sac plein de
laine , lié au haut de ses
cuisses. Son caractère
étoit d'être sentencieux.

Voici les vers qu'on lit
au bas de son portrait.

Tel est dans l'Hôtel de
Bourgogne
Gros Guillaume avecque
sa trogne ,
Enfariné comme un
Meunier.
Son minois, & sa rétho-
rique
valent les bons mots de
Regnier ,
Contre l'humeur mélanc-
colique.

1616.

„ dité, il vécut jusqu'à l'âge de quatre-
 „ vingt ans, sans avoir été taillé; en-
 „ core peut-on présumer qu'un acci-
 „ dent non prévu en fut cause : voici
 „ ce qui y donna lieu. „

Gros Guillaume, comme on l'a déjà dit, jouoit à visage découvert, & les deux camarades Gaultier Garguille, & Turlupin toujours masqués. Il eut la hardiesse de contrefaire un Magistrat, à qui une certaine grimace étoit familière, & il le contrefit trop bien, car il fut décrété lui & les deux Compagnons. Ceux-ci prirent la fuite : mais Gros Guillaume fut arrêté, & mis dans un cachot. Le saisissement qu'il en eut lui causa la mort, & la douleur que Gaultier Garguille & Turlupin en ressentirent, les emporta aussi dans la même semaine. Voici l'Epitaphe qu'on fit dans le tems sur ces trois Acteurs comiques.

*Epitaphe de Gaultier Garguille, Gros
 Guillaume, & Turlupin.*

Gaultier, Guillaume, & Turlupin,
 Ignorans en Grec, & Latin,
 Brillerent tous trois sur la scène,

Sans recourir aux sexe féminin , (a)
 Qu'ils disoient un peu trop malin ,
 Faisant oublier toute peine :
 Leur jeu de Théâtre , badin
 Dissipoit le plus fort chagrin ,
 Mais la mort , en une semaine ,
 Pour vanger son sexe mutin ,
 Fit à tous trois trouver leur fin.

En voici encore une autre , qui est
 relative à celle qu'on vient de lire.

*Epithaphe de Gaultier Garguille , de
 Gros Guillaume , & de Turlupin ,
 Comédiens de l'Hôtel de Bourgo-
 gne , qui jouoient plusieurs Pièces
 sans femmes , & qui moururent dans
 une même semaine. Les deux der-
 niers se saisirent de la mort de
 Gros Guillaume.*

Gaultier , Guillaume , & Turlupin ,
 Qui mettoient le monde en liesse ,
 Ont tous trois rencontré leur fin ,
 Avant d'avoir vû leur vieillesse (b)

(a) Ils jouoient sans
 femmes , ils n'en vou-
 loient point , disoient-
 ils , parce qu'elles les
 désuniroient.

(b) On n'entend pas
 bien ce que veut dire ce
 vers , puisque ces trois

Acteurs étoient âgés. On
 vient de voir que Gros
 Guillaume avoit quatre-
 vingt ans, Gaultier Gar-
 guille avoit joué qua-
 rante ans & Turlupin
 plus de cinquante-cinq.
 A moins que cette façon

1616.

Si tu veux sçavoir leur trépas
 Passant , tu n'arrêteras pas :
 En deux mots je vais te le dire.
 Sache que la mort prend son tems
 De retirer les charlatans ,
 Quand personne ne peut plus rire.

Gros Guillaume laissa une fille qui
 fut Comédienne , & qui épousa *La*
Thuillerie, Acteur de l'Hôtel de Bour-
 gogne.

BELLEVIL-
 LE ou TUR-
 LUPIN.

HENRI LE GRAND, entra très-jeune
 dans la troupe de l'Hôtel de Bourgo-
 gne, vers l'an 1583. & prit le nom de
 BELLEVILLE pour le haut Comique, &
 celui de TURLUPIN pour la Farce. Son
 nom attiroit les spectateurs, & les
 mettoit en train de rire (a); secondé de
 Gros Guillaume, & Gaultier Garguille,
 il porta la Farce à un degré, où elle ne
 s'étoit jamais élevée. (b) « Turlupin a

Sauval.

de parlerne soit prise mé-
 taphoriquement, pour
 faire entendre que leur
 jeu avoit toujours le
 même feu, & la même
 vivacité.

(a) Dans la Comédie
 des *Déguisez* de Godard,
 qui parut en 1594. Mau-
 dolé dit à Olivier, re-
 vêtu des habits de Va-
 let.

Comme il ressent son
 gueux de race,
 Tant il porte de bonne
 grace

Les habits-là de Frantaupin,

On le prendroit pour
Turlupin,

A voir sa façon, & sa
 mine.

(b) « Gaultier Garguil-
 le, Gros Guillaume,
 joué

» joué la Comédie plus de cinquante-
» cinq ans. Il étoit bien fait , & bel
» homme , quoique rousseau. L'habit

1616.

» & Turlupin , dit un
» Mémoire particulier ,
» étoient garçons Rou-
» lagers du Faubourg
» saint Laurent de Paris.
» Ils étoient amis , &
» s'étant mis en tête de
» jouer la Comédie , ils
» composèrent des Pié-
» ces , ou des fragmens
» Comiques , qu'on a
» nommé depuis des
» Turlupinades. Ils pri-
» rent des habits con-
» venables à leurs carac-
» teres. Gaultier Gar-
» guille faisoit ordinai-
» rement le Maître d'E-
» cole , quelquefois le
» sçavant , avec un livre
» de chansons qu'il a-
» voit composées , &
» qu'il débitoit , & quel-
» quefois le Maître de
» la maison , suivant les
» sujets de leurs Pièces.
» Gros Guillaume avoit
» adopté le caractère
» d'un homme lenten-
» tieux , & le prude
» Turlupin , tantôt Va-
» let , tantôt intri-
» guant & filou , jouoit
» avec feu , & les bons
» mots ne lui man-
» quoient pas. Ils lou-
» rent un petit Jeu de
» Paume à la porte saint

» Jacques , qui est encore
» l'entrée du fossé , qu'on
» appelle de l'Estrapade.
» Il avoient un Théâtre
» portatif , & des toiles
» de bateau peintes , pour
» leur servir de décora-
» tions. Ils jouoient de-
» puis une heure jusqu'à
» deux , surtout pour les
» Ecoliers , & le jeu re-
» commençoit le soir.
» Le prix du Spectacle
» étoit de deux sols six
» deniers par tête. Les
» Comédiens de l'Hôtel
» de Bourgogne s'étant
» plaints au Cardinal de
» Richelieu , que trois
» Bateleurs entrepre-
» noient sur leurs droits ,
» Son Eminence voulut
» juger de ce différend
» par ses yeux. Ils furent
» mandez au Palais
» Royal , * où ils reçu-
» rent ordre de jouer
» dans une Alcové. Ils
» se surpassèrent dans la
» Scene de Gros Guil-
» laume en femme ,
» fondante en larmes ,
» pour appaiser la colere
» de Turlupin son mari ,
» qui , le sabre à la main ,
» menaçoit à chaque in-
» stant de lui couper la
» tête , sans vouloir l'é-

* Qu'on ap-
pelloit alors
le Palais Car-
dinal.

1616. » qu'il portoit dans la Farce , ressem-
bloit à celui de Brigueille (1) , qu'on

(1) Comé-
dien Italien, » a tant admiré sur le Théâtre du petit

» couter : Scene d'une
» heure entiere , dans la
» quelle cette femme, tan-
» tôt debout, tantôt à ge-
» noux , lui disoit mil-
» le choses touchantes ,
» & tentoit tous les
» moyens de l'attendrir.
» Au contraire , le mari
» redoublant ses mena-
» ces ; vous êtes une
» masque , lui disoit-il ,
» je n'ay point de comp-
» te à vous rendre. Il
» faut que je vous suë.
» Eh mon cher mari, re-
» prit-elle , je vous en
» conjure par cette sou-
» pe aux choux , que
» je vous fis manger hier,
» & que vous trouvâtes
» si bonne. A ces mots
» le mari se rend , & de
» sa robe lui tombant des
» mains ; Ah ! la caro-
» gne , lui dit-il , elle
» m'a pris par mon foi-
» ble , la graisse m'en
» fige encore sur le cœur,
» &c. . . . Voici encore
» une autre Scene. Gaul-
» tier Garguille vomif-
» soit mille imprécations
» contre les Servantes ,
» ajoutant qu'il étoit
» obligé d'en changer
» tous les huit jours : &
» après avoir détaillé

» tous leurs défauts , il
» finissoit par celui de la
» malpropreté , en répé-
» tant vingt fois , qu'il
» avoit trouvé les sien-
» nes se peignant sur la
» marmite, & qu'il n'é-
» toit plus surpris de
» trouver des cheveux
» dans sa soupe ; Oh !
» bien , dit Turlupin ,
» celle que je vous ai
» promise est le Phoenix
» des Servantes , vous
» ne trouverez plus de
» cheveux , elle se coëffe
» toujours à la cave, &c.
» Ce Spectacle, tel qu'on
» peut se le figurer, plût
» au Cardinal ; il fit ve-
» nir les Comédiens , &
» leur reprochant qu'on
» seroit toujours triste
» de la représentation de
» leurs Pièces, il leur or-
» donna de s'affoier ces
» trois Acteurs Comi-
» ques. » Ce récit est
» faux à beaucoup d'é-
» gard ; premierement ,
» Gaultier Garguille , ni
» Turlupin , n'étoient
» point garçons Boulan-
» gers. Secondement , le
» tems marqué pour leur
» entrée au Théâtre n'est
» point juste , en citant le
» Cardinal de Richelieu au

» Bourbon. Ils avoient d'ailleurs une
» ressemblance extraordinaire. Leur 1616.
» taille étoit la même , & leur visage
» avoit aussi beaucoup de rapport.
» Tous deux jouoient le rôle de Zani ,
» qui est le facécieux de la bande : ils
» portoient un même masque , & l'on
» ne voyoit point d'autre différence
» entr'eux , que celle qu'on remarque
» dans un tableau , entre l'original , &
» une excellente copie. Jamais Comé-
» dien n'a composé ; ni mieux conduit
» la Farce que Turlupin ; ses saillies
» étoient pleines d'esprit , de feu & de
» jugement. Il lui manquoit un peu de
» naïveté. Adroit d'ailleurs , fin , dissi-
» mulé , & fort agréable dans la con-
» versation. Il monta sur le Théâtre de
» l'Hôtel de Bourgogne (a) dès l'en-
» fance , & il n'en descendit que pour

Palais-Royal : car le 16.
Février 1622. on trouve
une Sentence qui con-
damne Etienne Rufin ,
dit la Fontaine , Hugues
Gueru, dit Fléchelle, Ro-
bert Guerin, dit la Fleur,
& Henri le Grand , dit
Belleville, & autres leurs
Compagnons , Comé-
diens représentans en
l'Hôtel d'Argent, (l'Hô-
tel de Bourgogne étant

lors-occupé par d'autres
Comédiens.) Voilà une
preuve complète de la
fausseté du fait avancé ,
par le Mémoire cité.

(a) Nous venons de
voir que ces deux Ac-
teurs. & Guillot Gorju
leur camarade , étoient
Comédiens du Marais ,
& qu'ensuite ils passe-
rent à l'Hôtel de Bour-
gogne.

1616.

» entrer dans le tombeau. L'amour des
 » femmes le tyrannisa longtems : mais
 » le mariage le rendit plus réglé. Il fut
 » marié deux fois , & laissa peu de
 » bien à ses enfans , qui prirent le
 » parti de la Comédie. Sa veuve se re-
 » maria à d'Orgemont , le meilleur
 » Comédien de la Troupe du Marais.
 » Nous avons son portrait en habit de
 » Théâtre , gravé par Huret. »

On en par-
 lera ci-après,
 sous l'année
 1619.

Sauval n'a point marqué le tems de
 l'entrée au Théâtre des deux célèbres
 Comiques dont nous venons de parler ,
 non plus que celui de leur mort. Il n'est
 pas plus exact dans ce qu'il donne de
Gaultier Garguille. A l'égard de cette
 dernière époque , nous croyons pou-
 voir y suppléer par l'article de *Guillot*
Gorju , qui ne monta sur le Théâtre
 qu'après eux , & qui nous détermine à
 croire que Gaultier Garguille , à qui il
 succéda , & ses deux camarades mou-
 rurent en 1634.



LA PERSÉÈNE, 1617.

O U

LA DÉLIVRANCE
D'ANDROMÈDE,
TRAGÉDIE

DE JEAN DE BOISSIN
de Gallardon.

JEAN DE BOISSIN DE GALLARDON, BOISSIN
Poète Dramatique assez méprisable, DE GAL-
est Auteur de cette Tragédie, & de LARDON.
quatre autres Pièces, que le hazard, &
le soin des amateurs du Théâtre a fait
parvenir jusqu'à nous. L'avis aux Lec-
teurs, qui est à leur tête nous enga-
ge à croire que si elles n'ont pas été
représentées, du moins, Boissin les a
composées à cette intention : voici de
quelle façon il s'exprime dans cet avis
apologétique.

„ J'avois presque consacré au silen-
„ ce ces premiers fruits, qu'une veine
„ naturelle m'a fait enfanter : mais
„ ayant reçu tant de faveurs du cœur

L iij

1617.

„ Parnassien , j'offenserois , si j'ene fai-
 „ sois paroître quels effets produit le
 „ Nectar de la sacrée fontaine , fabric-
 „ quée par le brave Courfier de cetui
 „ qui tire la quintessence de ma pre-
 „ miere Tragédie , nommée *PERSÉEN-*
 „ *NE*. Le sujet de laquelle j'ai tiré
 „ des Quatrième , & Cinquième Livres
 „ de la *Métamorphose* d'Ovide : com-
 „ me de mesme ma *FATALE* , du Livre
 „ huitième. Pour *LES URNES VIVAN-*
 „ *TES* , ou *LES AMOURS DE PHÉLIDON* ,
 „ & *POLIBELLE* , je les ai linées sur un
 „ sujet que j'avois gardé en mon ame ,
 „ depuis quelques années. Les deux His-
 „ toires saintes (a) ont été par moi ti-
 „ rées du Livre de la Vie des Saints ,
 „ avec toute la naïveté à moi possible.
 „ Ce n'est point le fruit que l'on picore
 „ dans les Colléges , qui m'a fait esclorre
 „ ces Pièces , ains plustost les faveurs
 „ divines , & du double Mont. J'ai laissé
 „ beaucoup de fictions , pour recher-
 „ cher la plus grande facilité en icelles à
 „ moi possible , afin de les rendre intel-
 „ ligibles à chacun. Recevez ce premier
 „ essai de bonne volonté , attendant

(a) LE MARTYRE DE | MARTYRE DE SAINTE
 SAINT VINCENT , LE | CATHERINE.

„ quelque chose plus favorable , où
„ j'ay commencé d'agriculturer. Je n'ai
„ point accompagné mes œuvres de
„ chœur , attendu qu'on les retranche
„ le plus souvent , en représentant les
„ Histoires. „ (a)

1617..

Nous laissons aux Lecteurs la liberté de faire ses réflexions sur la singularité de cet Avis , assez ordinaire cependant aux Auteurs du tems , pour passer à cette premiere Tragédie , dont le sujet est trop connu pour en donner un Extrait. Après que Persée a épousé Andromede , il s'entretient familièrement avec les Princes Ethiopiens , & s'informe avec soin de l'état du País. Seigneur , répond un Prince.

Ethiops commença habiter cette terre

.....

Or d'autant que sur nous il regna le premier,
Notre nom a reçu de lui son origine ;
Et il se trouve ainsi dans les Oeuvres de Plin.

(b) On commençoit dès-lors à sentir l'inutilité , & l'embarras des Chœurs. C'est à Hardy que nous avons l'obligation de cette réforme : ainsi que des Pro-

logues , dont l'usage a cependant duré plus longtems. Les Poëtes s'en servent encore même quelquesfois, en certaines occasions.

1617.

LA FATALE

OU

LA CONQUÊTE DU SANGLIER

DE CALYDON,

TRAGÉDIE

DE JEAN DE BOISSIN
de Gallardon.

MÉléagre ouvre la Scene, par un grand étalage d'érudition, qui ne sert qu'à montrer l'ignorance de l'Auteur.

MÉLÉAGER.

Si la vertu qui rend les humains immortels,

Pleine d'humanité leur construit des Autels :
Autels que l'on ne peut démolir & détruire
Des lieux où il lui plaist une fois les eslire.
Je dis donc qu'elle a fait les César admirer,
Induisant tout Monarque à son but aspirer.
Plutarque, Cicéron, Socrate, Demosthene,
Les Enfans d'Apollon, à la féconde veine
Ont acquis leurs lauriers à son aide & faveur,
Et dans son temple en ont affi ché la faveur, &c.

Absorbé dans ces belles pensées , ce Prince paroît étonné de l'arrivée de Thésée , & lui en demande le sujet : Thésée fait un long récit des ravages causés par le monstrueux Sanglier , ministre des vengeances de Diane , & reprenant cette Histoire dès sa source , il raconte à Méléagre des choses , dont ce Prince devoit naturellement être mieux instruit que lui. Mais ce n'est pas la seule ineptie qu'on trouve dans les Ouvrages de notre Poète. Le second Acte contient la chasse du Sanglier ; on seroit tenté de croire qu'elle se passe aux yeux des Spectateurs, car Atalante en fait le récit , comme d'une chose présente. Méléagre excite les Levriers , Atalante frappe le monstre avec son dard , & le Prince l'acheve. Il enlève la peau de cet Animal ; dont il fait présent à Atalante , avec la hure , & tout le train de derrière. Plexique & Toxée veulent s'opposer à ce partage , la dispute s'échauffe , on en vient de part & d'autre aux démentis , & aux injures. Méléagre termine le différend , avec la vie de ses deux Rivaux.

A T A L A N T E.

Helas ! qu'avez-vous fait ?

L v.

1617.

MÉLÉAGER.

Il me sont obligez ;

Car des malheurs mondains je les ai déchargéz.

Althée apprend au troisiéme Acte la mort de ses freres , & ne respirant que la vengeance , elle jette au feu le fatal tison. Au quatriéme , Méléagre ressent de violentes douleurs.

MÉLÉAGER.

Je ne sçay pas si c'est la peine de la chasse ,

Qui d'un sang corrompu la pleuresie amasse , &c.

Oeneüs accourt aux cris de Méléagre , mais un peu trop tard : il en demande le sujet , on lui montre le corps du Prince. Althée au désespoir , se poignarde au dernier Acte ; les sœurs de Méléagre brulent son corps , & après avoir recueilli ses cendres , les mettent dans leur sein.



LES URNES VIVANTES, 1617.

O U

LES AMOURS DE PHÉLIDON

ET DE POLIBELLE,

TRAGI-PASTORALE

DE JEAN DE BOISSIN
de Gallardon.

L'Auteur semble avoir voulu nous faire entendre par son Avis, que cet Ouvrage a été composé sur une intrigue de cœur qu'il avoit depuis quelques années, & dont il conservoit toujours une précieuse idée. Nous ignorons de quelle manière il a conduit son aventure amoureuse, mais nous assurons qu'il s'est exprimé très-bizarrement dans son Poëme, qui est tout-à-fait extravagant. Il est divisé en quatre Actes, dont chacun porte un nom différent, sans que l'Auteur en dise la raison. Dans le premier intitulé PHÉLIDON & POLIBELLE, ces deux Amans se jurent un amour éternel. Phélidon prit l'Amour de lui lancer de nouveaux traits. Au second, que le Poëte a voulu

L vj

1617.

nommer **ALCYONE**, **Roserin**, rival de **Phélidon**, veut troubler son bonheur en rendant **Polibelle** jalouse d'**Alcyone**, à qui il fait entendre, d'un autre côté, qu'elle gagnera facilement le cœur de **Phélidon** qu'elle aime. **ROSERIN**, qui donne son nom au troisième Acte, fait voir à **Polibelle**, **Alcyone** couchée auprès de **Phélidon**, au fond d'une grotte. Ce spectacle perce le cœur de la tendre **Polibelle**, qui ne veut pas survivre à l'infidélité de son Amant. **Alcyone** n'est pas plus contente de **Phélidon**, que le hazard seul a fait trouver à ses côtés, & n'en reçoit que des froideurs. Outrée de désespoir, elle prend la résolution de s'arracher la vie; & l'exécute au quatrième Acte, intitulé **LILINNE**. On vient annoncer à la **Bergere** qui porte ce nom, qu'**Alcyone** s'est précipitée dans la mer, du haut d'un Promontoire du Vivarez. Le triste **Phélidon** veut mourir aussi, pour accompagner sa chère **Polibelle** au tombeau.

P H É L I D O N.

J'emporteray là-bas son portrait, son image;

Puisqu'il ne m'est resté que ce précieux gage:

Ce sera mon guidon, sous lequel, en mourant,

1617.

Aux Urnes de Pluton, je l'iray adorant. (a)

L'arrivée de Polibelle sembleroit devoir dissiper le noir chagrin de ce Berger : ces deux Amans se parlent, paroissent charmez l'un de l'autre, mais leur résolution est prise, c'est une espèce de fatalité, & rien ne peut les empêcher de mourir. On ne sçait cependant ce qui peut les y obliger. Un certain Odifleur termine ainsi la Tragi-Pastorale.

ODIFLEUR.

Leurs jours sont achevez, allons les inhumer,
Puisqu'après le trépas nous les devons aimer.

aux Spectateurs.

Messieurs, ce dur convoy, pour un peu nous retire,

Mais c'est pour apprêter une Farce pour rire.

On croiioit que ces deux derniers vers servent à annoncer le cinquième Acte, & le dénouement de sa Pièce, d'autant plus nécessaire, qu'on n'en voit pas la fin. C'est cependant ce que l'Au-

(a) On ne comprend pas aisément ce que l'Auteur entendoit par ces Urnes de Pluton. Le malheur d'Alcyone doit

paroître d'autant plus merveilleux, que le Vivarez est éloigné de la mer, de plus de trente-cinq lieues.

1617. **1617.** L'auteur n'a pas jugé à propos de faire. La Farce dont nous allons parler, & qui parût au Théâtre cette année, supplée fort à propos, à celle que Boissin avoit promis; c'est une de celles que Gros Guillaume, & ses Camarades, représenterent à l'Hôtel de Bourgogne. Comme l'Ouvrage est très-court, & que ces sortes de Pièces sont extrêmement rares, nous croyons que le Lecteur ne nous sçaura pas mauvais gré de la transcrire ici toute entière.

F A R C E

Plaisante & récréative.

A C T E U R S.

GROS GUILLAUME, *Vieillard.*

FLORENTINE, *fille de Gros Guillaume.*

HORACE, *Amant de Florentine.*

TURLUPIN, *Valet de Gros Guillaume.*

La Scene est à Paris, dans la maison de Gros Guillaume, & dans la rue.

ARGUMENT DE LA FARCE.

Gros Guillaume va en marchandise, & donne sa fille en garde à Turlupin. Le Seigneur Horace vient pour

*l'avoir en mariage. Turlupin le veut
tuer. Il le reconnoît , demande des
gages pour porter à Florentine sa
Maîtresse. Le Seigneur Horace lui
donne une chaîne , il la retient. Le
mariage se fait : le Pere revient de
la marchandise, puis tous se battent.*

1617.

FARCE NOUVELLE.

SCENE PREMIERE.

GROS GUILLAUME, *seul.*

EN campagne, en campagne : foi d'homme,
il n'est que de faire trafic. J'ai pris une
résolution d'aller aux Indes. Il faut nécessairement
que je parte , mes vaisseaux m'attendent , tout est
équipé , il n'y a qu'une chose qui me baillera du
soin en tête : j'ai une petite friande au logis , je
crains , (puisque son honneur est déjà fendu)
qu'il ne se casse de tout. Toutefois j'en veux
demander conseil à Turlupin. Turlupin ?

SCENE II.

GROS GUILLAUME, TURLUPIN.

TURLUPIN.

Qui va là ?

1617.

GROS GUILLAUME.

Je te veux communiquer une affaire d'importance. J'ai résolu d'aller aux Indes.

TURLUPIN.

Qu'y faire ? vous faut-il sortir de la Ville de Paris ?

GROS GUILLAUME.

O la bête ! les Indes sont éloignées d'icy d'un grand espace.

TURLUPIN.

Vous embarquerez vous à Montmartre ?

GROS GUILLAUME.

O le gros asne ! C'est par la mer qu'il faut que j'aille aux Indes : mais ce n'est pas-là où je me veux arrêter : je te veux donner en garde ma petite Florentine. Tu sçais qu'elle est jeune. Il ne faut que faire un faux pas pour glisser dans un bourdeau : & puis l'honneur seroit perdu ?

TURLUPIN.

Vous avez raison : elle commence déjà à sentir l'avoine d'une lieue loin , par ma foy.

GROS GUILLAUME.

Je la veux appeller. Florentine ? ma fille , venez parler à votre pere ? Ah ! la voilà , foy d'homme , la petite friquette.

S C E N E I I I

GROS GUILLAUME , FLORENTINE , TURLUPIN.

FLORENTINE.

B On jour, mon Pere.

GROS GUILLAUME.

Ma fille , je veux vous dire adieu. Il faut résolument que je m'en aille ; & fermez la porte de la casemate virginale , sur-tout. Pour moi je veux aller aux Indes trafiquer.

FLORENTINE , *pleurant.*

Comment mon pere , vous nous voulez donc ainsi quitter ? comment sera-t'il possible que je vive en votre absence ?

TURLUPIN , *à part.*

Oh la vilaine ! comme elle fait bien la pleureuse. Elle voudroit qu'il lui en eût coûté la tête de son pere , & que le reste du corps fut à saint Innocent.

GROS GUILLAUME.

Turlupin , je te recommande la maison , & l'honneur de ma fille : fais-y soigneusement garde.

TURLUPIN.

Je serai toujours dessus , ou auprès d'elle. Adieu donc , mon Maître.

1617.

S C E N E I V.

FLORENTINE, TURLUPIN.

FLORENTINE.

Maintenant que mon pere est sorti , je voudrois bien te communiquer un secret , Turlupin : c'est que je suis grandement éprise d'amour.

TURLUPIN , à part.

N'est-ce pas de moi ? mort de ma vie , c'est un beau sujet !

FLORENTINE.

Je voudrois que tu m'eusse fait un plaisir.

TURLUPIN.

Tout à l'instant ; si vous voulez , couchez-vous-là.

FLORENTINE.

Eh ! allez , villain. Croyez-vous que ma puissance soit bornée d'un si pauvre objet que vous ? C'est que je porte une affection particuliere au Seigneur Horace. Je voudrois que vous lui eussiez porté cette bague.

TURLUPIN.

Je ne manquerai point de la lui donner. Allez à la maison , & préparez toujours la soupe.

SCENE V.

HORACE, *seul.*

JE viens de Hollande , de Flandres , d'Italie , d'Angleterre , & d'Espagne , mais je n'ay jamais rencontré rien qui m'ai tant ému , que les beautés de Florentine.

SCENE VI.

HORACE, TURLUPIN.

TURLUPIN *à part.*

MOn Maître m'a donné charge de garder le logis : voici , sans doute quelqu'amoureux , je me veux mettre en deffense. (*haut.*) Qui va-là ? Que demandez-vous ici ? Ne bougez de-là.

HORACE.

Comment , coquin ! vous faites des comparaisons avec mon courage , & avec ma valeur ? Il faut que je vous tue à l'instant.

TURLUPIN.

Ah ! Monsieur , regardez ce que vous faites. Si vous me baillez un coup d'estoc , vous creverez le sac à la merde. Si le verre est une fois cassé , vous perdrez l'occasion d'y boire.

HORACE.

Qui est-tu ? qui me vient ici au-devant ?

1617.

T U R L U P I N.

Qui êtes-vous ? toi-même ?

H O R A C E.

Je suis le Seigneur Horace , la valeur & la fleur de l'armée.

T U R L U P I N.

Eh ! mort de ma vie , vous me voulez tuer , & c'est vous que je cherche. J'ai charge de Madame Florentine de vous parler.

H O R A C E.

Est-il possible ! Quoi vous êtes son serviteur ? vraiment Monsieur , je vous demande pardon d'avoir attenté si avant sur vous.

T U R L U P I N , *à part.*

De lui bailler la bague , il n'est pas besoin. Elle me servira bien.

H O R A C E.

Quelles nouvelles as-tu de ma Maîtresse ? Turlupin ?

T U R L U P I N.

Bien tristes , Monsieur ; la pauvre fille avoit une chaîne comme la vôtre , en allant près de la Riviere , elle l'a laissé tomber dedans.

H O R A C E.

Je lui veux faire un présent de la mienne. Donne-lui de ma part.

T U R L U P I N.

Je n'y manquerai pas , mais je vous avertis d'une chose , de ne lui en point parler , car

elle ne veut pas qu'on lui reproche ce qu'on lui donne.

1617.

H O R A C E.

Je ne lui en dirai jamais mot.

T U R L U P I N.

Venez donc ici à demie-heure.

S C E N E V I I.

FLORENTINE , TURLUPIN.

F L O R E N T I N E.

E H bien , Turlupin , as-tu parlé au Seigneur Horace ? Lui as-tu donné l'anneau ?

T U R L U P I N.

Oui , Madame ; mais comme vous sçavez que les hommes généreux ne veulent pas qu'on leur reproche rien , aussi ne faut-il pas que vous lui en parliez.

F L O R E N T I N E.

Vraiment , je n'ay garde.

T U R L U P I N.

A propos , le voici.

S C E N E V I I I.

FLORENTINE , HORACE ;
TURLUPIN.

H O R A C E.

MA chere ame , il y'a une infinité de siècles que je desire de vous voir : par-

1617. donnez au trop d'hardiesse que j'ay de vous
présenter mon service.

TURLUPIN , *bas à Horace.*

Ne lui parlez pas de la chaîne ?

H O R A C E .

O le brouillon ! tu m'empêches en mes discours.

F L O R E N T I N E .

Monsieur , ce n'est pas peu d'honneur que vous me faites , de me faire participante de vos affections.

TURLUPIN , *bas à Florentine.*

Gardez-vous , sur-tout de lui parler de la bague ?

H O R A C E .

Madame , vos yeux peuvent graver toutes sortes de loix sur mon esprit , tant leurs rayons ont de puissance.

TURLUPIN , *bas à Horace.*

Ne soyez pas si indiscret que de lui parler de la chaîne.

F L O R E N T I N E .

Monsieur , je vous ai déjà témoigné , en vous envoyant ma bague , combien je vous affectionnois.

T U R L U P I N , *à part*

Tête , non pas de ma vie , me voilà découvert.

H O R A C E .

Madame , je n'ay pas oui parler de ba-

gue ; mais il est bien vrai que je vous ai
envoyé une chaîne d'or par Turlupin.

1617.

TURLUPIN, *à part.*

O le diable ! me voilà séduir, il faut tout
rendre.

HORACE.

Turlupin ! où avez-vous mis la bague , &
la chaîne.

TURLUPIN.

Les voici toutes deux , Monsieur , j'avois
oublié à les donner.

S C E N E I X.

**GROS GUILLAUME , FLOREN-
TINE , HORACE , TURLUPIN.**

GROS GUILLAUME.

H **E**ureux voyage ! heureux voyage ! foy
d'homme , j'ai apporté toutes sortes de
marchandises. Mais quel est ce bruit que
j'entens devant ma porte ? Ah ! ah ! c'est
Turlupin. Eh bien , mon serviteur , quelles
nouvelles. Quel est ce nouveau venu ici ?

TURLUPIN.

C'est votre gendre , Monsieur.

GROS GUILLAUME.

Comment ! trente Diabes ! mon gendre !
S'est-il marié à ma fille ?

HORACE.

Oui , Monsieur,

1617.

GROS GUILLAUME à Turlupin.

Et vous avez enduré cela sans y contredire ? Il faut que je vous tue : c'est fait de votre vie.

TURLUPIN.

Ah ! Monsieur , ne tuez pas un pauvre orphelin.

GROS GUILLAUME.

Et vous , Monsieur Horace , vous aurez cent coups de bâtons : & vous aussi , Madame la vilaine. Adieu.

LA PERFIDIE D'AMAN,

MIGNON ET FAVORI D'ASSUERUS,

TRAGÉDIE

En trois Actes , & en vers Alexandrins , par un Anonyme.

Cette Tragédie est allégorique à la fortune , & à la fin funeste du Maréchal d'Ancre. Nous sommes bien éloignés d'adopter dans notre Histoire plusieurs libelles, travestis grossièrement en Poèmes Dramatiques , qui ont été composés sur ce sujet : Mais cette Pièce étant plus modérée , & personne ne s'y trouvant nommée , il est très-croyable qu'elle a été représentée. La mémoire de

de ce malheureux étranger , étoit tellement en horreur parmi le peuple , & la Cour s'étoit déclarée si hautement contre elle , que dans ce tems de licence , on crut plaire généralement , & faire un chef-d'œuvre , de trouver de l'analogie entre le Maréchal d'Ancre , & le favori d'Assuérus. En voici l'Extrait.

1617.

ACTE PREMIER.

Assuérus s'entretient avec ses Courtisans de sa puissance sans bornes. Il parle ensuite du superbe festin , où l'orgueilleuse Vasthi refusa de se trouver , & ajoute , qu'il veut couronner la douceur d'Esther , en lui donnant la place de cette rébelle. Un Domestique d'Esther , vient de sa part , prier le Roi d'accepter un souper qu'elle voudroit lui donner : Assuérus promet de s'y rendre.

ACTE II.

AU milieu de ses grandeurs , l'insatiable Aman se plaint amèrement , & croit que son bonheur n'est pas encore parfait.

Tome IV.

M.

1617.

Et toutefois encor n'ai-je pas de repos
 Un certain Mardochée en tous lieux me cour-
 rousse,
 Qui se moque de moi, & bien loin me re-
 pousse.
 Comme homme de néant ; je lui ferai sentir
 En dedans peu de jours un triste repentir.
 Le gibet est tout prêt, il faut qu'il y de-
 meure,
 Et qu'il y soit pendu avant qu'il soit une
 heure.
 Ce grand Roy Assuere commande expresse-
 ment
 Qu'on m'adore en son lieu : celui-cy seule-
 ment
 Se moque de ses loix ; il est tems de re-
 prendre
 Le crime de ce Juif, je vais le faire pendre.
 Ah ! te voici, coquin ! Qui te fait si hardy
 D'entrer en cette place ? Es-tu pas étourdy ?

M A R D O C H É E.

Que veux-tu dire aujourd'hui, cet homme
 épouvantable,
 Qui croit m'épouvanter de sa voix effroya-
 ble ?
 As-tu bû trop d'un coup ? Tu es bien furieux !
 Nul homme n'ose-t'il se montrer à tes yeux ?

A M A N.

1617

Oui , mais ne sçais-tu pas ce que le Roi
commande ,

Que le peuple m'adore ; autrement qu'on le
pende ?

Et encor ose-tu te montrer devant moi !
Je t'apprendray bientôt à mépriser le Roy.

M A R D O C H É E .

O le grand personnage ! adorer un tel
homme ?

J'adorerois plutôt la plus petite pomme ,
Et ne fait-il pas beau ; qu'un petit raboteur ,
Qu'un homme roturier reçoive un tel hon-
neur !

Tu te devrois cacher , &c.

A C T E III.

EN quittant la table d'Esther, Assue-
rus se fait lire les Annales de son
Empire. Il trouve que Mardochée a
rendu un service important , sans en
avoir été récompensé. Sur ces entre-
faites , Esther vient porter ses plaintes
contre Aman. Le Roi, sans vouloir l'é-
couter , ordonne qu'on le pendre. Le
Bourreau entre au même instant , &
saisit le criminel par le collet.

M ij

1617.

A M A N.

Il me faut donc mourir.

• B O U R R E A U .

C'est chose résolue :

Oui , il te faut mourir : Tiens , le Roi te
salue ,

C'est ton dernier carcan. Allons il se fait tard.

A M A N ,

Je te prie , ô Bourreau , ayez un peu d'é-
gard

A moy qu'à un autre homme. Hélas que
d'amertume , &c.

Aman continue à déplorer son sort :
le Bourreau s'impatiente , & veut exé-
cuter ses ordres.

B O U R R E A U .

C'est par trop caquetté ,

Allons , voilà bien dit , pour moi je suis
hâté !



PIRAME ET THISBÉ,

TRAGÉDIE

DE THÉOPHILE.

Toute foible qu'est cette Tragédie, elle eût un succès inouï, dans sa nouveauté, & se conserva long-tems au Théâtre. En effet, elle est la plus supportable de toutes celles qui avoient paruës jusqu'alors sur la Scène Françoisë, & au-dessus des Poëmes de Gagnier. On y peut remarquer une sorte de conduite, qui ne se trouve pas même dans les contemporains. Elle n'est point enfin si excessivement ennuyeuse que les Pièces de Hardy, dont celle-ci fit encore plus sensiblement appercevoir les defectuosités. En un mot, on peut regarder la premiere représentation de *Pyrame & Thisbé*, comme l'époque fatale de la gloire de cet ancien Auteur, & le premier coup porté à sa réputation, que Racan, Mayret, & les autres qui vinrent après, acheverent

1617.

d'obscurcir. (a) Si Théophile eût continué à travailler en ce genre, il auroit peut-être évité certains défauts, &

Mémoires de
Marolles, p.
24.

Sorel, Bi-
bliothèque
Françoise,
pag. 186.

(a) Hardy avoit
composé plus de huit
cens Pièces de Théâtre,
dont les vers étoient
si durs, qu'elles les
rendirent désagré-
bles, au même-tems
qu'on vit paroître les
Bergères de Racan, la
Thïsbe de Théophile
& la Sylvie de May-
ret. Joignons ici un
passage de Sorel, que
nous avons rapporté
plus au long dans la vie
de Hardy. Il l'étoit
passé un long tems que
les Comédiens n'a-
voient en autre Poëte
que le vieux Hardy...
Mais depuis que Théo-
phile eût fait jouer sa
Thïsbe, & Margot sa
Sylvie, M. de Racan
ses Bergères, M. de
Gombaud son An-
ranche, le Théâtre fut
plus célèbre, & plusieurs
s'efforcèrent d'y don-
ner un nouvel entre-
tien. Ce discours
est au fond le même
que celui de l'Abbé de
Marolles, à la réser-
ve, que soit négligen-
ce, soit faute de mé-
moire, celui-cy a con-

fondé l'ordre des tems
que ces Poëtes ont paru
au Théâtre, pour la pre-
mière fois, au lieu que
Sorel l'a suivi plus exac-
tement, comme nous le
verrons par la suite. Ce
que nous avançons du
succès de la Pièce, & du
long-tems qu'elle resta
au Théâtre, se justifie
par le témoignage des
Auteurs contemporains.
On ne rapportera que ce
qu'en a dit Scudery dans
la Comédie des Comé-
diens, qui fut représen-
tée au commencement
de 1635, dix-huit ans
après la Pièce de Théo-
phile. C'est beau-soleil
qui parle, & qui fait l'é-
numération des Poëtes
qu'ils peuvent jouer.
« Nous avons, dit-il,
encore le Pyrrhus de
Théophile, Poëme qui
n'est mauvais, qu'en ce
qu'il a été trop bon.
« Car excepté ceux qui
n'ont point de mé-
moire, il ne se trou-
ve personne qui ne le
sçache par cœur : de-
sorte que les raretés
empêchent, qu'il ne
soit rare. »

mieux entendu le Théâtre. (a) M. Despréaux, qui relève les deux vers suivans, que l'Auteur fait dire par Thibé.

1617.

Ah ! voici le poignard, qui du sang de son maître

S'est souillé lâchement. Il en rougit le traître.

M. Despréaux, dis-je, n'a pas ignoré qu'une partie de la Pièce est remplie de ces fausses pensées. Au cinquième Acte, Pyrame croyant qu'un Lion a dévoré Thibé, apostrophe ainsi cet animal.

Toy son vivant cercueil, reviens me dévorer,

Cruel Lyon, reviens, je te veux adorer.

S'il faut que ma Déesse en ton sang se confonde,

Je te tiens pour l'Autel le plus sacré du monde.

Mais pour justifier les louanges qu'on a donné à cette Tragédie, ajoutons

(a) L'Abbé d'Aubignac nous a conservé un fait anecdote arrivé à une représentation de cette Pièce. « Une jeune fille qui n'avoit jamais été à la Comédie, voyant Pyrame qui se veut suer, à cause qu'il

» croit sa Maîtresse
» morte, dit à sa mère
» qu'il falloit avortir
» Pyrame que Thibé
» étoit vivante » Pratique du Théâtre de l'Abbé d'Aubignac, édition d'Hollande, pag. 299.

1617.

ici quelque'endroit passable. C'est au quatriéme Acte, lorsque Thisbé & son Amant prennent la résolution de s'enfuir ensemble.

T H I S B É.

Je serai bienheureuse , ayant de la fortune
Et disgrâce, & faveur avecque toy commune.

.....
Lorsque je n'aurai point d'espions à flatter ,
Que je n'aurai parens , ni mere à redouter :
Et qu'Amour ennuyé de se montrer barbare ,
Ne nous donnera plus de mur qui nous sépare.

Lors , je n'aurai personne à respecter que
toy.

P Y R A M È.

Lors , tu n'auras personne à commander
que moy.

Dessus mes volontés la tienne souveraine ,
Te donnera toujours la qualité de Reine ,
Thisbé , je jure ici la grace de tes yeux ,
Serment qui m'est plus cher , que de jurer
les Dieux.

Ce dernier vers est heureux ; il est
l'original de ce joli couplet.

J'en jure par tes yeux (*bis*)

Serment qui m'est plus cher que de jurer les
Dieux ,

Que si tu m'aime bien, je t'aime encore mieux.

Passons présentement à la vie de
l'Auteur.

1617.

THÉOPHILE VIAUD, plus connu sous le simple nom de *Théophile*, naquit vers l'an 1590. à Bouffères Sainte Radegonde, Bourgade de Guienne dans l'Agénois, sur la rive gauche du Lot, un peu au-dessus d'Aiguillon, dans le voisinage de la Garonne, & à une demi lieue du Port Sainte Marie. Quelques Auteurs mal informés, ont avancé qu'il étoit de Clérac, mais sans fondement, puisque la preuve du contraire se trouve dans son apologie latine, & plus clairement encore dans une lettre écrite de sa prison à son frere (a). A l'égard de sa naissance, le Pere Garasse,

(a) *Vais, comme il s'y exprime.*

Quelques lacs qui me
soient tendus
Par de subtils adversai-
res,

Encore n'ai-je point per-
du

L'espérance de voir Bouf-
fères.

Encore un coup, le Dieu
du Jour

Tout devant moi fera sa
Cour,

Aux rives de notre héri-
tage.

Ce sont les droits que
mon pais

A mérité de ma naissan-
ce,

Et mon sort les auroit
trahis,

Si la mort m'arrivoit
en France.

Non, non, quelque
cruel complot,

Qui de la Garonne & du
Lot,

Veuille éloigner ma sé-
pulture :

Je ne dois point en au-
tre lieu

Rendre mon corps à la
nature,

Ni résigner mon ame à
Dieu.

1617.

se livrant un peu trop à sa passion , dit , Livre I. Chapitre XIV. de sa Doctrine Curieuse , qu'il étoit fils d'un Cabaretier de Village. Théophile répondit , par l'apologie latine , dont on vient de parler , que son extraction n'étoit point si méprisable , puisque son ayeul avoit été Secrétaire de la Reine de Navarre , que son pere ayant pris d'abord le parti de la Jurisprudence , avoit quelques années suivi le Barreau au Parlement de Bourdeaux : mais que forcé par les guerres civiles , à quitter cette Capitale de la Guyenne , il s'étoit retiré au pays de sa naissance , & avoit consacré le reste de ses jours aux Muses. Il ajoute , qu'un de ses oncles , frere aîné de son pere , avoit obtenu du Roi Henri IV. le Gouvernement de Tournon en Agenois , pour récompense de ses services militaires. Théophile vint à Paris en 1610. son éducation , son esprit , & ses talens pour la Poésie Française , lui donnerent entrée dans plusieurs maisons , & l'introduisirent à la Cour. Sa Tragedie de PYRAME & THISBÉ , acheva d'établir sa réputation (a) : mais ses mœurs irré-

(a) On a placé cette pièce sous la fin de l'année 1617. qui est au plus tard le temps où elle

gulieres , & ses poësies licencieuses lui susciterent de fâcheuses affaires. En 1619. le Roy lui fit signifier par le Chevalier du Guet , un ordre de sortir du Royaume. Il obéit & passa à Londres : c'est ce qui a donné lieu de dire , mal-à-propos , que le Roi d'Angleterre l'avoit appelé. (a) Ses amis , & ses protecteurs sollicitèrent son rappel. A son retour , il abjura la Religion Calviniste , dans laquelle il étoit né , pour embrasser la Catholique. Cette dé-

1617.

peut avoir été représentée : Voici les raisons qui nous le font conjecturer. Il est incontestable que Mayret n'a commencé à travailler pour le Théâtre, que depuis Théophile. Nous rapporterons ci-dessous la preuve certaine que *Chryseide & Arimane*, première pièce de Mayret , parut dès 1610. *Pyrame & Thisbé* est donc nécessairement antérieure à cette date ; & doit même avoir précédé , au moins d'un an , le voyage que Théophile fut obligé de faire à Londres : ce qui revient à notre calcul. Si ces faits n'étoient pas appuyez d'autorités , ils pour-

roient paroître extraordinaire à ceux qui ne connoissent le Théâtre, que par des recherches superficielles, assemblées à la hâte , sans goût , & sans discernement. Mais nous tâchons avec soin , & autant qu'il est possible , de trouver la vérité de l'Histoire , sans nous arrêter au seul frontispice d'un Ouvrage , ni à des idées vulgaires , & qui n'ont aucun fondement.

(a) Ce voyage est réel. Théophile le fit en 1619. Il est vrai que le Roi d'Angleterre ne voulut pas le voir , mais il est faux que ce Prince l'ait jamais mandé.

1617.

son marche ne changea point son caractère ; son esprit inquiet & libertin lui attira encore de nouveaux embarras. On le soupçonna d'être Auteur du Parnasse Satyrique , qui fut imprimé à la fin de l'année 1622. Il fut poursuivi criminellement à cette occasion , & le Parlement commença à lui faire son procès. Théophile en craignit les suites, & s'enfuit. Le Parlement continuant toujours les poursuites en son absence , rendit enfin un Arrêt le 19. Aoust 1623. par lequel il fut déclaré criminel de leze-majesté Divine , pour avoir composé , & fait imprimer des vers impies , contre l'honneur de Dieu , son Eglise , & l'honnêteté publique ; & comme tel , à faire amende honorable devant Notre-Dame , & ensuite être brûlé en place de Grève. Cet Arrêt fut exécuté en effigie. Pendant ce tems-là , Théophile errant en différens endroits , se réfugia enfin au Catellet en Picardie. On découvrit sa retraite , il y fut arrêté par un Lieutenant de la Connétablie , qui l'amena à la Conciergerie le 28. Septembre suivant. On le renferma d'abord dans le cachot où avoit été mis Ravailiac. Son procès fut revû , & examiné avec beaucoup d'at-

tention. Le terme de deux ans , qu'on mit à l'instruction , donna au Public tout le tems d'hazarder ses conjectures. On disoit communément dans le monde , que Théophile étoit un homme perdu sans ressource. Ses amis , & ses partisans soutenoient son innocence , & quelques personnes désintéressées le jugeoient plus fou que coupable. (a) L'événement justifia le sentiment des derniers : car l'Arrêt qui fut prononcé , condamna seulement notre Poète à un bannissement. Lorsqu'il fut en liberté ,

1617.

(a) Balzac en parle assez désavantageusement , dans sa XIV. Lettre du premier Livre ; qui est adressée à M. de Bouthilier, évêque de Senlis. Elle est datée du 20. Septembre 1623. La réponse qu'y fit Théophile est imprimée dans les dernières éditions de ses Oeuvres ; elle mérite d'être lue. Je doute qu'il eût pu aussi facilement répliquer à ce que Malherbe en écrivit à M. de Racan , le 4. Novembre de la même année, & six semaines après l'emprisonnement de l'Auteur. » Pour Théophile, dit-il, je ne sçauois que » vous en mander. C'est

» une affaire , qui , selon la coutume , a fait grand bruit à sa nouveauté. Depuis , il ne s'en est presque point parlé. Ce qui m'en donne plus mauvaise opinion , c'est la condition des personnes à qui il a affaire. Pour moi , je pense vous avoir déjà écrit , que je ne le tiens coupable de rien , que de n'avoir fait rien qui vaille au métier dont il se mêloit. S'il meurt pour cela, vous ne devez point avoir de peur ; on ne vous prendra pas pour un de ses complices. » &c.

1617.

il se retira chez le Duc de Montmorency, son ancien protecteur. Il y tomba malade quelque tems après. Sa maladie commença par une fièvre tierce, qui se tourna en quarte : & les fatigues de sa prison, la rendirent peu à peu mortelle. Il mourut à Paris le 25. Septembre 1626. âgé de trente-six ans, après avoir reçu tous les Sacremens de l'Eglise, & fut enterré dans le Cimetière de Saint Nicolas des Champs. (a) Sans vouloir examiner les mœurs & la conduite de cet Auteur, qu'il seroit difficile de justifier, ne l'envisageons que du côté de la Poësie Dramatique. A en juger par sa Tragédie (b), il est certain

(a) Chorier rapporte dans la vie de Pierre Boissat, page 35. du premier Livre, que la veille de la mort de Théophile, Boissat, qui étoit son ami, l'étoit allé voir, Théophile lui témoigna une grande envie de manger des anchois, & le pria instamment de lui en envoyer : mais que Boissat, persuadé que ce mets étoit fort contraire à un malade, refusa de le satisfaire : refus dont il se repentit depuis, disant que ces anchois auroient

peut-être sauvé la vie à son ami : la nature demandant quelquefois des choses, qui toutes mal saines qu'elles paroissent, peuvent être salutaires, par la disposition particulière où l'on se trouve.

(b) Des Barreaux qui avoit connu Théophile, prétend qu'il est Auteur de la *Sophonisbe* que Mayret a fait paroître au Théâtre. C'est un fait que nous n'osons assurer, & qui nous paroît fort douteux. On lui attribue encore une Tra-

qu'on y reconnoît de l'esprit, des talens, une imagination vive, & quel-

1617.

gédie intitulée *PASIPHÉE*, qu'il composa; dit-on, au commencement de son entrée à la Cour, & qui ne fut imprimée qu'en 1627. sans avoir été représentée. Le Libraire, dans son avis au Lecteur, n'ose dire trop affirmativement qu'elle soit de ce Poète: il ajoute seulement qu'un de ses particuliers amis l'avoit assuré, & juré en présence de gens notables. Cet ami paroît bien être ce même Des Barreaux, accoutumé à jurer en faveur de Théophile. Quoi qu'il en soit, la pièce n'est pas capable de relever la réputation

de cet Auteur, qui, au cas qu'elle soit de lui, a fait fort sagement de n'en pas souffrir l'impression de son vivant. Elle contient au reste l'histoire, & les suites de l'amour de Pasiphaë: le tribut que Minos exige des Athéniens pour servir à la nourriture du Monstre: l'arrivée de Thésée; la passion d'Ariadne pour ce Prince, & leur fuite avec Phédre. Veut-on voir un échantillon de la Poésie. Les filles d'Athènes gémissent contre le sort qui les destine à être la proie du Minotaure.

UNE FILLE.

De ce monstre bourreau l'imaginé visage
Se présente à mes yeux, me transmet le courage,
Me glace tout le sein de mortelles terreurs,
Et déjà de l'Enfer me fait voir les horreurs.

UNE AUTRE FILLE.

Dieux! on nous fait mourir.

THÉSÉE.

Etes vous ignorantes

Des trois fatales Sœurs qui sont tout dévorantes?
L'une tient la quenouille, & l'autre le fuseau,
Mais la troisième porte un funeste ciseau,
Qui, selon que les Dieux ont mesuré notre âge,
Prompt coupe la trame, & finit son ouvrage,
Croyez-vous toujours vivre au terrestre séjour?

FILLE.

Mais en notre Printemps nous est ravi le jour.

1617.

quefois des pensées assez heureuses :
mais aucun jugement ni justesse. C'est
là ce qui manquoit totalement à Théo-
phile, & ce qui est cause que sa Poësie
est si inégale, & qu'elle tombe si fré-
quemment dans le puérile & le ridicule.

1618.

ALCMÉON,

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

CE sujet tiré de Plutarque & de
Pausanias, est propre à composer.

THÉSÉE.

Et c'est en quoi les Dieux nous obligent encore,
La vieillesse, d'ennuis, ainsi ne nous dévore.
Nous ne savons que c'est d'un continu cracher,
Qui nous vient les poulmons en phlegmes arracher,
D'être sourds, chassieux, & glacez d'un catherre,
Bref de traîner un corps qui n'est rien que de terre,
Entrer au monument aussi secs que les os
Qui depuis tant des siècles y demeurent enclos.

FILLE.

Mais nous mourrons sans mal d'une mort vio-
lente ?

THÉSÉE.

C'est pour vous exempter de quelque fièvre lente,
D'un syncope subit, ou d'un ardent poison,
Maux qui font par le corps malade la raison,
Affoiblissent l'esprit, plongent dessous la lame
Avec la cendre morte une grand'part de l'Ame :
L'empêchent de voler à l'immortalité,
Eteignant de ses feux la noble qualité, &c.

une belle Tragédie, & a été traité depuis : mais Hardy n'étoit pas assez régulier, & travailloit avec trop peu de soin, pour la rendre passable. Il a suivi à son ordinaire sa narration de point en point. Accoutumé à une certaine manière d'écrire : l'exemple des modernes n'a pû le toucher.

1618.

L'AMOUR VICTORIEUX

O U

V A N G É ,

P A S T O R A L E

D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

« **L**Ycyne & Adamante, jeunes Ber-
« geres de plus belles ; & mieux
« apparentées de l'Arcadie, rendent
« Philere & Nimée, couple de Bergers,
« qui répondoit à ces Nymphes rusti-
« ques de mérite & de fortune, éper-
« duement amoureux de leurs perfec-
« tions ; mais comme l'orgueil semble
« inséparable de la beauté, ces super-
« bes, pour retrancher toute espérance
« de mariage à leurs fidèles Amais,

1618.

» font , au mépris de Cupidon & de sa
» mere , votu à Diane. Ce qui occa-
» sionne Vénus de s'en plaindre à son
» fils , & de l'armer à la ruine de ces
» présomptueuses. Si bien que ce petit
» Dieu prend son ténis , sur le point
» que ces Bergeres font prêtes d'accom-
» plir leur vœu ; & par un accident de
» soudaine maladie , en fait différer
» l'effet ; perçant aussi d'un trait invi-
» sible le cœur de ces rebelles , au mê-
» me instant , & par une antipatie
» d'affections , fait encore que ces Ber-
» gers retrouvent leur liberté dans le
» désespoir de la jouissance. Desorte
» que la recherche alternative de ces
» Maîtresses devenues esclaves , ne sert
» que d'animer leur mépris : & pour
» comble d'infortune , le Sacrificateur
» de Vénus ayant reconnu aux prodia-
» ges survenus pendant son service , le
» manifeste courroux de la Déesse , in-
» forme l'oracle sur ce sujet , qui refere
» la cause de tels sinistres présages à
» l'orgueil des Bergeres , & commande
» que l'une d'elle soit immolée par ce-
» lui des Pasteurs auquel échoira le sort,
» s'il n'aime mieux l'épouser. Mopse
» l'ayant donc jeté , il tombe sur Phi-
» lere , à qui la pitié du malheur de sa

» rebelle fait oublier toute vengeance ;
» & convertit sa haine en amitié ,
» pour la prendre à femme. Nirée son
» intime suit ce bel exemple , & une
» double alliance accomplie en même-
» tems , ferme ce jolî sujet. »

1618.

CYRUS TRIOMPHANT

O U

LA FUREUR D'ASTYAGE,

ROY DE MEDE.

TRAGÉDIE

DE PIERRE MAINFRAY

Cette Pièce est encore plus irrégulière , & de beaucoup inférieure à toutes celles de Hardy. Au premier Acte , Astyage consulte ses Devins sur un songe effrayant : & sur leur réponse , prend la résolution de faire périr l'enfant dont Mandane est enceinte. Cette Princesse se plaint avec amertume de la dureté de son père , qui l'a forcée d'épouser Cambyse , Persan d'une ignoble extraction.

Le Roy ordonne à Harpagus , dans l'Acte suivant , de se défaire secrète-

1618.

ment du jeune Prince, que Mandane vient de mettre au jour. Harpagus remet cette commission au Pasteur Royal. Astyage apprend au troisième Acte, que malgré ses soins, Cyrus est vivant. Ce Prince déjà grand au quatrième, est instruit des obligations qu'il a à Harpagus, & de la cruauté de son ayeul : il ne balance pas à former un parti redoutable : pour arrêter ses progrès, le Roi donne le commandement de ses troupes à ce même Harpagus, qui est de part dans la conspiration.

ASTYAGE.

Je mets entre vos mains ma triomphante
armée,

Pour réduire Cyrus, & son ost en fumée.

Mandane paroît au dernier Acte, pour remercier les Dieux de la victoire que Cyrus vient de remporter, & assurer le Chœur des Vierges de Mède, qu'elles doivent tout espérer des bontés du Vainqueur.

CHŒUR DE VIERGES.

Allons donc de ce pas supplier humblement,
Les grands Dieux immortels, de faire que
son sceptre

Commande en bref aux Rois de ce globe
terrestre.

1618.

L'AMOUR MÉDECIN,

COMÉDIE

De PIERRE de SAINTE MARTHE.

Nous ne connoissons que le titre de cette Pièce, indiquée par quelques Catalogues, peut-être les Auteurs n'en sçavoient pas d'avantage.

LE MARTYRE DE SAINT VINCENT.

TRAGÉDIE SACRÉE

DE JEAN DE BOISSIN
de Gallardon.

L'Auteur crut s'acquitter d'une partie des obligations qu'il avoit au Chapitre de Viviers, en lui dédiant cette Piece ; craignant, dit-il, d'être appelé ingrat, & méconnoissant de la bienveillance dont il lui étoit redevable, pendant son séjour dans leur ville. Elle est au reste aussi foible que les autres du même Poëte. Saint Valere

1618.

Evêque de Sarragosse, choisit Saint Vincent pour son Diaere. Peu de tems après, Dacian, Gouverneur d'Espagne, les fait prendre, & jeter dans une étroite prison. Lorsqu'ils paroissent devant le tyran, l'Evêque garde un profond silence, & il n'est plus question de lui dans le reste de la Piece. Saint Vincent parle avec tant de force, & de véhémence, que Dacian irrité le fait mettre à la torture. Les Anges le viennent visiter dans son cachot : la clarté qui les environne, étonne les gardes, & leur fait croire que le prisonnier est échappé. On le conduit néanmoins devant le Gouverneur, qui après divers tourmens, le fait expirer sur un gril.

D A C I A N.

Empoignez ce glouton

Sorti, comme je crois, du pur sang de Pluton.

Au cinquieme Acte un Soldat vient lui raconter qu'un Oiseau noir étoit venu pour défendre le corps du Martyr qu'on avoit par ses ordres exposé dans la campagne. *La Tourbe des Chrétiens de Valence termine la Tragédie par des prieres.*

LE MARTYRE
DE S^{TE} CATHERINE,
TRAGÉDIE SACRÉE
du même.

LE sujet, comme l'annonce l'Auteur, est tiré très-simplement de la Vie des Saints, & comprend la dispute de Sainte Catherine avec des Docteurs qui ne font que de pitoyables raisonnemens. A la vérité, ceux que le Poëte prête à la Sainte, ne sont guères meilleures, elle ne laisse pas de confondre & de convertir ses adversaires, & en même-tems un nommé Porphyrio, Capitaine des Gardes de l'Impératrice, qui s'avise de vouloir prendre part à la dispute. Elle lui demande d'abord s'il a lu ? Il avoue naïvement que non : sur cette réponse, la Sainte lui cite une foule de passages de l'Ancien & du Nouveau Testament. Porphyrio qui n'y comprend rien, ne pouvant répliquer, est obligé de se confesser vaincu, & augmente encore le triomphe de l'Héroïne Chrétienne.

1618.

LES BERGERIES

O U

ARTÉNICE, (a)

PASTORALE

DE M. LE MARQUIS DE RACAN.

DE tous les Ouvrages de M. de Racan, le plus connu, & celui qui lui donne encore aujourd'hui la plus grande réputation, c'est la Pastorale dont nous allons rendre compte : elle parût dans le tems que celles de Hardy

(a) M. de Racan ne fit imprimer ses *Bergeries*, qu'en 1625. mais sûrement elles parurent au Théâtre en 1618. & précédèrent les premiers Ouvrages de Mayrét. Ce dernier en convient dans son Epître familière à M. Corneille au sujet du *Cid* : voici comme il s'exprime : « Pour ma *Silvie*, » que vous nommez les » saillies d'un jeune Eco- » lier qui craint encore » le fouet, vous ne sçau- » riez nier qu'elle a bril- » lé dans un tems que » celles de M. Hardy » n'étoient pas encore

» hors de saison, & que » celles de ces fa- » meux Ecrivains Mes- » sieurs de Racan & Tho- » phile conservoient en- » core dans les meilleurs » esprits cette puissante » impression qu'elles a- » voient justement don- » nées de leur beauté, » &c. » Au reste ce Poë- » me ne fut point repré- » senté sous le titre des » *Bergeries* on l'intitula » l'*Arténice* du nom du » principal personnage de » cette Pastorale : & on » retrancha beaucoup de » vers de la Pièce pour la » rendre Théâtrale.

étoient

étoient sur la Scene Françoisé , & elle
les en fit descendre d'une façon à ne
plus oser s'y montrer. En effet , autant
les Pastorales de Hardy sont mal ima-
ginées , peu conduites , & baslement
versifiées , autant la Pastorale de M. de
Racan est heureuse dans son plan , sen-
sée dans sa conduite , & élégante dans
sa versification. Un style naïf , mais
noble regne dans son Poëme. (a) A la
vérité , l'unité de lieu , & celui du
tems , n'y sont point observés : il y a
même un défaut essentiel dans l'action
principale , qui devient double par les
épisodes ; mais ces finesses de l'art , n'é-
toient point encore pratiquées , & de
plus , le génie naturel , & peu instruit
de Monsieur de Racan , ne lui permet-
toit point d'aller jusqu'à ce période.
Ainsi tenons lui compte de n'avoir rien
emprunté des Italiens , (qui se disent
nos maîtres en ce genre de Poëme) &
de s'être élevé si supérieurement au-
dessus de ses contemporains , par le

1618.

(a) M. de Racan , mal-
gré sa modestie, dit dans
sa Lettre à M. de Mal-
herbe , qui est à la tête
de ses Bergeries , « Pour
» en parler sainement
» (des Bergeries) je

» pense que vous en ju-
» gerez que je suis au-
» tant au dessous de la
» perfection , comme je
» suis au dessus de ceux
» qui m'ont précédé en
» ce genre d'écrire. »

~~seul effort de son talent. Cette justice~~
1618. rendue à M. de Racan, passons à l'ex-
trait de sa Pastorale.

ACTE PREMIER.

Alcidor, jeune Berger inconnu, devance l'aurore, pour s'entretenir seul des charmes de la Bergere Arténice, dont il est passionément épris, & qu'il désespere d'obtenir des parens de cette belle, qui s'opposent à l'amour qu'elle a pour lui. (*il sort.*) Lcidas, amant rebuté d'Arténice, & jaloux d'Alcidor, implore le secours du Magicien Polistene, pour désunir son rival & sa maîtresse. Polistene promet de lui rendre service, s'il trouve quelqu'autre Bergere qui aime Alcidor. Lcidas lui nomme Idalie, qui depuis longtems soupire pour ce Berger. Polistene dit qu'il s'agit encore d'engager Arténice à le venir consulter; Lcidas se charge de ce soin, & il se retire avec le Magicien. Arténice, dans un monologue, exprime l'amour qu'elle ressent pour Alcidor, & en même-tems la crainte de s'attacher à ce Berger inconnu. Elle ajoute, que dans

un rêve , qui lui a semblé mystérieux ,
la Nymphé de la Seine l'a menacée
du plus grand malheur , si elle se lie
à d'autre qu'à un Berger de son pais ,
& même de ses parens. Survient Silene,
pere d'Arténice , qui dit à sa fille , qu'il
connoît sa passion pour Alcidor , mais
qu'il lui conseille de s'en guérir , puis-
que ce Berger ignore sa naissance , &
qu'il n'a pour toute richesse , que sa
bonne mine , il ajoute :

Il est vrai que sa grace est si pleine d'at-
traits

Qu'il n'est point de beauté qui n'en sente
les traits :

Soit qu'il danse , ou qu'il chante , en ses
moindres merveilles

Il arrête sur lui nos yeux & nos oreilles.

Mais ces jeunes Bergers , si beaux , & si ché-
ris ,

Sont meilleurs pour Amans , qu'ils ne sont
pour maris.

Ils n'ont aucun arrêt , ce sont esprits
volages ,

Qui souvent sont tous gris avant que d'être
sages ;

Et doit-on souhaiter pour leur utilité

De voir finir leur vie avec leur beauté :

1618.

Semblables à ces fleurs , dont Vénus se couronne , (1)

(1) Les Ro-
ses.

De qui jamais les fruits n'enrichissent l'automne.

Il finit en disant qu'elle doit plutôt écouter l'amour de Lcidas , qui est un Berger très-riche.

Mais le voici qui vient au long de cette roche ,

Je m'en vais vous quitter avant qu'il soit plus proche :

Bien qu'amour soit enfant , c'est un enfant discret ,

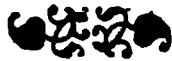
Qui n'oseroit parler , s'il ne parle en secret.

Lcidas aborde Arténice , & lui dit qu'Alcidor lui est infidèle , que ce Berger est dans la plus grande intimité avec Idalie , & que si elle veut se convaincre de cette vérité , il connoît un fameux Magicien , qui lui fera voir ce qui se passe entre ces deux Amans. Arténice frappée de cette nouvelle , accepte la proposition de Lcidas , & promet de se rendre dans la grotte de Polistene. L'Acte finit par un Chœur de jeunes Bergers. En voici trois strophes.

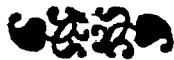
Sus , Bergers , qu'on se réjouisse ,

Et que chacun de nous jouisse

Des faveurs qu'Amour lui départ.
Ce bel âge nous y convie,
On ne peut trop-tôt, ni trop tart
Goûter les plaisirs de la vie.



En l'orient de nos années,
Tout le soin de nos destinées
Ne tend qu'à nous rendre contens.
Les délices en sont voisines.
Et l'Amour, ami du Printems,
A plus de fleurs, & moins d'épines.



Lorsque ce bel âge s'écoule,
Les soucis nous viennent en foule,
Vénus se retire autre part :
Conservons-en toujours l'envie ;
On ne peut trop-tôt ni trop tart
Goûter les plaisirs de la vie.

ACTE II.

L'Accomplissement du projet de Licidas, ouvre cet Acte. Arténice, par les charmes de Polistene, voit dans un verre magique, Idalie, & Alcidor goustans ensemble les plus douces privautés, Arténice, au désespoir de l'infidélité de son Amant, prend la résolution

1618.

Sans avoir que l'amour pour complice , &
pour guide ;

Il semble qu'à regret elle suit ce perfide ,
La crainte , & le desir la troublent en tous
lieux ,

La honte est dans son teint , & l'amour dans
ses yeux.

Elle résiste un peu , mais c'est de telle sorte ,
Qu'on voit bien qu'elle veut n'être pas la
plus forte ;

Le cœur tout haletant , en vain elle tâchoit
A modérer l'ardeur du feu qu'elle cachoit ,
Mais enfin son amour triompha de sa honte :
Enfin de son honneur elle ne tint plus
compte ,

Et se laisse en proie au desir du Berger, &c.

Damoclée , pere d'Idalie , qui apprend par ce récit la foiblesse de sa fille pour Alcidor , s'emporte contre ce Berger , de qui il a pris soin depuis sa plus tendre enfance , & il sort. Cependant Alcidor désespéré du rigoureux traitement qu'il a reçu d'Artenice , après avoir quitté Idalie , s'est allé jeter dans la rivière. Heureusement il en est retiré par un Berger nommé Cléante , qui le ramene, par hazard, dans le lieu même où Arténice & Silene sont ensemble.

Alcidor se jette aux piés de sa Bergere,
proteste de son innocence, & l'attendrit,
aussi bien que Silene, qui dit :

1618.

S I L E N E.

Je ne me vis jamais si touché de pitié
Il me faut, malgré moi, souffrir leur amitié.
Sus donc, mes chers enfans, qu'aux noces l'on
s'apprête,

Je veux dès à ce soir en commencer la fête.
Pardonnez-moi tous deux si trop injustement

J'ay toujours traversé votre contentement.
Allons donc au logis; venez aussi, Cléante,
Voir accomplir l'himen d'une amour violente:

Venez dîner chez moy : vous n'y trouverez
pas

Ces mets servis par ordre aux superbes repas;

Qui de tant d'artifice ont leur grâce pourvue
Qu'il semblent n'être faits que pour paître la
vue :

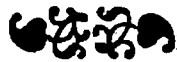
Mais ce qui se pourra, selon ma pauvreté,
D'un cœur libre & sans fard vous sera présenté.

Cet Acte est terminé, comme les
deux précédens, par un Chœur de
Bergers. Voici trois strophes de ce
Chœur.

N v

1618.

Que le siècle d'or fut heureux,
Où l'innocence toute pure
Ne prescrivait aux amoureux
Que les seules loix de nature !
Combien depuis ce premier tems
La honte , l'honneur , & l'envie ,
Ont aux esprits les plus contens
Aigri les douceurs de la vie !



Parmi les jeux & les festins ,
Nos jours comblez d'heure & de joye,
Par les mains mêmes des Destins
Etoient faits d'une même foye.
La faveur ne faisoit point voir
L'un au ciel , l'autre dans la bouë ,
Et la fortune , sans pouvoir ,
N'avoit point encore de rouë.



Mais de tous ces soins rigoureux ,
Qui regnent dans l'esprit des hommes,
Font croire ceux-là malheureux
Qui naissent au siècle où nous sommes.
Ce qui nous doit le plus fâcher ,
Est cet honneur , qui nous ordonne
D'acheter , & vendre si cher
Le plaisir que l'Amour nous donne.

A C T E IV.

LE Berger Tifimandre , amoureux d'Idalie , se plaint tendrement à cette Belle des rigueurs qu'elle a pour lui. La Bergere lui dit , que c'est en vain qu'il l'aime , puisque son cœur n'est plus en sa puissance. Cette conversation est interrompue par l'arrivée de Daramet , un des Prêtres du Druide Chindonnax , qui se saisit d'Idalie. Celle-ci lui en demande la raison.

D A R A M E T.

Vous pourrez le sçavoir du Sacrificateur.

Le prétendu tête à tête d'Idalie & d'Alcidor , qu'Arténice a vû dans le verre enchanté du Magicien Polistene , & que Licidas a débité , est la cause de l'ordre que Chindonnax a donné de lui amener Idalie ; c'est ce qu'on apprend par Dámoclée , pere de cette Infortunée Bergere , qui après avoir pleuré le sort de sa fille , prête à subir la rigueur de la Loy , dit à Licidas son accusateur , de lui faire le récit de la faute d'Idalie.

N. vj

1618.

Donc pour être pieux , soyez moins piro-
royable ,

Et me dites le mal dont ma fille est coupable.

L I C I D A S .

Je ne vous dirai point ce que vous sçavez
bien.

D A M O C L É E .

Las ! vous me dites tout , en ne me disant
rien.

Je vois bien ce que c'est , il faudra qu'elle
meure

Je lui vois préparer sa dernière demeure.

Licidas reste seul , la noirceur de sa
calomnie , lui cause des remords , mais
la honte de se dédire , l'empêche de jus-
tifier l'innocence d'Idalie.

L I C I D A S .

O justice éternelle ! à quelle impiété.

A cette passion , mon esprit transporté !

.....

En ces justes remords , mon Dieu que dois-je
faire ?

Dois-je dire ma faute ? ou si je la dois taire ?

Pour la justifier , il me faut accuser

Du mal que meschamment j'ay voulu sup-
poser.

Lorsque l'on a failli contre la conscience ,
La honte de le dire est pire que l'offense.

Le Druide Chindonnax arrive, suivi
de Damoclée.

1618.

CHINDONNAX à *Damoclée*.

Vous serez estimé des hommes & des Dieux.
Quand nous avons produit un enfant vicieux,
Il faut de notre sang retrancher ce prodige,
Ainsi qu'un mauvais bois indigne de sa tige :
Et d'un cœur généreux témoigner consta-
ment

D'oublier pour l'honneur tout autre senti-
ment.

Mais dites-nous , Vieillard , quelle ruse a-t'on
faite

Pour connoître un amour qu'on tenoit si
secrète.

D A M O C L É E.

Licidas découvre son impudicité,
A travers le cristal d'un miroir enchanté.

CHINDONNAX à *Licidas*.

Prenez garde , mon fils d'accuser l'inno-
cence.

Ensuite il lui ordonne de dire toutes
les circonstances du crime d'Idalie , &
d'Acidor.

L I C I D A S.

Déjà le haut du jour chassoit la matinée ,
Lorsque s'est consommé ce funeste hymé-
née :

1618. Un bois au bord de Seine en son ombre & caché

De ces jeunes Amans la honte & le péché :
Et jamais on ne vit avec plus de licence
L'amour fouler aux pieds la crainte & l'innocence.

CHINDONNAX.

Nous en sçavons assez , retirez-vous , Berger.

On amene Idalie ; il faut l'interroger.

.....

Où avez-vous passé toute la matinée ?

IDALIE.

Sur le bord de la Seine , en un bois écarté
Où l'on trouve du frais au plus fort de l'été.

CHINDONNAX.

Qu'est-ce que vous aviez en votre compagnie ?

IDALIE.

Alcidor.

CHINDONNAX.

C'est tout dire.

IDALIE.

O quelle calomnie !

Me veut-on accuser d'avoir fait dans ces bois
Quelque chose avec luy contre ce que je
dois ?

Que plutôt je périsse en l'inférieure flamme.

Que jamais ce desir me tombe dedans l'âme.

Dans le moment qu'on est prêt à sacrifier Idalie , Tisimandre se présente , & demande à remplir sa place.

1618.

D A R A M E T.

Arrêtez-vous Berger ?

T I S I M A N D R E.

Ne m'en empêchez point ,
Aussi bien que l'amour, la raison me l'enjoint.
C'est le meilleur avis qu'à présent je puis
suivre ;

Il faut sçavoir mourir , quand on ne doit
plus vivre.

Cependant , Tisimandre prie qu'on lui présente celui qui accuse Idalie. Licidas paroît , qui soutient tout ce qu'il a avancé au sujet de cette Bergere. Survient Cléante , qui d'un air joyeux , annonce le mariage d'Arténice , & d'Alcidor , qu'on doit célébrer le lendemain. A cette nouvelle , Licidas se trouble , & tient des discours qui font connoître son imposture : il en convient , & demande la mort. Chindonnax après avoir fait ôter les chaînes d'Idalie , laisse cette Bergere maîtresse du sort de Licidas. Idalie donne la vie à ce dernier , & touchée de la générosité & de l'amour de Tisimandre , elle lui dit :

Et vous fidele Amant , mon support, mon
 bonheur ,
 Dont à présent je tiens ma vie & mon hon-
 neur ,
 De quel digne loyer , qui soit en ma puis-
 sance ,
 Puis - je récompenser votre extrême con-
 stance ?
 En vous donnant mon cœur je ne vous donne
 rien ;
 Vous l'avez rachetté , c'est votre propre
 bien ;
 Disposez donc de moy , fidèle Tifimandre ,
 L'amour & le devoir m'obligent à me rendre.

Les Sacrificateurs terminent cet Acte
 par un Chœur , dont voici deux
 couplets.

A ce coup nous voyons qu'Astée
 Veut encore en cette contrée
 Faire éclater la splendeur de ses loix ;
 Et que sa puissance divine ,
 Qui sur toutes choses domine ,
 A même soin des Bergers que des Rois.



L'innocence est victorieuse
 De la malice injurieuse
 Qui suit toujours le plus mauvais conseil.
 Et la vérité reconnue
 Témoigne qu'elle est soutenue
 Du même appui qui soutient le soleil.

A C T E V.

UN vieux Berger, qui depuis plusieurs années cherche Alcidor, de contrée en contrée, demande à Cléante s'il n'en sçait point de nouvelles. Cléante lui répond que ce Berger est dans le canton, & qu'il va épouser Artenice, la fille de Silene. Ensuite il s'offre de conduire le vieux Berger au lieu où se doit faire le mariage.

Après cette Scene, tous les parens d'Artenice, cette Bergere & Alcidor paroissent. Les Amans marquent leur satisfaction pour leur futur hyménée.

S I L E N E.

Ne perdons point de tems en discours
superflus :

Allons, mes chers enfans, il ne nous reste
plus

Que d'accomplir les vœux de votre ma-
riage.

CRISANTE, *mere d'Artenice.*

Je crains bien qu'il ne soit de sinistre
présage.

Elle ajoute, qu'Artenice est mena-
cée d'un triste sort, si elle épouse quel-

qu'un qui ne soit pas de sa famille. Cette difficulté fait prendre au pere d'Artenice la résolution de marier sa fille à Tifimandre , qui lui est allié , & d'unir Alcidor à Idalie , que cette Bergere aime depuis longtems. Cet arrangement est un coup de foudre pour Artenice & pour Alcidor. Ce dernier, après s'être plaint des hommes & des Dieux , dit en parlant d'Artenice.

Elle éteindra sa flâme aux bras d'un autre
époux

Plus heureuse qu'Alcidor , mais non pas plus
fidelle.

Dans le moment arrivent Idalie & Tifimandre , qui se flattent d'un bonheur prochain , mais leur espérance se trouve confondue , lorsque Damoclée leur annonce le parti qu'on vient de prendre à leur sujet : survient Cléante qui conduit le vieux Berger. A la vuë de ce dernier , Alcidor marque quelque joie , & l'appelle son pere. Le vieux Alcidor (c'est le nom de ce Berger) déclare qu'Alcidor n'est pas son fils , & que c'étoit un enfant qu'il avoit trouvé il y a environ dix-neuf ans dans un berceau que les ondes de la Seine entraînoient. Ce récit rappelle à Damoclée la perte d'un pareil enfant, qu'il

perdit dans le même-tems. Un bracelet
que le vieux Alcidor remet à Damoclée
acheve la reconnoissance du jeune
Alcidor , qui se trouvant être Daphnis ,
frere d'Idalie , & cousin germain
d'Artenice , est dans le cas de pouvoir
épouser cette dernière , & Idalie de
s'unir à son cher Tisimandre. Ainsi
s'accomplit la volonté des Dieux , &
celle des amoureux Bergers , & de leurs
tendres Amantes.

S I L E N E.

Sus donc , préparez-vous à goûter les dé-
lices

Dont l'amour satisfait vos fidèles services
Et nous autres Vieillards amoureux du repos,
Allons vuidier en rond les verres & les pots.
Le Ciel de toutes parts nous met en assurance.

A Damoclée.

Il faut, mon frere, encore après cette alliance,
Pour joindre de nos cœurs l'étroite liaison ,
Faire de nos maisons une seule maison.
Nous y verrons un jour nos gendres , & nos
filles
Dans un même foyer élever nos familles.

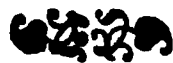
Au vieux Alcidor.

Et vous , sage vieillard , y viendrez avec nous
Prendre part au repos que nous tenons de
vous.

1618.

La Pastorale est terminée par une Epithalame , dont voici deux strophes.

Voici la nuit si longtems différée
Qui vient alors qu'elle est moins espérée
Accomplir vos desirs.
Témoignez-y que toutes ces tempêtes
En augmentant l'honneur de vos conquêtes
Augmentent vos plaisirs.



Ne craignez point que pour vous y déplaire
Quelqu'importun vos actions éclaire
D'un soin trop curieux.
Le saint hymen qui vous met dans la lice
Ne laissera ni témoin ni complice
Qu'un Dieu qui n'a point d'yeux.

A la fin de cet extrait, le Lecteur ne sera pas fâché de lire une Epigramme de Maynard , adressée à M. de Racan sur sa Pastorale , & qu'on trouve imprimée à la tête de cet Ouvrage.

Ces Bergers ont si bien parlé,
Que mon esprit les idolatre ;
Rome n'a jamais étalé
Tant d'ornemens sur le Théâtre :
Miraculeux pere des vers ,
Grand Racan , fais que l'Univers ,

Puisse lire une œuvre si belle :

Donne-lui ce rare entretien ,

Ta gloire ne doit craindre rien ,

Malherbe & Balzac sont pour elle.

1618.

HONORAT DE BEUIL , Marquis de RACAN, naquit en 1589. à la Roche-Racan, Château situé à l'extrémité de la Touraine, sur les confins du Maine & de l'Anjou. RACAN.

Il n'avoit point étudié (a) , mais l'inclination qu'il avoit pour la Poësie le porta à s'y appliquer. La connoissance qu'il fit de Malherbe, lui fournit les moyens de le faire avec succès , car il reconnoissoit lui-même qu'il avoit appris de ce grand homme , tout ce qu'il avoit jamais sçu de la Poësie Française.

Pour connoître le mérite Poëtique de M. de Racan , il faut voir ce qu'en

(a) Si l'on en croit Costar, M. de Racan avoit tant d'incapacité, pour la langue latine, qu'il n'avoit jamais pû apprendre son *Confiteor*, & qu'il étoit obligé de le lire, lorsqu'il alloit à confesse. « M. de Racan » (dit M. Chapelain) n'a » aucun fonds, & ne » sçait que sa langue, » qu'il parle bien en

» prose & en vers. Il » excelle principalement » en ces derniers, mais » en pièces courtes, & » où il n'est pas nécessaire d'agir de tête. On » ne l'engageroit pas facilement à travailler, » vû son grand âge, ses » infirmités, & ses professions qui l'exercent depuis vingt ans. »

* Mémoires de quelques Gens de Lettres vivans en 1662. dressés par ordre de M. Colbert, par M. Chapelain.

1618.

pensoit Malherbe, son Maître en Poésie, & bon juge en cette matiere : il disoit que « Maynard étoit de tous les » Disciples celui qui faisoit les meilleurs » vers, mais qu'il n'avoit point de » force ; pour Racan, qu'il avoit de » la force, mais qu'il ne travailloit » pas assez les vers ; que le plus souvent, pour s'aider d'une bonne pensée, il prenoit de grandes licences, » & que de Maynard & de Racan, » on feroit un grand Poète. » C'est ce que M. de Racan lui-même nous apprend dans la vie de Malherbe, avec cette sincérité, & ce désintéressement qui sont dignes d'un homme de sa condition.

M. Despréaux en parle à peu près sur le même ton dans une lettre à M. Maucroix, « Racan, dit-il, avoit plus » de génie que Malherbe, mais il est » plus négligé, & songe trop à le copier. Il excelle sur-tout, à mon avis, » à dire les petites choses, & c'est en » quoi il ressemble mieux aux anciens, » que j'admire sur-tout par cet endroit, &c.

Le même Despréaux, dans le premier Chant de l'Art Poétique, dit en parlant de Malherbe & de Racan.

Malherbe d'un Héros peut chanter les exploits,

1618.

Racan chanter Philis, les Bergers, & les bois.

Le talent de M. de Racan pour la Poësie, lui procura une place dans l'Académie Française, dès ses premiers commencemens.

« M. de Racan étoit tout plein de
» bons mots, mais il avoit la voix fort
» basse, & ne parloit pas distincte-
» ment. Un jour qu'il étoit dans une
» compagnie nombreuse, on vint à
» parler de quelque sujet, qui lui donna
» occasion de faire un conte fort agréa-
» ble; après qu'il l'eût achevé, voyant
» que la Compagnie n'en rioit point,
» parce qu'on ne l'avoit point enten-
» du, il s'adressa à M. Ménage & lui
» dit, je vois bien que ces Messieurs
» ne m'ont pas entendu; traduisez-
» moi, s'il vous plaît, en langue vul-
» gaire. »

*Menagiana;
Tome II. p. 4.*

M. Racan se maria à l'âge de trente-cinq ans, & sa postérité est aujourd'hui tout ce qui reste de la maison de Beüil, maison des meilleures qu'il y ait en France. Il mourut au mois de Février 1670. dans sa quatre-vingt & unième année, & eut pour successeur à l'Aca-

1619. *démie, Pierre Cureau de la Chambre,*
Curé de Saint Barthelemi.

LA MORT DE DAIRE.

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

NOus avons remarqué dans la vie de ce Poëte, qu'il regardoit cette Pièce, & les six dernières de sa façon, dont on parlera ci-dessous, comme l'élite, & la fleur de ses Ouvrages : mais quoiqu'en ayent dit l'Auteur, & ses Apologistes, cette Piece nous a paru très-foible : elle n'a pas, à la vérité, ces énormes défauts, si communs dans les précédentes, mais elle est aussi mal conduite, & la versification est toujours la même.



GILLETTE

GILLETTE,
COMÉDIE FACE'CIEUSE

En cinq Actes, & en Vers de huit syllabes,

Par PIERRE TROTREL,
Sieur d'Aves.

L'Auteur de cette Piece, dans une Lettre datée du 12 Aoust 1619. dit, qu'étant à la campagne, chez un de ses amis, cet ami lui avoit conté l'avanture comique d'un Gentilhomme voisin, avec sa servante, duquel récit il en avoit composé cette Comédie en huit jours de tems.

ACTE PREMIER.

LE Gentilhomme sort de son Château, & dit que, quoiqu'il soit marié, il est amoureux de sa servante, & qu'il faut absolument qu'il lui déclare sa passion, il l'apperçoit, & s'écrie
Vertubleu ! la belle monture !
Voilà de quoy désennuyer
Un expert & fort Ecuyer.

Tome IV.

O

1619.

Qu'elle est d'une gentille taille
Pour entrer en champ de bataille !

Gillette (c'est le nom de la servante) arrive : son Maître lui déclare sa passion , & lui donne quelque argent , dans le moment qu'il veut l'embrasser , Gillette l'avertit que sa femme paroît. Le Gentilhomme se retire. La Demoiselle sa femme se loue de Gillette , & après avoir interrogé cette dernière sur le ménage , elle sort : Gillette la suit.

ACTE II.

M Athurin , Valet du Gentilhomme , explique dans un Monologue l'amour qu'il ressent pour Gillette. Cette fille paroît , & il lui parle de sa passion en termes figurés ; Gillette fait semblant de les entendre dans un autre sens , Mathurin s'exprime plus clairement.

MATHURIN.

Quoy , doncques , Gillette cruelle ,
Au lieu d'une amour mutuelle
Vous vous mocquez ainsi de moy ?
Vous en souviene , par ma foy.

Si je puis , j'en prendray vengeance ,
Ou je manquerai de puissance ;
Vous donnant par dur chastiment
De mon corps un embrassement ;
Car vous l'aurez tout à cette heure ,

G I L L E T T E .

Lache-moy , Mathurin , demeure ,
Ainsi me veux-tu chastier ?
Qu'en dépit du gallefretier ,
Voilà mon couvrechef par terre ;
Qu'au diable je donne le hiere.

M A T H U R I N .

Et moy , vous quittant en ce lieu ,
M'en allant , je me donne à Dieu.

Arrive le Gentilhomme , qui presse
très-fort Gillette de répondre à sa pas-
sion.

G I L L E T T E .

Monfieur , je fçais que mon devoir
Est de vous aimer comme Maître ,
Et de vous le faire paroître
Vous servant bien , mais pour amant
Vous aimer , l'on m'iroit blamant

LE G E N T I L H O M M E .

Aucun n'en fçaura la nouvelle ,
Et je te serai fort fidelle.

Cette promesse paroît si sûre à Gil-
lette , qu'elle ne se défend que foible-

O ij

1619.

ment. Elle apperçoit sa Maîtresse, & fort avec elle. Le Gentilhomme termine l'Acte en disant :

LE GENTILHOMME.

Me voilà tantôt bien avant
 Dans mon amoureuse entreprise :
 Gillette m'est certes acquise,
 Je ne vois plus rien me rester....

A C T E III.

Mathurin qui s'est apperçu que son Maître est amoureux de Gillette, court en avertir Maître Josse, Vicaire du lieu. Ce dernier promet de parler à Gillette, & de la rappeler à son devoir. Il fort avec Mathurin. Arrivent le Gentilhomme & Gillette,

LE GENTILHOMME,

Enfin ma Gillette, ma mie,
 Tu as accompli mon envie :
 Parquoy, tu te peux assurer
 De voir toujours sans fin durer
 L'amitié que je t'ay promise.

GILLETTE.

Las ! Monsieur,

je vous exhorte

1619.

A m'aimer d'une amour bien forte.

Le Gentilhomme luy promet une
constance à toute épreuve.

ACTE IV.

MAître Josse le commence avec
Gillette, & la sermone beau-
coup. Cette dernière fait la prude tout
de son mieux. Maître Josse la quitte
fort édifié de sa sagesse. Gillette, après
qu'il est parti, se moque de la crédu-
lité de Maître Josse.

La Demoiselle femme du Gentil-
homme, qui a appris ce qui s'est passé
entre son mary & Gillette, arrive en
pestant contre l'un, & dans le dessein
de battre l'autre, ce qu'elle exécute.
Mathurin arrive.

MATHURIN.

Digne morbieu ! que vois-je là ?

Tout beau, tout beau, holà, holà,
Mademoiselle.

LA DEMOISELLE.

Ta fièvre quartaine !

Tu deffens donc cette vilaine ?

O iij

1619.

Par la mercy bieu, grand pendar,
 Je m'en vais bien rosser ton lard.

MATHURIN.

Haro ! morbleu ! comme elle frappe,
 C'est pour le meilleur que j'échappe,
 Car je n'aime pas bien le ton
 Que sonnent les coups de bâton
 Dessus mon dos, & sur ma tête.
 Mais fuis, pauvrete, & ne t'arrête,
 Pendant que Mademoiselle oint
 D'huile de latte mon pourpoint.

Gillette se sauve ; la Demoiselle
 après avoir beaucoup grondé Mathu-
 rin, veut encore le battre. Ce dernier
 s'enfuit.

ACTE V.

LE Gentilhomme dans un Mono-
 logue, dit qu'il a appris tout ce
 qui s'est passé pendant son absence,
 & que c'est Agathe, son autre servan-
 te, qui a tout découvert à la Demoi-
 selle sa femme : mais que moyennant
 une poignée de quart d'écus, il l'a
 fait dédire de ce qu'elle avoit rapporté,
 & que tout va se raccommoder. Il sort,
 & arrive Mathurin en sautant.

Gambades , gambades en l'air :
C'est fait , il n'en faut plus parler.
Le sort répare nos dommages ,
Et m'élève cinq cens étages
Par dessus toute sorte d'heur :
Je pette dessus la grandeur
Des plus hauts huppez de remarque ,
Et ne voudrois être Monarque
Des Maures , ni des Ottomans ,
Ni de nos cousins Allemans.
Ah ! comme je m'en vais m'ébattre ,
Et m'en donner autant que quatre !
Ah ! comme je m'en vais tantôt
Remplir ma pance de bon rô ,
Et de cidre mon cher délice ,
Afin d'être plus fort en lice ,
Lorsqu'il faudra m'y présenter.

Mathurin va frapper à la porte de
Maître Josse , & lui apprend que tout
est appaisé , qu'Agathe s'est dédite au
sujet de Gillette , & que cette dernière,
de l'aveu de son Maître & de sa Maî-
tresse , consent à l'épouser.

M^c J O S S E.

Cela va bien ; or sus avance ,
Allons-nous-en te marier.

1619.

Allons , mais je voudrois prier
 Cette assistance vénérable
 De prendre place à notre table
 Et d'estre de notre Festin :
 Mais je crains que l'esprit mutin
 De notre bonne Demoiselle
 Ne leur brasse quelque querelle
 Dont j'aurois un bien grand esmoy,
 Pour ce chacun aille chez soy.

En donnant ci-dessus les Vies de
 Gros Guillaume & de Turlupin , nous
 avons promis celles de Gaultier-Gar-
 guille leur contemporain , & de Guil-
 lot Gorju : Voici ce que nous avons pu
 rassembler sur le premier.

FLECHELLES
 OU GAUL-
 TIER-GAR-
 GUILLE.

HUGUES GUERU prit le nom de FLE-
 CHELLE lorsqu'il se fit Comédien : il
 débuta dans la Troupe du Marais vers
 l'an 1598. & ce fut sur ce Théâtre qu'il
 se fit non-seulement connoître pour un
 bon Acteur dans le Tragique , & le
 Comique , mais encore dans les Far-
 ces , où il étoit inimitable , sous le
 nom de GAULTIER-GARGUILLE ; c'est
 sous ce dernier nom qu'il est le plus
 connu. Sauval qui nous a conservé
 quelques particularités de la vie de cet
 Acteur , & de trois autres célèbres Far-

ceurs de son tems : Sauval, dis-je, nous apprend « Que Flechelle, quoi-
 » que Normand, contrefaisoit admi-
 » rablement le Gascon, par l'accent,
 » le geste, & les manieres. Il étoit
 » extrêmement souple, & toutes les
 » parties de son corps luy obéissoient
 » si parfaitement, qu'on l'auroit pris
 » pour une vraye marionnette. Il
 » étoit très-maigre, les jambes droites,
 » menues, & avec cela un très-gros
 » visage, qu'il couvroit ordinaire-
 » ment d'un masque, avec une barbe
 » pointue. Il représentoit toujours un
 » Vieillard de farce, & dans ce plaisant
 » équipage (a), on ne pouvoit le voir
 » sans rire. Il n'y avoit rien dans ses
 » paroles, dans sa démarche, & dans
 » son action qui ne fut très-comique.

(a). Suivant l'estampe d'un Livre imprimé à Rouen en 1632. sous le titre des *Regrets facécieux & plaisantes Harangues du Sieur Thomassin*. L'habillement de Gaultier-Garguille étoit très-simple. Il consistoit dans des Pantoufles au lieu de souliers, un bâton à la main, une espèce de bonnet plat & fourré, point de cravate, ni de col de chemise. Une camisole qui

descendoit jusqu'à la moitié des cuisses. Une culotte étroite qui venoit se joindre au bas dessous les genoux. Une ceinture de laquelle pendoit une gibeciere, & un gros poignard, qui paroissoit de bois, passé dans la même ceinture. Le corps de l'habit étoit noir, les manches rouges, les boutons & les boutonnières rouges sur le noir, & noires sur le rouge.

1619.

» Aussi jamais Comédien ne fut plus
 » naïf, & plus naturel. Turlupin &
 » Gros-Guillaume, deux autres Acteurs
 » du même tems, le secundoient mer-
 » veilleusement : mais lorsqu'il venoit
 » à chanter seul, quoique l'air & les pa-
 » roles fussent ordinairement d'assez
 » mauvais goût, il réunissoit tous les
 » applaudissemens des spectateurs. Sa
 » posture, ses gestes, ses tons, ses ac-
 » cens, tout étoit si burlesque, qu'on
 » n'alloit à l'Hôtel de Bourgogne, que
 » pour l'entendre (a), & la chanson
 » de Gaultier-Garguille passa en pro-
 » verbe. »

» Ce Comédien si admirable dans la
 » Farce, ne laissoit pas de jouer avec
 » succès les personnages de Roy, dans
 » les Pièces sérieuses. Quand il étoit
 » masqué, & que la difformité de ses
 » jambes, & de sa taille étoit couverte
 » d'une robe, il n'y avoit point de rôle
 » qu'il ne fut capable de remplir. Hors
 » du Théâtre à son visage, à sa paro-
 » le, à sa démarche, à son habit, on

(a) Il y a toute appa-
 rence que Gaultier Gar-
 guille quitta le Théâtre
 du Marais, après la mort
 de l'Acteur qui jouoit le
 personnage de *Périne*,

pour se joindre à Turlu-
 pin & à Gros Guillaume
 fameux Comiques d
 l'Hôtel de Bourgogne
 principalement dans les
 Farces.

» l'eût pris pour un homme de la der-
 » niere grossiereté. Dans le commerce
 » de ses amis, il étoit agréable, & son
 » entretien étoit fort amusant. (a) Sa
 » femme étoit fille de Tabarin (b). Il

1619.

(a) « *Le Grand*, sur-
 » nommé de *Belleville*,
 » étoit de mes amis, &
 » avoit infiniment de
 » l'esprit. Il monroit sur
 » le Théâtre, sous un
 » nom emprunté, avec
 » *Fleschelles*, & *la Fleur*,
 » sous les noms de *Gaul-*
 » *tier* & de *Guillaume* :
 » admirables en leur gen-
 » re du tems de *Mondo-*
 » *ry* sous la protection de
 » M. le Cardinal de Ri-
 » chelieu, & devant
 » même ». *Dénombre-*
ment des Auteurs par
l'Abbé de Marolles, pag.
 405.

(b) *Tabarin* que M.
 Brossette dans ses Notes
 sur M. Despreaux, ap-
 pelle Valet de Mondor,
 fameux Opérateur, qui
 vendoit du Baume sur le
 Pont-Neuf, Tabarin,
 dis-je, étoit l'associé de
 Mondor; & pour attirer
 le monde, Mondor &
 lui faisoient des collo-
 ques Comiques, dans les-
 quels Tabarin remplis-
 soit le rôle de Valet. Voi-
 là le sujet de la méprise
 de M. Brossette. Au res-
 te, dans le *Recueil des*

oeuvres & fantaisies de
 TABARIN contenant ses ré-
 ponses & questions, (Je
 parle de la sixième Edi-
 tion de 1623.) se trou-
 vent deux Farces du mê-
 me genre de celles que
 nous avons rapporté
 dans ce Volume. Quoi-
 qu'elles n'aient point
 été jouées sur aucun
 Théâtre, mais seulement
 sur des tréteaux, nous
 croyons devoir donner
 un Extrait de la premie-
 re, qui ne peut qu'éta-
 blir d'avantage l'idée &
 le goût des Farces du
 tems; d'ailleurs il est
 très certain, que lors-
 que Tabarin manquoit
 de sujet, il ne faisoit au-
 cune difficulté d'em-
 ployer celles qui avoient
 été déjà représentées à
 l'Hôtel de Bourgogne;
 avec quelques change-
 mens de peu de consé-
 quence. La seconde far-
 ce de ce Recueil en four-
 nit une preuve, puis-
 qu'elle n'est en effet qu'u-
 ne imitation de celle de
 Gros-Guillaume; on
 pourroit aussi présumer
 qu'ils ussoient de repré-

1619.

» lui laissa quelque bien avec lequel
 » elle se retira en Normandie, où sa
 » bonne fortune la fit aimer d'un Gen-
 » tilhomme qui l'épousa.

saillies envers Tabarin.
 Quoiqu'il en soit, voi-
 ci l'Extrait de cette Far-
 ce.

Piphagne, vieillard amoureux d'Isabelle qui lui est promise en mariage par le pere & la mere de cette jeune personne, ordonne à Tabarin son Valet, de prendre soin du repas des noces, tant pour acheter ce qui sera nécessaire, que pour avertir les Parens. Tabarin sort pour exécuter ces ordres. Lucas, vieux débauché, arrive sur le Théâtre avec sa femme Francisquine, qui lui reproche son peu de conduite, & sa dissipation. Lucas se repent de sa vie passée, & témoigne une crainte extrême, appréhendant à chaque moment que les Sergens ne viennent l'enlever. Dans cette agitation, il entend frapper à la porte, la frayeur le saisit, & il se croit perdu. Francisquine, pour le sauver, le fait cacher dans un grand sac: & va ensuite ouvrir la porte à Frisnelin, qui lui remet de la part de

son Maître un billet, qui contient une déclaration d'amour dans toutes les formes. Francisquine voulant se vanger de ce valet, qui la croit capable de trahir son devoir, feint d'entendre quelque bruit, & conseille à Frisnelin de se mettre dans un sac, qui est le même où Lucas est renfermé.

FRANCISQUINE.

« Voilà mon affaire
 » jouée, je me veux van-
 » ger de ces deux person-
 » nages icy: de l'un, à
 » cause qu'il est ma rui-
 » ne, & qu'il a mangé tout
 » mon bien, de l'autre,
 » à cause qu'il m'impor-
 » tune de mon deshon-
 » neur. De les jeter tous
 » les deux dans la riviere,
 » ce seroit user d'une
 » cruauté trop inhumai-
 » ne. J'aime mieux les
 » laisser quelque tems en
 » cette posture, pour
 » voir ce qui en arri-
 » vera.

TABARIN entre.

« Enfin j'ai tant fait
 » que nous ferons le
 » banquet. Je n'eusse
 » sçu au monde faire une
 » meilleure rencontre,

« Gaultier-Garguille mourut âgé de
» soixante ans , après en avoir passé
» quarante au Théâtre. Il est enterré à
» S. Sauveur de Paris. Son portrait est
» gravé par Roussel , d'après Grégoire
» Huret. Sa ceinture y est chargée d'une

1619.

» C'est maintenant la
» difficulté de dresser les
» préparatifs. Le fleur
» Piphagne s'est mis en
» frais , à cause de ses
» noces. Il m'a donné
» vingt-cinq écus , pour
» aller donner ordre aux
» provisions de gueulle:
» Il me faut première-
» ment avoir pour cinq
» écus de salade , pour
» cinq écus de sel , pour
» cinq écus de vinaigre ,
» pour cinq écus de ra-
» ves , & pour cinq écus
» de clouds de girofles.
» Mais je n'ay ni pain ,
» ni vin , ni viande. Il
» faut mieux faire mon
» calcul autrement. J'au-
» rai pour cinq écus de
» pain , pour cinq écus
» de vin , pour cinq écus
» de salade (ce sont déjà
» quinze écus) pour
» cinq écus de champi-
» gnons pour l'entrée de
» table , & pour cinq
» écus de tripes. Mais je
» n'ai point de moutar-
» de , il faut que mon
» calcul ne soit pas juste.
» J'aurai donc pour cinq

» écus de pieds de pour-
» ceaux pour l'entrée de
» table : pour cinq écus
» de cerises pour le se-
» cond mets , pour cinq
» écus de confiture pour
» le troisieme service ,
» pour cinq écus de jam-
» bon , & pour cinq
» écus d'andouilles.....
» Il faut que je m'ayan-
» ce pour aller à la bou-
» cherie..... mais à pro-
» pos , je ne sçais pas
» bien le chemin. Il me
» le faut demander à
» Francisquine que voi-
» cy. Ma Commere , je
» vous prie de m'ensei-
» gner le chemin de la
» boncherie ? »

FRANCISQUINE.

« Si c'est pour ache-
» ter quelque viande , je
» vous en donnerai à
» bon marché »

TABARIN.

« Est-ce chair fraîche,
» que vous avez ? »

FRANCISQUINE.

« Ce sont deux pour-
» ceaux que voicy, qu'on
» m'a amené ce jour-
» d'hui , & je vous baille

1619.

» gibeciere & d'une écritoire , sans
 » couteau. Il a un masque , avec
 » une moustache sans barbe , & les
 » cheveux plats , & courts , arrondis
 » autour de la tête. »

Après avoir fait connoître Gautier-Garguille comme Acteur , il est juste de parler des Ouvrages qu'il a composé pour le Théâtre. Il est Auteur

» le tout pour vingt
 » écus ».

Tabarin accepte le marché , & dit qu'il va chercher ce qui lui est nécessaire , pour tuer ces pourceaux. Il rencontre Piphagne , lui rend compte du marché qu'il vient de conclure , & revient habillé en boucher.

« Tabarin découvre le
 » sac , & pensant voir
 » un pourceau trouve
 » que c'est Lucas. »

PIPHAGNE.

« Oimé ! quel mira-
 » colé , prodigio grande
 » qui paroisse. »

LUCAS.

« Au meurtre , on me
 » veut égorger ! Je suis
 » Lucas , & non pas un
 » pourceau. »

TABARIN.

« Vade sac à noix ,
 » tête non pas de ma vie,
 » voilà un pourceau qui
 » parle. »

FRISTELIN.

« Songez à moi , mes
 » amis , je suis mort. »

TABARIN.

« En voici encore un
 » qui est dans ce sac. »

FRANCISQUINE.

« Haye , haye ! voilà
 » pour me faire avorter,
 » & renverser toute la
 » matiere. »

TABARIN.

« Prodige , Messieurs,
 » prodige ! voilà les
 » pourceaux qui sautent.
 » Je n'en demeurerai
 » pourtant point-là , il
 » faut que je vous érril-
 » le , vous êtes cause que
 » je perds un bon sou-
 » per. »

« Tous se battent. »

La seconde Farce est comme nous l'avons déjà dit , imitée de celle de Gros Guillaume , rapportée ci-devant page 255. Ce qui fait qu'un Extrait en seroit inutile.

de plusieurs Prologues, & d'un Recueil de chansons (a). Nous allons donner l'Extrait d'un de ses Prologues, & ensuite celui de quelques-unes de ses chansons, qui mettront le Lecteur en état de juger par lui-même, du mérite des Ouvrages de Gaultier-Garguille.

1619.

PROLOGUE DU MENSONGE.

„..... **Q**uelqu'un m'avoit reproché,
„ ces jours passez, que je
„ n'étois pas assez mêlé dans mes dis-
„ cours : tellement que j'ay fait un Bou-
„ quet de mes menues pensées, & de
„ la diversité d'icelles, pour attacher au

(a) En voici le titre :
LES CHANSONS DE
GAULTIER GARGUILLE.
Le Privilege, en date du
4 Mars 1631. donne
„ permission à Hugues
„ Guéru, dit Flecheilles,
„ l'un des Comédiens or-
„ dinaires, de faire im-
„ primer un petit Livre
„ intitulé Les nouvelles
„ Chançons de Gaultier-

„ Garguille : mais com-
„ me l'Auteur craint
„ qu'antres que celui à
„ qui il donneroit char-
„ ge de l'imprimer ne le
„ contrefissent, & n'a-
„ ioutassent d'autres
„ chansons plus disso-
„ lues que les siennes.
„ &c. » Le motif de ce
Privilege est assez singu-
lier.

1619.

» bonnet du plus sévère Censeur de la
» Troupe, afin qu'il confronte au jar-
» din de mes inventions, pour voir
» s'il y trouvera des fleurs plus agréa-
» bles..... Comment me contaminer de
» la sorte ? Ah ! je vous jure, par tou-
» tes les Décrétales, & les Codes,
» que je m'en vangerai. Ouy, Mes-
» sieurs, certains Podagres, comme
» dit Menotus dans ses Sermons,
» m'ont par bravade fait improviste-
» ment sortir de mon cabinet, pour
» appointer un différend de bonne
» maison, sans me donner le tems de
» mettre une dose d'éloquence dans ma
» gibeciere..... Puisque la fin de notre
» vocation ne tend à autre chose, qu'à
» représenter les actions humaines, &
» que notre Théâtre est comme l'a-
» bregé de ce grand monde : J'ay pen-
» sé que vous m'honoreriez d'une au-
» dience favorable, si en peu de mots
» je vous disois mon avis. Sans donc
» déguiser le sujet, je soutiendray le
» mensonge être fort utile, & neces-
» saire à l'homme : & qu'une des plus
» grandes vertus, qui rend aujour-
» d'hui recommandable est de sçavoir
» mentir..... Messieurs & Dames, je
» désirerois, souhaiterois, voudrois,

» demanderois, requererois, désidéra-
» tivement, souhaitativement, volon-
» tairement, &c. avec mes désiratoi-
» res, souhaitatoires, &c. vous remer-
» cier de votre bonne assistance, &
» audience, & une petite farce réjouie
» & gaillarde, que nous allons repré-
» senter. »

1619.

CH AN S O N S

DE GAULTIER-GARGUILLE.

Jean cette nuit, comme m'a dit ma mere,
Doit m'affaillir, mais je ne le crains guere,

Si

Ma mere n'en est pas morte
Je n'en mourrai pas aussi.



Je ne suis pas de ces folles badines,
Qui font venir à l'aide leurs voisines :

Si

Ma mere n'en est pas morte,
Je n'en mourrai pas aussi.



1619.

CHANSON EN DIALOGUE.

G A U L T I E R.

Belle , quand te lasseras-tu
De causer mon martyre ?

R O B I N E T T E.

Je n'ay ni beauté , ni vertu ,
Cela vous plaît à dire.

Portez vos biaux discours ailleurs ,
Car je n'aïmons pas les railleurs.

G A U L T I E R.

Non , je ne raille nullement
Quand je te nomme belle.

R O B I N E T T E.

Je sommes belle voirement ,
Mais c'est à la chandelle.

Néantmoins , pas un sermoneur
N'a rien gagné sur notre honneur.

G A U L T I E R.

De ta beauté je fus épris ,
En allant en vendange.

R O B I N E T T E.

Là , là , Monsieur , tous vos mépris
Vous servent de louange :
C'est pour la forme seulement
Que vous faites ce compliment.

I R I S ,

P A S T O R A L E

*De l'invention du Sieur H. D.
de Coignée de Bourron.*

IRis aimée de deux Bergers, Aminte & Clarin, les traite avec une égale politesse, & sans qu'ils puissent s'apercevoir à qui elle destine la préférence. Philinde, Amante du premier des deux, employe son adresse à lui faire croire qu'Iris est volage, & parvient au point que ce Berger jaloux, est prêt à se battre avec Clarin. Junon descend heureusement des Cieux, & appaise leur querelle, en ordonnant que celui-ci épousera Iris, & que Philinde deviendra l'épouse d'Aminte, qui va oublier son ancienne passion. La Pièce finit par les louanges de la Reine Anne d'Autriche, alors regnante : deux Nymphes, dont l'une porte le nom d'Olénie, & l'autre celui de Séquanie, sont employées à chanter celles de Louis XIII. Voilà l'extrait le plus succinct qu'on peut donner d'une pièce, qui, au cas

1620.

qu'elle ait été représentée , n'a dû cet avantage qu'à la faveur du nom des augustes personnes , à qui elle semble être adressée.

LA RHODIENNE

O U

LA CRUAUTÉ

DE SOLYMAN, (a)

TRAGÉDIE

DE PIERRE MAINFRAY.

ERaste , Gentilhomme de Rhodes , devient par ses exploits , d'esclave qu'il étoit , le favori de Solyman II. Empereur des Turcs. Ce Prince devient amoureux de Perside , femme d'Erase , & ne pouvant rien obtenir d'elle , il fait mourir Eraste sous prétexte de trahison. Perside désespérée de la perte de son époux , prend les habits de cet infortuné , & se fait tuer sous ce dégui-

(a) Le même sujet a été traité par Desfontaines , sous le titre de *Perside*, ou *La suite d'Ibrahim Bassa*,

Tragédie qui parut en 1644. Nous en parlerons sous cette année.

sement. Solyman la reconnoît, & déplore la mort de Perside & d'Erasme.

1620.

S O L Y M A N.

Ⓞ Amans bienheureux ! que tous mes sens troublez

Par la mort désunis, & ores assemblez,

Pour chasser de mon chef tous sinistres encombres,

Et appaiser là-bas vos bienheureuses ombres,

Je veux vous élever un Mausole, où cercueil

Qui sera comme vous en beauté sans pareil.

Car en Jaspes, Diamans, jayets, porphyre, ébène,

Il fera honte à ceux d'Artemise & Porfenne.

Puis dessus ce tombeau je ferai faire encor

Une superbe pointe, où l'on pendra Brusor,

Lequel me conseilla, envenimé d'envie,

De dépouiller Erasme & d'honneur & de vie

Appaisant par sa vie, & ce riche cercueil

Cette chaste Diane, & ce second soleil.

Or je vais de ce pas Brusor donc faire prendre,

Puis le tombeau construit ; dessus le faire pendre.

PIERRE MAINFRAY, Poète très-médiocre & peu connu ; étoit de Rouen, c'est tout ce qu'on sçait de sa personne, on l'ignoreroit même s'il n'avoit eu la précaution de le faire sçavoir par un

1620. huitain , qui se trouve à la tête de sa
Tragédie de CYRUS TRIOMPHANT ,
dont nous avons donné l'extrait. Il est
assez surprenant que celle qui fait le
sujet de l'article présent , ait eu plus
d'une édition ; la seconde parut en
1621. C'est ce qui nous a déterminé à
placer la pièce sous l'année précédente.
Mainfray est aussi Auteur de deux Poë-
mes Dramatiques , le premier sous le
nom DES FORCES INCOMPARABLES &
AMOURS DU GRAND HERCULES , où
*l'on voit artistement dépeint son tré-
pas , sa générosité , & son immortalité ,
malgré l'envie de Junon sa marâtre ,*
qui fut imprimée dès 1616. L'autre
est une Comédie intitulée , LA CHASSE
ROYALE , où *l'on voit le contente-
ment , & l'exercice de la chasse des
Cerfs , des Sangliers , & des Ours ,
ensemble la subtilité dont usa une Chas-
seresse vers un Satyre qui la poursui-
voit d'amours.* Il ne donna ce dernier
Ouvrage qu'en 1625. Nous n'en don-
nons aucun Extrait , attendu qu'il est
certain qu'elles n'ont point été repré-
sentées , & que l'Auteur n'a jamais eu
cette intention. Elles sont toutes deux
divisées en quatre Actes.

LES RAMONEURS,

1620.

C O M E D I E

En cinq Actes , & en Prose ,

Par un Auteur Anonyme.

Cette pièce n'existe que manuscrite, l'Auteur en est inconnu, & l'on ne peut sçavoir que par conjecture le tems où elle a pû être représentée. Une note qui se trouve à la tête, nous assure, « Qu'elle paroît avoir » été jouée vers 1629. attendu qu'il y » est parlé de Coëffier, Traiteur, qui » étoit de ce tems, & qu'on y parle » aussi des Justes d'or, qui est le nom » des pièces sous Louis XIII. » Nous croyons cependant qu'elle a parû dès 1620. & voici sur quoi nous nous fondons.

Le Docteur demande à un homme de Province, s'il ira voir les beautés de Paris; « L'équité veut, ajoute-t-il, que » vos curiosités donnent la préférence » à ce sacré Temple du Palais, où Thé- » mis rend ses oracles, & dont la der- » nière conflagration * n'a fait qu'em- * Embrâ- » bellir les superbes édifices. » Nous sement.

1620.

avons remarqué dans notre second Volume, pages 104. & 105. à la note, que la Grande Salle du Palais fut consumée par un incendie en 1618. Il y a toute apparence que l'Auteur pouvoit faire ainsi parler ses personnages en 1620. tems auquel cet édifice venoit d'être réparé tout nouvellement.

Au reste, le sujet de la Comédie est assez plaisant ; mais aux dépens des bonnes mœurs, on y introduit sans façon des femmes de mauvaise vie, & des libertins de toute espèce. Un jeune homme amoureux de la sœur d'une maniere de Capitan, qui tient cette fille enfermée, sans permettre à personne l'entrée de sa maison, ne peut pénétrer dans la chambre de sa Maîtresse, qu'en passant par la cheminée, déguisé en Ramoneur, & accompagné de son valet. Il se fait connoître à la Belle, qui consent à se laisser enlever, & à prendre un pareil habillement. Enfin tout se raccommode ; on employe les menaces & les discours pour forcer le Capitan à accepter le jeune homme pour Beau-frere. Il se console de cette aventure en épousant une fille publique, que son pere vient chercher à Paris, en intention de l'a faire enfermer ;

mer : mais il change de dessein en faveur de ce mariage. Nous le répétons encore , cette pièce est très-passable pour le tems , on y trouve même d'assez bonnes plaisanteries. De Villiers s'est servi de ce sujet pour en composer une Comédie d'un Acte sous le même titre ; & où il n'a pas oublié certaines grossieretés qui se trouvent en plus grand nombre dans celle-ci. On en parlera dans la suite.

1620.

**CHRISÉIDE,
ET ARIMAND,
TRAGI-COMÉDIE
DE JEAN DE MAYRET.**

CE sujet est tiré du troisième Tome de l'Astrée , source ordinaire des Tragi-Comédies , & des Pastorales du tems. L'extrait en seroit superflu : contentons-nous d'observer , que cette Pièce est un peu plus passable que celles de Hardy.

JEAN DE MAYRET tire son origine d'une ancienne famille noble , établie Les principaux faits de la vie de ce
Tome IV. P

1620.

Poëte, sont
tirez d'un
Mémoire en-
voyé de Be-
sançon, par
M. de May-
ret, Seigneur
de Romain,
& Neveu de
l'Auteur.

dans la Ville d'Ormond en Westpha-
lie, des dépendances de l'Electorat de
Cologne. La Religion Protestante s'é-
tant introduite dans le pais, Gabriel
Mayret, bisayeul de notre Auteur,
attaché fortement à celle de ses ancê-
tres, & craignant d'être violenté pour
embrasser la nouvelle, abandonna vo-
lontairement ses biens, & chercha une
retraite à Besançon, accompagné de
Jean de Mayret son fils unique. (a) Qui
suivant l'exemple de son pere, donna
des preuves de son zèle pour la Reli-
gion. Il mourut le 12. Novembre 1620.
Jean de Mayret son fils, épousa une
Demoiselle de Troyes en Champagne
appelée Marie Clerget. L'aîné de ses
fils, portant le même nom que le pere,
est celui qui fait le sujet de cet article.
Il naquit à Besançon le 4. Janvier
1604. (b) Son pere & sa mere étant

(a) Ce Jean de Mayret,
destitué de ses biens,
fut obligé de se mettre
dans le négoce. Jean de
Mayret son petit-fils, &
notre Auteur, voulant
rétablir sa famille, re-
présenta les services que
lui, & ses ayeux avoient
rendu à la Province, &
obtint de l'Empereur
Léopold, des Lettres de

noblesse, tant pour lui,
que pour les enfans de
son frere. Ces Lettres
datées du 18. Septembre
1668. sont fort honorá-
bles pour la famille.

(b) Les Auteurs qui
ont parlé de Mayret,
ont tous placé sa nais-
sance en 1610. & se sont
fondés sur un passage de
l'Épître Dédicatoire de

morts de la peste, dans le tems qu'il commençoit ses études, il fut contraint de venir à Paris pour les achever, & se mit au Collège des Grassins. La contagion qui se fit alors sentir dans

1620.

sa Comédie intitulée, *Les Galanteries du Duc d'Os-
sonne* : où ce Poète dit :
« Qu'il a commencé de
« si bonne heure à faire
« parler de lui, qu'à sa
« vingt-sixième année
« il se trouvoit le plus
« ancien de tous les Poë-
« tes Dramatiques alors
« vivans. » Il ajoute,
« Qu'il composa *Chri-
seïde & Arimand*, qui
« est sa première Pièce, à
« seize ans, au sortir de
« sa Philosophie, &c....
Comme cette Epître est
datée du 4. Janvier
1636. on a conjecturé,
(faute de connoissance
plus exacte,) que May-
ret n'avoit que vingt-six
ans lorsqu'il l'écrivoit,
qu'il étoit né en 1610.
& que sa *Chriseïde* avoit
paru en 1626. seize ans
après cette dernière épo-
que. Mais tout ce rai-
sonnement se trouve dé-
truit par le Mémoire
donné par sa famille,
qui fixe sa naissance au
4. Janvier 1604. &
avance de six ans la date
qu'on donne communé-

ment à ses Pièces : dont
la première doit avoir
été représentée dès 1620,
& les autres à la suite.
Ceci est plus certain que
toutes les conjectures
qu'on pourroit tirer des
Préfaces de ses Pièces,
qui n'ont été imprimees,
que plusieurs années après
leurs représentations : & d'ailleurs,
Mayret, venant de prou-
ver qu'il avoit devancé
dans la carrière Drama-
tique Messieurs de Ro-
trou, Scudery, Corneille,
& du Ryer, il avoit
ses raisons pour faire
croire qu'il étoit plus
jeune que ceux, à la
tête desquels il se pla-
çoit, comme plus an-
cien au Théâtre. Ce qui
n'est cependant pas en-
tièrement vrai. Cette pe-
tite digression qui établit
précisément le tems que
Mayret donna son pre-
mier Ouvrage, est ab-
solument nécessaire pour
assurer la date des Poètes
que nous venons de
nommer, & de leurs
Contemporains.

1620.

cette grande Ville, fut cause qu'on ferma tous les Colléges, & troubla une seconde fois le cours des études du jeune Mayret. Il employa ce tems de vacances forcées, à voir la Cour qui étoit à Fontainebleau. Son bonheur lui fit trouver accès auprès du Duc de Montmorenci, grand Amiral de France, & Gouverneur du Languedoc, qu'il accompagna au voyage qu'il fit contre M. le Duc de Soubise, Chef du parti Huguenot, qui tenoit la mer & les Isles de Ré, & d'Oléron, à la faveur de la Rochelle. Jean de Mayret fit cette campagne fort jeune, & se signala, en qualité de volontaire, à deux sanglantes batailles, l'une sur mer, & l'autre sur terre, qui furent données dans l'espace de douze jours, & gagnées par cet Amiral sur les rebelles, & où notre volontaire donna des marques de valeur si éclatantes, que M. de Montmorenci, pour se l'attacher plus intimement, le mit au nombre des Gentils-hommes de sa maison, avec une pension de 1500 liv. & bouche à cour. Il a joui de ces honneurs, & de ces bienfaits jusqu'à la mort de ce Prince, qui arriva le 30. Octobre 1632. Cette perte lui fut très-sensible. (a)

(a) Il se la rapelloit encore avec douleur ;

Heureusement la réputation qu'il s'étoit acquise par ses Ouvrages , lui donna entrée chez le Cardinal de Richelieu , qui le prit en affection , & le gratifia d'une pension de mille livres. La mort de ce Ministre ne déranger point sa fortune ; M. le Comte de Soissons , & le Cardinal de la Valette l'en dédommagerent pendant leur vie. Enfin le Sieur de Mayret se maria à Paris en 1648. & épousa Jeanne de Cordouan , dite de Courton , d'une ancienne maison du Bas Maine , & l'emmena à Besançon , où elle mourut , sans postérité , le 21. Janvier 1658. Depuis sa mort , Jean de Mayret fit encore quelques voyages à Paris (a) ; & ayant fixé son

dans son Epître à M. Brun , Procureur Général du Parlement de Dol. « Enfin , dit-il ,
» ce fut l'audacieux desir
» de porter mes pas sur
» les vôtres , qui me
» persuada de changer ,
» comme je fis , à l'âge
» de seize ans , l'air de
» Besançon à celui de
» Paris : où presque en
» arrivant , je ren-
» contrai , par une heu-
» reuse témérité , la pro-
» tection , & la bien-
» veillance du plus

» grand , du plus ma-
» gnifique , & du plus
» glorieux de tous les
» hommes de sa condi-
» tion , que la France
» ait jamais portée ,
» si nous en étions les
» trois derniers mois de
» sa vie , avec laquelle
» toutes mes espérances
» ont fait naufrage. »

(a) Avant la mort du Cardinal de Richelieu , Mayret avoit déjà renoncé au Théâtre , & ne songeoit plus qu'à établir sa fortune ; les liai-

1620.

sejour au pais de sa naissance, il y termina sa vie très-chrétiennement le 31 Janvier 1686. âgé de 82. ans & vingt-sept jouts, laissant pour héritiers ses trois neveux, enfans du Sieur Jacques-Antoine de Mayret son frere, vivans en 1716. l'aîné Chanoine de la Cathédrale de Besançon; le second, Seigneur de Romarin, Conseiller du Roy, premier Substitut de M. le Procureur Général du Parlement, & le troisième, Conseiller au Magistrat, Jurisdiction particulière de la même Ville.

Mayret commença, comme on le vient de voir, dès l'âge de seize ans, à travailler pour le Theatre François, auquel il donna douze piéces, dans le cours de dix-sept années.

sons, & les connoissances qu'il avoit à la Cour firent qu'on le chargea deux fois du soin d'y ménager une suspension d'armes avec la Province de Franche-Comté. La première en 1649. Il eut l'honneur de signer un Traité à ce sujet au nom du Marquis de Castell-Rodrigo, Gouverneur des Pays-Bas, du Gouverneur du Comté de Bourgogne, & du Parlement de Besançon, avec

M. le Maréchal de Ville-roy. En 1651. il entreprit avec succès une pareille négociation. La Reine mere Anne d'Autriche, alors Régente, fut si satisfaite de ses bons offices, que pour les reconnoître, & lui donner en même tems des marques de l'estime dont elle l'honoroit, elle lui fit remettre par Madame la Comtesse de Brienne, un présent de mille pistoles.

CHRISÉIDE & ARIMAND, Tragi-Comédie, 1620. (a)

1620.

LA SILVIE, Tragi-Comédie-Pastorale, 1621.

LA SILVANIRE ou LA MORTE VIVE, Tragi-Comédie, 1625.

LES GALANTRIES DU DUC D'OSSENNÉ, Comédie, 1627.

LA VIRGINIE, Tragi-Comédie, 1628.

LA SOPHONISBE, Tragédie, 1629.

MARC-ANTOINE ou LA CLÉOPATRE, 1630.

LE GRAND & DERNIER SOLYMAN, ou

(a) Mayre nous a donné les dates de ses huit premières Pièces, qu'il est aisé de rapporter à l'année de sa naissance.

« Je composai, dit-il, ma
» *Chriséide* à seize ans,
» au sortir de Philosophie, & c'est-dela, &
» de *Silvie*, qui la suivit
» un an après, que je
» dirois volontiers à
» tout le monde : De-
» *hæc ætate juvenutus mea,*
» *ne raminiſcaris.* Je fis la
» *Silvanire* à vingt-un,
» *Le Duc d'Oſſenna* à
» vingt-trois : *Virginie*,
» à vingt-quatre : *Sopho-*
» *nisbe*, à vingt-cinq :
» *Marc Antoine*, & *Soly-*
» *man*, à vingt-six. »
Il faut ajouter à l'avantage de ce Poète, qu'il

n'a jamais entrepris la Défense de sa *Chriséide*, Brun, Procureur Général
sein de la faire imprimer du Parlement
mer, & elle ne le fut de Dole.

qu'en 1630. contre son
consentement, & pleine
des fautes de son enfance,
& de celles que le
peu de soin que son Im-
primeur y laissa glisser.
Il fit ce qu'il put pour
en empêcher la vente,
jusques-là, que Jacques
Besongne, Libraire à
Rouen, qui l'avoit mis
sous la presse, fut obligé
par les poursuites de
François Targa, à qui
il en avoit laissé procu-
ration, de faire un voyage
à Paris, où le pauvre
homme mourut subite-
ment.

1620.

LA MORT DE MUSTAPHA , Tragédie , 1630.

L'ATHÉNAÏS , Tragi-Comédie , 1635.

LE ROLAND FURIEUX , Tragi-Comédie , 1636.

L'ILLUSTRE CORSAIRE , Tragi-Comédie , 1637.

SIDONIE , Tragi-Comédie-Héroïque , 1637.

Quelque foibles que soient ses Pièces , & sur-tout la première , cependant le Théâtre a beaucoup d'obligation à cet Auteur , d'avoir cherché à épurer la Scene , en y présentant des sujets disposés & traités plus raisonnablement , & enfin d'avoir sçu exciter l'émulation des jeunes Poètes , qui parurent ensuite , sur-tout du grand Corneille. Nous parlerons à l'article de sa *Silvie* , de la dispute qu'il eut avec ce dernier. (a)

Sarrazin ,
Discours sur
la Tragédie ,
page 5.

(a) Si nous en voulons croire Sarrazin , nous avons obligation à Mayret , qu'il a été le premier qui a pris soin de disposer l'action , qui a ouvert le chemin aux ouvrages réguliers par sa *Silvanire* , & qui a ramené la majesté de la Tragédie dans sa *Sopho-*

niste. Mayret est plus modeste en parlant de ses propres Ouvrages. « De sorte , dit-il , dans » l'Épître ci-dessus citée. » que si mes premiers ne » furent guères bons , au » moins ne peut-on » nier , qu'ils n'aient » été l'heureuse semence de beaucoup d'autres

LA MORT
D'ALEXANDRE,
TRAGÉDIE

1621.

D'ALEXANDRE HARDY.

M Algré le succès des Pièces de Théophile, de Racan, & de Mayret, Hardy conservoit encore sa réputation au Théâtre, dont il étoit le principal soutien, au moyen du grand

» meilleurs, produits
» par les fécondes plu-
» mes de Messieurs de
» Rotrou, de Scudery,
» Corneille, & du Ryer...
» & de quelques autres
» dont la réputation ira
» quelques jours jusqu'à
» vous, particuliere-
» ment de deux jeunes
» Auteurs des Tragédies
» de Cléopâtre, & de
» Mythridate*, de qui
» l'apprentissage est un
» demi chef-d'œuvre,
» qui donne de merveil-
» leuses espérances des
» belles choses qu'ils
» pourront faire à l'a-
» venir. C'est par notre
» commun travail que le
» Théâtre n'a presque

» plus rien à desirer de
» cette première splen-
» deur qu'il eut autre-
» fois parmi les Grecs,
» & les Romains, & que
» nous l'avons rendu
» le divertissement du
» Prince, & de son
» principal Ministre,
» avec tant de gloire, &
» de profit pour les Ac-
» teurs, que les plus
» honnêtes femmes frê-
» quentent maintenant
» l'Hôtel de Bourgogne,
» avec aussi peu de scru-
» pule, qu'elles feroient
» celui du Luxembourg.
Nous examinerons ci-
après ces faits plus au
long.

* La pre-
mière de Ben-
serade, & la
seconde de la
Calprenede.

1621.

nombre de Poèmes qu'il y avoit donné, & il avoit aussi des partisans, accoutumés à son genre d'écriture, qui l'exhortoient à continuer. La Tragédie dont nous parlons est assez régulière, mais très-foible, & peu intéressante. Dans les trois premiers Actes, le Héros de la Pièce, y est dépeint en extravagant, superstitieux à l'excès; le poison qu'on lui donne avant l'ouverture du quatrième, le rend un peu plus tranquille. Les deux derniers contiennent ses longs, & tristes adieux.

ARISTOCLÉE

O U

LE MARIAGE INFORTUNÉ,

TRAGI-COMÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

ON a déjà dit que Hardy, peu exact sur le titre de ses Pièces, auroit dû donner celui de Tragédie, à plusieurs qu'il n'intitule que Tragi-Comédies, celle-ci est de ce nombre, puisque la catastrophe est des plus funestes. C'est la triste fin d'Aristoclée promise, &

Plutarque.

mariée à Calisthene , que le furieux Straton vient ravir des bras de son époux. L'Auteur , suivant la coutume , ne voulant pas altérer sa narration , expose ce tragique événement aux yeux des Spectateurs : en sorte que l'on voit d'un côté Calisthene & les parens de la fille , qui la tiennent par un bras , tandis que Straton , & les gens de sa suite la tirent de l'autre de toute leur force. Ce débat ne finit que par la mort de la pauvre Aristoclée , qui reste démembrée sur le Théâtre. Straton prend aussitôt la fuite , & Calisthene s'immole sur le corps de sa Maîtresse. Voici quelques morceaux de la versification, A la premiere Scene , du premier Acte , Straton faisant part à Aristide de la violence de son amour , ajoute :

On ne consulte point de chose résolue ,
La plus chaste beauté ne me semble im-
polluë :

La plus rare beauté triviale me pût ,
Depuis que ce soleil parmi l'onde parut.

Aristide lui donne des conseils très-sensés , & lui représente qu'il ne doit pas regarder comme une action indigne de lui , la douceur & la complaisance dont il usera auprès du pere de sa Maîtresse.

1621.

ARISTIDE.

Bien que tel offre tourne à son grand
 avantage ,
 L'honneur ne permettoit d'en dire d'avantage ;
 Une froide poursuite appelle un froid accueil :
 Jupiter amoureux dépose son orgueil.
 Un pere veut ouïr , en demande pareille
 Par les soumissions chatouiller son oreille.
 Fut-il inférieur , & mille & mille fois
 Dur-il simple bouvier , être allié des Rois.

Dans la dernière Scene , Théopane
 pere d'Aristoclée , voyant les excès où
 se portent les Ravisseurs , tâche à leur
 inspirer la pitié.

THÉOPHANE.

Barbares , elle va mourir entre vos mains ,
 Impuissante à porter ces efforts inhumains.

CHŒUR DES PEUPLES.

O spectacle piteux ! la déplorable expire ,
 Foible biche aux abois , que la meute déchire.

THÉOPHANE.

Hé ! tygres , pardonnez à ce corps innocent ,
 Sur moi votre vindicte exécrationnaire.

A R I S T O C L È E.

1621.

Adieu , cher Calisthene. à ce coup
je trépasse ;
Conserve désormais ma mémoire , & m'em-
brasse.

C A L I S T H È N E.

O ! mon ame , tu meurs , hélas ! hélas ;
mercy ,
Dans peu tu me revois au Royaume noircy.
Attens dessus le bord la mienne réunie ,
Aussitôt que j'aurai l'insolence punie
Du voleur homicide..... Ah ! le traître s'en-
fuit.

STRATON à ses gens.

Faisons retraite , amis , car plus d'attente
nuit.

C H Œ U R.

O couards ! ô chétifs , ô lâches que nous
sommes !
Indignes de tenir un rang parmi les hom-
mes !
Endurer , spectateurs , tel opprobre com-
mis.



1621.

FREGONDE
O U
LE CHASTE AMOUR,
TRAGI-COMEDIE,
D'ALEXANDRE HARDY.

V Oici la premiere Pièce de cet Auteur, où le titre de Tragi-Comédie soit employé convenablement : Personne n'y meurt, ni est en danger de mourir.

Argument de l'Auteur.

« Le Marquis de Cotron jeune Seigneur, aussi sage que vaillant, &
 » fort bien venu d'Alphonse, Roy de
 » Naples, se trouvant fortuitement à
 » la chasse surpris du mauvais tems,
 » avec le Comte Ludovic son intime,
 » ce qui oblige de prendre le couvert
 » chez Dom Yuan, brave Cavalier Espagnol,
 » & mari de la belle Frégonde,
 » qui d'abord donne tant d'amour au
 » Marquis, qu'il lui fut impossible de
 » vaincre sa passion ; de sorte qu'après
 » plusieurs vaines poursuites, enfin les

» affaires de Dom Yuan, qu'un procès
» ruinoit de fonds en comble, sans le 1621.
» secours du Marquis, amollirent la
» cruauté de Frégonde, ne tâchant
» dès-lors qu'à récompenser l'amoureu-
» se persévérance du Marquis : ce que
» lui ayant apperçu, au lieu de poursui-
» vre sa pointe, un remords de surven-
» dre ses faveurs au mari, en l'honneur
» butiné de Frégonde, se forme en la
» vertueuse résolution de n'y plus pen-
» ser, & au même-tems il procure le
» gouvernement de la Calabre à Dom
» Yuan, qui mourut incontinent après,
» en certaine bataille donnée contre
» les Turcs, mort qui faisoit résoudre
» Frégonde à quitter le monde, pour
» se confiner dans un Cloître, si le
» Marquis ne se fut substitué à la place
» du défunt, la recevant à femme, pour
» le commun contentement. »

Servons-nous de cet argument pour
montrer combien Hardy mettoit peu
d'art dans ses Ouvrages : Voici la dis-
tribution de la Pièce. Le premier Acte
comprend la naissance de l'amour du
Marquis. Le second, le gain du procès
de D. Yuan. Au troisième, on le fait
Gouverneur. La bataille contre les
Turcs, & la mort remplissent le qua-

1621.

trième, & au cinquième, Frégonde épouse le Marquis. Rien ne marque ici aucun effort d'imagination. Au reste, Frégonde est plus chaste que l'Argument la représente; car, dans la crainte de s'engager avec le Marquis, elle combat la résolution de son mari, qui veut implorer le crédit de ce Seigneur: & si elle consent enfin à lui donner la main, ce n'est que sur les instances de Dom Yuan, dont l'Ombre revient exprès, pour lui faire ce commandement, & pour obéir aux ordres du Roy. Ce qu'elle ne promet cependant d'effectuer, qu'après qu'elle aura rendu les derniers devoirs à son premier époux.

LA SILVIE,

Tragi-Comédie-Pastorale.

DE JEAN MAYRET.

IL faut convenir, (& ce fait est attesté par les Auteurs contemporains) que cette Pièce a eu toute la réputation que puisse jamais prétendre aucune Pièce de Théâtre. Elle fut re-

présentée avec un succès étonnant pendant quatre ans , & ne commença même à perdre son lustre, que par celui du Cid de M. Corneille. La jalousie inséparable des gens de Lettres , rendit ennemis mortels ce dernier & Mayret, de véritables amis qu'ils étoient auparavant. Mayret ne voulant pas tout-à-fait se déclarer ouvertement , excita Claveret à composer la Pièce intitulée, *l'Auteur du vrai Cid Espagnol, à son Traducteur François*. Parmi le grand nombre de libelles qui parurent contre le Cid , celui-ci fut un de ceux qui chagrina le plus Corneille. Il s'apperçût d'où le coup partoit , & riposta par une *Réponse de * * * ** sous le nom d'*Ariste*. Mayret s'y vit fort maltraité ; mais ravi de trouver cette occasion pour en venir aux mains avec un tel adversaire , il lui adressa une *Epître familière sur la Tragédie du Cid*. Cette Epître est très-vive ; l'Auteur y parle à Corneille d'une manière à lui faire soupçonner qu'il ne l'attaquoit pas directement , mais que c'est seulement , pour lui demander raison d'un de ses lancers qui lui étoit venu rompre en visière mal-à-propos. « Pour la *Chri-seïde*, dit-il , j'ai fait cette Pièce-là ,

„ que j'étois encore , par maniere de
„ dire , sous la férule , & en un tems
„ que je n'avois point de meilleur gui-
„ de que le sens commun , qui n'est pas
„ ordinairement bien grand chez un
„ Poëte de quinze à seize ans. Pour ma
„ *Silvie* , que vous nommez les saillies
„ d'un jeune écolier qui craint encore
„ le fouet , on ne sçauroit nier , ni vous
„ aussi , qu'elle n'ait eu quatre ans du-
„ rant , toute la réputation que puisse
„ jamais prétendre aucune Pièce de
„ Théâtre ; je n'en excepte pas même
„ les vôtres. Elle parût toutefois en un
„ tems que celles de M. Hardy n'é-
„ toient pas encore hors de saison , &
„ que celles de ces fameux écrivains ,
„ Messieurs de Racan & Théophile ,
„ conservoient encore dans les meilleurs
„ esprits cette puissante impression ,
„ qu'elles avoient justement donnée de
„ leur beauté : & cependant je ne l'ai
„ point appelée ni mon chef-d'œuvre ,
„ ni mon ouvrage immortel.
„ De sorte , continue Mayret , que si je
„ ne craignois de vous ennuyer , je di-
„ rois que ma *Silvie* & votre *Cid* , ou
„ celui de Guillen de Castro , comme
„ il vous plaira , sont les deux Pièces de
„ Théâtre , dont les beautés fantatis-

« ques, ont le plus abusé d'honnêtes
 « gens.... Il est encore vrai que le char-
 « me de ma *Silvie* a duré plus long-
 « tems que celui du *Cid*, vû qu'après
 « douze à treize impressions, elle est
 « encore aujourd'hui le *Pastor Fido*
 « des Allemands. Mais toutes ces
 « considérations à part, s'il est du Par-
 « nasse, comme du Paradis, où l'on
 « ne peut espérer d'entrée avec des
 « biens mal acquis, tombez d'accord
 « avec moi, que nous en sommes ex-
 « clus, si nous ne restituons pas pu-
 « bliquement, la réputation illégitime
 « que ces deux Pièces nous ont don-
 « née, &c. »

En lisant ce fait historique, & ce discours de Mayret, on s'imagine que sa *Silvie*, doit être une des plus belles Pièces du Théâtre François. Rien de cela. Cet Ouvrage si vanté, que l'on compare hardiment avec le *Cid*, l'un des chefs-d'œuvres de Pierre Corneille, est infiniment au-dessous de la plus foible de cet Auteur. Plus on veut l'examiner, & moins on comprend l'aveuglement de Mayret, qui a pû se faire illusion au point d'oser présenter cet Ouvrage en pareille concurrence. N'eût-il pas mieux fait de le laisser dans l'ou-

1621.

* Voyez ci-dessus la Vie de Mayret , Note (a), page 343.

bli , avec la *Chriséide* , en continuant à prier ses Lecteurs , de ne lui pas remettre devant les yeux les égaremens de sa premiere jeunesse. * C'est le parti que nous croyons qu'il auroit dû suivre , à l'égard de cette Pastorale , qui n'a aucun mérite , soit pour l'intrigue , l'arrangement , les caracteres , ou la versification. On en jugera par ce plan.

Thélame , fils du Roy de Sicile , est devenu amoureux de Silvie , belle fille , mais simple Bergere. Le Roi apprend avec chagrin cette inclination , & pour en briser les nœuds , il fait composer un charme , dont l'effet est de faire paroître ces deux Amans sans vie , l'un à l'autre successivement. Ce charme ne sert néanmoins qu'à augmenter leur martyre , sans éteindre leur passion mutuelle. Le Roi ressent en bon pere la peine qu'il vient de causer par son imprudence , au malheureux Thélame ; sans pouvoir y apporter de remede. Il se désespere , & ne songeant plus à contraindre le Prince , il ne cherche qu'à le tirer de ce triste état , & promet sa fille Méliphile , au Cavalier qui aura le bonheur de rompre l'enchantement. Le Portrait de cette Princesse

tombe entre les mains de Florestan ,
Prince de Candie , qui en devient su-
bitement épris , & s'embarque aussitôt
pour mériter une si belle récompense.
Il arrive en Sicile , détruit l'enchan-
tement , qui semble n'avoir été fait que
pour son bonheur , & obtient la Prin-
cesse en mariage. Le Roi qui a si mal
réussi , en voulant s'opposer aux vo-
lontés de son fils , consent qu'il épouse
sa chere Silvie : & la Pièce finit par
ce double hymen. Voici un échantil-
lon qui donnera une idée de la Poësie.

1621.

Silvie voulant assurer le Prince de
Sicile de la sincérité de ses tendres sen-
timens , ajoute,

S I L V I E.

Plut aux Dieux , vîssiez-vous mon ame
toute nue ,
Pour juger de sa flâme.

T H É L A M E.

Elle m'est trop connue ,
J'aimerois beaucoup mieux te voir le corps
tout nu.



1622.

G É S I P P E ,

O U

LES DEUX AMIS ,

TRAGI-COMÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

Tite , Seigneur Romain , devient malgré lui amoureux de Sophronie , Maîtresse & future épouse de Gésippe , Athénien. Ce dernier ayant arraché ce secret de Tite , par un effort d'amitié , l'oblige à prendre sa place.

G É S I P P E .

Chacun sçait que l'amour m'ordonne cette
nuit

A ceüillir, attendu son plus précieux fruit.
Qu'une virginité ne pense qu'à se rendre ,
Ains que déjà rendue , il n'y a qu'à la prendre.
Vous , en faveur de l'ombre , irez subtile-
ment ,

La place , comme chef , recevoir seulement ,
Irez saisir le fort principal de ma belle ,
Sans craindre une fois pris , qu'onc elle se
rebelle.

Nous conviendrons après ce destin trop à
bout.....

1622.

Mais il faut être-là téméraire du tout.

Sophronie étonnée à son réveil , de
trouver Tite à ses côtés , en demande
la raison à Gésippe , qui entre dans le
moment.

G É S I P P E.

Implorez désormais l'assistance plus sûre
D'un à qui de vos yeux la mortelle blessure ,
Ains à qui la vertu m'obligea de céder
Ces prémices qu'hymen me faisoit posséder
M'estime qui voudra inconstant , ou volage ,
Ce Héros a cueilli la fleur d'un P.....
Qui lui appartenoit mieux qu'à nul autre
épous

Comme plus accompli, & plus digne de vous.

S O P H R O N I E à Tite.

Ta mort , lâche abuseur , ne me rend
impolue ,

Ne répare un effort de rage dissoluë ,
Qui met au désespoir mon esprit furieux ,
Qui me fait abhorrer ce monstre injurieux
à Gésippe ,

Abhorrer à l'égal un scélérat infâme ,
Qui la première nuit va prostituer sa fem-
me.

Aristide , pere de Sophronie , s'em-

» contraste , le véritable auteur de l'as-
»assinat , forcé d'un juste remords de
» conscience , confesse ingénument la
» vérité. Gésippe donc libéré , est ho-
»norablement conduit au logis de son
» Ami , qui lui fait épouser Fulvie sa
» sœur unique , & le rend plus heu-
»reux que jamais. »

1622.

Chevreau s'est servi du même sujet ,
pour composer sa Tragi-Comédie , in-
titulée , *Les deux Amis* , ou *Gésippe*
& *Tite* , qui parut imprimée en 1638.
On en parlera sous cette année.

LE TRÉBUCHEMENT
DE PHAËTON ,
TRAGÉDIE

Par un Anonyme.

Cette Pièce est la première d'un
Recueil Anonyme , donné en
1624. sous le titre de *Théâtre Fran-
çois* : contenant , ajoute le Privilège ,
(qui est du 10. Octobre 1623.) plu-
sieurs *Tragédies* , *Tragi-Comédies* ,
Pastorales , *Intermédes* , *Prologues* ,
& *Comédies Françoises de diverses Au-*
Tome IV.

Q

1622.

teurs. On ne peut que louer le dessein de l'Editeur inconnu , qui étoit de rassembler tous les Ouvrages Dramatiques , dont les Auteurs ne vouloient pas se faire connoître , & qui n'avoient point encore été imprimés. Il en est resté à ce premier Volume , qui comprend , outre la Tragédie dont on vient de rapporter le titre ,

LA MORT DE ROGER , Tragédie.

LA MORT DE BRADAMANTE , Tragédie.

ANDROMÉDE DÉLIVRÉE , Intermède en trois Actes.

ATHAMAS FOUROYÉ PAR JUPITER , Intermède en trois Actes.

LA FOLIE DE SILENE , Pastorale.

Revenons présentement à la première Pièce : dont le sujet est tiré de la fin du premier Livre des Métamorphoses d'Ovide , & du commencement du second. Epaphus & Phaëton ouvrent la Scene par les injures les plus atroces. Ce dernier en vient porter ses plaintes à Apollon son pere , & obtient la permission de conduire le char du Soleil. A peine a-t-il commencé , que Diane , Mercure , Cybele , Pluton , & Neptune , viennent se plaindre des desordres

causés par la conduite irrégulière de cet astre. Mome raille les Dieux sur leur perplexité , & leur adresse des discours semés d'ordures très-grossières. La Cour céleste demeure quelque tems dans l'irrésolution. Enfin Jupiter se détermine à foudroyer Phaëton : & pour consoler Apollon , il promet de ressusciter ce malheureux fils , qui doit à l'avenir être le concierge du Palais de son pere. Les trois Sœurs de Phaëton déplorent sa mort , & sont changées en peupliers.

1622.

LA MORT DE ROGER , TRAGÉDIE

Par un Anonyme.

Cette Pièce est très-différente de celle que Charles Bouter a composé sur le même sujet , & qui porte le même titre : dont nous avons parlé sous l'année 1605. La Tragédie dont nous donnons ici l'Extrait, n'est guères plus passable. Rosemont, Roi des Turcs voulant venger la mort d'Agramant , traverse secrètement toute la France , & se trouve en une seule nuit aux portes de Paris.

1622.

ROSEMONT.

Enfin , sous la faveur d'un nocturne silence ,

Nous sommes abordez , jusqu'au cœur de la France ,

O Ciel ! s'écrie Bradamante , apprenant cette étrange nouvelle.

Paris est assiégé ? & au Turc , autant vaut.

Le bon Roy Charlemagne dénué de secours n'en espere plus que du Ciel , dont il implore la miséricorde , suivant le conseil de l'Archevêque Turpin. Pour comble de maux , la Magicienne Alcine , Amante rebutée de Roger , de concert avec le traître Ganélon , conspire la mort de ce Prince ; & l'assassine sur le grand chemin de Paris , qu'il venoit secourir. Cette Ville n'en est pas moins délivrée ; & la Tragédie finit par les regrets d'Alcine sur le corps de Roger.



LA MORT
DE BRADAMANTE,
TRAGÉDIE

Par un Anonyme.

C'Est avec raison qu'on a joint cette Tragédie à la précédente ; elle en fait la suite , & est à peu près du même style : la seule différence qu'on y pourroit trouver , c'est que la fable de celle-ci est encore plus ridicule , & extravagante. Bradamante , sans vouloir écouter les conseils de sa nourrice , prend la résolution d'aller combattre Ganélon , & lui arracher la vie. Pendant ce tems-là Roland porte un coup mortel à Agrican , qui avant d'expirer , prie son vainqueur de lui conférer le Batême. D'un autre côté , Marphise & Brandimart mettent en déroute l'Armée d'Angélique. Enfin Bradamante rencontre l'ennemi qu'elle cherche , & l'ayant forcé de mettre l'épée à la main , lui fait perdre la vie. Fleur-de-Lys séparée depuis long-tems de son cher Brandimart , le retrouve , & de crainte de le

1622.

perdre encore , elle ne veut plus le quitter. Ces deux époux passent la nuit dans un lieu écarté. Un Hermite , habitant de ce désert , apperçoit leurs caresses , & forme aussitôt le dessein d'enlever la Belle , ce qu'il exécute dès le moment que ces Amans sont livrés au sommeil. Le lendemain, Brandimart cherche en vain de tous les côtés ; il voit trois Géans qui veulent forcer une Demoiselle. La pitié & la générosité l'engagent à la secourir : il tue les deux premiers Géans , & reçoit une blessure du troisiéme , qui tombe ensuite sous les coups de Roland. Pour trancher court , Brandimart recouvre la santé , & sa chere Maîtresse : & Bradamante que l'Auteur nous avoit fait perdre de vûe , vient répandre ses larmes sur le tombeau de Roger , où elle meurt de tristesse. C'est ainsi que la Tragédie est terminée.

Nous donnerons l'extrait des trois dernieres Pièces de ce Recueil , sous l'année suivante.



PHRAARTE,

O U

LE TRIOMPHE DES VRAIS AMANS, TRAGI-COME'DIE, D'ALEXANDRE HARDY.

Phraarte, fils de Philippe, Roy de Macédoine, se rend *incognito* auprès de Philagnie, fille de Cotys, Roy de Thrace, dont il est amoureux, & parvient au but de ses desirs, en lui donnant une promesse de mariage. La guerre qui s'allume entre les deux Rois, oblige Phraarte à retourner dans son pays, & à quitter sa Maîtresse affligée des plus mortelles douleurs.

PHILAGNIE.

Son absence, j'açoit que pleine d'amertume,
N'est le pire sujet que mes douleurs allume...
Depuis.... hélas!.... depuis....

BÉRENICE, *Confidente*.

Dites, ne feignez point,

PHILAGNIE.

La honte ne scauroit me résoudre à ce point.

Q iv

1623.

BÉRÉNICE.

La honte désormais le passé ne révoque ;
Et après l'hyménée , inutile on s'en moque.
Passons outre ! de quoi s'augmente votre
deuil.

PHILAGNIE.

Ah ! que déjà ce corps n'habite le cercueil !

BÉRÉNICE.

Seroit-ce point le mal des neuf mois qui
commence ,

Et débonde ces pleurs en telle véhémence ?

Tu l'as dit , répond la Princesse. Elle
prend le parti d'écrire son état à Phraar-
te , mais sa lettre ayant été intercep-
tée, elle se résout à la fuite, pour éviter
la colere de son Pere. Le Messager ,
porteur de la lettre , s'évade de la prison
où Cotys l'avoit fait jeter , & vient en
diligence trouver le Prince de Macé-
doine.

PHRAARTE.

Tu dis donc ma Maîtresse ou morte , ou
prisonniere ?

Dépêche , & ne me tiens sur la gêne étendu ,
En ce douteux récit nullement attendu.

CALLISTHENE , *Messager.*

Outre que son amour impatient la presse ,
Cette belle sentant venir une grossesse ,

Qui ne pouvoit céler (comble d'adversité !)

1623.

Le naufrage souffert d'une pudicité.....

P H R A A R T E.

O malheur des malheurs ! ô funeste aventure !

Poursuis ce que je sçais déjà par conjecture.

C A L L I S T H E N E.

Le Pere furieux qui se croit affronté,
En l'hymen accompli contre sa volonté ,
Qui sur l'indice pris des miseres souffertes
D'un amas continu de pertes dessus pertes,
Ne vous doit réputer que mortel ennemy ,
Heurle de désespoir , & forcene à demy,
Protestant tous les Dieux , qu'une mort rigoureuse

Purgeroit le forfait de sa race amoureuse.
Après , on me devale en un cachot profond , &c.

Phraarte , qui ignore le sort de Philagnie , pressé par son amour , & le desir de la venger , force la Capitale de Cotys , & le fait prisonnier.

P H R A A R T E à Cotys.

Tigre dénaturé , bourreau de l'innocence ,
Indigne de l'honneur que te fit sa naissance :
Mais nous sçaurons , mâtin , ta rage modérer ,

A force de liens , à force d'endurer.

Q. v.

1623.

Philagnie conduite par un pauvre Payfan, chez qui elle s'étoit réfugié, vient se présenter. Sa vue désarme Phraate ; bien loin de maltraiter le Roy de Thrace, il lui rend généreusement sa couronne. Cotys fait quelques façons pour la reprendre, mais il consent sans hésiter à l'hymen de sa fille : c'est à cela que le Prince borne son ambition.

LE TRIOMPHE

D'AMOUR,

PASTORALE

D'ALEXANDRE HARDY.

NOus venons de voir que Hardy a jusqu'à la fin conservé les mêmes défauts dans le genre Héroïque : l'Argument ci-après, que l'Auteur a suivi très-exactement dans son Poëme, nous prouvera qu'il ne s'est pas plus corrigé par rapport au Pastoral. C'est ici la dernière Piece, du moins de celles qu'il a fait imprimer, & qu'on connoît de lui.

Argument de l'Auteur.

1623.

« Alys & Céphée jeunes Bergers re-
» connus dans l'Arcadie pour les plus
» accomplis de leur tems, égaux en
» perfections, & sans autre avantage
» l'un sur l'autre, sinon que Céphée est
» le plus mal partagé des biens de la
» fortune, deviennent corrivaux en
» l'amour qu'ils portent à Clytie, fille
» de Phœdime, Bergere aussi chaste
» que belle, mais Partisane de l'affec-
» tion de Céphée, auquel son compé-
» titeur oppose la volonté du pere, la
» demandant & obtenant à femme.
» Clytie immuable de foy vers son
» cher Céphée, lui donne avis de l'en-
» lever, pour une consommation de
» mariage clandestin : mais son secret
» prévenu de certain Satyre idolâtre de
» cette Nymphe, la fait donner dans
» son embuscade, de sorte qu'enlevée
» par deux Satyres, celui qui prêtoit
» escorte à l'amoureux, la ravit, &
» cache en un desert, pendant que
» l'autre demeure prisonnier de Cé-
» phée, accouru au secours de sa Maî-
» tresse ; qui finalement la recout de
» ce péril, & selon la loi des Arcades,

Qvj

1623.

LA FOLIE DE SILÈNE,
PASTORALE*Par un Anonyme.*

Nous avons remarqué au sujet de la *Bergerie* d'Antoine de Montchrétien, que la coutume des Auteurs de ce tems, étoit de fermer chaque volume de leurs Poësies Dramatiques, par une Pastorale. L'Editeur du Recueil dont nous parlons, pour se conformer à cet usage, l'a terminé par celle-cy, qui est un peu moins supportable encore que les *Bergeries* de Hardy.

Tyrsis aimé de la belle Corille, rejette avec mépris les soupirs de cette Bergere, & ne forme des vœux que pour Mélie, Amante de Pimandre. Cette dernière à qui on a fait entendre qu'elle est sœur de ce même Pimandre, n'ose découvrir le secret de son cœur : Tyrsis n'en est pas plus heureux : pour surcroit d'infortune, Corille se trouve recherchée par un Satyre, qui transporté par un excès de fureur, & de jalousie, change ce Rival trop chéri en Myrthe. Le cinquieme Acte rétablit toute chose, Tyrsis reprend sa

premiere forme , & reconnoît qu'il est frere de Mélie ; il ne s'oppose plus alors à son mariage avec Pimandre ; & pour oublier son ancienne flâme , il donne la main à Corille.

1623.

Au reste, Silene personnage épisodique qui donne son nom à l'ouvrage, est un serviteur de Polite, Pere de Tyrfis, & de Mélie, dont le cerveau est tellement dérangé, qu'il prend son Maître pour une belle Nymphe, lui tient en conséquence des discours tendres, & passionnés, accompagnés de mille extravagances.

PASITHÉE,
TRAGI-COMÉDIE,
DE PIERRE TROTTEREL
Sieur d'Aves.

1624.

CLeosthene après bien des traverses arrive pour épouser Pasithée, dont il est amoureux depuis long-tems. Dans le moment qu'il croit être au comble de ses vœux, Pasithée se retire dans un Couvent, & refuse de l'épouser. Ce qui fait naître cet événement est singulier, d'autant que l'Auteur après avoir fait parler ses Acteurs comme des Chrétiens, introduit tout

1624.

d'un coup des personnages de la Fable: la Fortune, le Destin, Mercure, & Cupidon. La Fortune se fâche de ce que Cleosthene, & Pasithée vont être heureux; & c'est elle qui fait prendre à Pasithée la résolution de se faire Religieuse. Le destin qui a résolu le mariage de Pasithée & de Cléosthene, appelle Mercure, & l'envoye chercher l'Amour, pour que ce dernier lance de nouvelles fleches dans le cœur de Pasithée, en faveur de Cleosthene. Enfin les avis des parens de la belle, & les conseils de ses amis, la déterminent à donner la main à Cleosthene. Voici son compliment.

PASITHÉE.

Le tems ores est venu que je vous puis
parler,

En toute liberté, sans rien dissimuler.

Sachez donc qu'ayant vu votre persévérance,

Qui d'un parfait Amant est la vraie assurance,

Mon cœur s'est résolu de se donner à vous

Sous la condition, & qualité d'époux,

Mon Pere le voulant, &c.

L'AMARANTHE, 1625.

PASTORALE.

De M. DE GOMBAUD.

JEAN OGIER DE GOMBAUD, naquit à S. Just de Lussac, près de Brouage en Saintonge, d'une famille noble de cette Province. Il étoit né Cadet d'un quatrième mariage. Il avoit coutume de le dire lui-même, en badinant, pour s'excuser de ce qu'il n'étoit pas riche. Histoire de l'Académie Française.

Ses parens l'envoyerent à Bordeaux, où il eut le bonheur de faire ses études sous d'habiles maîtres. Après les avoir achevées, il vint à Paris, sur la fin du Règne d'Henry IV. c'est-à-dire, vers 1609. Son esprit & ses talens lui procurerent en peu de tems plusieurs connoissances à la Cour.

Ce grand Prince ayant été assassiné malheureusement, tous les Poëtes du tems voulurent à l'envi semer des fleurs sur son tombeau; & Gombaud, quoique jeune, ne fut ni des derniers, ni des moindres. Sous la minorité de

1625.

Louis XIII. & la Régence de la Reine Marie de Médicis sa mere, il fut des plus considérés de cette Princesse, & il n'y avoit point d'homme de sa condition qui eut l'entrée plus libre chez elle, & qui en fut vû de meilleur œil. Elle lui donna même une pension de douze cens écus ; ce qui le mit en état de paroître en fort bon équipage à la Cour, soit dans Paris, soit dans les voyages, qui étoient fréquens en ce tems-là. Comme il étoit autant ennemi des dépenses superflues, qu'exact à faire honnêtement les nécessaires, il fit un fonds assez considérable de l'épargne de ces années d'abondance : ce qui lui vint bien à propos, pour passer celle de stérilité qui y succéderent, quand les Guerres Civiles & étrangères eurent diminuées, & enfin tari les sources, d'où les premieres avoient coulé (a).

(a) On le réduisit d'abord de douze cent écus, à huit cent, & ensuite à quatre cent, où il est demeuré jusqu'à sa mort, sans être payé néanmoins depuis la guerre de Paris, que par les offices de quelques personnes puissantes & géné-

reuses, dont il avoit l'honneur d'être connu & protégé : entre lesquelles le Duc & la Duchesse de Montausier doivent tenir le premier rang. Durant quelques années il fut aussi gratifié d'une pension sur le sceau par M. Seguier

Il avoit toujours joui d'une parfaite santé, ce qu'on peut attribuer à sa frugalité : mais un jour qu'il se promenoit dans sa chambre, le pied lui ayant tourné, il tomba, & se blessa de telle sorte à la hanche, qu'il fut obligé de garder presque toujours le lit depuis cet accident, jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut en 1666 (a).

1625.

Il fut un des premiers de la petite assemblée des beaux esprits de son tems, qui se forma chez M. Conrart vers l'an 1629. ce qui donna lieu à l'établissement de l'Académie Française. Il fut aussi un des trois qu'on chargea

Chancelier de France.

Ces pensions, & ces libéralités ne l'ont point empêché de parler dans ses Poësies de sa pauvreté, parce qu'étant mal-payées, il se trouvoit souvent à l'étroit, & qu'il n'étoit pas en état de vivre d'une manière conforme à sa condition, & à sa naissance.

(a) M. Conrart dit dans son éloge que sa vie a duré près d'un siècle si une date écrite de sa main, dans un livre de son cabinet, étoit le tems véritable de sa naissance, comme il l'avoit dit en confidence à un

quelqu'un qui n'en a parlé qu'après sa mort. Mais cette prétendue confidence est bien suspecte, car si M. de Gombaud avoit près de cent ans en 1666. il devoit en avoir environ quarante trois lorsqu'il vint à Paris. Cependant il y vint en sortant de ses études : & ne pouvoit alors avoir vraisemblablement qu'une vingtaine d'années. Aussi M. Conrart ne paroît pas ajouter beaucoup de foy à ce grand âge, puisqu'il dit qu'il étoit jeune à la mort d'Henry IV. c'est-à-dire en 1610.

1625.

en 1634. d'examiner les Statuts de l'Académie naissante ; il fit sur cela un Mémoire , dans lequel il proposoit que chacun des Académiciens fut obligé de composer tous les ans une Piece à la louange de Dieu. M. Pelisson rapporte ce trait comme un témoignage de sa piété , & de sa vertu.

C'étoit un grand homme , bienfait , & de bonne mine. Il avoit le cœur noble , l'ame droite , & naturellement vertueuse , l'esprit élevé , moins fécond que judicieux ; l'humeur ardente & prompte , fort portée à la colere , quoiqu'il eut l'air grave & concerté. Ses mœurs étoient sages , & bien réglées , & sa probité étoit à toute épreuve. C'est le portrait que nous en a fait M. Conrart son ami intime , qui professoit ainsi que lui la Religion Calviniste.

Entre plusieurs Ouvrages de M. de Gombaud , voici les titres de ceux qu'il a composé pour le Théâtre.

L'AMARANTHE , Pastorale. 1625.

ACONCE & CYDIPPE , Tragi-Comédie non-imprimée.

LES DANAÏDES , Tragédie 1646.

Il n'a jamais fait imprimer que la Pastorale , & la Tragédie des *Danai-*

des, qui avoient eu beaucoup de succès dans leur tems. *Aconce & Cydippe*, n'ayant pas été reçue avec le même applaudissement, fut condamnée par l'Auteur à ne plus voir le jour.

1625.

Extrait de la Pastorale.

LA Bergere Amaranthe, jeune, belle & recherchée de tous les Bergers de la Contrée, donne dans son cœur la préférence à l'un d'eux, nommé Alexis, berger inconnu, que l'on soupçonne d'une naissance obscure. Au dénouement, ce même Alexis est reconnu fils de Timandre le plus riche Berger de Phrygie, & obtient sans peine la belle Amaranthe. Si l'on veut avoir égard au tems qu'elle a paru, on avouera que cette Pastorale n'est pas sans mérite, la versification en est assez coulante, quoiqu'elle ne soit pas exempte de pointes, & de jeux de mots : & qu'elle est infiniment au-dessus des Pièces que Hardy a donné en ce genre. On y trouve encore des Chœurs, dont l'usage s'est conservé plus long-tems dans les Pastorales.

1625.

LA SILVANIRE,
OU
LA MORTE-VIVE,
TRAGI-COMÉDIE
PASTORALE
DE M. MAYRET.

Cette Piece est précédée d'une Préface en forme de Poétique, adressée à M. le Comte de Carmail, dans laquelle il nous apprend que ce Seigneur & le Cardinal de la Valette, l'avoient engagé à composer une Pastorale, en y observant les regles pratiquées par les Poètes Italiens. Mayret ajoute, qu'après avoir étudié les ouvrages de ces derniers, il avoit reconnu que leur art ne consistoit qu'à se conformer aux modeles que les Poètes Dramatiques de la Grece, & de l'ancienne Rome nous ont laissé. C'est, continue-t-il, à quoi il s'est attaché dans cet Ouvrage.

Après avoir défini assez sensément les parties & les regles de ce genre de

Poësie, il insiste beaucoup sur celle de l'unité de lieu & de jour, comme des plus nécessaires, & des plus négligées. « Je m'étonne » dit-il « que de nos » Ecrivains Dramatiques, dont aujourd'hui la foule est si grande, les uns » ne se soient pas avisés de la garder, » & que les autres n'aient pas assez de » discrétion pour s'empêcher au moins » de la blâmer, s'ils ne sont pas assez » raisonnables pour la suivre..... Il faut » donc avouer que cette règle est de » très-bonne grace, & de très-difficile » observation tout ensemble, à cause » de la stérilité des beaux effets, qui » rarement se peuvent rencontrer dans » un si petit espace de tems. C'est la » raison de l'Hôtel de Bourgogne, que » mettent en avant quelques-uns de » nos Poëtes, qui ne s'y veulent pas » assujettir, d'autant, disent-ils, que » de cent sujets de Théâtre, il ne s'en » trouvera possible pas un avec cette » circonstance, & qu'on seroit plus long- » tems à le chercher, qu'à le traiter, » & mettre en vers : mais qu'importe- » t-il du tems, & de la peine, pourvu » que la rencontre s'en puisse faire ? Il » est question du mieux, & non pas » du plus ou du moins..... Je ne me

1625.

„ suis avisé de faire ce discours , que
„ pour vous rendre compte de l'ordre
„ & de la méthode que j'ay suivie en
„ ce difficile genre d'écrire. De sorte
„ (ajoute-t-il modestement) que j'ay
„ seulement travaillé pour la justifica-
„ tion de mon Ouvrage , & non pour
„ la condamnation de ceux des autres ,
„ qui pourroient , par aventure , avoir
„ violé toutes ces Loix que je fais pro-
„ fession d'observer , ou pour les igno-
„ rer , (ce qui ne seroit gueres bien)
„ ou pour les mépriser (ce qui seroit
„ encore pis.) Je passe donc à la dissec-
„ tion de ma Piece..... Je dis donc
„ que cette fable est de sujet non sim-
„ ple , mais composé , où l'on voit que
„ l'un sert de sujet principal , & l'autre
„ d'épisode , si bien concerté toutefois ,
„ qu'il ne fait rien contre l'unité de la
„ fable. Le principal est l'amour d'A-
„ glante & de Silvanire ; l'autre qui
„ tient place d'épisode , se forme en la
„ personne de Tirinte & de Fossinde.....
„ Secondement , par l'ordre du tems ,
„ il est visible qu'elle est dans la règle ,
„ c'est-à-dire , qu'il ne s'y trouve pas
„ un seul effet , qui vraisemblablement
„ ne puisse arriver entre deux Soleils.
„ Je suppose que Silvanire soit tombée
en

» en léthargie sur le haut du jour. On
» la porte au tombeau le soir même.....
» Sur le point du jour elle revient à
» soy, & dans quelques heures après
» le mariage d'elle & d'Aglante..... De
» sorte que la Piece commence par un
» matin, & finit par un autre. Or par-
» ce qu'elle est disposée à la Comique,
» je la veux diviser en quatre parties,
» suivant l'ordre que les meilleurs
» Grammairiens observent en la divi-
» sion de celles de Térence, sçavoir est,
» en Prologue, Prothese, & Epithase,
» & Catastrophe. Le Prologue recom-
» mande la pureté de la Fable, & con-
» tient une partie de l'Argument. La
» Prothese comprend les nôces préten-
» dues de Silvanire & de Théante, fon-
» dées sur l'avarice de Ménandre, l'a-
» version de Silvanire pour ce Berger,
» l'effet du miroir d'Alciron. L'Epitha-
» se contient la maladie de Silvanire,
» avec le mariage inespéré d'elle &
» d'Aglante, du consentement de ses
» parens, le désespoir d'Aglante, la
» rage de Tirinte, & tout le Forest
» en deuil. La Catastrophe embrasse
» la résurrection, le dernier consen-
» tement du pere en faveur d'Aglante,

1625.

1625.

» la délivrance de Tirinte , par l'inven-
 » tion de Follinde , & bref le repos de
 » ces Amans après tant de tumultes. »

Tout ce que l'Auteur dit ici de la Piece n'étant que pour la justifier du côté des règles , aux yeux des connoisseurs , à qui il la propose pour exemple , nous croyons devoir y joindre un Extrait , où l'on reconnoîtra que Mayret a réussi très-parfaitement à composer un Poëme froid , & régulièrement ennuyeux (a).

L'Amour honnête fait le Prologue ;
 il est en Vers libres , divisés en douze strophes , dont voici la dernière.

Depuis quatre ou cinq ans Aglante , & Sil-
 vanire

(a). L'Auteur en con-
 vient en partie. « Pour
 » l'étendue du Poëme ,
 » dit il , il est yrai qu'el-
 » le passe un peu au-delà
 » de l'ordinaire , & que
 » l'ayant plutôt faite
 » pour l'Hôtel de Mont-
 » morency , que pour
 » l'Hôtel de Bourgogne ,
 » je ne me suis pas beau-
 » coup soucié de sa lon-
 » gueur. » On doit re-
 marquer que chaque
 Acte est précédé d'un ar-

gument & d'une estam-
 pe de Michel de l'Asne ,
 qui en représente la prin-
 cipale situation.

A la fin de l'Argument
 général on lit ces mots.

Ce sujet est traité plus
 amplement en la troi-
 sième Partie de l'Astrée ,
 où M. d'Urfé en forme
 une Histoire continuée.
 Le même Auteur en a
 fait une Pastorale en
 vers non rimés , à la fa-
 çon des Italiens. C'est

Echauffent mes Autels de soupirs amoureux.
Enfin j'ay résolu de finir leur martyre ,
Par un coup de ma main qui s'apprête pour
eux.

1625.

Je fais la récompense ,
Lorsque moins on y pense ,
Et peu certes encor m'ont servi quelque tems.
Qui n'ayent été contents.

Aglante aime depuis long - tems
Silvanire ; soit caprice , soit respect
paternel, la belle refuse d'écouter ses
soupirs. Ménandre son pere la desti-
ne à Théante , par cette seule rai-
son qu'il est riche. Outre ces deux
Amans, Silvanire est adorée par le
Berger Tirinte , qui méprise pour elle
les vœux de l'aimable Fossinde. Ces
trois Rivaux sont reçus par la Bergere,
avec la même indifférence. Aglante
s'y prend en Amant soumis : Théante
se fie sur l'autorité du pere , & Tirinte
à recours au pouvoir magique. Alciron
son ami lui donne un miroir composé
d'une pierre memphitique, auquel on
a joint le suc de certaines herbes, &
dont la vertu est d'assoupir les person-

là qu'on peut renvoyer
la curiosité du Lecteur.
Cette *Silvanire* de M.

d'Urfé n'a jamais été re-
présentée.

1625.

nes qui le regardent. Tirinte qui en ignore l'effet, le présente à Silvanire, qui se sent tout-à-coup saisir par un mal inconnu, & tombe enfin dans un assoupissement qui lui fait croire qu'elle va mourir. Persuadée qu'elle n'a plus qu'un moment à vivre, elle cesse de déguiser ses véritables sentimens, & prie son pere de lui accorder la satisfaction d'emporter au tombeau le titre d'Epouse d'Aglante. Ménandre lui accorde cette grace, qu'il ne croit d'aucune conséquence. On porte Silvanire à la sépulture : il est aisé de concevoir le désespoir d'Aglante. Le violent Tirinte cherche Alciron pour lui ôter la vie. Ce dernier se sauve dans un bateau, & de-là fait entendre à cet Amant, qu'il n'a travaillé que pour son avantage, puisque Silvanire n'est seulement qu'endormie, & que par son moyen, il est en état de s'en rendre maître. Quoiqu'un procédé aussi indigne ne resente en aucune façon l'Amour honnête annoncé par le Prologue, Tirinte plus furieux, que délicat Amant, tâche à profiter de cette lâche trahison. Silvanire éveillée crie, & appelle du secours. Aglante, qui étoit venu arroser son tombeau de ses larmes, accourt à sa

voix , & la ramene saine & sauve à Ménandre , en le sommant de sa parole. Sur le refus injuste qu'on lui fait , Aglante prie Hylas d'aller plaider sa cause devant Atamas. Ce Juge décide en sa faveur. Les Loix voudroient que Tirinte, pour expier son crime , fut précipité , mais on lui fait grace à la priere de Fossinde , qui le demande pour Epoux : & bien loin de lui faire aucun reproche , Aglante & Silvanire remercient ce Berger , aussi bien qu'Alciron , d'avoir contribué à la réussite de leur mariage , qui n'auroit pas été conclu , sans cet accident.

1625.

RHODES SUBJUGUÉE ;

1626.

Par Amé IV. Duc de Savoye , sur
Othoman , premier Empereur des
Turcs.

T R A G E D I E

Par B O R É E.

CEt Auteur n'est connu que par
cinq mauvais Poèmes Dramati-
ques qu'il a fait imprimer à Lyon en

R iiij

1626.

1627. dont nous allons donner les Extraits, sans assurer s'ils ont été représentés.

L'Ombre de Gerard, premier Grand-Maître des Chevaliers - Hospitaliers de S. Jean de Jérusalem, vient prier Amé, Duc de Savoye de secourir son Ordre. Ce Prince part aussitôt, & se met à leur tête : le Grand-Maître Foulques périt dans le combat ; Amé revêtu de ses armes remporte la victoire sur l'armée des Infidèles, commandée par Othoman en personne, & son épouse Lacene. Les Turcs se retirent fort en désordre, & abandonnent l'Isle de Rhodes entière au pouvoir des Chrétiens.

BÉRAL VICTORIEUX SUR LES GÉNEVOIS,

TRAGÉDIE

I^l. Piece de Borée.

Pendant que Béral, premier Comte de Savoye, & neveu de l'Empereur Othon, marche à la tête d'une

forte Armée pour réduire les Génois rebelles, l'Impératrice Marie d'Arragon, éprise d'amour pour Rosin, Comte de Modene, lui fait une déclaration des plus vives : son amour rebuté se change en fureur, elle conçoit le noir dessein de calomnier ce Prince auprès de l'Empereur, qui, sur cette seule plainte, ordonne à Tamne d'en faire justice. Ce Magistrat ne fait pas languir l'accusé.

1626.

T A M N E à Rosin.

De Leze-Majesté l'Empereur ton Monarque ,
Pour le crime avéré te condamne à la Par-
que ,
Va , Bourreau , tranche-luy la tête promptement.

Aussitôt que Blésille, Veuve du Comte de Modene, apprend le retour de Béral, elle court l'instruire de son malheur, & de l'innocence de son mary. Le généreux Comte de Savoye raconte la chose à l'Empereur ; au cinquième Acte, Tamne entre une corde à la main.

T A M N E.

L'Emperiere à la mort se veut précipiter ,
Elle enrage, on la voit contre Dieu despiter.

R iv

1626.

Son Eunuque craignant quelque cruel martyre ,

A déjà prévenu les rigueurs de ton ire :

Il a borné ses jours d'un infame licol.

Voilà ce qu'il avoit pandillant à son col.

L'Empereur trop convaincu du crime de son indigne Eponse , ne songe plus qu'au genre de supplice propre à l'expier.

L'EMPEREUR.

La ferai-je mourir sous la trenchante lame ?

Non ; car cet innocent rendit ainsi son ame.

.....

Trouvons autre moyen : sus, donc , qu'on l'aille pendre.

Infecter le soleil ? Comment ! luy faire prendre

La fuite , pour ne voir ce monstre ? Je ne veux :

Qu'on la jette plutôt à la rigueur des feux :

Qu'on me la brule vive. Encor pour sa malice

C'est trop peu ; l'on donnoit autrefois ce supplice

Aux Vierges seulement qui manquoient une fois

Contre le saint honneur des virginales Loix.

Qu'on la jette aux corbeaux..... Qu'une lou-
ve gourmande

1626.

Se gorge de son corps : ainsi je le comman-
de

Mais si les Loups avoient horreur de la tou-
cher ?

Mais s'ils ne vouloient pas , d'avanture , ap-
procher ?

Que le feu dévorant en fasse un sacrifice ,

Puisque le feu d'amour a trouvé l'artifice

Et le mortel poison , pour punir l'innocent.

Que le feu sans séjour l'en aille punissant :

Cette peine me plaît. Or donc , peste , per-
fide ,

Je te condamne au feu , comme une parri-
cide :

César le veut ainsi , &c.

ACHILLE VICTORIEUX ;

TRAGÉDIE

III^e. Piece de Borée.

ELle est dans le goût des précédentes , & aussi peu régulière. La Scene ouvre par le combat d'Hector & de Patrocle. Achille venge ce dernier.

R v

1626.

Priam, pour réparer la perte d'Hector, implore le secours de Penthésilée, Reine des Amazones, & de Memnon, Roy d'Ethiopie, Amant de Polyxene. Ils tombent tous les deux sous les coups d'Achille : si le titre n'avoit pas borné notre Auteur, il nous auroit peut-être donné une vie complete de ce Héros Grec. Au reste, il est bon de remarquer que ces Princes se disent des injures grossieres, & que leurs combats se passent aux yeux des Spectateurs.

TOMYRE VICTORIEUSE,

T R A G E D I E

IV^e. Piece de Borée.

QUoique ce Poëme soit assez irrégulier, c'est cependant le plus supportable que cet Auteur ait composé. Le sujet en est trop connu pour en donner un Extrait. La Piece commence au premier combat des Perses, & des Scythes, ou Spargapize perd la vie. Cyrus y paroît sincerement amoureux de la Reine des Massagetes, & aime mieux s'exposer à ses coups,

LA JUSTICE D'AMOUR.

PASTORALE,

V^e. & dernière Piece de Borée.

ON ne doit point être surpris, si Hardy vantoit si hautement l'invention, & la disposition de ses Pastorales. Presque toutes celles qui parurent avant lui, & de son tems, sont de beaucoup inférieures aux siennes. On peut mettre celle-ci de ce nombre. Les personnages y sont divisés par quadrilles : chaque quadrille a la même pensée, & la même conformité de sentiment. Quatre Bergeres d'Arménie s'entretiennent ensemble sur le choix d'un Amant. Arrivent quatre Bergers d'Arcadie qui offrent leurs services. Les oisives Bergeres les acceptent volontiers, mais à peine se sont-elles déterminées, que voici quatre Bergers d'Arabie, qui font la même proposition, & voyent avec douleur, que les Bergeres se sont déjà pourvues. Ils ne perdent cepen-

1626.

dant pas l'espérance. Sur ces entrefaites, quatre Satyres enlèvent le Quadrille de Bergeres, & les conduisent dans une grotte. Les Bergers Arabes, plus heureux que leurs Rivaux, découvrent cette retraite, & s'étant munis de verveine, ils forcent les Satyres à rendre les Belles, qu'ils prient de vouloir bien les récompenser, par une tendresse réciproque : les Bergeres sont prêtes à y consentir, lorsqu'un foible ressouvenir des Pasteurs d'Arcadie, vient empêcher cette union : ce n'est pas pour longtems, car l'Amour piqué de ce que ces quatre filles ont préféré le service de Pan, au sien, leur ordonne d'aimer les Bergers Arabes : & pour ne point tant affliger ceux d'Arcadie, ce Dieu leur promet qu'ils trouveront dans leur país, quatre Bergeres, aussi accomplies, que celles qu'ils quittent.



LES GALANTRIES
DU DUC D'OSSONE ,
COMEDIE

1627.

DE M. MAYRET.

LE Duc d'Ossone, Viceroy de Naples, Seigneur voluptueux, chéri de la Gloire, & de l'Amour, est abordé par un Gentilhomme qui vient lui demander un asyle ; en lui avouant, qu'il a fait poignarder un autre Gentilhomme, qu'il a trouvé tête à tête avec sa femme. Le Duc l'envoie à une de ses maisons de Campagne : & comme il est aussi amoureux de la femme de ce jaloux, il profite de l'absence de ce dernier, pour aller chez elle. Il s'y rend à l'entrée de la nuit, & prêt à fraper à sa porte, il apperçoit un homme qui descend par un balcon, au moyen d'une échelle de soye ; le Duc profite de l'échelle, & entre dans la chambre d'Emilie, qui est la Dame qu'il aime. Emilie, loin de paroître surprise de la vue du Duc, lui apprend que l'homme qu'il vient de voir, est

1627.

elle-même qui s'est ainsi déguisée pour aller voir la personne que son mary a cru avoir assassiné : elle continue , en priant le Duc d'aller tenir sa place au lit où elle étoit couchée , à côté de sa vieille Gouvernante. Le Duc accepte la proposition : & Emilie sort pour aller voir son autre Amant. Cette prétendue Gouvernante, est Flavie, sœur d'Emilie, jeune veuve très-jolie, qui s'est réveillée pendant la conversation du Duc & de sa sœur , & qui a entendu la proposition qu'on a faite au premier.

Le troisieme Acte ouvre par cette même Flavie , qui s'attend à passer la nuit avec le Duc , & qui dit à ce sujet d'assez plaisantes choses. Le Duc arrive , se couche , & observe avec soin de ne point approcher du vieux squelette. Flavie soupire , parle ; son ton de voix excite la curiosité du Duc , qui va chercher une lumière , & reconnoît avec plaisir Flavie. Cette dernière feint beaucoup de peur ; mais le Duc la rassure, & la rassure au point, qu'elle lui permet de se coucher à cause du grand froid qu'il fait, à condition, néanmoins, qu'il sera sage : & on baisse la toile.

Le quatrieme Acte ouvre par Camille , le même Cavalier que le mari

d'Emilie a voulu assassiner , & qui est parfaitement guéri de sa blessure. Il ordonne à son laquais de porter un billet à Flavie , dont il est devenu amoureux. Flavie , par coquetterie reçoit le billet , & donne rendez-vous à Camille , pour le même soir. Emilie qui sçait la perfidie de son Amant , fait la même faveur au Duc. Les deux Cavaliers , & les deux Dames se trouvent vis-à-vis les uns des autres , & se demandent mutuellement pardon. Le Duc renoue avec Flavie , & Camille avec Emilie : & voilà cette Comédie « que les plus » honnêtes femmes fréquentoient avec » aussi peu de scrupule & de scandale , » que le Jardin du Luxembourg (*). » La versification en est foible ; mais assez passable pour une piece de ce tems.

(*) Ce sont les propres termes de l'Auteur dans son Epître dédicatoire. Voyez ci-dessus sa vie.



1628.

A G I M É E

O U

L'AMOUR EXTRAVAGANT,
TRAGI-COMÉDIE*Par S..... B.....*

A Gimée , pour éviter d'épouser la personne que sa mere lui destine, prend la fuite , & rencontre un Prince errant pour un même sujet. Ces deux personnes éprouvent plusieurs aventures qui n'ont gueres de vraisemblance , & interressent si peu , que nous ne croyons pas devoir en donner un plus long analyse. Il n'est pas aisé de trouver la raison qui a pu engager l'Auteur à lui donner le second titre ; il auroit pu , avec justice , la nommer la Piece extravagante. Il n'est pas sûr qu'elle ait été jouée.



LA CLIMENE,

Tragi - Comédie - Pastorale

PAR C. S. SIEUR DE LA CROIX.

Cette Pièce n'est ni plus régulière, ni mieux conduite que la précédente, mais les événemens en sont assez singuliers : l'Auteur introduit des Bergers, c'est la raison qui lui fait ajouter le nom de Pastorale. En voici le sujet.

Phalante, Roy de Calis, ne consultant que sa politique, veut obliger le Prince Syphax à donner sa fille à Florimant. Syphax craignant que le Roi ne se porte à des violences, fait courir le bruit que sa fille est morte, & la donne secrètement au Berger Semiro, qui l'éleve sous les habits de Bergere, avec le nom de Climene, Florimant quitte la Cour du Roy son pere, passe par le Hameau où est Climene, en devient amoureux, & ne pouvant se résoudre à s'éloigner, se déguise en Berger, prenant le nom d'Alcidor. Lidias, frere de Florimant, obtient du Roy la

permission d'aller chercher ce Prince : Le hazard le conduit en ce même endroit : les charmes de la Bergere agissent aussi puissamment sur son cœur : il oublie son premier dessein , & se présente à ses yeux sous le nom du Berger Silandre. C'est en cet état que commence la Pièce. Climene, en fille sage & prudente , cache avec soin le penchant qu'elle sent pour Alcidor : l'impatient Silandre va trouver un Magicien qui lui offre le secours des Enfers : & commence à invoquer la puissance des Démons. Il faut avouer que pour un Prince , Silandre fait paroître beaucoup de lâcheté ; le Magicien continue son opération , malgré la frayeur du prétendu Berger , & lui remet entre les mains un bracelet , dont la vertu doit agir sur Climene ; il n'est pas plutôt attaché au bras de la Bergere, qu'elle tombe évanouie , & semble expirer. Le furieux Silandre veut venger sa mort sur le traître Magicien , qui pour l'appaiser , lui donne d'une certaine eau , qui tire Climene de cet état. Silandre obtient un baiser pour récompense de ce service : la Bergere lui rend en même-tems le bracelet fatal , qu'il emporte , & il va se cacher dans un Hermitage.

On découvre enfin que Climene est la Princesse Marie, fille de Syphax. Alcidor se fait connoître pour le Prince Florimand, & le faux Silandre reparoit avec son habit d'Hermite.

1628.

Faisons voir par quelques fragmens que la versification répond assez bien au plan, & à la conduite de la Pièce.

Climene tâche, par ses conseils, à modérer la vivacité de la Bergere Clorifée, qui aime Silandre éperduement.

C L O R I F É E.

Hélas ! qu'il fut ici, & que ce dédaigneux,
Prenant pitié de moy, voulut ce que je veux.

C L I M E N E.

Croyez-vous qu'il soit beau qu'une jeune
pucelle

Cherche un homme autant prompt qu'il
peut être infidelle :

Qui ravissant la fleur de sa virginité

En feroit un trophée à sa légèreté ?

Qu'elle s'offre soi-même, & qu'elle aille
lascive,

Flater d'allechemens sa nature rétive !

Modérez cet ardeur, vomissez ce poison

Ramenez votre esprit au joug de la raison :

Et, si vous en avez, faites-nous la paroître.

Acte quatrième, Scene première ;
cette Bergere s'évanouit en disant.

CLIMENE.

1628.

Quel assoupissement ? Adieu , mon Pere ,
adieu !

La mort force l'esprit à sortir de ce lieu.
Adieu , cher Alcidor.

SEMIRE.

Hélas ! elle trépasse.

Ses yeux sont tous ternis , la mort est dans
sa face ,

Attens encore un peu , Climene , car je
veux ,

Auparavant ta mort , te dire un mot ou
deux.

Climene rejette avec tant de mépris
les soupirs d'un pauvre Berger nommé
Liridas , que cet Amant perd l'esprit ,
fait mille extravagances , & prenant
le Magicien pour le Dieu des Enfers ,
il veut l'obliger à rendre l'Ame de Cli-
mene , qu'il croit morte.

LIRIDAS.

Car si tu me contraind de m'attaquer à toy ,
Je t'ôterai bientôt la qualité de Roy.

J'épouserai Climene , & pour ma concubine
Je prendrai , s'il me plaît , ta femme Proser-
pine

Dépêche promptement. Entens-tu mes rai-
sons ?

LE MAGICIEN.

Tu mérites une chambre aux Petites Maisons.

1628.

Ha ! le pauvre garçon ; Quel démon te possède ?

Ton esprit auroit bien besoin d'un bon remède.

LIRIDAS *le frappant.*

Et toy , tu as besoin de ce coup de bâton.

LE MAGICIEN.

Hola ! tout beau , berger , je ne suis pas Pluton.

Je t'en jure la foy.

Le Magicien ne peut se défaire de cet insensé , qu'en l'assurant que Climene est vivante, & qu'il la retrouvera lorsqu'il sera revenu sur la terre.

L'HYPONDRIACQUE

OU

LE MORT AMOUREUX ,

TRAGI-COMÉDIE

DU SIEUR ROTROU.

VOici le coup d'essai du célèbre Rotrou , Poète à qui le Théâtre François doit quelques fleurs , & que

1628.

le grand Corneille appelloit son pere. Il s'en faut cependant beaucoup que la Pièce dont nous allons parler , fit espérer ce qu'on augura de celle de Pierre Corneille. Rien de plus foible que le sujet & la conduite de cette Tragi-Comédie. Un homme qui croit avoir perdu sa Maîtresse , en conçoit une tristesse si noire , qu'il s'imagine être mort ; & dans cette idée , il se retire dans une cave , où il ne veut prendre aucune nourriture. Sa Maîtresse apprend son malheur , & par sa présence le guérit de sa folie. Il semble que Rotrou a senti la défautuosité de sa Pièce , car voici comment il s'exprime à la fin de l'argument qui la précède. « Ce sujet semble étrange , mais il est véritable , & le seul commandement de Monseigneur le Comte de Soissons , & non pas la vanité de l'impression , m'a porté à lui faire voir le jour. Si les Censeurs y trouvent des défauts , ils doivent être satisfaits par ce mot. *Il y a d'excellens Poètes , mais non pas à l'âge de vingt ans.* »

ROTROU. JEAN ROTROU , naquit le 19. Août 1609. à Dreux , Ville du Diocèse de Chartres , de Jean Rotrou , qui , sorti d'une des plus anciennes familles du

Mémoires
pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres , par

lieu , vivoit honorablement de son bien ; & d'Elisabeth le Factieu , d'une riche famille de Chartres. Son goût pour la Poësie Françoisse se déclara de très-bonne heure , dès l'âge de quinze à seize ans , il se mêloit de versifier , & il n'en avoit pas encore dix-neuf , lorsque les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne représenterent sa premiere Pièce de Théâtre , qui est la Tragi-Comédie , dont on vient de parler , qui eut un très-grand succès. *La bague de l'oubli* , qu'il donna la même année , eut encore plus de réussite. Les applaudissemens que reçurent ces deux Ouvrages , exciterent l'émulation de ce Poète , il s'attacha de plus en plus au Théâtre François , qui lui est redevable d'un grand nombre de Pièces : & s'acquît en même-tems des amis , & des protecteurs.

Le Cardinal de Richelieu donna une marque de l'estime & de la considération qu'il avoit pour lui , en le mettant au nombre des cinq Auteurs qui travailloient sous ses ordres aux Poëmes Dramatiques , qu'on nommoient alors les Pièces des cinq Auteurs , parce qu'ils étoient cinq qui y mettoient la main , & en composoient en même-tems chacun un Acte.

1628.

le Pere Nicéron , Tome XVI. pag. 89. & suivantes.

1628.

On fera peut-être surpris que, malgré ces avantages, & son mérite personnel, Rotrou n'ait point été choisi pour être de l'Académie Française, établie de son tems ; mais cet étonnement cessera, si l'on veut faire réflexion que dans les commencemens de cette Académie, on n'y admettoit que ceux qui avoient leur demeure fixe à Paris. Or Rotrou n'étoit point dans ce cas, car il faisoit son séjour ordinaire à Dreux, étant Lieutenant particulier & Civil, Assesseur Criminel, & Commissaire Examineur au Comté & Bailliage de cette Ville.

Il étoit revêtu de toutes ces charges, lorsqu'en 1650. cette ville fut affligée d'une maladie épidémique, dont il mouroit environ vingt-cinq à trente personnes par jour : c'étoit une espèce de fièvre pourprée, accompagnée de transports au cerveau, qui emportoit en très peu de tems ceux qui en étoient attaqués. Le frere de Rotrou, qui étoit alors à Paris, lui écrivit pour le prier de mettre sa vie en sûreté, & de quitter Dreux ; mais il lui répondit, que sa conscience ne lui permettoit pas de suivre ce conseil, attendu qu'il étoit le seul qui put dans des circonstances si fâcheuses,

fatigues, veiller sur les besoins de la Ville, & y maintenir le bon ordre, (a) 1628.

il finissoit sa lettre par ces mots. « Ce
 » n'est pas que le péril où je me trouve
 » ne soit fort grand, puisqu'au moment
 » où je vous écris, les cloches sonnent
 » pour la vingt-deuxième personne qui
 » est morte aujourd'hui. Ce sera pour
 » moi, quand il plaira à Dieu. » Peu de
 jours après, il se sentit frappé de la
 maladie; il demanda les Sacremens,
 qu'il reçut avec beaucoup de piété, &
 de résignation, & mourut le 27. de
 Juin 1650. âgé de quarante ans, dix
 mois, & quelques jours: laissant trois
 enfans de Marguerite le Camus, sa
 femme.

Rotrou étoit né avec un talent na-
 turel pour la Poësie Dramatique. Il
 est vrai que les règles du Théâtre étant
 alors presque ignorées, ce Poëte sui-
 vit la route de ses contemporains,
 sur-tout dans ses Tragi-Comédies, ce-
 pendant, avec moins de licence. Il
 avoit puisé les principes de son art
 dans les Ouvrages d'Alexandre Hardy,
 mais possédant un génie supérieur, il

(a) Le Maire étoit | lors absent; occupé à
 mort, & le Lieutenant- | Paris pour affaires.
 Général se trouvoit a-

1628.

scût les appliquer plus convenablement, & s'élever fort au-dessus de ses modèles. Il se fit à son tour un plaisir d'instruire le grand Corneille, qui conserva toujours beaucoup de vénération pour lui. Il préféra ses conseils & ses avis à ceux des autres Poètes de son tems. Voici les titres de ses Pièces, avec la date sous laquelle nous les avons rangés dans cette Histoire.

L'HYPHOCENIAQUE ou LE MORT AMOUREUX, Tragi-Comédie, 1628.

LA BAGUE DE L'OUBLY, Comédie, 1628.

CÆA GENOR ET DORISTÉE, Tragi-Comédie, 1630.

LA DIANE, Comédie, 1630.

LES OCCASIONS PERDUES, Tragi-Comédie, 1631.

L'HEUREUSE CONSTANCE, Tragi-Comédie, 1631.

LES MENICHMES, Comédie, 1632.

HÉRCULE MOURANT, Tragédie, 1632.

LA CÉCIMÈNE, Comédie, 1633.

L'HEUREUX NAUFRAGE, Tragi-Comédie, 1634.

LA CÉLIANE, Tragi-Comédie, 1634.

LA BELLE ALPHREDE, Comédie, 1634.

LA PELÉRINE AMOUREUSE, Tragi-Comédie, 1634.

du Théâtre François. 411

LE FILANDRE, Comédie, 1635. 1628.

AGÉSILAN DE COLCHOS, Tragi-Comédie, 1635.

L'INNOCENTE INFIDÉLITÉ, Tragi-Comédie, 1635.

LA CLORINDE, Comédie, 1636.

AMELIE, Tragi-Comédie, 1636.

LES SOSIES, Comédie, 1636.

LES DEUX PUCELLES, Tragi-Comédie, 1636.

LAURE PERSÉCUTÉE, Tragi-Comédie, 1637.

ANTIGONE, Tragédie, 1638.

LES CAPTIFS DE PLAUTE, ou LES ESCLAVES, Comédie, 1638.

CRISANTE, Tragédie, 1639.

IPHIGENIE EN AULIDE, Tragédie, 1640.

CLARICE ou L'AMOUR CONSTANT,

Li

Ci

Li

Li

DOM BERNARD DE CABRERE, Tragi-Comédie, 1647.

VENCESLAS, Tragi-Comédie, 1647.

COSROÉS, Tragédie, 1648.

1628.

LA FLORIMONDE, Comédie, 1649.
 DOM LOPE DE CARDONNE, Tragi-
 Comédie, 1649.

On lui donne encore dans quelques Catalogues six autres Pièces, *Lisimene*; *la Thébaine*; *D. Alvare de Lune*; *Florante*, ou *les Dédains Amoureux*; *l'illustre Amazone*; & *Amarillis*. Cette dernière est la Comédie de *Célimene*, que Tristan retoucha, & qu'il donna sous le titre d'*Amarillis*, nous en rendrons compte à son rang. A l'égard des cinq autres Pièces, personne ne les connoît, & si elles ont existé, elles n'ont été ni représentées, ni imprimées.

LA VIRGINIE, TRAGI-COMÉDIE

DE M. MAYRET.

« **D**E tous les Poèmes Dramatiques
« de ma façon, » dit l'Auteur,
« (dans l'avertissement de cette Pièce) :
« Voici celui que j'aime & que j'estime
« le plus : tant pour la variété de ses ef-
« fets, que pour son économie, & sa
« conduite. . . . Que s'il est permis aux
« peres de se déclarer librement pour
« leurs enfans, j'avoue que j'aime par-
« ticulièrement celui-ci, &c. »

Malgré la tendresse paternelle de Mayret, pour ce cher enfant de sa Muse, nous ne balançons point à décider que c'est une de ses plus foibles productions : plan mal construit, Scènes mal cousues, caractères fatix, versification empoullée, ou pleine de choses basses. Maitet, introduit dans cette pièce le personnage d'Harpalice, gouvernante d'une Princesse amoureuse de Périandre, Amant de Virginie ; cette Harpalice, dis-je, qui conduit presque toute l'intrigue, est une Mégère du

1628.

plus bas étage. Au reste, cette Virginie n'est point la Virginie Romaine, aimée du Decemvir Appius Clodius; c'est une Virginie de l'imagination de Mayret. Virginie arrive à Byzance, poussée par une tempête: & elle se trouve, à la fin de la Pièce, fille d'Euridice, Reine d'Epire. Son Amant, qu'elle croit son frère, est reconnu pour le fils de Cléarque, Roy de Thrace, & ce fils de Cléarque, qui se nomme Périanandre, épouse Virginie, & la vieille Harpalice le tue.

L'INNOCENCE
DÉCOUVERTE,
TRAGI-COMÉDIE

PAR MAITRE JEAN AUVRAY.

M Artlie, seconde femme de Phœcus, Chevalier Romain, devient amoureuse de Fabrice, fils de son mari, mais du premier lit; les refus du jeune homme la mettent au désespoir: pour satisfaire à sa vengeance, & prévenir celle de Fabrice, elle se résout à l'emprisonner. Heureusement le

Médecin à qui Thomas, serviteur de Marfilie, s'adresse, lui donne une potion dormitive. Antoine, fils de Phocus, & de cette seconde épouse, arrive de la Ville très-altéré, & boit sans le sçavoir ce fatal breuvage. Marfilie, persuadée que c'est du poison, le fait enterrer promptement, & dit à Phocus, aussitôt qu'il est de retour de la Campagne, que Fabrice a fait empoisonner son frere. Le pere crédule dénonce aussitôt ce malheureux fils aux Magistrats. Prêt à subir un horrible supplice, Fabrice est sauvé par l'arrivée du Médecin qui certifie que la potion en question, n'a d'autre effet que de causer un violent assoupissement; on court sur le champ au tombeau d'Antoine, le Médecin justifie ce qu'il a avancé: & Antoine réveillé déclare hautement, par quel hazard il a pris cette boisson. L'innocence de Fabrice, clairement découverte, la punition retombe sur l'accusatrice, & le serviteur Thomas son complice. Fabrice en remercie Dieu, & fait une action de grâces, qui termine la Pièce qui est en cinq Actes & en vers, sans distinction de Scènes. La versification est digne du plan & de la conduite du Poëme. Ce Thomas, qu'on

1628.

y fait paroître, joue un grand rôle, d'autant plus ennuyeux, qu'il parle toujours mal à propos : & ses bouffonneries sont remplies de jeux de mots, & de termes peu mesurés sur les bienséances : c'étoit le défaut ordinaire du Poëte Auvray. L'Auteur des Recherches sur les Théâtres de France est tombé dans une petite faute, en parlant de cette Pièce, qu'il confond avec une autre qui avoit paru dès 1609. & qui ne regarde point notre Théâtre. Il prend ensuite une peine inutile pour justifier Racine, & prouver qu'il ne s'est point aidé de cette Tragi-Comédie dans la composition de sa Phédre. Il auroit pu s'épargner cette recherche, s'il avoit lu l'Ouvrage.

LA BAGUE DE L'OUPLY,

C O M E D I E

PAR LE SIEUR ROTROU.

DAns une Epître au Roy, l'Auteur se vante hautement d'avoir le premier ouvert la carrière à la Comé-

die raisonnable. « Sire , dit-il , puis-
» qu'enfin la Comédie est en un point
» où les plus honnêtes récréations ne lui
» peuvent plus causer d'envie , où elle
» se peut vanter d'être la passion de
» toute la France , & le divertissement
» même de Votre Majesté. J'ay
» tant travaillé à la rendre capable de
» plaire , je l'ay rendue si modeste , &
» j'ay pris tant de peine à polir ses
» mœurs , que si elle n'est belle , au
» moins elle est sage , & que d'une
» profane , j'en ay fait une religieuse ,
» &c. » La lecture de l'Ouvrage fait
voir que Rotrou n'a pas pensé si scrupuleusement , & s'est écarté de ces bornes sages & religieuses : mais revenons à cette Comédie dont le sujet est assez heureux. C'est la sœur d'un Roy de Sicile , qui étant amoureuse d'un simple Gentilhomme , met au doigt de son frere une bague , qui lui fait perdre le souvenir , & elle prend sa place. Le Grand s'est servi de cette Comédie , pour en composer celle du *Roy de Coccagne* ; quoique ce dernier ait fait usage , en homme d'esprit & à talens , de son modèle , nous ne doutons point que la Pièce de Rotrou n'ait eu un très-grand succès ; & il est aisé de

1628.

1628.

croire ce qu'il en dit dans son avis au Lecteur, qui renferme quelques faits sur cette Comédie.

« Je n'ay pas si peu de connoissances
» de mes Ouvrages, dit-il, que de te
» donner celui-ci pour une bonne cho-
» se. C'est la seconde Pièce qui est sor-
» tie de mes mains, & les vers dont
» je l'ay traitée, n'ont pas cette pureté
» que depuis six ans, la lecture, la
» conversation & l'exercice m'ont ac-
» quise. Si elle peut se vanter de quel-
» que éclat, elle l'a pris au Théâtre.
» Et en effet, je croy que la beauté du
» sujet y a contenté jusqu'aux Alle-
» mands. Je ne l'aurois pas toutefois,
» sur cette créance, hazardée à ta cen-
» sure, si je n'avois appris que tous les
» Comédiens de la Campagne en ont
» des copies, & que beaucoup se sont
» vantés qu'ils en obligeront un Im-
» primeur. L'exemple de *Cléagenor*,
» m'a fait les prévenir: & je te donne
» ce que tu tiendrois toujours d'un au-
» tre. Comme ce présent est forcé, je
» ne veux point que tu m'en sois obli-
» gé; & je te veux seulement avertir,
» que c'est une pure traduction de
» l'Auteur Espagnol de Vega. Si quel-
» que chose t'y plaît, donnes-en la

„ gloire à ce grand esprit ; & les dé-
„ fauts que tu y trouveras , que l'âge
„ où j'étois quand je l'entrepris , te les
„ fasse excuser. „ Cette Pièce ne fut
imprimée qu'en 1634. six ans après sa
premiere représentation.

1628.

LES FOLIES

1629.

DE CARDENIO.

TRAGI-COMEDIE

PAR LE SIEUR PICHOU.

Tout le monde sçait que le sujet
de cette Pièce est tiré du Roman
de Dom Quichotte. C'est l'essai Dra-
matique de l'Auteur , & le premier
qu'on ait emprunté de cet Ouvrage de
Cervantes. La Tragi-Comédie est assez
passable ; la reflexion que fait Sancho ,
à la fin du cinquième Acte , fera voir
le goût de la versification.

S A N C H O.

Qu'on ne m'en parle plus , je connois clai-
rement

Que tout cet appareil est un déguisement.

Mais si je suis jamais dans mon petit ménage,

Si je puis une fois retrouver mon Village,

Svj

1629.

On m'ôteroit les yeux , on pourroit mécorder ,

Pour me faire quitter l'ombre de son clocher.

Au diable soit le Maître , & la Chevalerie :

Ce pénible métier vient de sa rêverie.

J'ay tout quitté pour lui , mes enfans , ma maison ,

J'ay souffert mille maux , j'ay perdu mon grison.

O Dieux ! que je connois mon espérance vaine ?

Que j'ay mal employé ma jeunesse & ma peine !

On ignoreroit la vie de cet Auteur , si le Sieur d'Isnard, Dauphinois, & Médecin de Grenoble , son ami intime , n'en avoit rapporté plusieurs particularités dans la Préface qu'il a mise au-devant de la *Filis de Scire* , & qui contient l'Histoire & l'Apologie des quatre Poèmes Dramatiques de Pichou.

PICHOU nâquit à Dijon d'une honnête famille originaire de cette Ville. Son pere , qui avoit toujours suivi la profession des armes , vouloit l'y engager ; mais n'osant pas le contraindre , & reconnoissant que l'inclination

de cet enfant se dévelopoit , & le portoit aux belles Lettres , il le mit au Collège des Jésuites de Dijon : Pichou y profita beaucoup , & s'attacha surtout à la Poësie ; l'étude de la Philosophie l'ayant dégouté , il quitta le Collège , & continua à s'exercer sur la Poësie Françoisse , pour laquelle il avoit , dit-on , un talent supérieur , ainsi que pour l'Histoire. Il y a apparence que son pere l'aimoit infiniment , puisqu'il le laissoit ainsi maître de ses volontés. Pichou fut assassiné au commencement de 1631. étant encore très-jeune , & dans le tems qu'il alloit se faire une plus grande réputation par ses Ouvrages. « Monsieur le Prince , à qui le pauvre défunt avoit consacré les premiers de ses travaux , lui fit l'honneur d'employer sa veine sur divers sujets , & de la récompenser d'une fort glorieuse approbation. Et quoiqu'elle eut encore l'air , & les rudesses de sa naissance , & qu'elle ne fût point encore dégagée de la Barbarie de sa Province , néanmoins ce grand Prince ne laissoit pas d'en admirer & le génie , & les impétuosités. . . . à quoy on peut ajouter la voix que toute la Cour lui a donnée en faveur de quatre Ou-

1629.

» vrages immortels , à qui notre Théa-
» tre doit la plus belle partie des ses or-
» nemens. Ce soit quatre Poèmes Tra-
» gi-Comiques, dont le premier porte
» le titre DES FOLIES DE CARDENTO,
» fit voir en sa première représentation
» celle de l'esprit de son Auteur.... Il est
» vrai que l'inclination perverse, qui
» porte quelques malins esprits à la rui-
» ne de l'art, & de la nature de tous ceux
» qui les surmontent, les a souvent portez
» à souffler leur venin contre ce premier
» essai dont je parle, pour en obscurcir
» l'éclat, en vengeance de ce qu'il les
» avoit éblouis : & pour ce que cette
» Pièce a été mise sous la presse avec
» un peu trop de précipitation, elle
» leur a donné plus de facilité à choisir
» contre elle, & à tourner tous ses vers au
» sens que leur malice a voulu prendre:
» Mais l'endroit où s'est épanchée toute
» leur animosité, est la locution de ses
» vers, qu'ils ont accusé de barbarie;
» & d'une hardiesse trop excessive: sans
» se servir aucunement de la discrétion
» qu'il faut apporter au jugement de
» l'éloquence, laquelle ne reçoit pas
» moins de tempéramens divers, que
» les matieres auxquelles elle est appli-
» quée sont différentes. » Le Sieur

d'Isnard continue l'éloge & la défense de son ami, dont, selon lui, le principal défaut procédoit d'avoir voulu s'accommoder un peu trop exactement aux règles des anciens. C'est en cela seulement qu'il le blâme, & lui reproche de s'être asservi trop scrupuleusement à ces règles, « & d'avoir voulu éviter ces » imaginaires défauts, qui, ajoute-il, tant s'en faut qu'elles diminuent » la beauté de ses Ouvrages, qu'au » contraire il semble qu'ils en doivent » être plus charmans. C'est un » défaut que quelques Ecrivains du » tems observent jusqu'à la superstition. » L'Editeur parcourt ensuite les trois autres Pièces de Pichou, qui sont les *AVANTURES DE ROSILÉON*, Tragi-Comédie; *L'INFIDELLE CONFIDENTE*, Tragi-Comédie, & *la FILIS DE SCIRE*, Comédie-Pastorale; & employe, dans la dernière partie de sa longue Préface, toute son éloquence pour combattre les objections qu'on pourroit naturellement faire à l'Auteur sur l'inexactitude de ces mêmes règles, le tems de la durée, & l'impossibilité que tant d'événemens rassemblés puissent se passer dans l'espace de vingt-quatre heures: mais prenant fierement son parti, & traitant

1629.

ces objections de scrupules ridicules, il ajoute que « Cette loi n'est pas si nécessaire qu'un bon Auteur ne s'en puisse quelquefois dispenser ; & que ces grands Maîtres du tems passé, » (il entend apparemment parler de Hardy, & de quelques Auteurs plus reculés,) » ne l'eussent pas violée, s'ils l'eussent reconnue essentielle. *Que* c'est une tyrannie pour le Poëte qui ne peut éclore ses inventions, ni ses pensées, que dans la liberté de son esprit. *Que* ces bornes sont trop étroites pour y recevoir les beaux sujets. En un mot, conclut-il, c'est une querelle de droit, & non pas de fait. » Et pour prouver ce qu'il avance, il ajoute tout de suite un examen à la façon des règles proposées par Aristote. Nous nous gardons bien d'extraire cet examen. Il suffira de dire qu'on peut excuser ce discours, quelque absurde qu'il paroisse, en faveur de l'amitié, qui a engagé le reconnoissant Médecin à parler d'un art qui lui étoit étranger.

CELINDE, POÈME HÉROIQUE

En cinq Actes , & en Prose ,

PAR LE SIEUR BARO.

DOrice , riche veuve , vient trouver Amintor , & lui demande Celinde sa fille en mariage pour son fils Floridan. Amintor sûr de l'obéissance de sa fille y consent avec joye ; Celinde confirme en apparence la promesse de son pere ; & proteste n'avoir d'autre volonté que la sienne. Lucidor , Amant de Celinde , apprend ce qui se trame contre ses intérêts , il s'exhale en reproches contre cette fille , qui ne pouvant les soutenir , s'attendrit , & pour l'appaiser , lui ordonne de feindre pour tromper Amintor. Elle paroît ensuite écouter sans répugnance les complimens amoureux de Floridan. Dorice & le Pere de Celinde , charmés de cette union , propose de faire jouer une petite Tragédie qui est en trois Actes & en vers , & dont l'Histoire de Judith & d'Holoferne fait le sujet. Luci-

1629.

„ toute pleine de franchise, m'oblige à
„ porter le cœur sur les lèvres, & à
„ t'avertir que dans la Musique des
„ Sciences, je ne chante que par natu-
„ re. Je suis né d'un pere, qui, suivant
„ l'exemple des siens, a passé tout son
„ âge dans les charges militaires, &
„ qui m'avoit destiné, dès le point de
„ ma naissance, à une pareille forme
„ de vivre. Je l'ai suivie & par obéis-
„ sance, & par inclination. Toutefois
„ ne pensant être que soldat, je me
„ suis encore trouvé Poëte. Ce sont
„ deux métiers qui n'ont jamais été
„ soupçonnés de bailler de l'argent à
„ usure, & qui voyent souvent ceux
„ qui les pratiquent dans la même nu-
„ dité où se trouvent la Vertu, l'A-
„ mour & les Graces, dont ils sont les
„ enfans. Or, ces neuf jeunes Puell-
„ les de trois ou quatre mille ans, qui
„ ne donnent que de l'eau à boire à
„ leurs nourrissons, les laissant dans la
„ nécessité de chercher du pain; ces
„ filles, dis-je, qui n'ont pour biens-
„ meubles que des Luths, & de Guit-
„ teres, m'ont dicté ces vers, que je
„ t'offre, sinon bien faits, au moins
„ composez avec peu de peine. . . . La
„ Poësie me tient lieu de divertissement
agréable

» agréable , & non pas d'occupation
» sérieuse. Si je rime , ce n'est qu'alors
» que je ne sçais que faire , & n'ai pour
» but , en ce travail , que le seul desir
» de me contenter : car bien loin d'être
» mercenaire , l'Imprimeur & les Co-
» médiens témoigneront que je ne leur
» ai pas vendu ce qu'ils me pouvoient
» payer. Tu couleras aisément par-
» dessus les fautes que je n'ai point re-
» marquées , si tu daignes apprendre
» qu'on m'a vû employer la plus lon-
» gue partie du peu d'âge que j'ai , à
» voir la plus belle & la plus grande
» Cour de l'Europe ; & que j'ai passé
» plus d'années parmi les armes , que
» d'heures dans mon cabinet : & usé
» beaucoup plus de méches en arque-
» buse , qu'en chandelle : de sorte que
» je sçais mieux ranger les soldats , que
» les paroles , & mieux quarrer les ba-
» taillons , que les périodes , &c. »

A travers ces exagérations , & ces
récits de voyages & de campagnes ,
dont on croira ce qu'on voudra , on re-
connoît très-aisément , que peu pourvû
des biens de la fortune , Scudery étoit ,
dès ce tems-là , obligé d'en chercher une
par ses talens & sa plume. Et de fait ,
quittant bientôt ce style militaire , il se

1629. borna aux douceurs d'une vie tranquille. (a) Il scût faire sa Cour au Cardinal de Richelieu, en publiant en 1637. des Observations sur le *Cid*, contre lequel ce Ministre souhaitoit passionnément que l'Academie écrivît, & en la déterminant en quelque maniere à le faire. Il n'en étoit pas encore, mais il y fut reçu treize ans après, à la place de M. de Vaugelas, c'est-à-dire, en 1650.

« Entre ceux qui ne purent souffrir
 » l'approbation qu'on donnoit au *Cid*,
 » & qui crurent qu'il ne l'avoit pas
 » méritée, dit M. Pellisson, dans son
 » Histoire de l'Académie Française :
 » M. de Scudery parut le premier, en
 » publiant ses Observations contre cet
 » Ouvrage, ou pour se satisfaire lui-

Segraisiana,
 p. 138.

(a) Il n'est que trop vrai que Scudery n'avoit pas de bien, & étoit obligé de vivre en partie du produit de ses Ouvrages. M. de Segrais, en parlant d'une Demoiselle de Palaiseau, autrefois aimée de Scarron, & depuis par Scudery, ajoute qu'il avoit appris les particularités de M. de Scudery qui l'aimoit, & qui venoit de fort loin avec un morceau de pain qu'il mangeoit sous son

manteau dans le Jardin du Luxembourg, pour avoir occasion de la voir. Cette circonstance prouve encore ce que nous disons. On n'a pas manqué de le railler à ce sujet dans le voyage de Bachaumont & Chappelle, par ces dures ironies.

Monsieur de Scudery
 Un homme de fort bon-
 ne mine,
 Vaillant, riche, & tou-
 jours bien mis.

» même , ou comme quelques-uns di-
 » sent , pour plaire au Cardinal de Ri- 1629.
 » chelieu , ou tous les deux ensemble.
 » Quoi qu'il en soit , il est bien certain
 » qu'en ce différend qui partagea toute
 » la Cour , le Cardinal sembla pencher
 » du côté de M. de Scudery , & fut
 » bien aise qu'il écrivit , comme il fit ,
 » à l'Académie Française , pour s'en re-
 » mettre à son jugement. . . . Quoique
 » son Adversaire n'eût pas été con-
 » damné en toutes choses , dans les sen-
 » timens de l'Académie Française sur
 » le Cid , & en eut reçu de très-grands
 » éloges. en plusieurs ; M. de Scudery
 » crut avoir gagné sa cause , & en ré-
 » crivit l'année suivante une Lettre de
 » remerciement , sous le titre de » *Lettre*
à Messieurs de l'Académie Française,
sur le Jugement qu'ils ont fait du Cid,
& de ses Observations.

On ne sçait point en quel tems
 on lui donna le Gouvernement du
 Château de Notre-Dame de la Garde ,
 auprès de Marseille. On peut croire
 que pour l'obtenir il ne manqua pas
 de faire valoir ses anciens exploits mi-
 litaires. Quoique ce Gouvernement de
 peu de conséquence , ait servi d'objet
 aux railleries plaisantes , quoiqu'un peu

1629.

outrées, qu'on trouve dans le Voyage de Bachaumont & de Chapelle. (a) Scudery n'en jouissoit pas moins, & en

(a) C'est Scudery lui-même qui en fut cause par sa sorte vanité. Qu'avoit-il besoin de se parer en toutes occasions d'un titre fastueux, qui loin de le mettre en état de sortir de sa misère, ne servoit qu'à la ridiculiser. Le passage est au reste trop singulier

pour l'oublier. C'est ici sa véritable place, puisqu'il peint encore mieux l'humeur fanfaronne, & le vrai caractère de Scudery, que son Gouvernement chimérique. Après le portrait ironique de ce Poète, l'A Relation ajoute :

Mais il vous faut parler du Fort,
Qui sans doute est une merveille.
C'est Notre-Dame de la Garde.
Gouvernement commode & beau,
A qui suffit pour toute garde,
Un Suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du Château.

« Ce fort est sur le »
» sommet d'un rocher »
» presque inaccessible, »
» & si haut élevé, que »
» s'il commandoit à tout »
» ce qui se voit au des- »
» sous de lui, la plupart »
» du genre humain ne »
» vivroit que sous son »
» plaisir.

Aussi voyez-vous que nos Rois
En connoissans bien l'importance,
Pour le confier ont fait choix
Toujours de gens de conséquence :
Des gens, pour qui dans les alarmes
Le danger auroit eu des charmes ;
Des gens prêts à tout hasarder,
Qu'on eut vû longtems commander,
Et dont le poil poudreux eut blanchi sous
les armes.

(1) M. de Scudery a fait dans un de ses Ouvrages une description magnifique de cette place : & c'est celle qu'on a en vue icy.

« Une description ma- »
» gnifique (1) qu'on a »
» fait autrefois de cette »
» place, nous donna la »
» curiosité de l'aller »
» voir, Nous grimpâ-

étoit revêtu , lorsqu'il mourut à Paris
le 14. May 1667, âgé de soixante &
six ans.

1629.

Il avoit épousé en 1650. Marie-Mag-
delaine de Moncel , de Martin-Vast ,
d'une bonne maison de Normandie ,
dont il eut un fils, l'Abbé de Scudery.
Sa Veuve qui avoit , dit-on , beaucoup

» mes plus d'une heure
» avant que d'arriver à
» l'extrémité de cette
» montagne, où l'on est
» bien surpris de ne
» trouver qu'une mé-
» chante mazure trem-
» blante, prête à tom-
» ber au premier vent.

» Nous frapâmes à la
» porte , mais douce-
» ment, de peur de la
» jeter par terre : &
» après avoir heurté
» longtems , sans en-
» tendre même un chien
» aboyer sur la Tour.

Des Gens qui travailloient-là proche
Nous dirent , Messieurs , là-dedans
On n'ouvre plus depuis longtems :
Le Gouverneur de cette Roche
Retournant en Cour par le coche ,
A depuis environ quinze ans
Emporté la clef dans sa poche.

« La naïveté de ces
» bonnes gens nous fit
» bien rire , sur-tout
» quand ils nous firent
» remarquer un écriteau,

» que nous lûmes avec
» assez de peine ; car le
» tems l'avoit presque
» effacé.

Portion de Gouvernement
A louer tout présentement.

« Et plus bas , en petits caracteres. »

Il faut s'adresser à Paris
Ou chez Conrart le Secrétaire,
Ou chez Courbé l'homme d'affaire,
De tous Messieurs les beaux esprits.

1629.

Mercur
Galant, 1711.
Septembre
IV. Partie,
pag. 41.

d'esprit, l'a survécu longtems, & n'est
décédée que le 6. de Septembre 1711.
âgée de quatre-vingt-dix ans. M. de
Scudery avoit, comme on le sçait,
une sœur, Magdelaine de Scudery,
connuë par plusieurs Ouvrages, & que
son frere consultoit souvent sur les
siens propres, qui mourut le 2. May
1701. âgée de quatre-vingt-quinze
ans.

Scudery a passé la plus grande partie
de sa vie à composer; & il est plus
connu en qualité d'Auteur, qu'en tou-
te autre. Né avec de l'esprit & des
talens, la nature sembloit avoir pro-
digué en lui celui d'une facilité surpre-
nante pour le travail. On pourroit
dire qu'il en avoit hérité de Hardy, le
premier Maître dans son Art de pres-
que tous les Poëtes Dramatiques de
son tems: & dont il ne conserva que
trop bien le goût & les défauts. Cette
facilité à faire des vers lui attira la cri-
tique que M. Despréaux a insérée dans
sa seconde Satyre, & ces deux vers du
premier Chant de l'Art Poétique.

Travaillez à loisir, quelqu'ordre qui vous
presse,

Et ne vous piquez point d'une folle vi-
tesse.

Et l'on prétend que ce précepte regarde notre Auteur, qui disoit, ordinairement, pour s'excuser de la vitesse avec laquelle il travailloit, *qu'il avoit ordre de finir.*

1629,

Scudery étoit ami sincere & reconnaissant : il en a donné une preuve dans l'Apologie de Hardy, pour lequel il eût toujours une grande vénération. Il fut aussi presque le seul qui osa regarder Théophile dans ses malheurs ; & après la mort de ce Poëte, il prit soin d'en rassembler les Ouvrages, & d'en donner une Edition au Public. On pourroit citer d'autres exemples, mais le plus marqué, & qui lui fait infiniment honneur, est l'aventure qui lui arriva à l'occasion de son Poëme d'*Alaric* ; voici comme Chevreau la rapporte, « La
» Reine Christine m'a dit cent fois
» qu'elle réservoit à M. de Scudery,
» pour la dédicace qu'il luy feroit de
» son *Alaric*, une chaîne d'or de mille
» pistoles. Mais comme M. le Comte de
» la Gardie, dont il est parlé fort avantageusement dans ce Poëme, essuya
» la disgrâce de la Reine, qui souhaitoit que le nom du Comte fut bûé
» de cet Ouvrage, & que je l'en informai, il me répondit que quand la

1629.

» chaîne d'or seroit aussi grosse & aussi
 » pesante que celle dont il est fait men-
 » tion dans l'histoire des Incas, il ne
 » détruiroit jamais l'autel où il avoit
 » sacrifié. Cette fierté héroïque déplut
 » à la Reine qui changea d'avis ; & le
 » Comte de la Gardie obligé de recon-
 » noître la générosité de M. de Scude-
 » ry, ne luy en fit pas même un remer-
 » ciment ».

Terminons sa vie par le Catalogue
 de ses Ouvrages Dramatiques, rangés
 suivant l'Ordre Chronologique qu'il
 en a donné lui-même dans la Préface
 de son *Arminius*.

LIGDAMON & LYDIAS ou LA RES-
 SEMBLANCE , Tragi-Comédie ,
 1629.

LE TROMPEUR PUNI ou HISTOIRE
 SEPTENTRIONALE, Tragi-Comé-
 die, 1631.

LE VASSAL GÉNÉREUX, Tragi-Co-
 médie, 1632.

LA COMÉDIE DES COMÉDIENS ,
 1634.

ORANTE, Tragi-Comédie, 1635.

LE FILS SUPPOSÉ, Comédie, 1635.

LE PRINCE DÉGUISÉ, Tragi-Comé-
 die, 1635.

LA MORT DE CÉSAR, Tragédie, 1629.
1636.

DIDON, Tragédie, 1636.

L'AMANT LIBÉRAL, Tragi-Comédie, 1636.

L'AMOUR TYRANNIQUE, Tragi-Comédie, 1639.

EUDOXE, Tragi-Comédie, 1640.

ANDROMIRE, Tragi-Comédie, 1641.

IBRAHIM ou L'ILLUSTRE BASSA, Tragi-Comédie, 1642.

ARMINIUS ou LES FRÈRES ENNEMIS, Tragi-Comédie, 1642.

AXIANE, Tragi-Comédie en Prose, 1643.

Ligdamon dont on attend présentement l'Extrait, est précédée d'une Préface de l'Auteur *à qui lit.* Maintenant » dit-il « que je suis devenu Livre, & qu'il t'a coûté de l'argent pour sçavoir mon nom, je me trouve obligé de t'entretenir. Il est vray que je prens un mauvais sujet, puisque c'est de moy que je te parle : mais une coutume aussi forte qu'une Loy, entre nous autres, Messieurs les Auteurs, me force à faire le sot par compagnie. Je m'en vais te prier d'excuser des fautes que je ne crois

1629.

» pas qui soient dans mes ouvrages , &
» me donner moy-même une louange ,
» que je devrois attendre de toi. J'espere
» que cette extravagance ne t'étonnera
» point , parce qu'elle est ordinaire , &
» qu'aujourd'huy tous nos Ecrivains
» sont des Espagnols François en ro-
» domontades ; écoute donc , je te sup-
» plie , si je sçaurai mentir de bonne
» grace , en te parlant de mes écrits , »
&c. C'est en cet endroit , où , comme
on l'a déjà remarqué dans sa vie , il
parle avec beaucoup d'emphase de ses
occupations guerrieres , où il est , dit-il ,
plus versé que dans celles de la Poésie ,
qu'il n'a regardé jusqu'alors , que com-
me un délasement de l'esprit : puis il
ajoute : « Jusqu'icy , mon Lecteur ,
» j'ay joué le personnage d'un Poëte ,
» je commence , en finissant , celui d'un
» homme plus raisonnable , pour t'as-
» surer que tant s'en faut que je parti-
» cipe à cet amour déréglé que les Poë-
» tes témoignent pour leurs produc-
» tions (je ne dis pas de leur esprit , car
» ils n'en ont point) mais de leurs fan-
» taisies , qu'au contraire je te proteste ,
» que si je connois quelque dégoût au
» Public , que la premiere partie de mes
» œuvres sera la dernière de mes folies ».

Le sujet de cette Tragi-Comédie est tiré de l'Astrée. Malgré les louanges que l'Auteur se donne (a) & celles de MM. Rotrou, Scarron, Du Ryer, Corneille, &c. on peut assurer que ce coup d'essay devoit peu faire espérer. La versification est un peu plus châtiée que celle de Hardy, mais la conduite est aussi défectueuse : les diverses aventures des personnages se passent sur le Théâtre, Ligdamon y tue deux Lions, &c. Il y a un endroit de l'Apologie de Théophile, où ce Poëte fait la description du cachot dans lequel on le renferma : Voici comme Scudery a rendu cette peinture en vers. C'est Ligdamon qui apostrophe le cachot où il est renfermé.

1629.

(a) « Si les applau-
« dissements & les accla-
« mations universelles
« sont des marques in-
« faillibles de la bonté
« des Poëmes, j'ay droit
« de croire, que les
« miens ne sont pas mau-
« vais. LIGDAMON que je
« fis, en sortant du Ré-
« giment des Gardes, &
« dans ma première jeu-
« nesse, eut un succès
« qui surpassa mes espé-
« rances, aussi bien que
« son mérite. Toute la

« Court le vit trois fois
« de suite dans Fontaine-
« bleau ; & soit qu'elle
« excusât les fautes d'un
« Soldat, soit qu'elle
« mit ces fautes au nom-
« bre des péchés agréa-
« bles ; il est certain que
« ses pointes touchèrent
« cent illustres cœurs,
« & que chacun loua
« beaucoup une chose
« qui-étoit peu digne de
« l'être, &c. » Scudery,
Préface d'Arminius.

1629.

Noire & profonde horreur, où jamais la lumière ,

Sinon faite par art ne s'offre à la paupière ,

Lieux où l'air épaissi fait que le jour y luit

Un peu moins que le soir , un peu plus que la nuit.

Lieux maudits , lieux d'effroy , tristes , & déplorables ,

Lieux d'où rien que la mort ne sert les misérables ,

Lieux que la destinée a sacrez au malheur ,

Lieux où tous les objets ont la même couleur ,

Où le Soleil se meurt , où le chagrin demeure ,

Où les plus doux penfers font désirer qu'on meure.

Cachots voisins d'Enfer , d'où l'on oit chez Pluton

Assez souvent bouillir l'onde du Phlégeton :

Et dont les habitans , en leur pauvre aventure ,

Ont commerce avec ceux que tient la sépulture.

Cachots si creux , qu'encor qu'ils fussent découverts ,

Notre œil ne pourroit voir celui de l'Univers ,

Cachot dont le séjour est si noir, & si sombre,

1629.

Que l'ombre m'interdit même d'y voir mon ombre,

Et dont les murs gluants d'une froide vapeur

Suent d'humidité,

ÆGIDE, *Confidante de Ligdamon.*

Comme je fais de peur. (a)

LES AVANTURES DE ROSILÉON;

Tragi-Comédie-Pastorale

Par le Sieur P I C H O U.

Nous ne connoissons que le titre de cette Piece rapporté par le Sieur d'Isnard dans sa Préface de la Filis de Scire du même Auteur. Il y a tout lieu de présumer qu'elle étoit beaucoup plus foible que les autres, & qu'elle n'a pas eu de succès, car elle

(a) Scudery employe ici les propres termes de Théophile, qui dit, dans l'Apologie dont nous parlons. *Les murailles y suient d'humidité, & moi de peur.*

1629.

n'a jamais été imprimée. Le sieur d'Uz-
nard, quoiqu'ami de Pichou, & grand
admirateur de ses Ouvrages, passé lé-
gerement sur celui-ci, & se contente
de nous apprendre que le sujet en étoit
tiré du Roman de l'Astrée de M. d'Ur-
fé. D'ailleurs Scudery parlant dans sa
Comédie des Comédiens des Pièces qui
étoient au Théâtre en 1634. nomme
les trois de Pichou, & qui sont impri-
mées, sans faire mention de celle de
Rosiléon : toutes ces raisons prouvent
qu'on doit peu en regretter la perte.
Au reste, Pichou n'en est pas plus à
plaindre. De quatre Poèmes qu'il a
donné au Théâtre, trois y ont été re-
çus avec applaudissement. On trouve
peu d'Auteurs aussi heureux.



1629.

LA FILLIS DE SCIRE,

Pastorale en cinq Actes
avec un Prologue.

Le tout en Vers Alexandrins ,

Par S I M O N D U C R O S.

S Uivant l'usage établi en ce tems
parmi les Auteurs, Du Cros fit im-
primer sa Piece avec les Vers que ses
amis avoient faits à sa louange. Voici
ceux que Mayret composa pour ce
sujet.

Du Cros, que tes vers sont polis ,
Que justement la France en est ravie ,
Et qu'amoureux de ta Fillis ,
Je le suis peu de ma Silvie.

Ce n'est proprement qu'une traduc-
tion du Poëme Italien, qui porte ce
nom ; il y a apparence que Du Cros la
fit représenter : l'Avertissement qui pré-
cede la seconde édition qui parut en
1647. confirme notre sentiment ; car
l'Auteur après y avoir parlé de l'*A-
minte* du Tasse, du *Pastor fido* du
Guarini, & de la *Fillis de Scire* du

1629.

Bonarelli , ajoute : que « le dernier qui
 » ne cede point aux deux autres , pour
 » la beauté de l'invention , des pensées,
 » ou du stile , a cet avantage de tenir
 » un milieu entre la brieveté de l'A-
 » minté, & la longueur du Pastor fido.
 » Il y a longtems qu'il fut mis en vers
 » françois , & cette copie eut à Paris
 » dans les Cabinets & dans les ruelles ,
 » une partie de l'honneur que son ori-
 » ginal avoit reçu sur les Théâtres d'I-
 » talie. L'on donna même sur le nôtre
 » beaucoup d'applaudissement à une
 » imitation qui en fut faite alors (*).
 » Ce qui obligea l'Auteur de revoir sa
 » Traduction pour l'ajuster aux regles
 » & à la bienséance de notre Scene. Il
 » est vray qu'ayant perdu bientôt après
 » la glorieuse personne (a) par l'ordre ,
 » & pour le divertissement de laquelle
 » ce dessein avoit été entrepris, il per-
 » dit aussi la pensée de le produire. De-
 » puis un malheur qui lui est encore
 » très-sensible , il avoit négligé cet Ou-
 » vrage avec plusieurs autres qu'il a
 » laissé périr : & peu s'en faut qu'il

(*) Il en-
 tend parler
 de la Fillis de
 Scire de Pi-
 chou, qui pa-
 rut en 1630.

(a) Cette glorieuse per-
 sonne étoit M. le Duc de
 Montmorency , à qui
 l'Auteur avoit dédié la
 première Edition de son

Ouvrage. Ce Duc étoit
 protecteur de Mayret.
 Delà vient la liaison de
 ce Poëte avec Du Cros.

» n'ait du tout renoncé à un art où il
» n'est pas mal aisé de voir qu'il avoit
» assez de naissance : mais il n'est pas
» des beautés de l'esprit, comme celles
» du corps, que l'âge où les déplaisirs
» détruisent facilement : au contraire
» le tems relève l'éclat des belles pro-
» ductions : & si celle-cy a reçu quel-
» ques grâces des derniers efforts que
» l'Auteur a faits pour l'achever, elles
» n'auront pas été effacées par son ex-
» trême négligence. Le Lecteur jugera
» sans passion que l'estime qu'on fit
» autrefois de ce Poème ne lui étoit pas
» si justement dû, que celle qu'il en
» fera aujourd'hui. Enfin l'on n'y ver-
» ra point ces endroits trop étendus,
» qui pouvoient choquer la délicatesse
» de nos esprits. Et outre les premières
» beautés qui luy ont été conservées en
» leur entier ; il en a acquis de nouvel-
» les, comme il se peut justifier, si l'on
» compare cette Edition avec l'an-
» cienne. »



1629.

L'ESPRIT FORT

COMEDIE

DU SIEUR CLAVERET.

L'Auteur dit dans son avis au Lecteur, « cette Piece a été représentée beaucoup de fois sur le Théâtre Royal sous le nom d'ARGÉLIE, & l'ESPRIT FORT. Au reste, si pour blâmer les pointes que j'ay laissées dans cet Ouvrage, tu me fais la faveur de m'apprendre que le style du tems commence à devenir plus sérieux, apprens aussi toy-même qu'elles étoient en vogue quand il sortit de ma plume, il y a plus de sept ans (a) ».

Il est impossible de rendre aucun compte de cette Comédie qui n'a ni fonds, ni intrigue, ni caracteres. Le prétendu *Esprit fort*, est un bavard maudit, qui à la fin de la Piece, se fait congédier par le pere de sa Maîtresse,

(a) Cette dernière phrase indique le tems de la représentation de cette Piece, qui ne fut

imprimée qu'en 1636. & c'est sous cette année qu'elle est marquée dans les Catalogues.

& par la Maîtresse elle-même , comme un franc sot qu'il est.

1629.

JEAN CLAVERET né à Orléans , & CLAVERT.
Avocat de cette Ville , fut un des moindres , ou pour mieux dire , un des plus mauvais Poëte Dramatique du siècle passé : son nom à peine connu , le seroit encore moins sans le hazard des événemens , qui le mit au nombre de ceux qui attaquèrent le *Cid* de Pierre Corneille. Claveret se signala dans cette guerre , par quelques mauvaises brochures , dont nous parlerons à l'article de cette Tragédie. Mais nous croyons devoir placer ici un passage d'une de ces Critiques de Claveret. Il est tiré de celle qu'il intitula *Lettre du Sieur Claveret , au Sieur Corneille* « J'en-
» tens parler de votre PLACE ROYALE ,
» que vous eussiez aussi bien appelé
» *la Place Dauphine* , ou autrement ,
» si vous eussiez pu perdre l'envie de
» me choquer ; Piece que vous résolus
» de faire , dès que vous fûtes que
» j'y travaillois , ou pour satisfaire vo-
» tre passion jalouse , ou pour conten-
» ter celle des Comédiens que vous ser-
» viez. Cela n'a pas empêché que je
» n'en aye reçu tout le contentement
» que j'en pouvois légitimement atten-

» dre , & que les honnêtes gens qui se
 » rendirent en foule à ses représenta-
 » tions, n'ayent honoré de quelques
 » louanges l'invention de mon esprit ;
 » j'ajouterai bien qu'elle eut la gloire
 » & le bonheur de plaire au Roy , étant
 » à Forges , plus qu'aucune des Pièces
 » qui parut lors sur son Théâtre. »

Cette Brochure ne resta pas sans re-
 plique. Un Anonyme y répondit par
 une autre , sous le titre de *l'Ami du*
Cid à Claveret. L'Auteur de cet Ecrit ;
 après avoir assez lourdement plaisanté,
 Claveret ajoute (page 4.) « Vraiment
 » cela est bien ridicule , que vous , à
 » qui vos parens ont laissé pour tout
 » héritage , la science de bien tirer des
 » botres (a) vous vouliez écrire , & fai-
 » re comparaison avec un des plus
 » grands hommes de notre siècle
 » (page 5.) Votre *Place Royale*
 » & que je vous confesse qu'elle fut
 » trouvée si bonne à Forges , que Mon-
 » dori & ses Compagnons , qui avoient
 » les eaux dans la saison du monde la
 » plus propre pour les boire , n'en vou-

(a) Le Lecteur est bien | à Claveret de Tireur de
 le maître d'expliquer au | botres. Car pour nous ce
 propre , ou au figuré le | sont Lettres closes , &
 titre que l'on donne ici | impénétrables.

» lurent jamais goûter. Tout le mon-
» de n'entendra p. s cecy , peut-être ;
» c'est que vous aviez fait une Piece in-
» titulée *les Eaux de Forges*, que vous
» leur donnâtes , & où il ne manquoit
» chose du monde , sinon que le sujet ,
» la conduite , & les Vers ne valoient
» rien du tout. A cela près , c'étoit une
» assez belle chose : Je sçais bien que
» vous n'avez pas vendu vos Ouvrages,
» ce n'est pas manque de pauvreté , ni
» d'en avoir demandé beaucoup de fois
» de l'argent : mais c'est que les Comé-
» diens ne vous en ont jamais rien vou-
» lu donner ».

1629.

Comme la vérité est pour tout le monde , nous sommes obligés de dire que l'Antagoniste de Claveret prend le change au sujet de la *Place Royale* , que cet Auteur dit avoir été représentée tant à Paris qu'à Forges ; & qu'il la confond avec une autre du même , intitulée *les Eaux de Forges*. Ainsi , en attendant un plus grand éclaircissement , nous insérerons cette première Piece dans la liste de celles de Claveret. Pour achever son article , voici ce que l'Abbé de Marolles en dit , dans le dénombrement des Auteurs qui lui ont fait présent de leurs ouvrages , (page 405.)

1629.

une versification plus châtiée , & qui paroît plus forte que les précédentes : un plan net , assez raisonnablement suivi ; des sentimens , & ce qui frapa davantage , une peinture de cette fierté Romaine , dont l'Auteur ébaucha les premiers traits. Toutes ces nouveautés, presque inconnues jusqu'alors à la Scene Françoisé , lui attirerent tout le succès imaginable , & tel que M. Corneille , jouissant de toute la gloire qu'il s'étoit acquis avec justice , hésita à trai-

Vie de M.
Corneille par
M. de Fontenelle ,
Edition de 1742.

ter le même sujet. « Il crut être fort hardi de l'entreprendre après Mayret. Voilà l'effet des réputations. La Sophonisbe de Mayret ne devoit point lui faire tant de peur. Son bel endroit est la contestation de Scipion & de Lelius avec Massinisse ; mais que diroit-on, si on voyoit aujourd'hui une Reine mariée écrire un billet galant à un homme qui ne songe point à elle ? Que diroit-on , si on voyoit ses deux confidentes observer l'effet des Co-

« il le pria de leur en parler , comme il fit. Il communiqua la chose à M. Mayret qui fit la *Sophonisbe* , qui est la première Piece où cette regle est observée. M. Desmarests fit en-

« suite les *Visionnaires* sur la même regle ; quoiqu'il introduise un Acteur qui s'oppose au changement qui se fit alors ». Segraisiana , page 144.

« quetteries

» quettries qu'elle fait à Massinisse
» pour l'engager, & se dire l'une à
» l'autre : »

1629.

Ma compagne, il se prend

La Victoire est à nous, où je n'y connois
rien (a).

Le sentiment que M. de S. Evre-
mont porte de ces deux Tragédies ,
est très-avantageux pour Mayret.
« Ce Poëte » dit-il « qui avoit dépeint
» la Sophonisbe infidelle au vieux Sy-
» phax , & amoureuse du jeune & vic-
» torieux Massinisse , plût quasi géné-
» ralement à tout le monde , pour avoir
» rencontré le goût des Dames , & le
» vrai esprit des gens de la Cour. Et
» Corneille , au contraire , eut le mal-
» heur de ne plaire pas , pour avoir
» conservé à la fille d'Asdrubal son
» véritable caractère ». Ce discours
fait voir que Mayret a eu l'avantage

S. Evremont,
Tome 2. p.
283. de ses
Oeuvres in-
quarto.

(a) Mayret a essuyé
dans le tems , des Criti-
ques sur cet Ouvrage , il
y répond dans son aver-
tissement au Lecteur , &
ajoute « & pour les mo-
» dernes, qu'ils ayent
» la curiosité de me voir
» justifier dans les deux
» discours que le Comte
» Prosper Bonarelli ad-

» dresse à un de ses amis,
» nommé Antoine Brun,
» pour son *Solyman* que
» j'espère habiller un de
» ces jours à la François-
» se Si je mets ja-
» mais ma *Cléopâtre* au
» jour, je m'étendrai d'a-
» vantage sur cette ma-
» tière, &c.

1629.

Janvier
1709. p. 88.
& suivantes.

sur M. Corneille, quoique celui-ci ait paru le dernier. On peut croire aussi que le Public admira dans Mayret, ce qu'il auroit regardé comme indigne de Corneille.

On trouve dans le Mercure de Trévoux un Examen de la Tragédie qui fait le sujet de cet article, composé à l'occasion de la Question de littérature proposée dans le Mercure de Mars & d'Avril précédent, où l'on demande *d'où est venu le mauvais succès de la Sophonisbe de Corneille, & l'heureux succès de la Sophonisbe de Mayret ?* Cet examen est dans un style badin ; mêlé d'ironies. Nous nous contenterons d'en copier ce qu'on y dit du caractère des principaux personnages.

« Il me paroît d'abord en général ;
 » que les Héros de ce tems-là parloient
 » un langage fort bourgeois ; & bien
 » différent de celui que Corneille &
 » Racine ont mis depuis dans la bouche
 » des Héros. On ne voit rien de
 » grand ni de noble Syphax, par
 » exemple, est moins un grand Prince,
 » qu'un bon campagnard. Sopho-
 » nisbe est une de ces femmes de médio-
 » cre vertu, qui se dérangent par pur
 » esprit de libertinage, & de débauche.

» Ses deux confidentes paroissent faites
» au badinage , & sçavent lever habi- 1629.
» lement tous les scrupules de pruderie,
» dont leur Maîtresse se pare quelque-
» fois pour se donner du lustre. Elles
» prennent même souvent de certains
» airs de familiarité , qui ne font point
» honneur à leur Maîtresse , & qui sont
» d'un très-mauvais augure pour sa ver-
» tu. Enfin , telles qu'on les représente
» ici toutes trois , on en met de plus
» sages aux Repenties ».

» A l'égard de Massinisse , il se con-
» duit en vrai évaporé , & en jeune
» étourdi , qui en un quart d'heure
» voit , aime , & signe le Contrat
» Il a grand besoin d'un Gouverneur ,
» pour ne pas dire d'un Pédant aussi
» austere que Scipion mais qui ne
» réussit pas mieux par la voye de l'au-
» torité , que Lélie par celle de la dou-
» ceur , & par tous les apophtegmes ».

» Le Messager Calliodore ne de-
» vroit se mêler que de porter des Let-
» tres ; car quand il veut parler de
» son chef , il ne dit pas un mot qui
» ne soit une sottise C'est un vrai
» Messager de Job , qui a toujours quel-
» que chose de triste , & de funeste à
» annoncer ».

1629.

M É L I T E

O U

LES FAUSSES LETTRES ,

C O M E' D I E

D E M. CORNEILLE.

L'Histoire des Poëtes, & les Analyses que nous avons donné jusques icy de leurs Ouvrages, mettent au fait des progrès du Théâtre depuis Jodelle, & de la peine & du tems qu'il a fallu pour lui donner une forme. Ces progrès ne se sont démontrés que très-lentement. A peine soixante & dix-sept ans ont pû opérer la différence qu'on remarque entre la Cléopatre de Jodelle, & la Sophonisbe de Mayret. Nous sommes prêts à en voir de plus rapides : en moins de dix ans le célèbre Auteur de la Piece que nous annonçons, porta la Tragédie à son plus haut degré. « Hardy commençoit à être vieux, & bientôt sa mort auroit fait une grande breche au Théâtre, lorsqu'un petit événement arrivé dans

Oeuvres de
M. de Fontenelle, Edit.
de 1742.
Tom. III. p.
78. & 79.

» une maison Bourgeoise d'une Ville de
 » Province, luy donna un illustre suc-
 » cesseur. Un jeune homme mene un
 » de ses amis chez une fille dont il est
 » amoureux : le nouveau venu s'établit
 » chez la Demoiselle sur les ruines de
 » son introducteur : le plaisir que lui
 » fait cette aventure, le rend Poète, il
 » en fait une Comédie, & voilà le
 » grand Corneille Sa premiere
 » Piece fut donc MÉLITE. La Demoi-
 » selle qui en avoit fait naître le sujet ;
 » porta longtems dans Rouen le nom
 » de Mélite, nom glorieux pour elle ;
 » & qui l'associoit à toutes les louan-
 » ges que reçut son Amant. *Mélite* fut
 » jouée (a) avec un grand succès : on

1629.

Oeuvres de
 M. Fontenelle, Edit.
 de 1742.
 Tom. III. p.
 81.

(a) Le Public ne rendit pas d'abord toute la justice que cette Piece méritoit : Il fallut plusieurs représentations, pour lui en faire sentir la différence, & la supériorité sur les Comédies qui l'avoient précédée.
 « Quand je considère, »
 dit M. Corneille dans son Epitre à M. de Liancourt,
 » le peu de bruit qu'elle
 » fit à Paris, venant
 » d'un homme qui ne
 » pouvoit sentir que la
 » rudesse de son pays, &
 » tellement inconnu,

» qu'il étoit avantageux
 » d'en taire le nom :
 » quand je me souviens,
 » dis-je, que ses trois
 » premières représenta-
 » tions ensemble, n'eurent
 » pas tant d'affluence, que la moindre
 » de celles qui les suivirent
 » dans le même hyver ». Nous sommes bien fâchés d'être obligés de suivre ici pour *Mélite* une date différente de celle que M. de Fontenelle a avancé, lorsqu'il assure qu'elle a été représentée en 1625.

1629.

» la trouva d'un caractère original ; on
 » conçut que la Comédie alloit se per-
 » fectionner , & sur la confiance que
 » l'on eût au nouvel Auteur qui paroîs-
 » soit , il se forma une nouvelle Trou-
 » pe de Comédiens ».

« Cette Piece » dit M. Corneille ,
 dans l'examen qu'il en a fait « fut mon
 » coup d'essay , & elle n'a garde d'être
 » dans les regles , puisque je ne sça-
 » vois pas alors qu'il n'y en eut. Je
 » n'avois pour guide qu'un peu de
 » sens commun , avec les exemples de
 » feu Hardy , dont la veine étoit plus
 » féconde que polie , & de quelques
 » modernes qui commençoient à se
 » produire , & qui n'étoient pas plus
 » réguliers que luy. Le succès en fut
 » surprenant : il établit une nouvelle
 » Troupe de Comédiens à Paris , mal-
 » gré le mérite de celle qui étoit en

Préface de
 sa Comédie
 des Galante-
 ries du Duc
 d'Osse.

ce que nous ne croyons
 pas possible , attendu que
 Rotrou, Poëte antérieur
 à M. Corneille , & que ce
 dernier appelloit son
 Pere , dans le genre Dra-
 matique , n'a donné sa
 première Pièce qu'en
 1628. ainsi nous ne pou-
 vons placer *André* , tout
 au plutôt que l'année sui-

vante : Mayret parlant
 des Poëtes de son tems ,
 nomme MM. Rotrou ,
 Scudery , Corneille &
 Du Ryer , ajoutant qu'il
 les range suivant l'ordre
 du tems qu'ils ont com-
 mencé de paroître au
 Théâtre. Ces preuves
 semblent être sans repli-
 que.

» possession de s'y voir l'unique (a). Il
 » égala tout ce qui s'étoit fait de plus
 » beau jusqu'alors , & me fit connoître
 » à la Cour. Ce sens commun qui étoit
 » toute ma règle , m'avoit fait trouver
 » l'unité d'action , pour brouiller qua-
 » tre Amans par une seule intrigue , &
 » m'avoit donné assez d'aversion pour
 » cet horrible déreglement qui mettoit
 » Paris , Rome & Constantinople sur
 » le même Théâtre , pour réduire le
 » mien dans une seule Ville ».

Après ce détail de l'occasion , & du succès de *Mélie*. M. Corneille entre ainsi dans l'examen de la Piece.

« La nouveauté de ce genre de Co-
 » médie , dont il n'y a point d'exemple

(a) Cette nouvelle Troupe fut sans doute celle de Mondory qui vint s'établir au Théâtre du Marais , & remplaça celle qui s'y étoit établie en 1610. ainsi que nous l'apprend Chappuzeau , p. 189. de son Théâtre François. Les Auteurs de l'Histoire de la Ville de Paris , confirment cette circonstance. « Cette Piece » disent-ils , en parlant de *Mélie* « fut » représentée avec un » succès si prodigieux , » que dès ce coup d'essai ,

» l'on reconnut l'excel-
 » lent génie de ce nou-
 » vel Auteur , & l'on
 » jugea qu'il alloit ré-
 » mettre la Comédie en
 » crédit. Le concours y
 » fut en effet si grand ,
 » que les Comédiens qui
 » avoient été réduits
 » encore une fois , fau-
 » te de Spectateurs , au
 » seul Théâtre de l'Hô-
 » tel de Bourgogne ,
 » se séparèrent de nou-
 » veau , & établirent la
 » Troupe du Marais du
 » Temple ».

Histoire de
 la Ville de
 Paris , Livre
 XIX.

1629.

» en aucune langue , & le style naïf ,
 » qui faisoit une peinture de la con-
 » versation des honnêtes gens , furent
 » sans doute cause de ce bonheur sur-
 » prenant , qui fit alors tant de bruit .
 » On n'avoit jamais vu jusques-là que
 » la Comédie fit rire sans personnages
 » ridicules , tels que les Valets boufons ,
 » les Parasites , les Capitans , les Doc-
 » teurs , (a) &c. Celle-cy faisoit son

(a) » Mélire est divi-
 ne » (dit M. de Fonte-
 nelle) « Si vous la li-
 » sez après les pieces
 » de Hardy. Le Théâtre y
 » est sans comparaison
 » mieux entendu, le dia-
 » logue mieux tourné ,
 » les mouvemens mieux
 » conduits , les Scenes
 » plus agréables , & sur-
 » tout (& c'est ce que
 » Hardy n'avoit jamais
 » attrapé) il y regne un
 » certain air assez noble,
 » & la conversation des
 » honnêtes gens n'y est
 » pas mal représentée.
 » Jusques là on n'avoit
 » gueres connu que le
 » Comique le plus bas ,
 » ou un Tragique assez
 » plat : on fut étonné
 » d'entendre une nou-
 » velle langue ; mais
 » Hardy qui avoit ses
 » raisons pour vouloir
 » confondre cette nou-

» velle espece de Comi-
 » que , avec l'ancienne ,
 » disoit que Mélire étoit
 » une assez jolie Farce ».

Pour comprendre toute la malignité de ce discours de Hardy , il faut se rappeler l'état des Farces peu différentes des Comédies du même tems. Nous avons donné des Extraits de celles qui sont venues à notre connoissance , en choisissant les endroits qui peuvent mieux les caractériser , en observant néanmoins les regles de la bienséance. Hardy renfermé dans ses Tragédies , ses Tragi-Comédies , & ses Pastorales , se croyoit seul en possession du Cothurne & traitoit avec mépris les autres Poèmes Dramatiques , voulant les ranger dans une même clas-

» effet par l'humeur enjouée de gens
 » d'une condition au-dessus de ceux
 » qu'on voit dans les Comédies de
 » Plaute & de Terence. avec tout
 » cela , j'avoué que l'auditeur fut bien
 » facile à donner son approbation à
 » une Pièce , dont le nœud n'avoit au-
 » cune justesse , &c. »

1629.

M. Corneille fait ensuite la Critique de son Ouvrage , avec cette bon-foi , (a) & cette candeur dont lui seul

se. Le passage suivant va mettre au fait des causes qui ont amené ce libertinage qui regnoit dans le bas Comique.

« Les Pièces de Théa-
 » tre de nos premiers
 » Poètes, commencèrent
 » à vieillir , & leurs re-
 » présentations froides &
 » languissantes n'ayant
 » plus cet air de nou-
 » veauté, qui ne charme,
 » qu'autant qu'il sur-
 » prend , ne donnoit
 » plus aucun plaisir. Les
 » Comédiens voulurent
 » suppléer à ce défaut
 » par de mauvaises Far-
 » ces , le plus souvent
 » insipides , ou remplies
 » d'obscénités. Mais il
 » n'y eut que le bas peu-
 » ple , ou tout au plus
 » quelques libertins, qui
 » s'accoutumèrent de
 » ce spectacle ridicule ,

» si indigne du Théâtre
 » François. Cette licen-
 » ce étoit parvenue à un
 » tel point, que le Ma-
 » gistrat fut obligé d'y
 » mettre la main , ainsi
 » la Comédie tomba dans la Ville de
 » un fort grand mépris. Paris , Livre
 » Les choses étoient dans XIX.
 » cet état , & le Théa-
 » tre presque abandonné,
 » lorsque Pierre Cor-
 » neille fit paroître sur la
 » Scene sa *Mélie* ».

Histoire de
la Ville de
Paris , Livre
XIX.

(a) M. Corneille a voulu nous donner non-seulement l'exemple & le modèle des plus belles Tragédies , mais encore celui de reconnoître ses propres défauts, & de les avouer sans honte. Il recherche avec sévérité dans l'examen de cette Pièce , tout ce qu'on y pourroit censurer. « La

Mélanges

» Critique que cet excellent de Littérature.

1629.

» étoit capable , & la termine en di-
 » fant : « Que tout le cinquième Acte
 » pouvoit passer pour inutile.... & ne
 » regardoit plus qu'une action épisodi-
 » que , qui ne doit pas amuser le Théa-
 » tre , quand la principale est finie : &
 » sur-tout , ce mariage a si peu d'ap-
 » parence , qu'il est aisé de voir qu'on
 » ne le propose , que pour satisfaire à
 » la coutume de ce tems-là , qui étoit
 » de marier tout ce qu'on introduisoit
 » sur la Scene. »

res de Vi-
 gneul Mar-
 ville, Tome
 I. p. 168.
 169.

» lent Poëte a fait de ses
 » propres Ouvrages , est
 » une entreprise sur lui-
 » même , qui lui a ga-
 » gné le cœur & l'estime
 » de tous les honnêtes
 » gens. Un homme fait
 » comme l'Auteur des
 » Réflexions Morales ,
 » qui rapporte tout ce
 » que nous faisons de
 » bien aux ressorts de
 » l'amour propre , ne
 » manqueroit pas de lui

» appliquer cette maxi-
 » me : Que nous n'a-
 » vons de petits dé-
 » fauts , que pour per-
 » suader que nous n'en
 » avons pas de grands.
 » Mais il faut penser au-
 » trement de M. Cor-
 » neille , qui ne consul-
 » toit pas l'amour pro-
 » pre , quand il s'agis-
 » soit d'exercer les ver-
 » tus dont sa belle ame
 » étoit ornée ».



PHILINÉ

O U

L'AMOUR CONTRAIRE ;

PASTORALE

PAR LE SIEUR DE LA MORELLE.

Avis du Libraire au Lecteur.

« **A** Mi-Lecteur, voici une Pastorale
» de l'*Amour contraire*, qui a tant
» de fois paru sur le Théâtre de l'Hôtel
» de Bourgogne, dont la gentillesse, la
» mignardise des vers, & les rares in-
» ventions de l'Auteur, ont contenté
» l'esprit des plus judicieux censeurs
» du monde : je crois que tu ne rece-
» vras pas moins de contentement à
» la lecture, qu'à la représentation....
» C'est ce qui en partie a forcé l'Au-
» teur de la mettre au jour, après l'as-
» surance que lui en ont donné beau-
» coup de ses amis, (& notamment M.
» de Malherbe) qu'elle sera bien re-
» çue..... On ne fait point d'argu-
» ment, car il faudroit une main de
» papier : joint que la principale raison,

V vj

1630.

„ c'est le peu de curiosité que beaucoup
„ de personnes ont d'en acheter , après
„ que tout un matin , ou une après dî-
„ née , ils en ont lû l'argument sur la
„ boutique d'un Libraire , qui leur ap-
„ prend pour rien , ce qu'ils ne sçau-
„ roient que pour de l'argent. Cha-
„ cun aime son profit. Adieu. „

Malgré le sonnet de Malherbe, & les éloges des amis de l'Auteur & du Libraire , cette Pastorale est très-foible , l'intrigue usée , & la versification pleine de choses basses & triviales.

Philine , qui est l'Héroïne de la pièce , aime le Berger Amarante , qui ne l'aime point, & est amoureux de Florelle. Florelle à son tour hait Amarante pour suivre Philémon. Ce dernier la déteste , & aime Licaste : Licaste ne pense qu'à Léandre , qui est épris des charmes de Florelle , dont il ne reçoit que des mépris. Tout le Poëme roule sur cet enchaînement d'amours. Au commencement du cinquième Acte, Cupidon, las de tout ce manège , & prenant pitié de ces Amans , termine leurs peines & la Pastorale , en unissant Philine à Léandre , Amarante avec Florelle , & Philémon avec Licaste.

TRAGI-COMÉDIE-PASTORALE

O U

LES AMOURS D'ASTRÉE
ET DE CÉLADON

Sont mêlées à celles de Diane , de Silvandre,
avec les inconstances d'Hylas , en cinq
Actes & en vers ,

PAR LE SIEUR DE RAYSSIGUIER.

Nous avons remarqué que la plupart des Pastorales de ce tems étoient tirées de l'Astrée de M. d'Urfé. Chaque Poëte en choisissoit l'événement qui lui paroissoit le plus convenable ; celui-ci , pour n'être pas embarrassé sur le choix , a mis en action un abrégé des cinq volumes de ce Roman : en commençant par le désespoir de Céladon qui se jette dans le Lignon , & la terminant par les reconnoissances , & l'union de tous ses personnages. L'irrégularité de ce Poëme sembleroit faire présumer qu'il n'a point été représenté. & nous serions très-portés à le croire , si l'Auteur ne nous faisoit entendre le contraire. « Ces Bergers , & ces Bergers , dit-il , dans son avis au Lec-

1630. „ teur , que j'avois destiné au Théâtre
 „ seulement , ont été obligés de se pro-
 „ duire à un jour plus grand. Ceux
 „ qui entendent la Scene , & qui con-
 „ noissent les vers , s'ils ne font point
 „ intéressés , ils y trouveront quelque
 „ chose qui les contentera , & sans
 „ doute les autres doivent me louer
 „ de leur avoir développé en deux mille
 „ vers , deux Histoires intriguées dans
 „ cinq gros volumes. Toutefois , Lec-
 „ teur , tu es libre , & moi de même.
 „ Adieu. »

Cet Ouvrage est le premier qu'ait
 donné au Théâtre , Rayssiguier , Au-
 teur peu connu , dont la vie est pres-
 que ignorée. Voici ce que nous avons
 pu en recueillir , en épluchant ses Poë-
 sies diverses.

RAYSSI-
 GUIER.

RAYSSIGUIER étoit d'Alby , Ville du
 Languedoc. Né sans bien , avec quel-
 ques talens pour la Poésie , il s'attacha
 d'abord au Duc de Montmorenci ,
 Gouverneur de sa Province : la triste
 fin de ce Mécène , ne fut pas le pre-
 mier malheur que notre Poète
 éprouva.

Depuis le jour de ma naissance
 En quelque lieu que j'aye été
 Ne m'ont-ils pas persécuté.
 Sans me pouvoir jamais sauver de leur puis-
 sance ?

J'ay vû mourir tous mes amis,
Et le Ciel ne m'a point permis
D'avoir un beau jour dans ma vie,
Qu'il n'ait été soudain troublé
Par la malice de l'envie
Dont on m'a vû presqu'accablé.

Cet accident le força à venir à Paris, où il ressentit de nouveaux maheurs.

C'est ici que mon infortune
A fait tout son plus grand effort,
Et que la cruauté du sort
Se rendit contre moi beaucoup plus importune.

Un visage couvert d'horreur
Propre à donner de la terreur
A toute l'infernale bande,
Depuis trois ans m'a poursuivi,
D'une importunité si grande
Que je doute encore si je vy.

Pour comble de disgrâce, il fut mis dans une étroite prison; il dit que ce fut injustement, & répand sa bile contre les Magistrats.

A bien prendre pourtant, pour le regard des hommes,
La prison ne me vient que du vice d'autrui.
Et l'injustice est telle en ce siècle où nous sommes
Qu'au lieu de la punir, il trouve de l'appuy.

1630.

J'ay beau me tourmenter , & presser la Justice :

Elle est sourde pour ceux qui n'ont point de l'argent.

Un homme, quel qu'il soit, autorise son vice ,
Ou s'en fait décharger , si l'or est son agent.

Sorti de cette captivité , il suivit l'exemple des Poètes de son tems. (a) Il tâcha de s'introduire à la Cour , & de se faire des protecteurs par le moyen de ses Epîtres dédicatoires. Nous ignorons s'il y fit fortune , tout ce qu'on sçait , c'est que joignant à une triste situation , une figure peu avantageuse , il fut très-malheureux en amour , où son inclination le portoit naturellement. Il ne cache point qu'elle lui faisoit souhaiter passionnément un bonheur que la fortune , & le peu d'agrémens de sa personne sembloient lui devoir interdire. Ses Poësies sont remplies de plaintes à ce sujet. Tantôt elles s'adressent à une personne dont il dé-

(a) Le Poète Gaillard ne l'a pas oublié dans la peinture qu'il fait des Poètes ses contemporains.

« Rayssiguier est Gascon, par conséquent il vole ».

C'est dans sa furieuse *Monomachie de Gaillard & de Braquemard*, imprimée en 1636. & que l'on a mal-à-propos insérée dans certains Catalogues , au nombre des Poèmes Dramatiques.

guise le nom sous celui de *Caliste*. Dans d'autres il chante la beauté d'une trop cruelle *Silvie* : mais celle qu'il paroît avoir le plus aimé , est une certaine *Olinde* , qu'il dépeint comme une fille d'esprit , mais fine & rusée coquette , qui songeant au solide , & n'en voyant aucune apparence dans la fortune de notre Poëte , lui signifia rigoureusement son congé , pour écouter un nouvel Amant qui étoit à son aise , & parloit d'épouser. Cette rupture mit Rayssiguier au désespoir , il se vengea de son infidelle par une élégie , qu'il commence , en lui rappelant les heureux momens que l'espérance lui a fait passer auprès d'elle.

Il se sert des plus vives couleurs pour lui représenter les désagréemens qu'elle aura à essuyer dans la compagnie d'un mari qu'elle n'aime point , & qu'elle n'accepte que par une vûe d'intérêt. Il s'empporte ensuite , & peste contre l'honneur , qui a engagé sa Maîtresse à un procédé si cruel à son égard. On peut aisément conjecturer que l'honneur n'étoit pas le seul motif qui faisoit agir cette belle Olinde ; & qu'elle a sacrifié sans peine à la jalousie du nouveau soupirant , un Amant pour lequel

elle n'avoit jamais senti de tendresse.
1630. La suite de ces Poésies nous apprend que cette fille ne tarda pas à conclure ce mariage avantageux , & ne changea point de conduite à l'égard du pauvre Rayssiguier , qui fut obligé de se consoler avec les Muses.

Voici le Catalogue de ses Ouvrages Dramatiques.

LES AMOURS D'ASTRÉE & de CÉLADON , Tragi - Comédie - Pastorale , 1630.

L'AMINTÉ DU TASSE , Tragi-Comédie-Pastorale , 1631.

LA BOURGEOISE , ou LA PROMENADE DE SAINT CLOUD , Tragi - Comédie , 1633.

PALINICE , CIRCEINE & FLORISE , Tragi-Comédie , 1634.

LA CÉLIDÉE , sous le nom de CALIRIE ou LA GÉNÉROSITÉ D'AMOUR , Tragi-Comédie , 1635.

LES THUILLERIES , Tragi-Comédie , 1635.

Les trois premières Pièces ont été représentées sur le Théâtre François ; nous croyons que la Tragi-Comédie des *Thuilleries* , peut-être dans le même cas : mais il n'est pas douteux

que *Palinice*, & la *Célidée*, n'ont jamais été jouées publiquement. Les Plans sont extrêmement compliqués, & l'Auteur ne les avoit pas composées pour les produire sur la Scene ; il n'avoit fait seulement que remplir l'intention de quelques personnes à qui il avoit obligation, qui en avoient fourni l'idée, & vouloient les représenter elles-mêmes. Voicy ce que Rayssiguier en dit dans l'Avis au Lecteur de la premiere de ces deux Pièces.

1630.

« Ne trouve point mauvais, si t'ayant
» voulu donner l'Histoire des Amours
» de Circeine, de Palinice & de Flori-
» ce. * Je ne te la donne pas de même
» qu'elle est traitée par M. d'Urfé.
» Cette triple intrigue de freres, qui se-
» roit ennuyeuse sur le Théâtre, & le
» commandement de quelques person-
» nes de condition, qui l'ont voulu
» représenter de la sorte, m'ont obligé
» de la traiter autrement, & de faire
» la Scene à Meudon. »

* Prise de
l'Astrée.



CLÉONICE

O U

L'AMOUR TÉMÉRAIRE ;

*Tragi - Comédie - Pastorale ,**P A R P. B.*

EN donnant l'Extrait de ce Poëme, nous ajoutons qu'il est incertain s'il a parû sur la Scene ; le nombre des Théâtres établis pour lors à Paris , & le peu de difficulté qu'on avoit pour faire recevoir une Pièce nouvelle , sont la cause qui nous fait hazarder de parler de celui-ci , sans le garantir : en tout cas , le Lecteur tâchera à se dédommager par la singularité du sujet. L'Auteur ne l'a point tiré de l'Astrée , ni des autres Romans , il n'a eu recours qu'à son imagination. Voyons l'usage qu'il en a fait.

Gereftan , Prince de Sicile , s'embarque pour l'Isle de Candie , & dit adieu à ses deux enfans Tyrsis , & Cléonice. Polidor, fils d'un Berger , mais élevé sous le nom de Polémon , Prince Sicilien , vient en cette qualité prendre congé

de Cléonice , (a) qui dans l'Acte suivant reparoit vêtue en Bergere , sans qu'on en sçache trop la raison. Le véritable Polémon , se croyant Polidor , ne croit pas oser trop entreprendre , en offrant ses services à cette nouvelle Bergere.

1630.

CLÉONICE à Timale sa Confidente.

Je crois que ce Berger feroit devenir folles
Celles-la qui voudroient entendre ses paroles.

T I M A L E.

L'on diroit , à l'ouïr , qu'il est tout insensé.

LE FAUX POLIDOR.

Las ! de vous offenser je n'ay jamais pensé.
Mais ce discours caché , qui forme votre
doute ,

Mérite que personne ici ne nous écoute.

CLÉONICE à Timale.

Compagne , c'est à vous qu'il entend de
parler.

T I M A L E sortant.

Si je vous nuis ici , je m'en vais m'en aller.

L'orgueilleuse Cléonice rejette avec

(a) **LE FAUX POLEMON.**

En attendant , Madame ,
Recevez d'un captif ce baiser plein de flamme

CLÉONICE.

Importun.

LE FAUX POLEMON.

Adieu Belle.

CLÉONICE.

Adieu jusqu'au retour.

1630.

mépris les soupirs de ce Berger , qui lui dérobe cependant un bracelet , que le faux Polémon lui a donné en la quittant. Lorsqu'elle s'apperçoit de cette perte , elle va prier un Magicien d'employer son art , pour faire périr cet audacieux ; elle convie son Prince prétendu de la venger : cet Amant tombe sous les coups du faux Polidor , qui par l'adresse du Magicien , devenu son protecteur , cache le corps du défunt , & paroît sous ses traits aux yeux de Cléonice ; (a) qui lui propose de quitter le païs , pour se soustraire aux ordres de Géréstan.

LE FAUX POLIDOR.

Madame , votre avis vient de pincer la
corde

Où mon plus grand desir sympathise , &
s'accorde.

Mais comment ferons-nous ?

Cléonice trouve les moyens d'exécuter ce dessein ; lorsque ces deux Amans

(a) Dans un petit Monologue , le faux Polidor étudie ainsi le rôle qu'il a entrepris.

Etant donc revêtu de cet habit si brave ,
Il me convient avoir une geste plus brave :
Afin de faire croire aux yeux de mon flambeau ,
Que je suis celui-là qu'elle estime si beau :
Pour avoir auprès d'elle une même licence ,
Que jadis son Amant prenoit en sa présence ,

sont dans le vaisseau , ils se témoignent
leur satisfaction réciproque.

1630.

C L É O N I C E.

L'infidelle élément tant de fois agité
Ne dit mot , admirant votre fidélité.

LE FAUX POLIDOR.

Il semble en cette nuit que Diane soupire
De voir que mon soleil lui ravit cet Empire.

LE PILOTE.

Laissez ces beaux discours , car le tems est
changé,

.....

Je ne vois plus d'espoir , la barque est toute
prête

De se couler à fonds.

C L É O N I C E.

Au secours , chers Tritons ,
Nous verrez-vous ici la pâture aux poissons.

Heureusement la tempête cesse , &
le calme rend la joye.

LE FAUX POLIDOR.

Que nous avons souffert dans ce pressant
danger !

La Cypre se découvre afin de nous loger.

LE PILOTE.

Entrez dedans ce lieu , que rien ne vous
ennuie ;

Car toujours le beau tems arrive après la
pluye.

1630. Cléonice abordant dans l'Isle de Cy-
pre, y retrouve Tyrcis, qu'un meurtre
involontaire avoit forcé à quitter la
Sicile. On vient annoncer que Geref-
tan est mort, & que le Roy a fait gra-
ce à Tyrsis. Ces Amans regagnent leur
patrie. Philidas, pere de Polidor, in-
quiet du sort de son fils, vient, &
recevant des mains de celui qui en
porte le nom, une boîte enchantée,
le reconnoît pour le véritable Polémon.
Cléonice détrompée par le même
moyen; change sa passion pour lui en
haine implacable.

P O L É M O N.

Pourquoi m'aimiez-vous donc si fort au-
paravant ?

C L É O N I C E.

Il est vrai, je t'aimois quand ton œil de-
cevant

Se servoit d'un moyen rempli de sortilège,
Pour obtenir de moi le même privilège
Qu'avoit mon Polémon.

P O L É M O N.

Tout cela ne rend pas ce que vous m'a-
vez pris.

Je vois bien qu'il me faut user de violence.

Dans cette occasion. (*Il lui arrache la boîte.*)

C L É O N I C E.

C L É O N I C E.

O Dieux ! quelle insolence !

1630.

P O L É M O N.

En fuyant de ce lieu , j'évite le danger.

Polémon se réfugie dans un Temple : prêt d'en être arraché , l'ombre de Polidor paroît , & découvre tout le mystere de l'échange de Polémon , avouant qu'il n'est que Polidor , fils de Philidas. Tous les assistans se rendent à cette vérité : Philidas reconnoît les traits de son malheureux fils : la mutine Cléonice est la seule qui traite cet événement de vision & de mensonge. Il faut qu'un oracle l'assure du contraire , & lui ordonne d'épouser Polémon.

C L É O N I C E.

Prince , dont le renom ne se peut plus cacher ,

Vous avez trop de quoi justement reprocher
Les dédaigneux esprits de mon ame ignorante.

P O L É M O N.

Dans cet excès d'amour ma flâme dévorante

Demande le pardon de tant de privautés , &c.

1630.

L'INFIDELLE
CONFIDENTE, (a)
TRAGI-COMÉDIE
DU SIEUR PICHOU.

IL n'est pas douteux que cette Pièce fut représentée au plus tard vers le milieu de 1630. ainsi que nous le marquons sous cette année. Elle est dédiée par le Libraire Targa à M. de Castelnau, Lieutenant des Gardes du Roy. « Pour suivre l'inclination de feu M. » Pichou, & montrer, par ce témoignage d'estime, le dessein qu'il a d'acquiescer les extrêmes obligations, dont ses manes & lui sont également redevables ; c'est sans doute, Monsieur, » (ajoute Targa) que sans le déplora-

(a) « Cette belle Tragi-
Comédie de l'Infidelle
Confidente, que l'on
a vuë si souvent re-
présenter publique-
ment par les Comé-
diens de l'Hôtel de
Bourgogne, dans la-
quelle je pense, sans
mentir, que la force

» du jugement, la vi-
» vacité de l'esprit, &
» la majesté du langage
» de l'Auteur, semblent
» avoir effacé la gloire
» des autres Pièces que
» l'on avoit auparavant
» admirées. » D'Isnard,
Préface de la Filis de Scire
de Richou.

„ ble accident qui nous a rendu sa
„ perte si sensible , &c. „ *

1630.

Pichou semble avoir tiré son sujet
d'un Auteur Espagnol. C'est une Pièce
des plus intriguées , & qui cependant
est au-dessus de beaucoup d'autres qui
la précéderent, & qui la suivirent. Voici
en peu de mots de quoi il s'agit. Un

(*) Nous
avons dit
dans la vie
de Pichou ,
qu'il fut as-
assiné au
commence-
ment de
1631.

Tolédan , nommé Lisanoz , devient
amoureux d'une jeune personne ap-
pellée Lorise. Le pere de cette fille ,
qui ne veut point entendre parler de
l'amour de Lisanoz , conduit Lorise
dans une maison ennemie de l'Amant
de cette dernière. Cependant Lisanoz
reçoit une lettre de sa Maîtresse , &
l'entretient la nuit à travers une fe-
nêtre basse , qui donne sur la rue.
D'un autre côté , Phanie , sœur de
Dom Fernand & de D. Pedro , en-
nemis de Lisanoz , devient amoureuse
de celui-ci , sur le récit que Lorise lui
fait de ses belles qualités. Elle lui écrit
une lettre dans laquelle elle lui déclare
sa passion. Lisanoz oublie sa première
Maîtresse , & enleve Phanie. Ces Amans
sont arrêtés ; mais ils gagnent le Con-
cierge de la prison , & se sauvent en
Portugal. Le Roy prend Lisanoz en
amitié , & en fait son favori. Cepen-

1630.

dant D. Fernand , pour se venger de l'affront qu'il a reçu de Lifanor , donne un coup d'épée à Lorise ; & pour se disculper de cette lâcheté , il engage la mere de cette infortunée fille , à publier que le coup vient de Lifanor. Ce discours est rapporté à ce dernier , qui , pour prouver son innocence , demande un combat contre D. Fernand & D. Pedro. Le Roy de Portugal qui veut épargner le sang de Lifanor , défend à tout le monde de se présenter dans ce combat en qualité de second. Les deux ennemis de Lifanor paroissent , & un second pour Lifanor. Le Roy persuadé que c'est quelqu'un de ses sujets , le fait arrêter : on le désarme , & son casque ôté , on découvre une fille , & cette fille est Lorise , qui , guérie de sa blessure , vient défendre son infidèle Amant. Tout le monde admire sa générosité. Le Roy employe son autorité & ses bienfaits , pour accorder les ennemis communs. Lifanor épouse Phanie , & Lorise accepte la main de D. Fernand.



LE MARC-ANTOINE

O U

LA CLEOPATRE,

TRAGÉDIE

DE M. MAYRET.

QUoique nous ayons prouvé que cette Tragédie est le septième Poëme de cet Auteur, suivant son propre témoignage ; cependant il l'annonce ici comme n'étant que le quatrième. C'est dans l'Epître dédicatoire que Mayret adressa à M. de Belin, chez qui il se retira après la perte de M. le Duc de Montmorency.

C'étoit assez la coutume de ce Poëte, de vanter la Pièce qu'il présentoit pour le plus accompli de ses Ouvrages. C'est ce qu'il témoigna en faisant paroître sa *Virginie*. Il fait ici la même chose, & assure que c'est celui de tous ses Ouvrages qu'il a toujours le plus estimé, tant pour la noblesse du sujet, que pour le soin qu'il a pris à le traiter avec tout l'art & l'économie dont il

1630.

a été capable , & qui lui a réussi plus heureusement.

Nous croyons qu'il est inutile de donner l'extrait d'une Pièce , dont le sujet est si vulgaire. L'Auteur y fait paroître Octavie , & Octave. Au reste , elle est assez bien conduite pour le tems , la versification a quelque noblesse , & elle peut avoir eu du succès.

CLÉAGÉNOR
ET DORISTÉE,
TRAGI-COMÉDIE
DE M. ROTROU.

ROtρου qui sentoît apparemment la foiblesse de cette Tragi - Comédie , ne la livra à l'impression que plusieurs années après qu'elle eut paru au Théâtre , encore y fut-il forcé , par la crainte des fautes qu'une copie infidelle qu'on lui avoit dérobée , auroit pû commettre. « Je ne doute point , » dit-il , qu'elle ne perde dans les Cabinets beaucoup de ces ornemens qui l'ont fait estimer au Théâtre. Elle » doit les principales parties de sa beau-

» té à ces incomparables Acteurs qui
» fardent si agréablement les plus laides
» choses , & qui ont mis la Comédie à
» si haut point , qu'elle est aujourd'hui
» le plus doux divertissement du plus
» sage Roy du monde , & du plus
» grand esprit de la terre..... Elle est
» un peu mieux ajustée depuis sa ré-
» conciliation avec son pere , & cette
» cadette de trente sœurs , fera envie
» aux autres de la suivre , si elle est
» traitée favorablement : & si cette
» beauté qui se fit adorer au Théâtre ,
» conserve encore quelque partie de
» son estime , quand elle sera regardée
» de plus près , &c. »

1630.

Apparemment que Rotrou avoit disposé les plans de vingt-neuf autres Poëmes Dramatiques , avant de donner celui-ci , qui n'est que le troisième , qui parut au Théâtre. Il est assez difficile de rendre compte d'une Pièce aussi remplie d'avantures & d'enlèvements. Cléagénor , perd Doristée qu'il aime , & dont il est aimé. Cette fille travestie en Page , se produit dans plusieurs maisons. Enfin, par une suite d'évenemens , l'Amant & la Maîtresse , après avoir pleuré la perte de l'un & de l'autre , se retrouvent lorsqu'ils s'y

1630.

attendoient le moins , & concluent par un mariage. Cet Ouvrage ne présente aucune beauté ; & si elle a eu le succès que Rotrou dit , « il faut l'attribuer au jeu de ces incomparables Auteurs , qui fardoient si agréablement les plus laides choses. »

ARGÉNIS ET POLIARQUE

OU

THÉOCRINE,

PREMIERE JOURNEE.

TRAGI-COME'DIE

DE PIERRE DU RYER.

L'Auteur dit dans un petit Avertissement. « Les mérites de M. de Bar-
» clay ont été assez grand pour obliger
» vos curiosités à considérer les beautés
» de sa fille Argénis , & à louer les
» poursuites de Poliarque. C'est ce qui
» m'a fait juger qu'il n'est pas né-
» cessaire de vous donner l'argument
» d'une chose que vous sçavez déjà. Je

„ vous dirai seulement , que l'on verra
„ dans cette première Journée d'ARGÉ-
„ NIS & de POLIARQUE , la naissance
„ de leurs Amours , les déguisemens de
„ Poliarque en *Théocrine* , les mauvais
„ desseins de *Licogène* rompus par sa
„ valeur , & que bientôt une seconde
„ Journée vous fera voir la fuite de
„ leurs aventures , & la fin de leurs dé-
„ plaisirs , dans leur mariage ines-
„ péré. „

1630.

Les vers de ce Poëme sont un peu plus travaillés que ceux de Hardy , mais la conduite n'en est pas plus régulière.

L'AMPHITRITE,

P O È M E

DE NOUVELLE INVENTION,

En cinq Actes.

PAR M. DE MONLÉON.

ON pourroit douter si cette Pièce a été représentée. Les louanges que les Poëtes du tems , (a) & entre

(a) « Je ne disay que point » (dit Mon- | » léon dans l'avertisse-
ment. au Lecteur) « ca

1630.

autres le fameux de l'Estoile, lui ont donné, pourroient le faire présumer. C'est le même Auteur qui a composé la Tragédie de *Thyeste*, dont nous parlerons ci-dessous.

Comme la fable ne rapporte que le nom, la généalogie, & la qualité d'Amphitrite, le Poëte a eu une entière liberté d'imaginer les épisodes qu'il a cru propres à orner son sujet.

Occupé de son amour pour Clytie, le Soleil refuse les carresses d'Amphitrite. (a) Cette Déesse piquée de ses dédains, lui rend bientôt le change, & se retirant dans les bois, lui préfère à son tour un simple Berger, pour lequel elle ressent une passion si vive, qu'elle refuse encore l'hommage de Neptune.

» que je dois à T... Il a
 » corrigé une partie de
 » mes défauts. Aussi me
 » suis-je toujours réputé
 » glorieux d'écouter,
 » d'admirer & de croire,
 » celui qui, outre les pu-
 » bliques acclamations,
 » a trouvé dans la bouche
 » des Rois & des Reines
 » d's louanges. »

(a) Les jeux de Théa-
 tre sont ici marqués d'u-
 ne façon particulière :

non seulement ils avé-
 rissent de ce que les
 Acteurs doivent faire,
 mais ils contiennent une
 espèce de sommaire de
 ce qu'ils ont à dire. Par
 exemple, Acte premier,
 Scene première, *Am-
 phitrite seule visite le So-
 leil dans sa couche* ; Scene
 seconde, *le Soleil se plaint
 à l'Aurore, de ce qu'elle
 l'appelle trop tôt.*

AMPHITRITE *à part.*

1630.

A peine un Dieu de flâme a senti ma froid-
deur ,
Qu'un Dieu de glace , & d'eau se plaint de
mon ardeur.

Et l'un & l'autre voit dedans cette disgrâce ,
Qu'à l'eau je suis de feu , qu'au feu je suis de
glace.

Un Berger seulement connoitra que les
Dieux

Ne me sont ennemis qu'à cause de ses yeux,

Léandre (c'est le nom de cet heu-
reux Berger) arrive ; Amphitrite lui
fait quelques petits reproches galans
sur sa timidité.

AMPHITRITE.

Allons , retirons-nous , déjà l'heure nous
presse :

Prenons dedans ce bois quelque chemin
couvert ;

Là , sous l'ombrage frais de ce feuillage vert,
Vous sçauvez qu'Amphitrite a l'Océan pour
père ,

Que l'Onde est son séjour , & que Tethys sa
mere

A dessein l'enfanta , pour faire voir aux Cieux
Que les amours naissoient seulement de ces
lieux.

Une Nymphe vient annoncer à

1630.

Léandre , dans un songe , que son amour avec Amphitrite aura une fin funeste. Cet avertissement remplit le Berger de frayeur : son Amante le rassure avec beaucoup de peine. Cependant les Dieux s'intéressans au bonheur de Neptune , délibèrent dans leur conseil , de métamorphoser son Rival en Rocher : ce qui s'exécute sur le Théâtre. De son côté , l'Océan apprenant la conduite déréglée de sa fille , en fait de sanglans reproches à Téthys.

L' O C E A N.

Amphitrite aimoit donc d'un esprit trop léger ,

Immortelle qu'elle est , un objet passager ?

Un Adonis servoit cette infâme Cythere ,

Et sa divinité souffroit un adultere.

T E T H Y S.

Je l'ay toujours connu assez discrète & sage ,

Pour ne permettre rien à son désavantage.

Pour éviter tous ces désordres , les Dieux jugent à propos de presser la conclusion du mariage de la belle avec Neptune , qui en est si amoureux. L'Océan & Téthys y donnent leur consentement avec plaisir. Neptune importuné des pleurs de Sylvie , amante rebulée de

Léandre , en demande le sujet à Amphitrite , qui lui conte sans détour l'histoire de ce malheureux Berger , qui n'a perdu la vie , que par excès d'amour pour elle. Le Dieu veut bien lui accorder grâce en sa faveur , le jour d'une si belle fête. Toutes les Divinités viennent célébrer ces noces dans la Grote du futur époux. Les Sireennes , & les Tritons forment un concert, & l'on ne songe qu'à se réjouir : lorsque le Soleil jaloux , vient mal-à-propos troubler cette commune joie , & allumant les feux du Ciel , poursuit Neptune jusques dans sa retraite , où tous les Dieux se trouvent alors rassemblés. Jupiter dit à Mercure d'aller ordonner au Soleil , sous peine de désobéissance , de cesser sa poursuite : & Iris avec son arc-en-ciel verse une eau surnaturelle , qui éteint ce feu surnaturel.

*Benedicite aquæ quæ super Cælos
sunt Domino.*

Nous finissons cet extrait par ce passage , dont l'Auteur se sert pour terminer son Argument.



1630.

LA BÉLINDE, TRAGI-COMÉDIE,

Où parmi le mélange agréable de diverses variétés , deux Princesses arrivent au comble de leurs désirs.

PAR LE SIEUR DE RAMPALÉ.



C E titre est suffisant pour donner une idée de la Pièce. Un plus long extrait ne pourroit que fatiguer le Lecteur. Cette Tragi-Comédie est intitulée , *Pastorale dans les recherches du Théâtre* ; preuve sans réplique que celui qui les a faites , ne connoissoit pas la pièce qui fait le sujet de cet article.

LA MADONTE,

TRAGI-COMÉDIE

DU SIEUR AUVRAY.

C E sujet est tiré du Roman d'Astrée, & ne paroît pas avoir été représenté. Nous croyons cette Tragi-Comédie

de 1630. Sur ce que l'Auteur donnant
sa *Dorinde* en 1631. dit dans l'Epître
de cette même Pièce, qu'il adresse à la
Reine: « Il faut que ma Dorinde, sui-
» vant le destin de Madon onne
» encore à Votre Majesté 

1630.

JEAN AUVRAY, Avocat au Parle-
ment de Rouen, se fit connoître par
plusieurs Poësies, & entr'autres trois
Poëmes Dramatiques, intitulés,

AUVRAY.

L'INNOCENCE DÉCOUVERTE, Tragi-
Comédie, 1628.

MADONTE, Tragi-Comédie, 1630.

DORINDE, Tragi-Comédie, 1631.

Nous avons déjà parlé de la pre-
mière, & nous avons ajouté, qu'Au-
vray étoit peu chaste dans ses vers. Ce
défaut lui a été reproché par Gaillard,
qui fait ainsi son portrait.

Monomachie
de Gaillard
& de Braque-
mard.

Auvray, ce gros camard, plaide pour les
suivantes.



1630.

L'INCONSTANCE

H Y L A S ,

P A S T O R A L E

D U S I E U R M A R É C H A L .

Cette Piece qui ne parût à l'im-
 pression qu'en 1635. avoit été
 jouée dès 1630. en voici la preuve tirée
 de l'avis au Lecteur. « N'attens point
 » de longue Préface au front de cette
 » Piece..... après l'applaudisse-
 » ment général , & l'honneur qu'elle
 » a reçu dessus un *Théâtre de cinq*
 » *ans* , je m'imagine que son titre lui
 » sert de recommandation : & je ne
 » suis pas assez vain pour faire tom-
 » ber un ami dans cette lâcheté de me
 » flatter. C'est tout dire en deux mots.
 » *Voici Hylas.* Tous ceux qui l'ont
 » connu, l'attendent depuis un long tems
 » avec impatience ; & ceux qui ne
 » l'attendent point , ne pourront s'em-
 » pêcher de le connoître , s'ils se ha-
 » zardent de le regarder , ou de l'é-
 » couter un moment. »

C'est l'Histoire d'Hylas tirée de l'Af-
trée , mise au Théâtre : les trois pre-
miers Actes se passent à Lyon , & les
deux derniers en Forêts. Ce Pœme n'est
pas des plus foibles du tems. Les jeux de
mots y choquent moins que dans une
Tragédie.

1630.

L'Auteur de cette piece ne nous est
connu que par le titre d'Avocat que lui
donne le Privilège en date du 28. Mars
1635. Il porte : *l'Inconstance d'Hylas*,
Comédie-Pastorale , faite par Maître
ANTOINE MARÉCHAL , *Avocat en no-*
tre Cour de Parlement. Voici le catalo-
gue & la date de ses Pieces.

L'INCONSTANCE D'HYLAS , Pastora-
le , 1630.

LA SŒUR VALEUREUSE ou
L'AVEUGLE Amante , Tragi-Co-
médie , 1633.

LE RAILLEUR , ou LA SATYRE DU
TEMS , Comédie , 1636.

LE VÉRITABLE CAPITAN MATAMO-
RE , ou LE FANFARON , Comé-
die , 1637.

LISANOR ou LA COUR BERGERE ,
Tragi-Comédie , 1639.

LE MAUSOLÉE , Tragi-Comé-
die , 1639.

1630.

LE JUGEMENT ÉQUITABLE DE CHARLES LE HARDY, DERNIER DUC DE BOURGOGNE, Tragédie, 1644.

PAPYRE, ou LE DICTATEUR ROMAIN, 1645.

Précédemment à toutes ces Pièces, il avoit composé une Tragi-Comédie, divisée en deux Journées, chacune de cinq Actes, sous le titre de LA GÉNÉREUSE ALLEMANDE, ou LE TRIOMPHE D'AMOUR, où sous noms empruntés, & parmi d'agréables, & diverses feintes, est représentée l'Histoire de feu Monsieur & Madame de Cirey. (C'étoit le Marquis & la Marquise du Châtelet.)

Nous ne parlons point de ces deux Poèmes qui n'ont jamais été représentés, & que l'Auteur n'a composé, que pour consacrer la mémoire des pere & mere du Seigneur à qui il étoit attaché.



LES AVANTURES

AMOUREUSES

D'OMPHALE,

Son Combat , sa perte , son retour , & son
mariage ,

TRAGI-COMEDIE

PAR LE SIEUR GRANDCHAMP.

L'Auteur qui prend la qualité de
Gentilhomme de Montargis , dédia
cet Ouvrage à M. Gaston de France ,
frere unique du Roy. On ne sçait s'il
a été joué.

Omphale , amoureuse de Daphnis ,
ajoute foi aux discours calomnieux de
Polidon son rival , & lui ordonne de
la défaire de cet infidèle. Polidon fait
appeller Daphnis : sur ces entrefaites ,
la Princesse cédant à l'excès de son
amour , se trouve au lieu marqué ,
& combat son Amant , qui ne la con-
noissant pas , lui fait une large blessure.
Daphnis s'apperçoit de sa méprise , &
court se jeter aux pieds du Roi , pere
d'Omphale , lui avouant son crime , &

1630.

le priant de faire ensevelir la Princesse ; après l'avoir vengée. Comme on n'en trouve pas le corps , on dresse un Cénotaphe , & lorsqu'on est prêt d'immoler Daphnis, Omphale dont la playe n'étoit pas mortelle , & qui avoit été secourue à propos par un Druyde ; arrive avec Polidon. Elle demande la grace de Daphnis , qu'elle épouse ; & ordonne à Polidon (sous peine d'être privé de sa vue) de donner la main à une certaine Melinde qu'il avoit aimé autrefois.

L A F I L I S
D E S C I R E ,
COMÉDIE-PASTORALE
DU SIEUR PICHOU.

Cette pièce est annoncée comme le chef-d'œuvre de Pichou , c'est son dernier Ouvrage ; voici de quelle façon le Sieur d'Isnard , dont nous avons déjà parlé , en fait l'éloge.

Préface de la
 Filis de Scire,
 de Pichou.

“ Seroit - ce pas une preuve d'un grand aveuglement , de n'admirer pas

» la pompe de l'élocution , la magnifi-
» cence des vers , & l'esprit qui donne
» la forme à toutes les pensées de ce
» rare Poëme ? Certes , j'avoue fran-
» chement d'avoir été ravi plusieurs
» fois de ces admirables façons de par-
» ler , qu'on y rencontre presque par-
» tout , & de m'être laissé tout-à-fait
» transporter à ces divines conceptions,
» qu'il fait naître par l'esprit d'un in-
» sensé. Je ne dis rien de cette
» dextérité qu'il a eu d'accommoder
» agréablement à notre Théâtre un su-
» jet si farouche , & si confus qui lui
» sert de catastrophe. Cette in-
» comparable Pastorelle , au-devant de
» laquelle j'ai mis cette Préface , à la
» sollicitation de quelques personnes
» qui regnent souverainement sur mon
» esprit , & auxquelles j'ay de très-
» grandes obligations ; c'est un double
» chef-d'œuvre , composé d'un Italien
» & d'un François. Son sujet le plus
» divers , & le mieux imaginé qu'on
» ait encore vû paroître , a reçu sa
» forme de ce grand Guidobaldo , qui ,
» pour ce genre de Poësie , a mérité la
» préférence entre tous les Poëtes Ita-
» liens... Etant à Grenoble , lieu de ma
» naissance , continue le Sieur d'Isnard ,

1630. » & de mon éducation , il y a plus de
» quatre ans , que M. Lagneau , dont
» l'esprit est , sans mentir , un des plus
» polis , & des plus universels de
» ce Royaume , me fit la faveur de
» m'apprendre ce que valoit cette ex-
» cellente Piece ; & après me l'avoir
» fait connoître dans l'éclat de ses or-
» nemens naturels , il me la fit voir en
» notre langue , dans une version de
» prose , où les beautés du langage , &
» des pensées de l'original étant heu-
» reusement conservées , me donnerent
» le desir de la communiquer à mes
» amis , & particulièrement à M. Pi-
» chou ; à qui je la proposai comme un
» des excellens modèles qu'il devoit
» regarder au métier qu'il avoit entre-
» pris : & pour lui en faire concevoir
» une plus parfaite idée , je lui conseil-
» lai de l'accommoder à notre mode ,
» pour convaincre d'erreur ceux qui
» réprouvent les règles qui s'y trou-
» vent justement observées , & qui les
» prennent pour des péchés contre la
» bienséance de notre Théâtre. Ce qui
» lui a succédé si favorablement , que
» les meilleurs esprits de la Cour en
» ont été ravis. Ce grand Cardinal ,
» au sentiment duquel tous les nôtres

» se doivent assujétir , ne l'a-t'il pas
» honoré de son assistance , & de son
» approbation ? Et ne lui a-t'il pas , de
» sa propre bouche , donné ce glorieux
» éloge , que c'étoit la Pastorale la plus
» juste , & la mieux travaillée qu'on
» eut encore vue ? Après un si raison-
» nable jugement , en peut-on faire de
» contraires , sans violer le sens com-
» mun , ou sans se préparer à une
» honteuse palinodie ? »

Cette préface où l'amitié , & le bon cœur se font plus remarquer que le jugement , est très - instructive pour l'Histoire de la piece , dont elle nous apprend la naissance , & la réussite. L'extrait n'en peut être que superflu , on connoît l'original , il suffit de dire que Pichou , en l'habillant à la Françoisise , s'en est acquitté assez passablement pour le tems.

1630.

LE GRAND ET DERNIER

S O L Y M A N

O U

L A M O R T

D E M U S T A P H A ,

T R A G E ' D I E

D E M. M A Y R E T ,

Représentée par la Troupe Royale.

A Près une Epître de douze pages, adressée à la Duchesse de Montmorenci, veuve du dernier Duc de ce nom, décapité à Toulouse, dans laquelle il loue beaucoup ce Seigneur, suit un avertissement qui mérite d'être rapporté.

« Ami, ou non, ami Lecteur, (puif-
 „ qu'enfin tu peux être l'un ou l'autre)
 „ afin que la ressemblance du titre, &
 „ le sujet de ce Poëme ne t'abuse point,
 „ je t'avertis que le Solyman qu'on mit
 „ en lumiere, il y a deux ans (a), n'est

(a) Il entend parler de celle qu'Alibray a donnée sous ce titre en 1637. Mayret ne fit imprimer

la sienne qu'en 1639. Il ajoute, comme on le voit, la raison qui l'a déterminé à la faire paroître.

point

» point de moi : ce n'est pas que son
» Auteur , qui ne s'est pas soucié d'y 1630.
» mettre son nom , ne soit plus hon-
» nête homme , & plus avancé dans le
» Parnasse que je ne suis , mais quoi
» qu'il en soit , n'étant pas d'humeur à
» m'enrichir injustement du bien d'au-
» trui , je te déclare , encore un coup ,
» que voici le seul qui est véritable-
» ment de ma façon. Possible ne l'en
» estimeras-tu pas d'avantage ? N'im-
» porte , si tu n'as rien de meilleur à
» faire , donne-toi la patience de le lire ,
» avec un peu d'attention , & tu verras
» que je l'ai composé avec beaucoup
» de soin , & que si c'est une imitation
» du Comte Guidobaldi , au moins
» n'est-elle pas des plus serviles. »

La Sultane Roxelane , femme de
Solyman , gagnée par le Visir Rustan ,
ennemi secret de Mustapha , fait en-
tendre à Solyman que ce jeune Prince
conspire contre lui. Le Sultan , sur le
rapport de sa femme , du Visir , &
des fausses lettres que ce dernier fait
contrefaire sous le nom de Mustapha ,
condamne ce malheureux fils , à être
étranglé : à peine cet ordre est exé-
cuté , que Roxelane apprend que Mu-
stapha est son fils , qui lui avoit été

1630.

enlevé dès sa naissance. Solyman veut se venger sur le Visir, mais on vient lui annoncer que les Janissaires ont prévenu ses ordres, en massacrant ce traître.

LA DIANE;

COMEDIE

DE M. ROTROU.

Cette piece est dédiée à M. le Comte de Fiesque, & l'Auteur lui dit : « Qu'elle n'a point de ces
 » beautés effrontées qui ne plaisent que
 » sur le Théâtre. Diane n'est point de
 » ce nombre, & j'ose cependant espé-
 » rer que sa beauté naturelle, fera mé-
 » priser cette fausse apparence qu'on
 » lui desiroit en la Scene. Vous sçavez,
 continue Rotrou, en s'adressant tou-
 jours au Comte de Fiesque, « par quels,
 » & combien d'esprits elle a été confi-
 » dérée chez ce grand Homme, à qui
 » vous avez justement donné tant de
 » louanges, & voué tant d'amitié. * Il
 » vous souvient de l'approbation qu'elle
 » y reçût, & pas un de ces divins

* Rotrou
 entend parler
 de Mayret.

» esprits qui la voulurent entendre jus-
» qu'à trois fois , n'en fit un jugement
» contraire au vôtre , qui fut toujours
» en ma faveur. »

En dépit des divins esprits qui lurent
jusqu'à trois fois la Comédie de Diane,
nous osons en porter un jugement tout
contraire , soit qu'on en considère le
plan , la conduite , & la versification.

Diane , Bergere , quitte sa patrie ,
pour suivre Lisimant qui lui est infi-
dèle. Elle employe plusieurs travestis-
semens pour venir à bout de le rappel-
ler à ses charmes. Enfin elle est recon-
nue pour une fille de qualité. Lisimant
revient à elle , & l'épouse. Ce dernier
joue un fort vilain personnage. Il cher-
che à épouser la première venue , & ne
retourne à Diane , que lorsqu'il a ap-
pris qu'elle est devenue un parti consi-
dérable. Le frere cadet de Rotrou , qui
vraisemblablement étoit celui dont
nous avons fait mention dans la vie de
ce Poëte , lui adressa les quatre vers
suivants.

Enfin l'Amour est vainqueur ,
Diane a ce qu'elle desire ,
Le destin ne lui peut nuire
Lisimant lui donne son cœur.

ROTROU le J.

Y ij

1631.

L'ARGENIS,
TRAGI-COMEDIE
DU SIEUR DU RYER.
DERNIERE JOURNEE.

L'Auteur qui , à la première Journée de cet Ouvrage , avoit parlé de l'argument comme d'une chose absolument inutile , en met un très-ample à celle-ci : cet ornement ne la rend pas meilleure ; elle contient le reste du Roman d'Argenis , & par conséquent elle est remplie de beaucoup d'événemens.

LES TRAVAUX
D'ULYSSE,
TRAGI-COMEDIE

PAR LE SIEUR J. G. DURVAL.

DAns l'Epître dédicatoire , on apprend que cette pièce a été bien reçue , & qu'elle fut représentée

à Fontainebleau. C'est une partie de l'Odyssée mise en action. Ulyssé poussé par une tempête arrive dans l'Isle de Circé. Il quitte cette fameuse enchantresse, & va aux Enfers. Au sortir de cette triste demeure, il aborde au port de Trinacrie, où les Compagnons, après avoir égorgé les bœufs des filles du Soleil, sont foudroyés par Jupiter. Cette Tragi-Comédie est assommante par sa longueur, & d'une très-foible versification. En voici un essai. Il est pris d'une Scene entre Circé & Ulyssé, qui s'occupent à cueillir des fleurs.

U L Y S S É.

De grace : que ces fleurs ne vous amusent pas.

C I R C É.

Je ne cueille ces fleurs que pour toy, mon Ulyssé ;

Pourquoy ne veux-tu pas que je me divertisse ?

U L Y S S É.

Pource que vous ferez ce bouquet à dessein Qu'il baise votre bouche, & touche votre sein.

C I R C É.

Ne peax-tu pas user du même privilège ?

U L Y S S É.

Y commettre un larcin, est faire un sacrilège.

Ce n'est pas un larcin , que de prendre un
baïser.

U L Y S S E.

Ce seroit donc péché de me le refuser.
Allons , je ne sçaurois en parler d'avantage.

C I R C E'.

L'honnêteté requiert que ce soit à l'ombrage.
Entrons dans ce taillis , &c.

Caron vient avertir Pluton qu'un
mortel , (c'est Ulysse) qui n'a point
subi la loi de la Parque , est entré dans
son Empire.

P L U T O N.

Donc , un homme pourra triompher de la
Parque !

Mais que sçauroit-il faire avec tous ses ef-
forts ?

Il ne sçauroit tuer en enfer que des morts.

La réflexion de Pluton est tout-à-
fait judicieuse.

Outre la piece dont nous venons de
donner l'extrait , J. G. DURVAL en
composa deux autres , l'une sous le
titre d'AGARTE , qui est une Tragi-
Comédie , & une Tragédie appelée
PANTHÉE. La Préface de son *Ulysse* ,
peut faire présumer qu'il étoit au ser-

vice du Duc de Némours. Ce Poë. 1631.

te, qui ne pourra passer que pour un des plus médiocres de son tems, étoit cependant extrêmement prévenu de son mérite. Cette suffisance lui faisoit mépriser les règles du Théâtre, contre lesquelles il fut un des plus rebelles. « Le Sieur Durval, dans la Pré-
 » face de son *Agarite*, imprimée en
 » 1636. dit M. de Fontenelle, se ré-
 » jouit aux dépens de ces pauvres ré-
 » gles de l'unité du lieu, & des vingt-
 » quatre heures. Il s'en moque de tout
 » son cœur. C'est une chose curieuse de
 » voir combien il est vif & agréable sur
 » cette matiere. » Les Auteurs contem-
 porains lui ont reproché d'avoir cher-
 ché à traiter des sujets tristes.

Oeuvres de
 M. de Fonte-
 nelle, édi-
 tion de 1742.
 Tome III.

Durval est ténébreux, il aime le cercueil.

Dit Gaillard dans sa *Monomachie*.
 Ce caractère se fait encore mieux sen-
 tir dans sa Tragi-Comédie d'*Agarite*,
 que dans les deux autres.



1631.

L'INDIENNE AMOUREUSE

O U

L'HEUREUX NAUFRAGE,
TRAGI-COME'DIE

Imitée de l'Arioste ,

PAR R. M. SIEUR DU ROCHER.

NOtre silence au sujet de cette pièce , instruit assez le Lecteur du peu de mérite dont elle est pourvûe. Du Rocher est encore Auteur d'une Pastorale comique , intitulée LA MÉLIZE , ou LES PRINCES RECONNUS , qui parut en 1634.



L' A M I N T E
D U T A S S E,
T R A G I - C O M E' D I E
P A S T O R A L E

Accommodée au Théâtre François

PAR LE SIEUR RAYSSIGUIER.

LE Lecteur suffisamment instruit d'un sujet aussi connu, & présenté tant de fois sur la Scène, n'a besoin ici que d'être au fait de la versification. Le morceau suivant est ce qu'il y a de plus passable. C'est Daphné, compagne de Silvie, qui veut lui persuader qu'elle ne peut se dispenser d'aimer.

D A P H N É'.

Hélas ! que ton esprit a de faux sentimens.

ACTE I.
SCÈNE I.

Crois-tu que le Printems qui pare la nature

D'un habit enrichi de diverse peinture,

Qui fait l'esmail des fleurs qui couvre nos
guérets,

Qui reverdit nos préz, ombrage nos forêts,

Qui réjouit les monts, qui fait rire la plaine,

Soit une saison propre à nous porter la haine ?

Y V

1631.

Non, je ne le crois pas : Oy-près de ce ruisseau

La genisse appellant son amoureux taureau.

Voy comme le pigeon avec plaisir carresse

Et de l'aile, & du Bec sa mignarde maîtresse,

Qui dans mille baisers redonne à son amant

Des signes assurés de son contentement.

Oy de ce Rossignol les plaintes amoureuses,

Parmi l'obscurité des forêts ombrageuses ;

Voy que de branche en branche, il poursuit
sa moitié,

Et de mille chansons conjure sa pitié,

Regarde le serpent, qui se traînant sur l'herbe,

Fait reluire au soleil son écaille superbe,

Tu lui verras changer son mortel sifflement

En ces ardents soupirs que produit un amant.

Sa langue qu'on voyoit auparavant aiguë,

Qui jettoit un poison, plus froid que la ciguë,

Ne jette maintenant que des traits de cha-
leur,

Qu'il tire en soupirant, pour montrer sa
douleur.

La mer même, la mer cet élément sauvage,

Qui du bruit de ses flots étonnoit le rivage,

Calme en cette saison, dans ses gouffres
reçoit

Le germe précieux de l'ambre qu'il conçoit.

Les monstreux poissons qui nagent dans ses
ondes

1631.

Sentent du Dieu d'Amour les blessures pro-
fondes ,

Et malgré la froideur de ce traître élément ,
Souffrent la douce ardeur de son embrase-
ment.

Les tigres maintenant n'ont point de rage
en l'ame

Que la rage qui vient de l'amoureuse flamme.
Tout aime , ma Silvie , & l'eau de nos ruis-
seaux

En parle avec le vent qui meut les ar-
brisseaux.

Regarde les cailloux , dont ce rivage abonde ,
Ils sont beaux des baisers qu'ils ont reçu de
l'onde.

Le Zéphire amoureux , à travers ces ra-
meaux ,

Fait plaindre doucement les feuilles des or-
meaux.

Ecoute les accens que ce chêne soupire ,

Qui disent aux forêts son amoureux mar-
tyre , &c.



1631.

LA CLORISE,

PASTORALE

DE M. BARO.

B Aro supprime l'argument de cette Piece, attendu (ajoute-t-il dans sa Préface) « Qu'il n'est pas seulement » inutile , mais même qu'on le devoit » absolument condamner. Ma raison » est (continue Baro) qu'on ne doit » pas traiter d'autre sorte celuy qui lit , » que celuy qui écoute. Et jamais on » n'a vu qu'au récit d'un Poëme, on » ait préoccupé les Spectateurs par la » connoissance du sujet : autrement il » seroit impossible qu'ils ressentissent » les passions qu'on leur veut inspirer : » & leur esprit éloigné de cette agréable suspension où il doit être entrete- » nu jusqu'à la catastrophe, ne demeu- » reroit pas même dans la liberté de » juger du mérite d'un ouvrage, & si » l'Auteur se seroit bien ou mal expli- » qué. Je ne prétens pas toutefois que » mon sentiment passe pour une loy : » je sçais trop bien qu'il y a de la diffi- » culté à étouffer une mauvaise habi-

» tude; je suis fâché seulement, de
 » quoy ceux qui ont eu la même pen-
 » sée que j'ay, n'ont pas eu assez de
 » résolution pour la suivre, & ont
 » mieux aimé se laisser emporter à la
 » coutume, qu'à la raison ».

1631.

Dans la même Préface, Baro indi-
 que la source où il a puisé son sujet.
 « Mon premier dessein étoit de prendre
 » dans l'Astrée (a) de M. d'Urfé l'His-
 » toire de Célon & de Bellinde; mais
 » la voulant accommoder au Théâtre,
 » je me suis vu comme forcé d'y join-
 » dre tant de choses, qu'enfin j'en ai
 » voulu changer les noms, aimant
 » mieux qu'on m'accuse de lui avoir
 » dérobé quelque accident, que d'avoir
 » eu la vanité d'ajouter quelque grace
 » à ses riches inventions ».

Phédon, pere de Clorise, promet
 cette dernière à Erasme, fils de Nicandre,

(a) « Pendant près de
 » quarante ans on a tiré
 » presque tous les sujets
 » des pièces de Théâtre
 » de l'Astrée, & les
 » Poètes se contentoient
 » ordinairement de met-
 » tre en vers ce que M.
 » d'Urfé y fait dire en
 » prose aux personna-
 » ges de son Roman.
 » Ces Pièces là s'appel-

» loient des Pastorales,
 » auxquelles les Comé-
 » dies succéderent. J'ay
 » connu une Dame qui
 » ne pouvoit s'empêcher
 » d'appeller les Comé-
 » dies des Pastorales,
 » longtems après qu'il
 » n'en étoit plus ques-
 » tion ». *Segraisiana*.
 Edition de Paris in-octavo,
 1721. p. 145.

1631.

Mais Cloris aime , & est aimée d'Alidor jeune Berger. Eraste cede généreusement ses prétentions à Alidor , & ce Berger épouse sa Maîtresse. Ces Amans ne cessent , pendant toute la Piece , de se désespérer , d'implorer la mort , & de chercher les moyens de se la procurer. L'Auteur , pour égayer ces images tristes , employe l'épisode d'un Berger & d'une Bergere qui s'aiment joyeusement. Le fragment de la Scene suivante en fera juger. Philidan , c'est le nom du Berger , dont je viens de parler , jure à Eliante une constance à toute épreuve , & finit ses protestations par les deux Vers suivans.

Je choisirois plutôt les morts les plus cruelles ,

Que de faire un outrage à la Reine des belles ;

E L I A N T E.

C'est trop , je ne sçaurois plus long-tems consentir

A t'aimer & te voir capable de mentir.

P H I L I D A N.

Si de ce que j'ay dit , ta rigueur trop connue

(*) Il lui Cherche la vérité (*), la voilà toute nue.
 bre son mou-
 choir de col.

E L I A N T E.

Que fais-tu , Philidan ?

PHILIDAN.

1631.

C'est que je veux au moins
Vous convaincre d'erreur avec deux beaux
témoins.

ELIANTE.

Causeur, rends ce mouchoir (*), ou de tant
de malices

Je sçaurai châtier l'Auteur & les complices.

(*) Elle reprend le mouchoir & se couvre le sein.

PHILIDAN.

Pourquoy les caches-tu ?

ELIANTE.

Parce que j'ai raison ,
Puisqu'ils sont faux témoins , de les mettre
en prison.

PHILIDAN.

Je meures, ta pensée est aimable & gentille :
Il me semble les voir à travers une grille.

ELIANTE.

Tu ne les verras plus.

PHILIDAN.

Inhumaine, pourquoy ?

ELIANTE.

Ils t'ont donné sujet de te moquer de moy.

PHILIDAN.

Au moins, si tes rigueurs ne sont du tout ex-
trêmes ,

Un baiser dérobé m'apprendra si tu m'aimes.

1631.

ELIANTE.

Sois discret, Philidan, ou je te vais punir.
Fais tôt, voilà Phédon.

Cette Piece a eu beaucoup de succès ; nous parlerons au commencement de l'année 1636. d'une représentation brillante qui en fut donnée ; & qui a fait tomber dans une erreur les Auteurs qui ont voulu donner le Catalogue des Poëmes Dramatiques, & annoncer un Cleoreste de Baro, qui n'existe qu'au moyen d'une faute d'impression, ou au peu d'exactitude de l'auteur de la Gazette.

LA DORINDE,

TRAGI-COMEDIE

DU SIEUR AUVRAY.

Piece tirée de l'Astrée, & qui n'a peut-être jamais paru sur le Théâtre. C'est le dernier fruit des divertissemens de l'Auteur. « Il faut » (ajoute-t-il dans la Préface) « de la Poësie s'en » faire une maîtresse, pour l'entrete- » nir quelquefois en passant, mais il » ne faut pas l'épouser ».

LES OCCASIONS

P E R D U E S

TRAGI-COMÉDIE

DE M. ROTROU.

Clorimand, Prince d'Espagne, & favori d'Alfonse, Roy de Sicile, aime, & est aimé de la sœur de ce Prince. Les Courtisans de ce dernier lui font entendre que sa gloire est offensée de l'amour de Clorimand pour sa sœur, & qu'il seroit à propos de se défaire de ce favori. Alfonse hésite quelque tems, mais enfin il se rend à un expédient qu'on lui propose, qui est d'envoyer Clorimand avec le titre d'Ambassadeur à la Reine de Naples, & la demander en mariage pour le Roy de Sicile; on fait accompagner cet Ambassadeur par trois personnes, à qui on remet un ordre cacheté, avec celui de l'ouvrir aux portes de Naples. C'est ici où commence la Piece. Clorimand arrive avec les trois personnes dont je viens de parler, qui obéissant, au Roy de Sicile, ouvrent le papier, & y trouvent

1631.

l'ordre d'assassiner l'Ambassadeur. Ils se mettent en devoir d'obéir, mais ils sont obligés de s'enfuir autant par la valeur de Clorimand, que par la présence d'Hélène, Reine de Naples, & de sa suite. Hélène devient éprise de Clorimand, aussi-bien qu'Isabelle sa première Dame d'honneur. Toutes les deux forment le dessein de lui donner un rendez-vous pour la même nuit : la personne qui est chargée de la lettre de la Reine, se méprend au titre de bel Espagnol, & donne le billet à Alfonso, qui est venu à Naples sous le nom de son Ambassadeur, croyant être défait de Clorimand. Le rendez-vous d'Isabelle est aussi manqué, attendu qu'Adraсте, Amant de cette dernière, vient par hazard sous ses fenêtres, & croyant s'entendre appeller, il monte par une échelle de soye dans la chambre d'Isabelle qui est fort surprise de l'aventure, mais qui n'ose s'en plaindre : au contraire elle reçoit la soye d'Adraсте, & lui donne la sienne. D'un autre côté, Hélène qui attend Clorimand, voit un inconnu qui se jette à ses genoux, & qui la remercie de ses bontés. Cet événement contraire aux idées de la Reine, la fait entrer dans

une si grande colere, qu'elle commande qu'on donne la mort à l'insolent qui a osé se présenter ainsi devant elle. Clorimand, qui attend l'heure du rendez-vous pour aller chez Isabelle, se joint à Alfonse, & le défend. Il le fait connoître pour le Roy de Sicile, & la Reine de Naples consent à lui donner la main. Alfonse embrasse Clorimand, & pour reconnoître le service qu'il lui a rendu, il lui promet sa sœur en mariage. Piece très-compiquée, & assez libre d'expressions.

1631.

LE TROMPEUR PUNI,

OU

HISTOIRE

SEPTENTRIONALE;

TRAGI-COMÉDIE

DE M. DE SCUDERY.

L'Irrégularité d'action & de lieu, sont encore plus marquées dans cette Piece, que dans celle de *Ligdamon*. Cléonte, qui est le Trompeur puni,

1631.

périt au troisieme Acte, & le IV. & le V. sont employés à une autre action. La Scene se passe tantôt en Danemarck, & tantôt en Angleterre. Cependant les complimens ne manquerent pas à l'Auteur. Tous les Poëtes du tems lui adresserent des Vers. Même Mondory le Comédien s'en mêla aussi par deux Epigrammes que je rapporterai à l'article de ce fameux Acteur. M. de Chandeville, jeune homme répandu dans le bel esprit, & qui mourut en 1633. âgé de 23 ans (a) : M. de Chandeville, dis-je, prit la peine de faire une Préface à cette Tragi-Comédie, où après l'avoir louée du même ton dont on loueroit Polyeucte ou Rodogune, il nous apprend que le titre de *Trompeur puni*, n'est que celui que le Public lui a donné, & que la Piece

Description
de la Ville de
Paris par M.
Piganiol de
la Force.
Tom. II. p.
110.

(a) ELIAZAR DE SARCILLY connu sous le nom de CHANDEVILLE, étoit Poëte & neveu de Malherbe. Il avoit beaucoup d'esprit, étoit beau, bien fait, galant, enjoué & complaisant. Avec ces belles qualités, il n'est pas surprenant que lorsqu'il parut à Paris, il y fut aimé & estimé des grands & des

Scavans. Il ne fit que s'y montrer, car il mourut n'ayant que vingt-deux ans. C'est un des Héros du Roman de Cyrus, sous le nom de Phérécides. Il n'a laissé que peu de Poësies, au nombre d'environ six cents vers, qui furent imprimés chez Courbé. Il fut enterré à Saint Germain de l'Auxerrois.

étoit intitulée l'*Histoire Septentrionale*, & finit sa Préface par ce qui suit: « Le
» sujet en est tiré de ces beaux Ro-
» mans d'Astrée & de Polexandre, dont
il a fait une Histoire si bien liée,
qu'on ne jugeroit pas que trois esprits
eussent contribué à sa production.

Scudery dans sa Préface d'*Armi-
nius*, après avoir rendu compte du
succès de *Ligdamon*, ajoute, « Je fis
» après le *Trompeur puni*, & comme
» les bonheurs sont enchaînés aussi
» bien que les infortunes, ce second
» Ouvrage eut le même succès du pre-
» mier »,

L'HEUREUSE CONSTANCE,

TRAGI-COMÉDIE

DE M. ROTROU.

Dans son Epître à la Reine, l'Au-
teur assure que sa Pièce a été
très-goutée de cette Princesse aux repré-
sentations qui en avoient été données
au Louvre & à Saint-Germain-en-
Laye. Malgré le goût du siècle, nous
croyons que Rotrou s'est un peu trop
flatté. La Tragi-Comédie, en question

1631. est très-embrouillée , foiblement vérifiée , sans regle , des plus romanesque , en un mot dans le goût des *Occasions perdues* , de *l'Alphrede* , & d'une partie des autres de la même main.

Fernand, Roy de Hongrie , accordé avec Artémise, Reine de Naples, s'apprête à la recevoir : mais par un raffinement de galanterie , sous un habit inconnu , il veut juger par lui-même du mérite de cette Epouse , que des raisons de politique lui font accepter. Il sort de son Palais accompagné seulement d'un de ses Gentilshommes appelé Timandre. La vue d'une jeune Payfanne lui fait en un moment oublier son premier dessein. Soudainement épris des charmes de l'Inconnue, il prend la résolution de congédier la Reine , qui ne s'accommoderoit peut-être pas d'une telle Rivale. Il ordonne en même-tems à Timandre de suivre cette nouvelle Maîtresse , & de tâcher de la lui amener. Ce Gentilhomme voulant exécuter ces ordres , est fort surpris de voir sous cet habit champêtre sa sœur Rosélie , qui prévenue en faveur d'un autre Amant , ne veut point écouter les propositions du Prince. Le changement imprévu de ce

dernier, & l'Ambassade que la Reine de Naples reçoit à ce sujet, la jettent dans une extrême colere : elle jure de se venger de cet affront, & se livrant à ses premiers transports, elle offre sa main & sa couronne à l'Ambassadeur qui vient de lui faire un si ridicule compliment. Heureusement pour elle, l'amour que Paris (*) ressent pour Rosélie, l'empêche d'accepter un parti si avantageux. On croiroit que l'Auteur d'un tel refus doit être l'Amant favori. Rien de cela, ce Paris que le Roy de Hongrie a choisi exprès pour cette désagréable commission, n'est qu'un sot qui se pique mal-à-propos de belle passion pour Rosélie, tandis qu'il n'ignore pas que cette fille a disposé depuis longtems de son cœur en faveur du Prince Alcandre, que le Roy son frere envoie à Naples y épouser la Reine, & le dégager de sa parole. Alcandre n'osant désobéir au Roy, & voulant conserver la fidélité qu'il doit à Rosélie, fait paroître à sa place un Valet propre par sa figure & ses discours à dégouter la Reine. Sur ces entrefaites, D. Fernand luy fait tenir une lettre écrite au nom de Rosélie, par laquelle il apprend son inconstance. Elle

(*) C'est le nom de cet Ambassadeur.

1631.

de son côté reçoit une lettre supposée d'Alcandre, qui lui marque qu'il est prêt d'épouser Artémise. Ces fausses lettres jettent ces deux Amans dans un mortel désespoir. Alcandre ne pouvant le supporter, se déguise en Marchand, & s'introduit ainsi chez Rosélie, avec laquelle il a une explication très-vive. Après bien des reproches de part & d'autre, Rosélie & son Amant éclaircissent le sujet qui a causé leur brouillerie. Le Roy entre dans le moment que renouvelans leurs sermens, ils se promettent une tendresse éternelle. Il reconnoît son frere, & le fait conduire dans un sombre cachot. La Reine de Naples déguisée en pèlerine paroît ensuite. Malgré son travestissement, Paris la reconnoît, & continuant son sot personnage, veut la faire ressouvenir des bontés qu'elle lui a témoigné. Artémise lui soutient hardiment qu'il se trompe. Le Roy par sa présence fait cesser la contestation. Il devient aussitôt amoureux de la Reine, l'épouse, & consent à l'union d'Alcandre & de Rosélie, qui par cet hymen voyent couronner leur heureuse constance.

LA DORIMENE,

LA DORIMENE,

1632.

TRAGI-COMEDIE

DU SIEUR LE COMTE.

LE sujet de cette Piece est de pure invention. Elle est comme toutes celles du tems, remplie d'évenemens enchaînés sans goût, & sans regle. Tirsis, Amant de Dorimene, se donne beaucoup de peine pour l'obtenir. Il est obligé de se battre en duel contre un rival. Et ne pouvant avec honneur user de la même voye avec un vieux Comte, qui se présente ensuite, il prend le parti d'enlever sa Maîtresse. Ces Amans sont pris, & amenés devant le Roy. Le Comte continue à demander justice de son infidelle Maîtresse, & du Ravisseur. Tirsis, peu sensible à la vie, ne demande au Roy que celle de Dorimene, protestant qu'elle n'a aucune part à son crime, & qu'il aime mieux la sçavoir l'Epouse du Comte, que compagne de son supplice. Ces nobles sentimens attendrissent le Monarque qui prononce l'Arrêt suivant.

Tome IV.

Z

1632.

Puisque le Comte veut que de cette beauté
L'on fasse une victime à sa brutalité :

Qu'au contraire Tirsis fait bien voir comme
il aime

Cet objet de son cœur, cent fois plus que
soy-même.

J'ordonne qu'à toujours ils vivront bien-
heureux ,

Que rien n'empêchera leurs plaisirs amou-
reux.

Que le Comte bientôt sortira de servage ,

Et que Tirsis aura Dorimène en partage.

LES MENECHMES,

COMÉDIE

DE M. ROTROU.

Cette Piece est une imitation assez
servile de la Comédie de Plaute
qui porte ce nom ; à l'exception que
les femmes y paroissent d'avantage.
L'intrigue en est simple, l'idée très-
comique ; il n'y a que le dénouement
qui est trop brusqué. Apparemment
que Rotrou n'a pû, ou n'a pas eu le
tems d'en faire un autre. Telle qu'est
cette pièce, on peut la regarder com-

mè une des meilleures Comédies du
tems, qui n'a pas été inutile à Regnard,
lorsqu'il composa ses *Ménechmes*. 1632.

LES PASSIONS

ÉGARÉES,

O U

LE ROMAN DU TEMS,

TRAGI-COMÉDIE

Par le Sieur de Richemont Banchereau.

Rien de plus détestable que cette
Pièce. C'est rendre service au
Lecteur de ne luy en rapporter que
les quatre vers suivans, qui terminent
une tirade contre les femmes.

CALYANTE.

Je croy que si les vœux que font les bonnes
ames

Dépendoient du conseil que donneroient les
femmes,

Lorsqu'elles ont dessein de faire les doux
yeux,

On verroit aujourd'huy peu de religieux.

RICHMONT BANCHEREAU prenoit
la qualité d'Avocat au Parlement. Il a

1632.

composé une autre Tragi-Comédie intitulée L'ESPERANCE GLORIEUSE, OU AMOUR & JUSTICE. Nous n'osons garantir que ces deux Pièces aient été représentées.

LES AVANTURES
DE POLICANDRE
ET
DE BASALIE.
TRAGÉDIE

PAR LE SIEUR DU VIEUGET.

LE titre de Tragédie convient assez mal à ce Poëme, dont voici le sujet. Policandre, Amant de Basalie, autorisé par Melcane, mere de cette fille, prend la résolution de l'enlever. Policare, pere de cette Belle, la promet en mariage à Florigene. Un troisieme Amant nommé Melcandre, plus hardi que les autres, traverse ces desseins, & exécute l'enlèvement projeté par Policandre. La douleur que cette aventure cause à ce dernier, lui fait perdre

l'esprit. Basalie sensiblement touchée du malheur de son Amant employe la liberté que la mort de Melcandre lui a rendue , pour chercher un hermitage , où elle se confine avec sa sœur Céralide. Pour couper court , après plusieurs Scenes fort ennuyeuses , Policandre recouvre la raison , & sa chere Basalie. Leur mariage est suivi de celui de Céralide , qui épouse Céripante.

1632.

LE RAVISSEMENT DE FLORISE,

O U

L'HEUREUX ÉVENEMENT
DES ORACLES,

TRAGI-COMÉDIE

DU SIEUR DE CORMEIL.

LE hazard rassemble ici des Pièces ridiculement construites , & qui roulent sur des enlevemens. Florise est une belle Veuve , qui est ravie par le Dieu Pan ; deux Cavaliers amoureux

1632.

d'elle, la retirent de ce danger ; l'un d'eux obtient sa main : le second s'en console en épousant la nièce de cette même Florise. Il faut remarquer que le mariage de Florise est conclu du consentement du Dieu qui l'avoit aimé, & par l'entremise, & à la prière d'un Poète nommé Amphion. On trouve quelques endroits comiques, qui font d'autant plus d'effet, qu'on ne s'attend aucunement de les rencontrer dans un si mauvais Ouvrage.

LISANDRE ET CALISTE, TRAGI-COMÉDIE

DE M. DU RYER.

Cette Tragi-Comédie tirée du Roman de d'Audiguier, qui porte le même titre, est extrêmement remplie d'évenemens. C'étoit le goût du siècle (a), & un Auteur qui auroit voulu

Rayssiguier,
Préface d'*A-*
mins.

(a) Rayssiguier de meilleure foy que la plupart de ses contemporains, avoue naturellement que, » la plus grande part de » ceux qui portent le re-

» ston à l'Hôtel de Bour-
» gogne, veulent que
» l'on contente leurs
» yeux par la diversité,
» & changement de la
» Scène du Théâtre, &

présenter au Public une action simple & filée d'Acte en Acte, auroit ennuyé les Spectateurs. Au reste cette Piece est versifiée assez passablement, les pointes en sont presque bannies, & on voit le germe d'un Auteur qui s'éleva jusqu'à *Scévole*. Voici en quelque façon sa premiere Piece, qui est préférable à beaucoup qui parurent dans le même tems.

1632.

PIERRE DU RYER naquit à Paris en 1605. Il fit assez bien ses études, & ce qu'il apprit dans sa jeunesse, lui fut d'une grande ressource pour la suite. Il fut pourvu en 1626. d'une charge de Secrétaire du Roy; mais s'étant marié par inclination à une fille qui n'avoit rien, il fut obligé de vendre cette charge en 1633. Ce qu'il en retira ne suffit pas pour lui faire un revenu capable de pourvoir à la subsistance de sa famille. Ainsi il se mit au service de César, Duc de Vendôme, en qualité de Secrétaire. Ses Ouvrages le firent recevoir à l'Académie Françoisse en 1646.

» que le grand nombre
» des accidens & avan-
» tures extraordinaires,
» leur ôtent la connois-
» sance du sujet. Ainsi
» ceux qui veulent faire

» le profit & l'avantage
» des Messieurs qui rec-
» tent leurs vers, sont
» obligés d'écrire sans
» observer aucune re-
» gle ».

1632.

à la place de M. Faret. Il eut sur la fin de ses jours un brevet d'Historiographe de France, avec une pension sur le Sceau; mais cette ressource étoit trop foible pour ne pas l'obliger à en chercher une autre. Il la trouvoit dans la composition de ses Ouvrages: encore cela ne suffisoit-il pas, pour le mettre au large, puisqu'il fut contraint de demeurer longtems hors de Paris, par-delà les Picusses, dans une maison où Ménage dit l'avoir été visiter (a). Il se rapprocha cependant dans la suite, étant mort sous la Parroisse de S. Gervais, où étoient enterrés ses Ancêtres, & où il fut enterré lui-même. Il mou-

(a) Du Ryer traduisoit les Auteurs à la hâte, pour tirer promptement du Libraire Sommaville une médiocre récompense, qui l'aideroit à subsister avec sa pauvre famille, dans un petit Village auprès de Paris. Un beau jour d'Été, continue Vigneul de Marville, nous allâmes plusieurs ensemble lui rendre visite. Il nous reçut avec joye, nous parla de ses desseins & nous montra ses Ouvrages: mais ce qui nous toucha, c'est que ne craignant pas de

nous laisser voir sa pauvreté, il voulut nous donner la collation. Nous nous rangeâmes dessous un arbre, on étendit une nappe sur l'herbe, sa femme nous apporta du lait, & lui des cerises, & de l'eau fraîche, & du pain bis. Quoique ce régal nous sembla très-bon, nous ne pûmes dire adieu à cet excellent homme, sans pleurer, de le voir si maltraité de la fortune, sur-tout dans sa vieillesse, & accablé d'infirmités.

du Théâtre François. 537
fut le 6 Novembre 1658. âgé de 53 1632.
ans (a).

Il avoit un style coulant & pur , &

(a) M. l'Abbé d'Olivet, dans son Histoire de l'Académie Française, a adopté cette date de la mort de Du Ryer, aussi bien que le Pere Nicéron, qui n'a fait que co-

pier M. d'Olivet. Cependant Du Ryer étoit mort au moins un mois auparavant. En voici la preuve tirée de la Muse Historique de Loret.

Muse Historique du cinq Octobre 1658.

E P I T A P H E

De Pierre Du Ryer de l'Académie Française.

Trésor d'immortelles douceurs ,
Chastes Muses , divines Sœurs ,
Pucelles de céleste race ,
Pleurez , pleurez votre disgrâce
Un de vos plus chers favoris ,
Un des ornemens de Paris ,
L'Auteur de cent doctes Ouvrages ,
Les délices des ames sages ,
Et qui vous honoroit si fort ,
Monsieur Du Ryer enfin est mort :

.

Rare Auteur , dont j'aimai toujours ,
Les hauts traités, les hauts discours ,
Les traductions sans égales ,
Les belles Pièces Théâtrales ,
Et bref , tant de divins écrits
Dont tu ravissois nos esprits ,
Ame à présent toute sublime ,
Pour te témoigner mon estime ,
Avec des transports innocens ,
Je viens t'offrir ce peu d'encens :
Pour un deffunt de tel mérite ,
Certes l'offrande est bien petite ,
Mais du moins , j'ai fait cet Ecrit
Autant du cœur que de l'esprit ,

Z v

1632.

une égale facilité pour les vers & pour la Prose. Mais la nécessité où il se trouvoit ne lui permettoit pas de donner à ses Ouvrages toute la perfection à laquelle il étoit capable de les porter : & de prendre le tems nécessaire à cela.

Nous ne parlons que de ses Ouvrages Dramatiques. Ceux qui voudront s'instruire de tout ce qui est sorti de sa plume, consulterons l'Histoire de l'Académie Françoise, & les Mémoires du Pere Nicéron. Mais prenez garde qu'à la tête du Catalogue de ses Pièces de Théâtre, M. d'Olivet lui donne le *Mariage d'Amour*, *Pastorelle de l'invention du Sieur du Ryer*, avec quelques mélanges du même Auteur, Paris 1621. in-8°. & cependant cette Pièce est d'Isaac du Ryer (a) pere de l'Auteur, qui fait le sujet de cet Article.

(a) ISAAC DU RYER est Auteur d'un petit Volume intitulé le *Prin-temps perdu*, dans lequel se trouve la Pièce du *Mariage d'Amour*, & une autre intitulée *La Vengeance des Sarcres*. Mais ces deux Pastorales n'ont jamais été représentées. C'est ce qui nous a con-

pêché de faire mention de cet Auteur dans notre Histoire. La même raison nous dispense de parler de deux Tragi-Comédies que pierre Du Ryer composa dans sa jeunesse, dont la première est sous le titre d'*Arctaphile*, & la seconde sous celui de *Chlophon & Lencippe*.

ARGÉNIS & POLIARQUE ou THÉO-
CRINE, Tragi-Comédie. 1630. 1632.

L'ARGÉNIS, Seconde Journée, Tra-
gi-Comédie. 1631.

LISANDRE & CALISTE, Tragi-Co-
médie. 1632.

ALCIMÉDON, Tragi-Comédie. 1634.

LES VENDANGES DE SURESNE, Co-
médie. 1635.

LE CLÉOMÉDON, Tragi-Comédie.
1635.

LUCRECE, Tragédie. 1637.

CLARIGENE, Tragi-Comédie. 1638.

ALCIONÉE, Tragédie. 1639.

SAUL, Tragédie. 1639.

ESTHER, Tragédie. 1643.

BÉRÉNICE, Tragédie en prose,
1645.

LE SCÉVOLE, Tragédie. 1646.

THÉMISTOCLE, Tragédie. 1648.

NITOCRIS, REINE DE BABYLONE,
Tragi-Comédie. 1649.

DYNAMIS, REINE DE CARIE, Tragi-
Comédie. 1650.

ANAXANDRE, Tragi-Comédie.
1654.

1632.

HERCULE MOURANT,

TRAGÉDIE

DU SIEUR ROTROU.

LA Piece qui fait le sujet de cet Article a bien des beautés, & est pleine de Vers d'une grande force. Le caractere de Déjanire est bien soutenu. Il ya de grandes beautés dans le Rôle d'Hercule. Ceux d'Iole & d'Arcas son Amant sont peu de chose. Hercule sent l'effet du poison du sang de Nessus, au commencement du troisieme Acte, & meurt à la fin du quatrieme. Ainsi le cinquieme n'est plus que le danger que court Arcas, qu'Hercule a condamné, en mourant, à être immolé sur son bucher. Défaut général des Pieces de ce tems, où l'on joignoit deux actions, au lieu d'une. Nous ne rapportons aucun vers de celle-cy, attendu que le nouveau Recueil, intitulé Théâtre François, en douze volumes, la mise entre les mains de tout le monde.

CLITANDRE,

TRAGÉDIE

DE M. CORNEILLE.

Cette Pièce a paru sous le titre de CLITANDRE ou l'INNOCENCE DÉLIVRÉE, Tragi-Comédie. M. Corneille n'a commencé à l'intituler *Tragédie*, que dans l'Édition de 1663. qui contient ses vingt - quatre premières Pièces.

« Un voyage que je fis à Paris , » dit l'Auteur dans l'examen de cette Pièce ,
« pour voir le succès de *Mélite* , m'ap-
» prit qu'elle n'étoit pas dans les vingt-
» quatre heures. C'étoit l'unique règle
» que l'on connut en ce tems-là. J'en-
» tendis que ceux du métier la blâ-
» moient de peu d'effet , & que le
» style en étoit trop familier. Pour la
» justifier contre cette censure , par
» une espèce de bravade , & montrer
» que ce genre de pièce avoit les vraies
» beautés de Théâtre , j'entrepris d'en
» faire une régulière , (c'est-à-dire dans
» ces vingt - quatre heures) pleine

1632.

» d'incidens , & d'un style plus élevé ,
 » mais qui ne vaudroit rien du tout :
 » en quoi je réussis parfaitement. »

Si M. Corneille a fait ici attention
 à la règle des vingt-quatre heures , on
 peut dire qu'il s'est peu embarrassé de
 celle de l'unité d'action. « M. Cor-

Vie de Pierre
 Corneille ,
 par M. de
 Fontenelle.

» neille piqué des critiques de *Mélite* ,
 » fit *Clitandre* , & y sème les inci-
 » dens , & les aventures avec une très-
 » vicieuse profusion , plus pour cen-
 » surer le goût du public , que pour
 » s'y accommoder (a). On com-

(a) Qu'il nous soit per-
 mis de remarquer que M.
 de Fontenelle prête ici à
 M. Corneille une idée
 qu'il n'avoit point ; en-
 traîné par le mauvais
 goût du siècle , il s'y li-
 vra sans l'examiner ; &
 si dans la suite la force
 de son génie lui a fait
 connoître son erreur , il
 est certain qu'alors il n'y
 fit pas réflexion : il pou-
 voit connoître les règles,
 mais il n'étoit pas enco-
 re persuadé de la néces-
 sité indispensable de les
 suivre. On peut s'en
 convaincre par la Pré-
 face de *Clitandre* & l'ex-
 amen qu'il a mis à la
 tête de cette Tragédie. La

Préface de la *Veuve* qu'il
 donna deux ans après ,
 prouve encore mieux
 qu'il n'étoit point du
 tout convaincu de cette
 nécessité : puisqu'il dit
 qu'il ne veut pas trop
 s'assujettir à la sévérité
 des règles, ni aussi user de
 toute la liberté ordinaire
 sur le Théâtre François.
 « Ce discours , ajoute
 » judicieusement M. de
 » Fontenelle , sent un
 » peu trop son abandon ,
 » méfiant à toutes sor-
 » tes de Poèmes , & par-
 » ticulierement aux Dra-
 » matiques , qui ont
 » toujours été les plus
 » réglés. »

« mençoit alors à étudier le Théâtre
 » des anciens , & à soupçonner qu'il
 » pouvoit y avoir des règles. Celle
 » des vingt-quatre heures fut une des
 » premières dont on s'avisa : mais on
 » n'en faisoit pas encore trop grand
 » cas , témoin la maniere dont M.
 » Corneille lui-même en parle dans sa
 » Préface de Clitandre , imprimée en
 » 1632. » *Que si j'ai renfermé cette
 Pièce dans la règle d'un jour , ce n'est
 pas que je me repente de n'y avoir
 point mis Mélite , ou que je me sois
 résolu à m'y attacher dorénavant.
 Aujourd'hui quelques - uns adorent
 cette règle , beaucoup la méprisent.
 Pour moi j'ai voulu seulement mon-
 trer , que si je m'en éloigne , ce n'est
 pas faute de la connoître.*

« Ne croyons pas » ajoute M. de
 Fontenelle « que le vrai soit victo-
 » rieux dès qu'il se montre ; il l'est à la
 » fin , mais il lui faut du tems pour sou-
 » mettre les esprits. Les règles du Poë-
 » me Dramatique inconnues d'abord
 » ou méprisées , quelque tems après
 » combattues, ensuite reçues à demi, &
 » sous des conditions , demeurèrent enfin
 » maîtresses du Théâtre ; mais l'épo-
 » que de l'entier établissement de leur

1632.

» empire , n'est proprement qu'au tems
» de Cinna. »

L'extrait du jugement que M. Corneille a porté sur cet Ouvrage , tiendra lieu de celui de la Pièce. Servons-nous de ses propres paroles.

« Le style , dit-il , est véritablement
» plus fort que celui de (*Mélite*) , mais
» c'est tout ce qu'on y peut trouver
» de supportable. Il est mêlé de poin-
» tes comme dans cette première ,
» mais ce n'étoit pas alors un si grand
» vice dans le choix des pensées , que
» la Scene en dût être entièrement
» purgée. Pour la constitution , elle
» est si défordonnée , que vous avez
» de la peine à deviner qui sont les
» premiers Acteurs. Clitandre ,
» autour de qui semble tourner le
» nœud de la Pièce , puisque les pre-
» mières actions vont à le faire cou-
» pable , & les dernières à le justifier ,
» n'en peut - être qu'un Héros bien
» ennuyeux , qui n'est introduit que
» pour déclamer en prison , & ne
» parle pas même à cette maîtresse ,
» dont les dédains fervent de couleur
» à le faire passer pour criminel. Tout
» le cinquième Acte languit comme
» celui de *Mélite* , après la conclusion

» des épisodes , & n'a rien de surpre-
» nant , puisque dès le quatrième , on
» devine tout ce qui doit arriver ,
» hormis le mariage de Clitandre avec
» Dorise , qui est encore plus étrange
» que celui d'Erasle , & dont on n'a
» garde de se défier.

« Le Roy & le Prince son fils y
» paroissent dans un emploi fort au-
» dessous de leur dignité. L'un n'y est
» que comme juge , & l'autre comme
» confidente de son favori.

« Les monologues sont trop longs ,
» & trop fréquens en cette Pièce. C'é-
» toit une beauté en ce tems-là. Les
» Comédiens souhaitoient, & croyoient
» y paroître avec plus d'avantage.

« Pour le lieu , il a encore plus d'é-
» tendue , ou si vous voulez souffrir ce
» mot , plus de libertinage ici que dans
» *Mélite*. Il comprend un château d'un
» Roy , avec une forêt voisine , com-
» me pourroit être celui de Saint Ger-
» main , & est bien éloigné de l'exac-
» titude que les sévères Critiques y
» demandent.

Suivant l'exemple de M. Corneille ,
nous examinons ses Pièces plus scrupu-
leusement que celles des autres Poètes ,
avec d'autant plus de raison , qu'elles

1632.

constituent la Poétique du Théâtre. Une défectuosité très-marquée qu'on trouvoit dans les deux premières Pièces de notre Auteur, & qu'il a réparé de tout son possible dans les secondes éditions, est l'indécence que le mauvais goût avoit introduit sur la Scene. Elles se ressentoient trop du ton que les premiers Poètes, & Hardy avoient donné à la Comédie. Quelques pensées libres, & de fréquens baisers y faisoient la plus grande partie du comique. On n'en connoissoit guères d'autres. « Le Théâtre étoit encore assez licencieux : grande familiarité » entre les personnes qui s'aimoient. » Dans le Clitandre de M. Corneille, » Caliste vient trouver Rosidor au lit : » il est vrai qu'ils doivent être bientôt » mariés, mais un honnête spectateur » n'a que faire des préludes de son » mariage. Aussi cette Scene ne se » trouve que dans les premières éditions de la Pièce. Une des » plus grandes obligations que l'on » ait à M. Corneille, est d'avoir purifié le Théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'usage établi, mais il y résista aussitôt après : & depuis » Clitandre sa seconde Pièce, on ne

M. de Fontenelle, *ibid.*

» trouve plus rien de licencieux dans
» ses Ouvrages. Tout ce qui y reste
» de l'ancien excès de familiarité ,
» dont les Amans étoient ensemble
» sur le Théâtre , c'est le tutaye-
» ment. » (a)

1632

(a) » Le tutayement
» ne choque pas les bon-
» nes mœurs , & il ne
» choque que la poli-
» tesse , & la vraie ga-
» lanterie ; il faut que la
» familiarité qu'on a
» avec ce qu'on aime ,
» soit toujours respec-
» tueuse , mais aussi il
» est quelquefois permis
» au respect d'être un
» peu familier. On se
» tutayoit dans le tragi-
» que même , aussi bien

» que dans le comique :
» & cet usage ne finit
» que dans l'*Horace* de
» M. Corneille , où Cu-
» riace , & Camille le
» pratiquent encore. Na-
» turellement le comi-
» que a dû pousser cela
» un peu plus loin , & à
» son égard le tutaye-
» ment n'expire que
» dans le *Menteur*. »
M. de Fontenelle , vis de
P. Corneille.



1632.

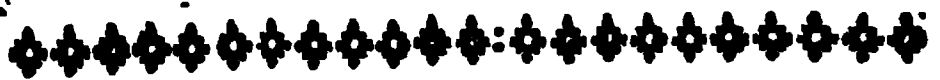
**LE VASSAL
GÉNÉREUX,
TRAGI-COMÉDIE
PAR M. DE SCUDERY.**

LE sujet de cette Pièce pourroit aisément faire la matiere d'un Roman. Théandre, Seigneur Franc, aime & est aimée de Rosiclée, héritiere du Duc de Bretagne. Lucidan, Prince des Francs, son rival, s'oppose à cet hymen. La mort d'Androphile, Roy des Gaulois, & protecteur de Théandre, fait passer sa couronne sur la tête de Lucidan, qui employe son nouveau pouvoir, pour faire périr Théandre. Ce dernier emmene Rosiclée à Reims, & s'y réfugie auprès de la Reine Glacitide, veuve d'Androphile. Cependant Lucidan régné avec tant de tyrannie, qu'il est chassé de son trône, & contraint de chercher un asile. Les Grands s'assemblent, & d'un consentement unanime, déferent la souveraine puissance à Théandre, qui

exige de ses nouveaux sujets de lui obéir au premier commandement qu'il fera. A peine a-t'il reçu leur serment, qu'on lève un rideau, qui laisse voir Lucidan, que Théandre proclame Roy. Lucidan promet de changer de conduite, & d'imiter les vertus de son pere. Il pardonne la révolte au peuple, & unit Théandre & Rosiclée. C'est cette action généreuse & héroïque de Théandre, qui justifie le titre de la Pièce. La versification en est très-foible, & répond également au plan & à la conduite. Cependant, si nous en voulons croire l'Auteur, cet Ouvrage qui marcha sur les traces de *Ligdamon*, & du *Trompeur puni*, reçût les mêmes applaudissemens, & eut autant de succès.

1632.

Fin du Quatrième Volume.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Troisième & le Quatrième Volume de l'*Histoire du Théâtre François*. A Paris ce dix-huit Janvier 1745.

signé, SOUCHAY.

PRIVILEGE GENERAL DU ROY.

L OUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: NOS Amés & feaux Conscillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-
amé, PIERRE GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de la Communauté, Nous a fait exposer qu'il désireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Examen particuliers pour tous les jours de l'année; Histoire du Théâtre François; Cours de Chirurgie, dicté aux Ecoles de Médecine, par M. Col de Vilars*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits

Ouvrages ; ni d'en faire aucuns extraits , sous quelque prétexte que ce soit , d'augmentation , correction , changement ou autres , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposéant , ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois mois de la date d'icelles , que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie : & notamment à celui du 10. Avril 1725. Avant que de les exposer en vente , les Manuscrits ou imprimés qui auront servis de copie à l'impression desdits Ouvrages , seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D A G U E S S E A U , Chancelier de France , Commandeur de nos Ordres , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque Publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D A G U E S S E A U , Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des Présentes : **DU CONTENU DESQUELLES** vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : **VOULONS** que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin desdits Ouvrages , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires : foi soit ajoutée comme à l'Original : **COMMANDEONS** au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessai-

res, sans demander autre permission, nonobstant
Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à
ce contraires, C A P tel est notre plaisir. D O N N É
à Versailles. le trentième jour du mois d'Avril,
l'an de grace mil sept cent quarante cinq, & de
notre Regne le trentième. Par le Roi en son Con-
seil.

Signé, S A I N S O N.

*Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale
des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 44. fol.
381. conformément au Règlement du 28. Février,
1723. A Paris le 25. May 1745.*

Signé, V I N C E N T, Syndic.

